

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

THÈSE PRÉSENTÉE À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN ÉTUDES QUÉBÉCOISES

PAR
MARIO BERGERON

CHANGEMENTS SOCIAUX ET CULTURELS DU QUÉBEC
À TROIS-RIVIÈRES, PAR LA VOIE D'UN ÉVÉNEMENT RASSEMBLEUR :
LE CAS DE L'EXPOSITION DE TROIS-RIVIÈRES, DE 1896 À 2005

SEPTEMBRE 2006

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES	i
TABLE DES ILLUSTRATIONS ET DES PHOTOGRAPHIES	v
RÉSUMÉ	1
INTRODUCTION	3
CHAPITRE I LES ANTÉCÉDENTS : DES MODÈLES D'INSPIRATION	17
1.1 Les foires agricoles européennes, de la Renaissance jusqu'au dix-neuvième siècle	17
1.2 Expositions internationales du dix-neuvième siècle	24
1.3 L'héritage des foires de la Renaissance et des expositions internationales sur les expositions québécoises.	32
CHAPITRE II LE QUÉBEC, LES EXPOSITIONS ET TROIS-RIVIÈRES : 1800 À 1895	34
2.1 Les expositions agricoles	34
2.2 Les expositions industrielles	44
2.3 Les divertissements au dix-neuvième siècle	48
2.4 Trois-Rivières : les trois aspects au dix-neuvième siècle	68
2.4.1 L'Exposition provinciale agricole de 1856	69
2.4.2 Le rendez-vous manqué de 1887	72
2.4.3 Les divertissements populaires à Trois-Rivières	73

CHAPITRE III	HISTOIRE DE L'EXPOSITION DE TROIS-RIVIÈRES	83
3.1	Naissance de l'Exposition de Trois-Rivières	84
3.2	1896-1915 : L'apprentissage	93
3.3	1916-1932 : Le Québec et Trois-Rivières en changement	117
3.4	1933-1945 : Désillusions et espoirs	135
3.5	1946-1967 : L'ère des étincelles	148
3.6	1968-1988 : Une aura de prestige	166
3.7	1989-2005 : Retour à la simplicité	184
3.8	1896-2005 : En guise de conclusion	195
CHAPITRE IV	CHANGEMENTS CULTURELS ET CHANGEMENTS SOCIAUX : ANALYSE DU DISCOURS DES ÉLITES À PROPOS DE L'EXPOSITION DE TROIS-RIVIÈRES	198
4.1	Idéologies conservatrices de l'élite	199
4.2	Une idéalisation de l'agriculture	204
4.2.1	Les politiciens et l'agriculture	207
4.2.2	La presse écrite et l'agriculture	220
4.2.3	Les crises agricoles : « Nous vous avons averti ! »	226
4.3	Des « saletés » jusqu'à la gourmandise	234
4.4	Un laboratoire de la modernisation du Québec	252
4.4.1	Premiers discours de modernisation : La publicité et la présentation des stands	257
4.4.2	La modernisation par l'objet exposé	268
4.4.3	Le discours journalistique anglophone	273
4.5	En guise de conclusion	276

CHAPITRE V	CHANGEMENTS CULTURELS ET CHANGEMENTS SOCIAUX : RAPPORTS DU GRAND PUBLIC AVEC L'EXPOSITION	280
5.1	Le grand public, la sociabilité et le lieu de l'Exposition	281
5.2	Le public et le monde rural	293
5.2.1	Perceptions des éléments agricoles	293
5.2.2	Les premières exposantes	298
5.2.3	Les Cercles des fermières et l'Exposition	306
5.2.4	Quelques exposantes rurales	310
5.3	Le public et le pavillon commercial	315
5.4	Le public et les divertissements	320
5.4.1	S'amuser	321
5.4.2	L'Exposition et les enfants	336
5.5	Sociabilité	347
5.6	Transgression	353
		360
5.7	En guise de conclusion	
CHAPITRE VI	LES TERRITOIRES IDENTITAIRES DE L'EXPOSITION	
6.1	Territoires identitaires et identité	364
6.2	Une identité trifluvienne et laurentienne : 1896-1940	367
6.2.1	La publicité et les noms de l'Exposition	367
6.2.2	Les articles de journaux et les noms de l'Exposition	370
6.2.3	Le regard des autres localités de la région	374
6.2.4	Une nouvelle ville de Trois-Rivières : Le cas de l'Exposition de 1910	376
6.3	Une identité mauricienne et trifluvienne : 1946-1974	379
6.3.1	La publicité et les noms de l'Exposition	380
6.3.2	Les articles de journaux et les noms de l'Exposition	381
6.3.3	Le regard des autres localités de la région	385
6.4	Retour à une identité trifluvienne : 1975-2005	387
6.5	En guise de conclusion	389

CONCLUSION	390
BIBLIOGRAPHIE	I
ANNEXES	XVIII
I Les antécédents	
II Administrateurs	
III Responsables de l'organisation	
IV Dates de tenue de l'Exposition	
V Installations	
VI Éphémérides et initiatives	
VII Nombre d'entrées	
VIII Les slogans	
IX Présence d'artistes et d'organisations de la Mauricie	
X Les compagnies foraines	
XI Cirques et spectacles issus du monde du cirque	
XII Artistes québécois en vedette à l'Exposition de Trois-Rivières	

TABLE DES ILLUSTRATIONS ET DES PHOTOGRAPHIES

(NOTE : Les illustrations et photographies suivent le numéro de la page citée)

I Installations lors de la première édition (1896)	98
II Des acrobates lors de l'édition initiale de 1896	113
III Le village forain de Miller Brothers, en 1925	133
IV Guide des prix du cahier distribué aux exposants ruraux de l'édition 1968	171
V Éléments publicitaires symbolisant l'importance de l'agriculture pour l'administration de 1989 à 2004	186
VI Maurice Duplessis donne une pièce de dix sous à un garçon	212
VII Guide des prix distribué aux ruraux en vue de l'édition 1959	223
VIII Caricature critique et sarcastique de l'édition 1939	246
IX Deux stands du pavillon commercial lors de l'édition 1959	263
X Madame Charles Milot, exposante rurale lors de l'édition 1959	311
XI L'édition de 1919 insiste sur le nom de Trois-Rivières et utilise le symbole de prospérité industrielle	370
XII L'identité mauricienne de l'Exposition de Trois-Rivières en 1950	381

RÉSUMÉ

Cette recherche a comme propos l'histoire de l'Exposition agricole et industrielle de Trois-Rivières, de 1896 à 2005. L'objectif de ce travail vise à analyser les changements sociaux et culturels véhiculés par l'Exposition par la voie de la participation des groupes sociaux impliqués.

En premier lieu, nous brossons un tableau rapide de deux antécédents de l'Exposition : les foires de la Renaissance et les Expositions internationales du dix-neuvième siècle. Ensuite, nous nous concentrons sur la transposition de cet héritage sur le territoire du Québec et de Trois-Rivières, au cours de la période 1850 à 1890, en nous attardant aux trois éléments qui seront en vedette à l'Exposition : l'agriculture, l'industrie et le commerce, ainsi que les divertissements. Nous terminons cette mise en contexte par un troisième chapitre qui nous présente une histoire générale de l'Exposition, divisée en périodes représentatives de son évolution.

Les trois chapitres suivants nous plongent dans les éléments de la démonstration de notre objectif. Les discours présentés sont d'abord ceux de participants qui avaient la parole officielle : les membres de la bourgeoisie trifluvienne, les politiciens et les journalistes. Le chapitre suivant examine le grand public, avec une attention portée aux femmes et aux enfants. Nous complétons le

parcours de ce cinquième chapitre par la sociabilité et la transgression. Le dernier chapitre s'attarde aux discours identitaires relatifs à l'histoire de l'Exposition.

L'analyse de tous ces discours trace une nette démarcation entre ceux de 1896 à 1940 et ceux de 1946 à 2005. Il s'agit d'une frontière entre deux univers culturels du Québec, vus, dans notre démarche, par la parole de citoyens de diverses classes sociales de Trois-Rivières et de la Mauricie. Cette recherche épouse notre intérêt d'historien pour les lieux de rassemblements publics en milieu urbain et pour les discours qui les accompagnent.

INTRODUCTION

Le sujet de cette thèse de doctorat en Études québécoises est l'Exposition de Trois-Rivières, de 1896 à 2005. Ce choix correspond à un désir personnel de connaître la plupart des aspects de divertissements de masse de la vie urbaine à Trois-Rivières au cours du vingtième siècle. Notre mémoire de maîtrise était une étape de ce long chemin et se concentrait sur l'histoire des salles de cinéma du Trois-Rivières métropolitain de 1896 à 1962, avec une attention portée aux idéologies véhiculées par le distributeur montréalais France-Film, par la voie de la salle locale du Cinéma de Paris¹. Nous croyons profondément à l'importance et à la nécessité des études historiques régionales, afin d'ouvrir de nouvelles voies dans l'étude des cultures populaires.

Le but de notre recherche est de faire part et d'analyser les changements sociaux et culturels véhiculés par le divertissement de masse qu'est l'Exposition de Trois-Rivières, cela par la perception des groupes sociaux impliqués. Le résultat nous permet d'ouvrir une fenêtre sur les modes d'expressions culturelles de la société québécoise en milieu urbain.

¹ Mario Bergeron, « Société québécoise, salles de cinéma au Québec et à Trois-Rivières », Mémoire de maîtrise (Études québécoises), Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 1999, 275 p.

Donner de l'importance à la ville dans cette thèse répond à une orientation de recherche que nous désirons poursuivre, celle de bien comprendre les transformations culturelles des Québécois par la voie de la ville. En ce qui concerne l'Exposition, nous croyons, à la manière de Wayne C. Neely², que les foires présentées dans les villes avaient peu à voir avec les expositions agricoles des localités rurales. L'Exposition de Trois-Rivières présentait des divertissements américains d'origine urbaine, accueillait des exposants commerciaux et industriels de la ville, et mettait en lumière une vision idéalisée de l'agriculture, propre à une classe sociale dirigeante urbaine. L'ensemble servait les intérêts de la ville de Trois-Rivières, que ce soit du point de vue économique, touristique et culturel, sans oublier son rayonnement sur d'autres localités de la région de la Mauricie et du Québec.

Au cours de la centaine d'années d'existence de l'Exposition de Trois-Rivières, le Québec a connu des transformations sociales et des changements marqués. En guise d'exemples : le passage d'une démographie majoritairement rurale à une autre urbaine ; une ouverture sur le monde à la suite du succès d'Expo 67, de Montréal. L'Exposition de Trois-Rivières reflète aussi ce phénomène et rejoint le concept d'Alain Corbin, selon lequel l'histoire des loisirs «ne se comprend qu'inscrite dans une histoire globale, des usages sociaux du temps et du changement de ses rythmes³».

Nous pouvons noter, dans l'évolution de l'Exposition, des démarcations temporelles évidentes. La période 1896-1915 s'inscrit comme le prolongement de l'idée que l'élite urbaine se faisait d'une exposition agricole semblable à celles qui

² Wayne C. Neely, *The Agricultural Fair*, New York, AMS Press Inc. (New York, Columbia University Press, 1935), p. 115.

³ Pierre Bourillon et Annie Fourcaut, «Entretien avec Alain Corbin. Temps de loisirs, espaces de la ville», *Histoire urbaine*, No.1, (Juin 2000), p. 163.

avaient lieu alors dans les comtés ruraux. La période de 1915 à 1930 nous introduit aux aspects modernes et techniques de la société nord-américaine. Les expositions de la décennie 1930, comme dans beaucoup de domaines, sont marquées par l’empreinte de la crise économique. La période 1946-1965 représente un véritable âge d’or pour l’Exposition de Trois-Rivières, synonyme de la prospérité des «trente glorieuses» et de la société de consommation. Les années 1966 à 1989 voient une ouverture sur le monde et une tendance à vouloir faire grandiose, influence plus que certaine d’Expo 67 sur l’événement local. La période de 1990 à 2005 marque un retour vers une certaine modestie dans la présentation de l’événement, qui doit maintenant entrer en compétition avec une foule de festivals régionaux et de rassemblements estivaux.

De 1896 jusqu’à la décennie 1970, l’Exposition a symbolisé un temps important dans la vie commune de tous les Trifluviens et des Mauriciens. Ce temps était devenu une référence, un point tournant entre la fin de l’été et le début de l’automne, situation qui a changé à mesure que se multipliaient d’autres formes de loisirs et de divertissements, ou d’autres occasions de rassemblements. Selon les époques, l’Exposition était le miroir de références culturelles précises. Notre moyen de cerner ces références se fait par les exemples de la participation et de la perception des groupes sociaux impliqués. Ainsi, une grande partie de cette thèse est consacrée aux discours, d’abord ceux de la classe dirigeante, puis ceux du public.

Dans le cadre d’un événement comme l’Exposition, nous croyons que Trois-Rivières symbolise le microcosme des villes moyennes du Québec. Précisons que les centres urbains peuplés de Québec et de Montréal, qui ont accueilli des événements semblables, faisaient bande à part, à cause de la variété des occasions de

rassemblement qu'ils offraient à leurs citoyens tout au long de l'année. L'idée maîtresse veut que l'Exposition ait été le reflet de deux identités : de la ville de Trois-Rivières et de la région de la Mauricie, mais avec de nombreux points communs à l'ensemble du Québec, où des événements de même nature se tenaient.

Dans notre travail, il est beaucoup question d'individus et de groupes. L'Exposition, événement local et régional, est considérée comme un élément représentatif de la culture québécoise, dans les domaines de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, ainsi que dans celui des divertissements. Elle nous apparaît comme un témoin de ces transformations.

Dans un rapport sur l'histoire urbaine du Québec⁴, publié en 1984, Paul-André Linteau et Alan F.-J. Artibise notent que cette sphère de recherche est apparue au début des années 1970, mais qu'elle n'a pris son envol qu'à l'approche de la décennie 1980. Deux analyses plus récentes, publiées par la *Revue d'Histoire de l'Amérique française* à l'automne 2000⁵, font état des recherches à la maîtrise et au doctorat, ainsi que des principaux articles publiés par des périodiques spécialisés, au cours des années 1990. Les auteurs Poitras et Guérard notent que si le sujet «culture commerciale et marchande» est parfois abordé, il ne l'est pas de façon substantielle. De ce point de vue, l'aspect le plus particulier de notre travail demeure sa nature inédite. De plus, François Guérard fait remarquer que peu d'études urbaines franchissent le cap de la décennie 1970, la plupart des travaux se concentrent sur les

⁴ Allan E.-J. Artibise et Paul-André Linteau, *L'évolution de l'urbanisation au Canada : une analyse des perspectives et des interprétations*, Winnipeg, The Institute of Urban Studies, 1984, 49 p.

⁵ François Guérard, «L'histoire urbaine au Québec : la recherche récente à la maîtrise et au doctorat» ; Poitras, Claire, «L'histoire urbaine au Québec dans les années 1990 : une nouvelle tendance?», *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, Vol.54, No. 4 (Automne 2000) p. 219-247 et p. 247-268.

années 1850 à 1950. Voilà un autre aspect nouveau de notre recherche, car nous y abordons les décennies suivantes.

Au Québec, aucune recherche importante sur ce sujet ou sur un autre semblable n'a été entreprise, sinon quelques études sur l'Expo 67 de Montréal⁶. Le monde des expositions a pourtant toujours été présent aux dix-neuvième et vingtième siècles. La riche documentation des journaux agricoles nous en apprend beaucoup sur les expositions rurales tenues au dix-neuvième siècle et il s'agit là d'une source qui n'a jamais été analysée. Cette carence est d'autant plus remarquable que Montréal a connu des expositions agricoles et industrielles au cours de cette même période, de même que Sherbrooke, Saint-Hyacinthe, Ottawa, Québec et, bien entendu, Trois-Rivières. Ajoutons que les parcs d'amusement de Montréal, le Dominion, le Belmont et La Ronde, sont tout autant ignorés. Notre recherche s'avère donc riche en informations nouvelles sur un phénomène social et culturel très présent au Québec depuis le milieu du dix-neuvième siècle.

L'absence d'études sur les expositions du Québec nous a incité à chercher des points communs avec d'autres types de divertissements et de manifestations publiques au Québec. Ainsi, deux mémoires de maîtrise présentent des analyses dignes d'intérêt: celui de Sylvie Dufresne⁷ sur le Carnaval d'hiver de Montréal entre 1883 et 1889, ainsi que celui de Jocelyne Murray⁸ sur la sociabilité au marché public

⁶ Robert Fulford, *Portraits de l'Expo*, Toronto, McClelland & Stewart, 1968, 203 p. ; Pierre Dupuy, *Expo 67 ou la découverte de la fierté*, Montréal, La Presse, 1972, 237 p. ; Yves Jasmin, *La petite histoire d'Expo 67*, Montréal, Québec Amérique, 1997, 462 p.

⁷ Sylvie Dufresne, « Le carnaval d'hiver de Montréal (1883-1889) », Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 1980, 214 p.

⁸ Jocelyne Murray, « Les marchés de Trois-Rivières. Étude de sociabilité urbaine. 1850-1900 », Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Trois-Rivières, 1987, 154 p.

de Trois-Rivières, entre 1850 et 1900. Si Dufresne s'attarde à l'organisation de l'événement analysé, Murray penche plutôt du côté des attitudes du public qui fréquentait le marché.

Les études sur des lieux montréalais de divertissements populaires⁹ ne sont pas nombreuses. La plus importante, pour notre démarche, a été celle d'Hervé Gagnon¹⁰ sur les musées populaires de Montréal au dix-neuvième siècle. Les lieux décrits par l'auteur le sont en fonction de ce qu'ils représentaient au sein de la société montréalaise de l'époque. Gagnon s'attarde aux objectifs de ces lieux: divertir et instruire, deux points communs avec l'Exposition de Trois-Rivières. De plus, l'étude permet une compréhension globale de l'influence du monde du spectacle américain sur la société québécoise.

Face à l'absence d'ouvrages sur les expositions québécoises, nous nous sommes tourné vers ce qui s'est fait ailleurs¹¹. L'étude de David C. Jones¹² sur les expositions agricoles de l'Ouest canadien, de la fin du dix-neuvième siècle aux années 1930, contient beaucoup de photographies qui se révèlent souvent pertinentes. Les sources de l'auteur étaient riches et nous y avons puisé certains renseignements

⁹ Jean-Marc Larrue, *Le monument inattendu. Le Monument national 1893-1993*, Montréal, Hurtubise HMH, 1993, 322 p. ; André-G. Bourassa et Jean-Marc Larrue, *Les nuits de la « main ». Cent ans de spectacles sur le boulevard Saint-Laurent (1891-1991)*, Montréal, VLB Éditeur, 1993, 361 p. ; Yvan Lamonde et Raymond Montpetit, *Le parc Sohmer de Montréal, 1889-1919, un lieu populaire de culture urbaine*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, 231 p.

¹⁰ Hervé Gagnon, *Divertir et instruire. Les musées de Montréal au dix-neuvième siècle*, Sherbrooke, Éditions G.G.C., 1999, 239 p.

¹¹ Les quatre cas suivants sont avant tout des monographies, lues à titre informatif, bien que l'approche par thèmes des Karal-Ann Marling est intéressante. Terry Cashman, *Edmondton Exhibition. The First Hundred Years*, Edmondton, Edmondton Exhibition Association, 1979, 160 p. ; Elwood H. Jones, *150 Years of the Peterborough Exhibition*, Peterborough, Peterborough Agricultural Society, 1995, 262 p. ; Karal-Ann Marling, *Blue Ribbon. A Social and Pictorial History of the Minnesota State Fair*, St. Paul, St. Paul Historical Society, 1990, 328 p. ; Nancy Wiley, *The Great State Fair of Texas*, Dallas, Taylor Publishing Co., 1985, 244 p.

¹² David C. Jones, *Midways, Judges and Smooth-Tongued Fakirs. The Illustrated Story of Country Fairs in the Prairie West*, Saskatoon, Western Producer Prairie Books, 1983, 155 p.

Les sources de l'auteur étaient riches et nous y avons puisé certains renseignements utiles pour pallier certaines lacunes des sources québécoises, par exemple dans le cas de témoignages du public de la décennie 1920. Nous y apprenons que l'élite voyait d'un mauvais œil les aspects de divertissements de ces événements, attitude qui s'apparente à celle de la classe clérico-conservatrice du Québec. D'ailleurs, Wayne C. Neely fait les mêmes observations pour les expositions américaines. Cette étude du sociologue Neely¹³, la plus ancienne (1935), fourmille d'observations sur la sociabilité et sur l'histoire des foires agricoles. De nouveau, les points communs avec l'Exposition de Trois-Rivières apparaissent nombreux et nous montrent que l'événement trifluvien, tout en présentant des particularités locales et québécoises, faisait en réalité partie d'un mouvement nord-américain de lieux de rassemblements populaires. Des renseignements pertinents nous indiquent que les premières expositions agricoles américaines, à la fin de la décennie 1820, ont eu une influence sur les foires agricoles de comté du Québec. Quelques autres études sur des expositions ont été consultées. Celle de Breen et Coastes¹⁴, sur l'Exposition de Vancouver, se concentre sur les aspects administratifs et politiques de la société organisatrice de l'événement, entre 1910 et 1972. Bien que ces deux aspects ne fassent pas partie de nos objectifs, cette étude s'est révélée intéressante par son découpage temporel. Les périodisations représentent des points tournants dans l'histoire de l'administration de cet événement. Notre approche suit le même modèle.

¹³ Wayne C. Neely, *The Agricultural Fair*, New York, AMS Press Inc., 1967 (New York, Columbus University Press, 1935), 313 p.

¹⁴ David Breen et Kenneth Coastes, *Vancouver's Fair. An Administrative and Political History of the Pacific National Exhibition*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1982, 192 p.

Keith Walden¹⁵ propose une étude des plus enrichissante sur la grande Exposition de Toronto, entre 1879 et 1903. Walden a comme objectif d'illustrer les valeurs de la société victorienne et le passage à la modernité par le biais de l'événement. L'auteur ne s'attarde jamais à des anecdotes, sauf lorsqu'elles servent à illustrer de façon pertinente un comportement social représentatif de l'ère victorienne. Largement centrée sur le public, cette étude se penche sur des représentations, telles le bon ordre, la confiance, l'espace physique du lieu de l'exposition, les valeurs véhiculées par les éléments montrés. Il s'agit d'une approche convaincante et sérieuse qui s'est avérée incontournable dans notre démarche.

Le manque d'études spécifiques sur un événement nous ont obligé à élargir notre corpus bibliographique vers des ouvrages qui englobent plusieurs éléments. S'attarder trop aux origines européennes des expositions aurait été vain. Les quelques ouvrages consultés sur les foires du Moyen Âge et de la Renaissance¹⁶ ne pouvaient être cités que dans une mise en place historique de quelques pages. Ces livres permettent surtout de constater que les expositions agricoles nord-américaines poursuivaient, à leur manière, une longue tradition implantée en Amérique au temps de la colonisation. Le livre plus que centenaire de Thomas Frost¹⁷, consacré aux spectacles des foires de la Renaissance en Angleterre, nous le prouve aussi avec pertinence. La même observation peut être faite à propos de l'aspect industriel et commercial des foires, qui doivent beaucoup au mouvement des grandes expositions

¹⁵ Keith Walden, *Becoming Modern in Toronto. The Industrial Exhibition and the Shaping of a Late Victorian Culture*, Toronto, University of Toronto Press, 1997, 430 p.

¹⁶ Christian Desplats (dir.), *Foires et marchés dans les campagnes de l'Europe médiévale et moderne*, Toulouse, Presses de l'Université du Mirail, 1996, 252 p. ; Dominique Margairaz, *Foires et marchés dans la France préindustrielle*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1988, 275 p. ; Jack Thomas, *Le temps des foires. Foires et marchés dans le Midi toulousain de la fin de l'Ancien régime à 1914*, Toulouse, Presses de l'Université du Mirail, 1993, 407 p.

¹⁷ Thomas Frost, *The Old Showmen and the Old London Fairs*, Ann Arbor (Michigan), 1971 (London, 1881), 388 p.

internationales très populaires à partir de 1851, principalement en Europe mais aussi en Amérique. Le livre de référence de Schroeder-Gudenus et Rasmussen¹⁸ suffit pour bien comprendre l'influence qu'ont pu avoir ces événements sur les expositions québécoises, bien que la lecture d'autres ouvrages sur cet sujet ne fût pas vaine¹⁹. Les expositions internationales véhiculaient l'idée de l'excellence, contrairement aux foires européennes, lesquelles ne servaient qu'à présenter un produit. L'aspect compétition entre les exposants de ces rencontres internationales, le discours victorien sur l'ordre et la supériorité ont ainsi influencé les expositions provinciales, lesquelles ont servi de modèle aux expositions régionales.

Nos lectures se sont aussi concentrées sur l'aspect divertissement des expositions. Le phénomène des parcs d'amusement a pris son envol au cours de la décennie 1890, particulièrement grâce à la popularité de Coney Island, à New York. Cependant, les parcs s'inscrivaient dans une logique des divertissements commerciaux américains du dix-neuvième siècle (musées, vaudeville, salles de danse, etc.). Ils étaient aussi un prolongement logique de divers aspects ludiques présents en Europe au cours du Moyen Âge et de la Renaissance, comme les funambules ou les montreurs de curiosités humaines et animales. Les livres précités²⁰ sur cette période nous ont fourni les renseignements nécessaires à cette compréhension, ainsi que les

¹⁸ Brigitte Schroeder-Gudenus et Anne Rasmussen, *Les fastes du progrès. Le guide des expositions universelles 1851-1992*, Paris, Flammarion, 1992, 253 p.

¹⁹ Deux ouvrages sur les idéologies véhiculées par ces expositions : Paul Greenhalgh, *Ephemeral Vistas. The Expositions universelles, Great Exhibitions and World' Fairs 1851-1939*, Manchester, Manchester University Press, 1988, 245 p. ; Robert W. Rydell, *All the World's a Fair. Visions of Empire at American International Expositions 1876-1916*, Chicago, University of Chicago Press, 1984, 328 p. Les trois livres suivants nous entretiennent de la très importante Exposition de Chicago de 1893 : Stanley Applebaum, *The Chicago's World Fair of 1893*, New York, Dover Publications, 1980, 116 p. ; Reid Badger, *The Great American Fair. The World's Columbian Exposition and American Culture*, Chicago, Nelson Hall, 1979, 176 p. ; Jeanne Madeline Weimann, *The Fair Women*, Chicago, Chicago Academy, 1981, 611 p.

²⁰ Voir la référence 15.

ouvrages de Langlois²¹, d'Auguet²², et de l'équipe dirigée par Py et Ferenczi²³. Ces données ont eu leur utilité, bien que nous ayons jugé sage de ne pas insister sur cette période et ce territoire, jugeant plus judicieux de se concentrer sur l'Amérique du Nord et le dix-neuvième siècle.

De ce point de vue, la bibliographie était imposante, bien que le défaut de beaucoup d'ouvrages consultés fût leur manque de pertinence. Certains ne faisaient que présenter une liste de faits divers. Cependant, Kasson²⁴ et son étude sur Coney Island, Nasaw²⁵ avec une approche sociologique des divertissements du dix-neuvième siècle, ainsi que Peiss²⁶ avec son étude féministe sur les loisirs des ouvrières new-yorkaises de la fin du dix-neuvième, offraient des approches fort bien documentées. Robert Bogdan²⁷ a suggéré une recherche digne d'un grand intérêt avec son étude sur les curiosités foraines, présentées dans le contexte de l'industrie des divertissements populaires, tels les musées, les cirques et les parcs d'attractions. Un seul ouvrage, œuvre de Joe McKennon²⁸, une véritable mine d'or de renseignements, a été trouvé sur le monde des forains américains. Nous avons pu y retracer la plupart des compagnies qui ont été engagées par la direction de l'Exposition de Trois-Rivières et ainsi bien comprendre l'univers de ces amuseurs particuliers.

²¹ Gilles-Antoine Langlois, *Folies, tivolis et attractions. Les premiers parcs de loisir parisiens*, Paris, Délégation à l'Action artistique de la Ville de Paris, 1991, 214 p.

²² Rolant Auguet, *Fêtes et spectacles populaires*, Paris, Flammarion, 1974, 127 p.

²³ Christiane Py et Cécile Ferenczi (dir.), *La fête foraine d'autrefois. Les années 1900*, Lyon, La Manufacture, 1987, 302 p.

²⁴ John F. Kasson, *Amusing the millions. Coney Island at the Turn-Of-The-Century*, New York, Hill and Wang, 1978, 119 p.

²⁵ David Nasaw, *Going out. The Rise and Fall of Public Amusements*, New York, Basic Books, 1993, 312 p.

²⁶ Kathy Peiss, *Cheap Amusements. Working Women and Leisure in Turn-Of-The-Century New York*, Philadelphia, Temple University Press, 1985, 244 p.

²⁷ Robert Bogdan, *Freak Show. Presenting Human Oddities for Amusement and Profit*, Chicago, The University of Chicago Press, 1988, 322 p.

²⁸ Joe McKennon, *A Pictorial History of the American Carnival*, Sarasota (Florida), Carnival Publishers of Sarasota, 1972, 400 p.

Notre principale source a été les journaux de Trois-Rivières. Tout ce qui a été écrit sur l'Exposition dans *Le Nouvelliste*, *Le Bien Public* et le *St. Maurice Valley Chronicle* a été considéré. Pour les années antérieures à 1920, les journaux suivants ont aussi été passés à la loupe: *L'Étoile*, *Le Nouveau Trois-Rivières*, *L'Avenir de la Mauricie*, *Le Trifluvien* (1889-1908 et 1917-1920). Pour la période précédant la tenue de la première exposition, des coups de sonde ont été lancés dans *Le Constitutionnel*, *Le Journal des Trois-Rivières*, *La Paix*, *Le Clairon* et *Le Bas-Canada*. Plusieurs journaux d'autres villes ont aussi été consultés, principalement de Montréal et de Québec. Enfin, les hebdomadaires et bihebdomadaires de la Mauricie et des Bois-Francs ont été considérés. Cette recherche dans les journaux a permis de trouver de nombreux détails sur l'organisation de l'Exposition, sur son contenu, des commentaires très divers, des témoignages de participants, et une iconographie appréciable.

Dans un domaine différent de celui des journaux et des revues, une autre source a été celle des archives de l'Hôtel de Ville de Trois-Rivières, mais qui s'est révélée malheureusement assez pauvre, bien que les éléments trouvés nous aient été fort utiles, par exemple des contrats signés entre les forains et la direction de l'Exposition. Différents rapports des sessions du parlement de Québec ont été consultés et la direction actuelle de l'Exposition nous est venue en aide pour les événements plus récents. D'autres sources archivistiques se sont ajoutées, mais de façon plus limitée, comme celles du Séminaire de Trois-Rivières et quelques documents anciens trouvés dans le sous-sol du bureau de direction de l'Exposition. Bref, outre les sources journalistiques, nous nous sommes butés à une réalité un peu

grise que tout historien ne souhaite guère en abordant un projet de recherche, mais qui, en fin de compte, s'est révélée un défi intellectuellement enrichissant.

Notre approche de rédaction est surtout chronologique, en insistant, à l'occasion, sur certaines périodes où les discours étaient pertinents. En même temps, cette approche est thématique, car nous respectons, dans chacun des chapitres, les éléments propres à l'Exposition : l'agriculture, l'industrie et le commerce, ainsi que les divertissements.

Le premier chapitre est consacré à un résumé de l'histoire des ancêtres de l'Exposition de Trois-Rivières : les foires européennes de la Renaissance et les expositions internationales du dix-neuvième siècle. Le deuxième se concentre sur la genèse des expositions agricoles et des expositions industrielles ainsi que des divertissements de masse au dix-neuvième siècle, d'abord au Québec, et par la suite à Trois-Rivières. Le chapitre suivant nous présente une chronologie de l'Exposition, en périodisation représentative des étapes de cette histoire. Ces trois chapitres sont l'équivalent d'une mise en place du sujet étudié, nécessaire pour nous aider à aborder les questions plus spécifiques de notre étude, avec les trois chapitres suivants.

Cette démonstration se fait par le biais de traces écrites, équivalentes de l'oralité des personnes impliquées à différentes époques. Les interventions retenues donnent lieu à des interprétations et à des analyses. Par les discours reliés à l'Exposition, les changements sociaux du Québec sont évoqués, d'abord par la voie des élites (journalistes, politiciens et organisateurs) et ensuite par celle du grand public. Une place est donnée aux femmes et aux enfants dans le cinquième chapitre,

alors que le précédent nous présentait surtout des opinions masculines. La sociabilité et la transgression sont aussi au rendez-vous dans le chapitre consacré au public. Enfin, le sixième et dernier chapitre nous permet de cibler les différentes identités territoriales de l'histoire de l'Exposition.

Le découpage de ces chapitres se veut concis. Avant d'aborder un sujet précis, il y a toujours des résumés historiques précédant le sujet abordé. Par exemple, si, dans nos témoignages, il est question des exposants agricoles pour une certaine époque, nous avons fait en sorte de donner des informations sur ce sujet. Le même principe a été respecté pour des pensées relatives aux attitudes, comme dans le cas de la sociabilité.

Nous comprenons que le corpus de témoignages, bien que tout de même imposant, ne représente qu'une parcelle de tout ce qui a pu être dit sur l'Exposition au cours de cette centaine d'années. Des lacunes sont apparues pour les discours du grand public de la période 1896-1940, ainsi que dans le cas de ceux des organisateurs des années 1946-2005. Certaines décennies, telles 1900, 1910 et 1990 ne présentaient pas assez d'informations pour être considérées de façon substantielle dans notre étude des discours. Nous avons cherché à compenser ces carences par des renseignements glanés dans nos lectures sur les divertissements, l'agriculture et l'industrie.

Certaines avenues n'ont pas été abordées dans la thèse, car nous ne désirions pas présenter un travail trop volumineux et qui s'éloignerait de l'optique trifluvienne et mauricienne voulue en premier lieu. Par exemple, certaines comparaisons auraient pu être évoquées avec des expositions d'autres villes et d'autres régions, bien que

quelques réflexions à cet effet soient abordées dans la conclusion. L'utilité des études régionales est qu'elles peuvent servir de base pour des recherches englobant plusieurs autres territoires régionaux ou le Québec entier.

PREMIER CHAPITRE

LES ANTÉCÉDENTS : DES MODÈLES D'INSPIRATION

Les expositions agricoles et industrielles du vingtième siècle québécois, telles que celles de villes comme Trois-Rivières, Saint-Hyacinthe, Sherbrooke ou Québec, possèdent des racines profondes, des modèles d'inspiration européenne. Bien que leur objectif se rapproche, à une petite échelle, des grandes expositions internationales qui ont été populaires dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, elles présentent néanmoins des similitudes frappantes avec les foires européennes de la Renaissance.

Ce chapitre insistera sur les points communs entre ces événements d'antan et les expositions québécoises contemporaines. Les deux brefs rappels historiques qui seront mis en valeur se concentrent d'abord sur les foires agricoles et, ensuite, sur les expositions internationales. Chacune de ces parties s'attardera sur les trois points principaux communs aux expositions québécoises : l'agriculture, l'industrie et les divertissements, présentés comme des zones d'influence. Il sera aussi question du public fréquentant ces événements.

1.1)- Les foires agricoles européennes, de la Renaissance jusqu'au dix-neuvième siècle

Il n'apparaissait pas pertinent de retracer l'existence des places du marché et des foires à l'époque de l'Antiquité gréco-romaine, bien que cette période ait eu une

influence sur les foires qui ont marqué le Moyen Âge dans la plupart des pays européens et qui se sont prolongées à la Renaissance¹.

Distinguons d'abord le marché de la foire agricole. Giovanni Cherubini trace cette différence de façon fort simple : « Les marchés hebdomadaires [...] étaient essentiellement fréquentés par les paysans des alentours, alors que les foires attiraient un public plus varié et venant de plus loin² ». Bref, le marché, qui a toujours lieu à jour fixe, est un événement hebdomadaire d'une communauté, alors que la foire s'adresse à un plus vaste public, qui provient de plusieurs communautés, et a lieu sporadiquement, habituellement une fois par année, au cours des mois d'automne.

Les foires de la Renaissance étaient organisées par des notables, appuyés par le clergé et l'élite agricole ou commerciale. Les autorités d'une ville de la Renaissance tentaient de contrôler tous les aspects de la foire, afin d'en tirer profit. En France, dès le treizième siècle et jusqu'à la Révolution française de 1789, le droit de tenir une foire doit d'abord être approuvé par la royauté ou par son représentant. De cette autorité suprême, nous passons à celle de la ville où se déroule l'événement. Comme elle est, en principe, agricole, la foire est sujette aux droits féodaux des seigneurs. Ainsi, pour Benoît Cursente : « [La foire a] un rapport de subordination formel à l'autorité³ ».

La foire se caractérise par un temps court : elle peut durer quelques jours ou semaines, mais jamais elle n'est permanente et rarement elle dépasse trois semaines.

¹ Pour les périodes antérieures au Moyen Âge, voir Helen Augur, *The Book of Fairs*, Detroit, Book Tower, 1971, 308 p.

² Giovanni Cherubini « Foires et marchés dans les campagnes italiennes au Moyen âge », in Christian Desplat (dir.), *Foires et marchés dans les campagnes de l'Europe médiévale et moderne*, p. 84.

³ Benoît Cursente, avant-propos du livre de Christian Desplat (dir.), *Foires et marchés dans les campagnes de l'Europe médiévale et moderne*, Toulouse, Presses de l'Université du Mrail, p. 8..

La plupart des foires européennes ont existé pendant un très grand nombre d'années, devenant des traditions, des manifestations culturelles partagées par plusieurs générations. C'est le cas de la foire de Saint-Barthélemy, en Angleterre, qui a été présente pendant 722 années. En France, la Foire du Trône, longtemps connue sous le nom de Foire aux Pains d'Épices, existe depuis l'année 957. Au Moyen Âge et à la Renaissance, la foire était toujours associée à une fête religieuse et, la plupart du temps, avait lieu pendant ou après la saison des récoltes.

Selon Fernand Braudel : « Leur rôle, c'est de rompre le cercle trop étroit des échanges ordinaires⁴ ». Donc, la foire répond aussi à un objectif commercial et économique, plus accentué que lors des échanges hebdomadaires qui se font sur la place du marché. Les denrées offertes, lors d'une foire, sont les fruits d'une récente récolte et se veulent nécessairement plus attrayants que ceux d'un jour de marché d'avril ou de mai. En conséquence, ils ont une valeur marchande plus importante. Cependant, il ne s'agit pas ici d'exposer les plus beaux spécimens, comme ce sera le cas dans les expositions québécoises, mais d'offrir la plus grande quantité de marchandise.

À la foire agricole s'ajoutent très souvent des produits manufacturés, artisanaux, bref les résultats du labeur d'une industrie autre que celle de la terre. Les visiteurs pouvaient se procurer des étoffes, des vêtements, de la soie, des pelleteries, des outils et même des livres et des gravures. Parmi ces produits, notons des importations, car, selon René Poirier : « Les foires eurent en France une importance des plus considérables [...] comme organes de liaison entre éléments autochtones et

⁴ Fernand Braudel, *Les jeux de l'échange*, Paris, Armand Colin, 1979, p. 64.

étrangers, qui introduisirent alors des produits inconnus⁵ ». Certaines de ces foires font donc preuve d'une ouverture sur le monde et laissent présager une approche qui sera typique des expositions internationales du dix-neuvième siècle.

Dominique Margairaz surnomme ces événements des « foires polyvalentes » qui « réalisent souvent un chiffre d'affaires supérieur à celui atteint par les assemblées à caractère rural. [...] Elles se distinguent [...] par le développement d'activités spécifiquement financières⁶ ». Jack Thomas abonde dans le même sens quand il affirme que « la présence des foires [...] est un puissant facteur d'attraction pour l'ensemble des commerçants et des prestataires de service⁷ ». À ce propos, ajoutons que les foires étaient souvent une occasion pour les travailleurs libres et les domestiques de se trouver un emploi, le lieu étant visité par des seigneurs et des personnes d'importance. Les membres de professions libérales, notaires, médecins ou autres, pouvaient aussi offrir leurs services.

Bien sûr, nous retrouvons dans les foires un aspect plus frivole, qui souvent servait d'attrait à un public qui n'aurait pas nécessairement fréquenté l'événement, n'eut été de la présence de tous ces bateleurs et saltimbanques, dont plusieurs des activités sont similaires à celles des futurs cirques et forains des dix-neuvième et vingtième siècles.

⁵ René Poirier, *Des foires, des peuples, des expositions*, Paris, Librairie Plon, 1958, p. 11.

⁶ Dominique Margairaz, *Foires et marchés dans la France préindustrielle*, Paris, Éditions de l'école des hautes études en sciences sociales, 1988, p. 101.

⁷ Jack Thomas, *Le temps des foires. Foires et marchés dans le Midi toulousain de la fin de l'Ancien Régime à 1914*, Toulouse, Presses de l'Université du Mirail, 1993, p. 155

La plupart des études sur les foires européennes de la Renaissance présentent un chapitre sur les amuseurs qui fréquentaient ces lieux, afin de divertir et de profiter d'un vaste public. Le livre plus que centenaire du Britannique Thomas Frost⁸ s'avère très révélateur, puisque l'auteur a écrit son ouvrage à une époque (1881) où le monde forain nord-américain n'existait pas. L'auteur est donc dégagé de ces références contemporaines, de cette tentation à la comparaison, si typique aux ouvrages rédigés récemment. Le livre de Frost accumule les anecdotes sur ces amuseurs anglais, se concentrant surtout sur ceux présents à la vénérable foire de Saint-Barthélemy. L'auteur s'est beaucoup servi des journaux de la Renaissance pour retracer ces amuseurs et nous indique que ces publications annonçaient les spectacles d'une façon semblable au mode publicitaire à sensations dont on attribue souvent la paternité à l'américain Barnum.

Jack Thomas propose une catégorisation de ces divers amuseurs⁹ : les animaux exotiques, seuls ou en ménagerie et souvent accompagnés d'un dresseur ; les phénomènes humains, aux physiques anormaux ; vendeurs de remèdes et de potions, arracheurs de dents ; les ancêtres de nos manèges contemporains ; magiciens et spécialistes de trucages optiques ; montreurs d'automates ou de figures en cire ; sauteurs à la corde et équilibristes ; marionnettistes ; comédiens et musiciens. À cette nomenclature, qu'il serait fastidieux de détailler, ajoutons le lugubre spectacle des pendaisons publiques. Pour Thomas, ces bateleurs « donnent une dimension d'amusement aussi important pour le succès populaire des foires que les apports

⁸ Thomas Frost, *The Old Showmen and the Old London Fairs*, Ann Arbor (Michigan), 1971, London, 1881, 388 p.

⁹ Jack Thomas, « Foires et marchés ruraux en France à l'époque moderne », in Christian Desplat, *op. cit.*, p. 195.

directement marchands¹⁰ ». Bref, une foire sans ces amuseurs paraît incomplète et n'aurait pu attirer autant de gens. « La foire, c'est le bruit, le vacarme, les flonflons, la joie populaire, le monde à l'envers¹¹ ». Mais qui était le public des foires et de quelle façon se comportait-il ? Un poète anonyme du quatorzième siècle nous donne une indication :

Amis, dans cette foire enfin
 Consacrée au grand saint Romain,
 Pleine de rares phénomènes,
 Pleine d'affamés charlatans.
 Pleine de bruit et de clinquant,
 Où les sots sont pressés par centaine
 Se font bercer, moquer, piller,
 Duper, mystifier, voler
 Et s'en retournent dans leur case
 Charmés et tout remplis d'extase¹².

Les sociétés de ces siècles étaient majoritairement paysannes. Les foires ne pouvaient pas compter que sur la population urbaine pour subsister. Ces événements étaient donc des rassemblements d'étrangers, apportant aux visiteurs un certain anonymat dans la foule. Les comportements de ce public n'étaient pas matière à jugement, comme dans les petites communautés paysannes, d'où une ouverture à la sociabilité et une invitation à la transgression. « Pour des millions de ruraux, le déplacement [...] à la foire représente un vrai dépaysement par rapport à leur horizon quotidien¹³ ».

À cause de sa périodicité, la foire revêt un caractère exceptionnel, une parenthèse dans la vie quotidienne, ce qui entraîne un aspect festif. Elle devient un lieu de rencontres et de retrouvailles, desquelles naissent des discussions, des échanges, un enrichissement mutuel, tout comme, à l'opposé, des rixes et des

¹⁰ *Ibid.*, p. 195.

¹¹ Fernand Braudel, *op. cit.*, p.68.

¹² Poème anonyme de Rouen, cité dans René Poirier, *op. cit.*, p. 24.

¹³ Jack Thomas « Foires et marchés ruraux en France à l'époque moderne », in Christian Desplat, *op.cit.*, p. 194.

aventures peuvent aussi se produire. Les jeunes gens, de provenances lointaines, peuvent se rencontrer plus librement, loin de l'autorité parentale. Foule bigarrée et hétéroclite, elle a l'avantage d'être éphémère. Les visites ne se prolongent jamais et il semble que, dans un tel cas, tout paraît permis : parler à haute voix, rire pour tout et rien. Ce visiteur, une fois sa visite terminée, redevient lui-même, avec ses responsabilités et sujet aux jugements des pairs de son environnement immédiat.

L'ère industrielle, née vers la fin du dix-huitième siècle et prenant son envol au dix-neuvième, allait considérablement changer le visage des foires traditionnelles. Le chemin de fer, particulièrement, permettait de transporter les denrées et produits sur de plus longues distances et en peu de temps, ce qui a tué plusieurs petites foires, les marchands préférant se réunir dans un centre urbain de plus grande importance. C'est ainsi que la foire de St-Barthélemy n'a pas survécu à la concentration des exposants dans des villes britanniques à la démographie plus dense, laquelle est le résultat d'un abandon graduel des terres par les paysans, devenus ouvriers dans les manufactures de ces villes. Le train de passagers permettait aussi aux saltimbanques d'aller se produire dans ces grandes villes, où la population plus imposante leur assurait de façon stable la présence d'un public et de revenus. Inversement, les gens des petites villes prenaient le train pour aller se divertir dans ces centres, où se pointaient, dès la décennie 1840, les premières formes d'organisations de divertissements, que ce soit le cirque¹⁴, le music-

¹⁴ À ce propos, voir Maurice Wilson Disher, *Fairs, Circuses and Music Halls*, London, Collins, 1942, 47 p.

hall en Angleterre¹⁵, le café-concert en France¹⁶, sans oublier le théâtre¹⁷, le burlesque¹⁸ et le vaudeville¹⁹.

Le progrès technologique allait faire naître les expositions internationales, alors que survivront, tout en s'adaptant aux nouveautés du dix-neuvième siècle, les foires des plus grands centres urbains.

1.2)- Expositions internationales du dix-neuvième siècle.

Les grandes expositions internationales sont une pure manifestation de la société victorienne du dix-neuvième siècle, de l'effervescence de l'industrialisation, des progrès technologiques et elles sont aussi un véhicule pour les idéologies bourgeoises. Bien qu'organisée par des élites, la foire, par son tumulte, avait certes un aspect populaire de transgression et qui sera muselé lors des expositions internationales. Comme les foires, ces événements auront leur influence sur l'organisation et la présentation des expositions québécoises du vingtième siècle.

Avant la tenue de la première grande exposition internationale, en 1851 à Londres, il existait des expositions nationales, dont les caractéristiques étaient voisines. Elles servaient à promouvoir tous les domaines nationaux d'un pays et

¹⁵ Voir Jacques Freschotte, *Le Music Hall*, Paris, Presses Universitaires de France, 1965, 126 p. ainsi que Gilles Pronovost (dir.), *Cultures populaires et sociétés contemporaines*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1982, 194 p.

¹⁶ Voir François Caradec et Alain Weill, *Le café-concert*, Paris, Hachette, 1980, 189 p.

¹⁷ Voir Maurice Descôtes, *Le public de théâtre et son histoire*, Paris, Presses Universitaires de France, 1964, 362 p. ; Gilles-Antoine Langlois, *Folies, trivolis et attractions. Les premiers parcs de loisirs parisiens*, Paris, Délégation à l'Action artistique de la ville de Paris, 1991, 214 p.

¹⁸ Voir Robert C. Allen, *Horribles Prettiness. Burlesque and American Culture*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1991, 550 p.

¹⁹ Voir Jacques Portes, *De la scène à l'écran. Naissance de la culture de masse aux Etats-Unis*, Paris, Belin, 1997, 349 p.

véhiculaient l'idée du progrès par la voie de l'industrie. C'est en France, en 1797, qu'a lieu la première exposition nationale, grâce aux initiatives de François de Neufchâteau et du marquis d'Avèze. Elles se multiplient dans ce pays, avant d'atteindre la Grande-Bretagne et de se propager dans d'autres capitales européennes, au cours de la décennie 1820. Munich, Stockholm, Dublin, Madrid, Moscou, Vienne et Bruxelles eurent la leur. On retrouve même deux incursions en terre d'Amérique, alors que New York propose, en 1828, sa version de ces expositions à succès, ainsi que Washington en 1846.

L'idée de rendre ces expositions internationales est due à Henry Cole, organisateur de l'Exposition de Londres. Appuyé par le prince Albert, les deux hommes n'ont cependant que repris une idée émise en 1834 en France par Boucher de Perthes. Pour une seconde fois, en 1849, l'idée de transformer une exposition nationale en un événement international est manifestée par le ministère de l'Agriculture de la France.

Les initiatives du prince Albert et de Cole connaissent un succès fulgurant, alors que six millions de visiteurs se rendent à Hyde Park, au cours des cent quarante jours de l'exposition. Le bijou architectural de cet événement était un pavillon de verre, le Crystal Palace. Bien vite, d'autres pays imitent les Britanniques. Entre 1855 et 1914, il y eut, en moyenne, une exposition internationale à toutes les deux années, principalement en France et en Angleterre, mais aussi en Espagne, en Allemagne, en Autriche, en Belgique et même en Australie. Après l'échec de l'Exposition internationale de New York, en 1853, elles vont aussi déferler aux États-Unis, qui offriront, en 1893, une des expositions les plus prestigieuses du dix-neuvième siècle, à

Chicago, et qui aura une grande influence sur beaucoup d'aspects des expositions québécoises. Enfin, notons que Montréal, en 1897, avait émis l'hypothèse de tenir une exposition internationale sur le site de l'île Sainte-Hélène.

Ces expositions étaient organisées par les élites d'une ville ou d'une région hôte, aidées par les gouvernements de leurs pays. Par la voie de telles manifestations, ces gens cherchaient à véhiculer leurs valeurs et celles de leur époque. Selon Neil Harris, ces expositions représentent « the acme of civilization in the Victorian world²⁰ ». Afin d'atteindre ces objectifs, tout ce qui semble à l'opposé de l'idéologie victorienne est élagué. Les expositions présentent une hiérarchisation de la beauté par la voie du progrès. Le pays hôte doit avoir le haut du pavé, alors que les colonies sont présentées tout au bas de la hiérarchie, souvent sous une forme folklorique et caricaturale. Le Canada n'aura pas de pavillon avant l'Exposition de Philadelphie, en 1876 et lors de la toute première, à Londres, les éléments canadiens étaient dans la même section consacrée aux colonies britanniques. Les objets exposés sont certes en grand nombre, mais contrairement aux foires, il s'agit toujours des plus beaux spécimens qu'un pays puisse offrir.

Un autre but très avoué est celui d'instruire les visiteurs, idée tout à fait absente des foires. Quoi de mieux alors que de présenter les signes des progrès dans tous les domaines, mais particulièrement dans celui de l'industrie. Tout au long du dix-neuvième siècle, des prix sont accordés par un jury afin de souligner la perfection des objets montrés. L'art n'est pas ignoré : la musique, la peinture et la sculpture sont

²⁰ Neil Harris, *Cultural Excursions. Marketing Appetites and Cultural Tastes in Modern America*, Chicago & London, University of Chicago Press, 1990, p. 123.

proposées aux visiteurs comme des manifestations du bon goût de la classe organisatrice.

D'un point de vue technologique, les sites des expositions se veulent synonymes de progrès. Il s'agit des premiers signes des plans d'urbanisme, alors que très souvent, les villes hôtes étaient plutôt chaotiques, héritage désordonné de siècles d'existence. L'Exposition de Chicago de 1893, à titre d'exemple, présentait la ville idéale, la *White City*, car tout y était blanc et il y régnait l'harmonie architecturale.

Bref, les expositions internationales visent l'apparence de la perfection, reflet de l'idéologie du bon ordre désiré par les classes dirigeantes de l'époque victorienne. « Les responsables se sont rarement montrés inattentifs à l'effet intégrateur que provoque dans l'âme des [...] visiteurs l'enthousiasme d'appartenir à une nation aussi performante ou de se réclamer d'un système idéologique aussi prometteur²¹ ».

L'industrie devient le leitmotiv du progrès et ce secteur de la société est mis en évidence lors de chaque événement. Le nom de la première exposition est révélateur des buts recherchés : *The Great Exhibition of the Works and Industry of all Nations*. Ces expositions étaient, en quelque sorte, un catalogue des divers produits manufacturés par les pays participants, dans un but de promotion, d'éducation, de compétition et aussi de commerce. Parmi les nouveautés modernes proposées au public, notons des moteurs à gazoline (en 1867, à Paris), la machine à écrire et le téléphone (à Philadelphie, en 1876), des appareils de réfrigération (en 1878, à Paris)

²¹ Brigitte Schroeder-Gudenus et Anne Rasmussen, *Les fastes du progrès. Le guide des Expositions universelles 1851-1992*, Paris, Flammarion, 1992, p. 7.

l'ampoule électrique (à Chicago, en 1893). Selon cette optique, l'agriculture, pourtant toujours le mode de vie de la plupart de ces pays, avait peu de place au sein de ces événements, sinon pour démontrer ses progrès mécaniques. Cependant, Neil Harris note que les États-Unis présentaient beaucoup d'artefacts synonymes du caractère agricole de ce pays²² et Eva-Marie Kröller fait le même constat à propos du Canada²³.

Dans l'esprit des organisateurs de ces rassemblements d'envergure, il n'était pas question que des divertissements viennent faire oublier que l'un des buts principaux était l'éducation. Les Français, en 1867, deviennent les premiers à proposer une aire de détente sur le site de leur exposition, inspirée par les grands jardins publics alors en vogue en Europe, mais nous sommes loin des épanchements tapageurs et populaires des foires. À Philadelphie, en 1876, les organisateurs bannissent tout élément de divertissement, mais des concessionnaires forains, désireux de profiter de la manne que représentaient tant de visiteurs, s'étaient installés à l'extérieur du site avec leurs baraquements. Ce lieu de plaisirs, surnommé *Shanty Town*, souleva l'ire de la bourgeoisie, mais connut un vif succès auprès du public.

De retour à Paris, en 1889, les Français, désireux de ne pas voir des divertissements vulgaires s'installer près de leur site, proposent leur vision de sains amusements, qui servent, tout autant que les pavillons, à instruire. Les visiteurs pouvaient assister à une reconstitution grandiose de la prise de la Bastille. Les enfants ne sont pas oubliés et ont droit à leurs propres spectacles théâtraux avec les *Mille et une Nuits*, ainsi que le *Petit Chaperon rouge*. Enfin, des reconstitutions de villages

²² Neil Harris, *op. cit.*, p. 61.

²³ Eva-Marie Kröller, *Canadian Travellers in Europe 1851-1900*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1987, 197 p. Voir le chapitre des pages 149 à 165.

coloniaux sont présents, dont une rue du Caire, avec sa place du marché et ses maisons arabes. L'expérience parisienne de 1889 allait être notée par les organisateurs de l'exposition suivante, à Chicago en 1893.

Ces gens, ne désirant surtout pas un autre rassemblement de baraquements comme à Philadelphie, incorporent une section d'amusements contrôlée par les organisateurs. Notons que le but demeurait le même qu'à Paris : instruire. Cette section du site était située dans une aire de sortie et portait le nom de *Midway Pleasance*. Les divertissements populaires alors en vogue, comme le vaudeville, le burlesque, le cirque, les ménageries et les musées de curiosités, étaient exclus du *Midway Pleasance*. Instruire et divertir en reconstituant des villages de peuples coloniaux faisait davantage partie de la mentalité des organisateurs. Ainsi, pour quelques sous, les visiteurs pouvaient voir des huttes des îles des mers du sud, un village algérien et ceux de nombreuses autres colonies. Ils pouvaient aussi examiner des sheiks d'Arabie, des Eskimos, des Chinois, des Syriens, des Turcs dans leurs costumes traditionnels. Sous un prétexte anthropologique, ces éléments, réellement présentés comme des attractions de foire, laissaient sous-entendre un racisme très évident²⁴ et proposaient une caricature des mœurs de ces peuples.

Mais deux des éléments dits instructifs allaient échapper au contrôle des organisateurs. D'abord, une immense grande roue, la Ferris Wheel, a été conçue comme un bijou technologique et devait servir à offrir aux visiteurs un panorama sans pareil de la ville de Chicago. Elle a surtout été perçue comme un lieu de distraction et

²⁴ À propos du colonialisme et des visées anthropologiques des expositions internationales du dix-neuvième siècle, consultez l'éloquent ouvrage de Robert W. Rydell *All the World's a Fair. Visions of Empire in American International Expositions, 1876-1916*, Chicago, University of Chicago Press, 1984, 328 p.

lancera la tradition foraine de la grande roue. L'objet était énorme avec ses 264 pieds de haut et son poids total de mille deux cents tonnes. Elle avait trente-six compartiments, chacun pouvant contenir soixante personnes. Près d'un million et demi de visiteurs l'ont utilisée, au coût de cinquante sous comme prix d'admission. Ensuite, la Rue du Caire offrait, dans son théâtre, une représentation dite anthropologique qui n'a pas du tout été perçue ainsi par le grand public : la danse du ventre. Bien que ce numéro fût aussi présent à Paris, il connaîtra un succès phénoménal à Chicago, car jamais un spectacle de burlesque n'avait apporté aux spectateurs le petit frisson érotique procuré par cette danseuse surnommée Little Egypt²⁵. Comme la Ferris Wheel, ce genre de divertissement fera partie du monde forain. Benjamin Truman, écrit, l'année même de l'exposition : « Rain or shine, hot or cold, day or night, there is one place at the fair that is always crowded. That is the Midway Pleasance²⁶ ». Le lieu proposait une atmosphère de fête, d'excitation et de chaos inédit à toute exposition internationale du dix-neuvième siècle. Bref, la foire avait rejoint en partie ces rassemblements élitistes. Nous verrons, dans le chapitre suivant, que l'industrie foraine américaine est née à l'Exposition de Chicago et que dès ses premiers instants, elle cherchait à imiter le *Midway Pleasance*. Le mot Midway restera celui utilisé par ces forains et l'anglicisme sera présent pendant longtemps à l'Exposition de Trois-Rivières, comme dans toutes celles du Québec.

²⁵ Selon la plupart des ouvrages consultés (Kasson, Truman, Applebaum), Little Egypt se nommait Fahreda Mahzar et allait offrir sa danse du ventre au public de Coney Island pendant sept années consécutives. Joe McKennon (1972) prétend qu'aucune danseuse n'a été présentée sous le sobriquet de Little Egypt au cours de l'exposition et qu'il s'agirait d'un surnom issu du public, pour désigner, en réalité, plusieurs danseuses proposant la même chorégraphie.

²⁶ Benjamin C. Truman, *History of the World's Fair*, New York, Arno Press, 1976, (Philadelphia, H. W. Kelley, 1893), p. 550.

Bref, l'Exposition de Chicago, sans réellement le chercher, est devenue l'élément déclencheur pour incorporer des divertissements dans ces grands rassemblements, comme le souligne Paul Greenhalgh :

By 1900, the entertainment side of the exhibitions had gained so much ground that education, commerce and propaganda had to be disguised as pleasurable activities, otherwise the masses they were targeted at would simply breeze by²⁷.

Quant au public, il y a peu de notes le concernant dans les différents ouvrages consultés. Deux citations nous prouvent que le désir d'impressionner par le faste a sûrement été atteint par la plupart des expositions. Robert W. Rydell a mis la main sur une lettre d'une adolescente qui écrit à sa mère, après avoir visité l'Exposition de Philadelphie, en 1876. Elle commençait ainsi son message : « Dear mother, Oh ! Oh ! O-o-o-o-o-o-o-o-o-o!!!!!!²⁸ » Peut-être pas ce qu'il y a de plus éloquent, mais tout de même assez significatif. Dans un domaine plus critique, le Français Paul Bourget évoque le public de l'Exposition de Chicago et note « The total absence of both joy and repose... They went about examining the interior and the exterior of the Exposition with a sort of blank avidity, as if they were walking in the midst of a colossal lesson of things²⁹ ». Cette observation correspond à la réaction qu'avait alors le grand public américain face aux manifestations culturelles de leur bourgeoisie³⁰. Il s'agit d'un public très différent de celui de la foire, où les gens participaient aux échanges. Celui des expositions internationales, tout au contraire, était un public de spectateur ou de témoin, du moins au niveau des pavillons et des sites officiels.

²⁷ Paul Greenhalgh, *Ephemeral Vistas. The Expositions Universelles, Great Exhibitions and World's Fairs, 1851-1939*, Manchester, Manchester University Press, 1998, p. 42.

²⁸ Robert W. Rydell, *op.cit.*, p. 13.

²⁹ Neil Harris, *op. cit.*, cité p. 62.

³⁰ D'abord spontané, bruyant et débordant d'émotion, le public américain du dix-neuvième siècle est façonné par la bourgeoisie pour devenir en quelque sorte muselé, ceci par des moyens disciplinaires de la part des directeurs de salles et par l'attitude des artistes eux-mêmes. À ce propos, voir Lawrence W. Levine, *Highbrow / Lowbrow. The Emergence of Cultural Hierarchy in America*, Cambridge & London, Harvard University Press, 1988, 306 p.

Il n'y a cependant nul doute que la sociabilité de public était la même que lors des foires : tout rassemblement dans un lieu public, lors d'une occasion exceptionnelle, provoque inévitablement des échanges, incite à faire connaissance, donne lieu à des retrouvailles. Le faste impressionnant des expositions internationales devait cependant inviter le public à moins de transgressions, à plus de retenue, d'autant plus qu'il avait appris, surtout à partir de 1875, à adopter une attitude plus sage face aux événements sérieux organisés par leur élite.

1.3)- L'héritage des foires de la Renaissance et des expositions internationales sur les expositions québécoises.

Voici, en guise de dernière partie de ce chapitre, les éléments des foires de la Renaissance et des expositions internationales qui sont identiques à ceux des expositions québécoises de la fin du dix-neuvième siècle.

D'abord, les expositions québécoises, tout comme les foires et les expositions internationales, sont avant tout des événements qui se déroulent en milieu urbain, représentant un point central d'une région, facilement accessible par les sociétés rurales environnantes. De plus, elles sont le fruit d'une organisation d'élite, qu'elle soit urbaine, agricole ou gouvernementale. Robert W. Rydell note : « Expositions promoters [...] saw the fairs as vehicles for maintaining, or raising, their own status as regional or national's leaders³¹ » L'exposition québécoise ne retient rien des expositions internationales au point de vue temporel, alors qu'elle est semblable à

³¹ Robert W. Rydell, *op.cit.*, p. 235.

celle des foires, qui représentait une période brève, souvent au cours du mois des récoltes. Par contre, du point de vue industriel (ou commercial), le but des expositions d'ici avait peu à voir avec celui des foires, qui était de vendre, et se confond souvent avec les objectifs des expositions internationales, qui était de démontrer, éduquer, attribuer des prix aux meilleurs spécimens toujours choisis avec le plus grand soin par les exposants. Du point de vue des divertissements, ceux des foires, transformés à la sauce américaine, sont les mêmes dans les premières expositions québécoises, avant que l'industrie foraine ne se mette en marche au début du vingtième siècle.

Le public des expositions québécoises était le même que celui de leurs deux ancêtres : il s'agissait d'un public d'étrangers venant vers le point central de la ville. C'était une foule éphémère, avant tout festive, alors que les élites des événements québécois désiraient plutôt la voir passive, comme celle d'une exposition internationale.

Ce coup d'œil rapide aux foires de la Renaissance et aux expositions internationales du dix-neuvième siècle fut volontairement bref et axé sur ces points communs. Dans le chapitre suivant, nous verrons que ces éléments, souvent modelés par la société américaine, se sont transposés tout au long du dix-neuvième siècle québécois avant de devenir les expositions agricoles et industrielles, comme celle de Trois-Rivières.

DEUXIÈME CHAPITRE

LE QUÉBEC, LES EXPOSITIONS ET TROIS-RIVIÈRES: 1800 À 1895

Ce chapitre brosse un tableau des antécédents des expositions québécoises qui naîtront au tournant du vingtième siècle. Ces événements présentaient le résultat d'un cheminement de la société québécoise dans les domaines de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, et dans celui des divertissements. Tout en ayant grandi avec l'influence des foires européennes et des expositions internationales, nos rassemblements ont aussi été influencés par la société américaine, particulièrement en ce qui concerne les divertissements, signes d'une culture continentale. Chacun des trois éléments de ce chapitre sont présentés selon un schéma de généralités, suivi de quelques exemples de manifestations du domaine abordé. En conclusion, nous revoyons ces sujets pour la ville de Trois-Rivières.

2.1)- Les expositions agricoles

Tout au long de l'histoire de l'Exposition de Trois-Rivières, l'agriculture est souvent défendue comme la seule raison d'être de l'événement. Quand abandonnée par le Conseil municipal, en 1988, et reprise par des éleveurs, les nouveaux dirigeants se presseront de la rebaptiser « Exposition agricole » et de faire d'une petite vache

son nouveau symbole. Pourtant, nous croyons que l'agriculture, tout comme au cours des années antérieures, n'était qu'un des trois éléments de l'événement.

L'histoire du Québec pré-Révolution tranquille a longtemps insisté pour affirmer que la société d'ici était agricole. L'étude choc de Maurice Séguin¹, une thèse de doctorat produite en 1948 mais qui ne sera publiée qu'en 1970, atténuera ce mythe à coups de preuves, pour la période du dix-neuvième siècle. L'étude de Gérard Fortin², publiée à la même époque, sonne le glas du mythe pour le vingtième siècle. Du point de vue économique, les observations de Michel Morisset³ reprennent les mêmes éléments. Pierre Dagenais résume les propos de Séguin et de Fortin :

La vocation agricole de la province de Québec a été longtemps un mythe vénéré. L'attachement traditionnel des Canadiens français aux travaux des champs en est un autre. Ces deux croyances respectées comme les dogmes d'un credo patriotique intangible sont désormais en complet désaccord avec les faits⁴.

Notre but n'est pas de brosser un tableau sombre de l'histoire agricole du Québec, mais de brièvement faire part de ce mythe. Les discours idéalisés sur l'agriculture étaient une forme d'encouragement destinée à la classe agricole et les expositions devenaient un moment idéal pour tenir de tels propos. Comme dans beaucoup de domaines économiques, l'agriculture québécoise présente des points positifs (par exemple, le succès de l'industrie laitière) et d'autres négatifs, tel l'échec de la survivance d'une petite agriculture familiale.

Le secteur agricole québécois demeure une préoccupation constante pour la classe politique du dix-neuvième siècle. La création de sociétés agricoles, l'abolition

¹ Maurice Séguin, *La nation canadienne et l'agriculture (1760-1850)*, Trois-Rivières, Boréal Express, 1970, 279 p.

² Gérard Fortin, *La fin d'un règne*, Montréal, Hurtubise HMH, 1971, 397 p.

³ Michel Morisset, *L'agriculture familiale au Québec*, Paris, L'Harmattan, 1987, 206 p.

⁴ Pierre Dagenais, « Le mythe de la vocation agricole » in Normand Séguin, *Histoire de l'agriculture et de la colonisation au Québec*, Montréal, Boréal Express, 1980, p. 61.

du système seigneurial, l'ouverture vers les marchés extérieurs, la création d'une presse et la venue d'agronomes représentent des étapes de cette évolution. Le premier véritable ministère dévoué entièrement à l'agriculture est créé en 1887 par le gouvernement d'Honoré Mercier. L'honorable Mercier devient lui-même ministre de ce nouveau département. Il affirme sa volonté de moderniser les fermes et de faire progresser l'agriculture avec l'aide de la science. L'idée n'était pas neuve, mais elle prendra beaucoup plus son envol au cours de cette décennie, où des expositions agricoles plus imposantes, comme celle de Trois-Rivières, prendront le relais des petites expositions de comtés, fruit des initiatives des sociétés agricoles et qui s'étaient avérées peu efficaces.

Les sociétés agricoles sont une idée européenne, reprise en Amérique à peu près en même temps, c'est-à-dire à la fin du dix-huitième siècle. Au Canada, la première est fondée en 1789, à Québec. « Son but était de recueillir des renseignements utiles à l'agriculture, d'améliorer les méthodes, d'introduire de nouvelles cultures⁵ ». Cet objectif changera très peu, tout au long du dix-neuvième siècle. Nous n'avons qu'à y ajouter un rôle d'éducation. Cette première société a peu de répercussions. Une seconde est fondée, en 1801, réunissant des ruraux de Montréal et de Québec.

Parallèlement, aux États-Unis, Elkanah Watson, un riche banquier et homme d'affaires d'Albany (État de New York), fonde, en 1811, une société d'éleveurs, la *Berkshire Agricultural Society*. Grand voyageur, Watson avait été impressionné par les sociétés agricoles européennes. Dès l'année de fondation de cette association, Watson

⁵ Maurice Séguin, *op. cit.*, p. 138.

organise des rassemblements d'éleveurs, dans un but de compétition afin de stimuler les échanges entre fermiers. Devant le succès de son entreprise, Watson travaille à multiplier les sociétés agricoles et ses expositions, principalement dans les États de la Nouvelle-Angleterre. Les sociétés agricoles du type de Watson connaissent leur apogée entre 1820 et 1825. Ce modèle est démocratique : tous les fermiers peuvent faire partie de la société agricole, peu importe leur statut social, leur richesse et leur religion. Il semble évident que le modèle Watson, qui connaît du succès sur un territoire géographiquement près du Québec, ait eu une influence certaine sur la décision du gouvernement du Bas-Canada, en 1818, d'allouer des sommes pour que naissent des sociétés agricoles, avec le même objectif de stimuler l'agriculture par la voie de récompenses.

Donc, dès 1818, des sociétés sont formées à Québec, à Montréal et à Trois-Rivières, mais elles semblent moins démocratiques que celles de Watson. Patronnées par des anglophones, elles deviennent sujet de méfiance, comme l'indique Maurice Séguin :

Ces sociétés n'atteignent pas la masse [des agriculteurs]. Elles distribuent des prix, mais à un petit nombre, à des cultivateurs instruits. Ces distributions de prix ne montrent pas comment procéder aux améliorations et excluent ceux qui ont réellement besoin de conseils et d'encouragement⁶.

Les premiers pas pour la fondation de la société de Trois-Rivières ont lieu en mai 1818, « sur le même plan que celui de Québec et de Montréal⁷ ». La première équipe mise en place, de façon temporaire, recrute des membres chez les agriculteurs de localités de la région : Rivière-du-Loup (future Louiseville), Nicolet, Baie-du-Febvre, Cap-de-la-Madeleine, Sainte-Anne-de-la-Pérade, Champlain, Gentilly,

⁶ *Ibid.*, p. 140.

⁷ *La Gazette des Trois-Rivières*, 25 mai 1818, p. 1.

Bécancour. Le 3 novembre 1819 ont lieu les premières élections de la société agricole et trois des six membres sont des anglophones de la ville de Trois-Rivières, dont le commerçant Ezekiel Hart. Le même phénomène se répète, lors des élections suivantes. Ainsi, en 1823, parmi les dirigeants, notons la présence de Mathew Bell, des Forges du Saint-Maurice, ainsi que celle du journaliste et éditeur Ludger Duvernay. Bref, les dirigeants de la société agricole ne sont pas des cultivateurs et des ruraux, mais bel et bien des membres de l'élite urbaine de Trois-Rivières. Les expositions que cette société organise sont très nombreuses, mais les prix décernés ne le sont qu'aux membres souscripteurs de la société. L'aperçu suivant d'un règlement de participation indique le sérieux des buts poursuivis : « Le participant doit être muni d'un certificat signé du curé de sa paroisse ou d'un capitaine de milice, et par un notable de la paroisse, certifiant que le paysan a bel et bien semé le produit qu'il veut exposer⁸ ». Le même règlement vaut pour les animaux et pour les instruments de ferme.

En 1823, le gouvernement du Bas-Canada adopte une loi qui permet l'organisation de foires agricoles pour les mois de mars et de septembre. Ce sont les gouverneurs qui décident du lieu et de la date. Les juges de paix des localités décident des règles de ces foires. Ainsi, le gouverneur Dalhousie permet une foire à Trois-Rivières et une autre à Nicolet pour l'année 1823. Il s'agit d'une loi semblable à celle qui régissait les foires françaises de la Renaissance, alors que seule l'autorité royale ou son représentant pouvait accorder le droit de foire à une communauté. De ce premier mouvement des sociétés agricoles, l'exposition de Missisiquoi naîtra en 1824 et, au moment d'écrire ces lignes, en 2005, elle existe toujours, devenant par ce fait la plus ancienne du Québec.

⁸ *La Gazette des Trois-Rivières*, 19 janvier 1819, p. 1.

Ces associations agricoles et les expositions qu'elles organisent seront des échecs, au même moment où celles du modèle Watson, aux États-Unis, connaîtront un sort similaire. Mais l'idée de la société agricole était lancée et allait connaître un second souffle, ceci en même temps où elles renaîtront avec succès en sol américain.

À partir de 1840, l'agriculture américaine connaît un essor notable jusqu'en 1870, grâce à l'arrivée de la machinerie et stimulée par un grand besoin pour les produits de la terre, alors que le pays grandit sous une importante poussée démographique due à une forte immigration. Cet élan fait renaître les sociétés agricoles et leurs expositions. L'État encourage la multiplication des sociétés. Par exemple, en Nouvelle-Angleterre, il y a 95 sociétés agricoles en 1858 et ce nombre passe à 139, dix ans plus tard⁹. Le Québec connaîtra un mouvement semblable, mais à partir de 1845. Le succès américain incite-t-il la classe politique canadienne à se pencher sur cette question ? Nous le croyons.

En 1845, le gouvernement de l'Union adopte une réforme pour tenter d'insuffler plus de dynamisme dans le monde agricole. La loi mise en vigueur encourage la création de sociétés agricoles pour « distribuer des semences de choix, importer des animaux de race, organiser des concours de récoltes, tenir des expositions agricoles¹⁰ ». Ces premières initiatives sont renforcées en 1850, par suite de la remise du rapport Taché, commandé par le gouvernement pour étudier l'état de l'agriculture au Bas-Canada. Ce rapport, entre autres, permettait aux sociétés agricoles de toucher des subventions.

⁹ Wayne C. Neeley, *The Agricultural Fair*, New York, AMS Press, 1967, (New York, Columbia University Press, 1935), p. 84-86.

¹⁰ Firmin Létourneau, *Histoire de l'agriculture (Canada français)*, Oka, [s.e.], 1950, p. 115.

Les effets des réformes de ce temps se font sentir dans la région de la Mauricie, alors que des expositions agricoles ont lieu en 1847 à Yamaska, l'année suivante à Nicolet, dans le comté de Saint-Maurice en 1848, dans celui de Maskinongé en 1854. Nous en trouvons à Trois-Rivières, dès 1851. Elles seront monnaie courante jusqu'à la création de l'Exposition de Trois-Rivières, en 1896, et subsisteront encore longtemps dans plusieurs régions, dans la première moitié du vingtième siècle. En quoi consistaient ces expositions ?

Lors de la période de la première société agricole de Trois-Rivières, les expositions sont tenues régulièrement à la place du marché, surtout en février et un mars, en septembre et octobre, mais jamais au cours des mois d'été. La première a lieu le 19 janvier 1819. Ouvertes très tôt dans la journée, elles ne s'adressent qu'aux cultivateurs faisant partie de la société. De modestes prix en argent sont accordés pour les bêtes, les semences, les éléments des récoltes, et parfois même pour les carcasses animales. Aucun artisanat n'y est exposé et les divertissements en sont exclus. Ce modèle, quelque peu austère, changera très peu au cours de la seconde période. Selon Bruno Jean : « Les expositions voient toujours les mêmes participants se partager les prix ; elles entretenaient ainsi une petite classe d'agriculteurs progressifs¹¹ ».

Une observation presque similaire, pour la seconde période, nous est transmise par René Verrette : « Les sociétés d'agriculture possèdent un côté élitiste, car les membres honoraires – curés, maires, députés – ont droit de vote aux assemblées et les gros agriculteurs, qui raffent tous les prix, dominent l'organisation¹² ». À Trois-

¹¹ Bruno Jean, « Les idéologies éducatives agricoles (1860-1890) et l'origine de l'agronomie québécoise », Mémoire de maîtrise, Université Laval, 1976, p. 52

¹² René Verrette, *Les idéologies du développement régional. Le cas de la Mauricie. 1850-1950*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1999, p. 44.

Rivières, ces expositions ont lieu de nouveau à la place du marché, mais aussi chez des riches cultivateurs de la banlieue. Comme lors de la première période, elles ne durent jamais plus d'une journée. Elles sont parfois suivies par une réception entre les notables.

Le côté « club privé » étant absent des sociétés agricoles américaines, il l'était aussi lors de leurs expositions, tant du côté des événements inspirés par Watson que par ceux de la période débutant en 1840. Les divertissements faisaient partie de ces rassemblements. La plupart de ces expositions ont lieu non pas au printemps ou à l'automne, mais au cours de l'été, souvent le 4 juillet, jour de la fête nationale. Ce sont les participants qui font les frais de la musique, des danses, des jeux organisés en toute convivialité. Les expositions revêtent ainsi un aspect communautaire ou familial, occasions de sociabilité entre bon voisinage.

Au cours de la décennie 1840, quelques expositions agricoles américaines présentent des particularités plus géographiquement précises. Ce sont les expositions d'État, qui ont d'abord lieu au New Jersey, au Michigan et dans l'État de New York. Elles se multiplient au cours des années 1850. Un phénomène similaire se déroulera, au Québec, alors qu'en 1847, les sociétés d'agriculture sont dotées d'une structure d'ensemble du nom de *Société d'agriculture du Bas-Canada*. Son principal objectif est l'éducation des fermiers et éleveurs. Cette association organisera les premières expositions agricoles provinciales, au cours de la décennie 1850.

L'idée de tenir une exposition agricole provinciale n'était pas neuve. Un texte signé *Un agronome de la Baye du Febvre*, publié dans le premier journal édité à Trois-

Rivières, demeure très étonnant car son auteur, inspiré par les sociétés agricoles européennes, auxquelles il fait référence, évoque certains aspects prophétiques, quand il annonce, entre autres, que l'État devrait se mêler des affaires agricoles et créer des sociétés agricoles dans tous les villages du Bas-Canada. Parmi ses suggestions, celle d'une exposition pour tout le territoire :

Chaque année une séance publique aurait lieu en présence des premiers magistrats de la Province, des prix d'encouragements seraient distribués, les talents et le patriotisme proclamés ; et ce jour ne serait-il pas plus naturellement la fête de l'agriculture¹³.

L'exposition agricole provinciale suggérée en 1818 ne prendra forme qu'en 1853. De cette dernière année et jusqu'en 1858, il y en aura six : trois à Montréal, une à Québec, tout autant à Sherbrooke et à Trois-Rivières. Les bêtes et produits exposés proviennent d'une sélection des meilleurs éléments des sociétés agricoles existantes alors au Québec. On y retrouve aussi un aspect industriel, mais surtout concentré sur la machinerie agricole. Enfin, le côté divertissement, tant pour la classe organisatrice (habituellement un grand bal) que pour les visiteurs, est tout à fait présent. À bien des égards, ces expositions ressemblent beaucoup aux foires européennes de la même époque et aussi aux expositions d'États de nos voisins du sud. Notons que ces expositions provinciales agricoles ne survivront pas à cette décennie de démarrage. Nous n'en trouvons qu'une, en 1865, toujours à Montréal, au cours des dix années suivantes.

En 1870, le Conseil d'agriculture de la province de Québec décide de construire des bâtisses permanentes, à Montréal, dans le but de tenir des expositions provinciales annuelles. Une réplique du Crystal Palace de l'Exposition internationale

¹³ *La Gazette des Trois-Rivières*, 3 février 1818, p.1. Il est possible que cet article ait été signé par l'éditeur Ludger Duvernay, homme de progrès et grand admirateur des sociétés européennes. Duvernay avait l'habitude d'écrire les principaux articles de fond de son journal.

de Londres de 1851, et qui avait été construite en 1860, y est déménagée comme pavillon principal. Cependant, nous ne dénombrons que deux expositions au cours des dix années suivantes, l'une à Montréal en 1870 et l'autre à Québec l'année suivante, sans doute parce que la crise économique de cette décennie a empêché le gouvernement d'investir dans de grands projets. Par contre, à partir de 1880, ces expositions deviennent monnaie courante sur le territoire montréalais : il y en aura cinq consécutives de 1880 et 1884, puis tout autant de 1891 à 1896. À la suite de l'incendie du Crystal Palace, l'Exposition provinciale déménagera à Québec en 1897, pour y demeurer définitivement. Mais déjà, ces événements représentent davantage que des rassemblements agricoles. Le modèle adopté est celui de la prestigieuse *Industrial Exhibition* de Toronto, existant depuis 1879 et qui est largement calquée sur les grandes expositions internationales du temps, contrairement aux expositions de la décennie 1850, qui ressemblaient plus à des foires. Il s'agit bel et bien d'événements où se rencontrent les trois éléments qui seront typiques aux expositions régionales : l'agriculture, l'industrie et les divertissements. Dans la foulée, Trois-Rivières tente d'organiser une exposition semblable, en 1887.

En 1884, le modèle des expositions provinciales montréalaises inspire les agriculteurs influents des Cantons de l'Est. Onze sociétés agricoles mettent leurs efforts en commun pour la tenue d'une grande exposition, dont la première a lieu en 1885. Ce sera l'inspiration qui donnera naissance à l'Exposition de Trois-Rivières.

Donc, à partir de la décennie 1880, des expositions agricoles provinciales, avec des éléments industriels et de divertissements, coexistent avec les petites expositions agricoles de comté.

2.2)- Les expositions industrielles

À propos du mot « Industriel », la précision suivante est la même que dans le chapitre précédent et pour toute l'étude : il s'agit d'un terme désignant tout ce qui est le fruit d'une industrie, d'un travail, et non pas seulement les produits de l'industrie machiniste. Nous avons autant droit aux objets mis en vente par un commerçant qu'à l'artisanat féminin.

Les expositions industrielles accompagnent les premières expositions agricoles provinciales au cours de la décennie 1850. Cela ne paraît guère étonnant, car cette décennie a marqué les premiers pas de l'industrialisation du Québec, surtout dans la région de Montréal, grâce à l'expansion du chemin de fer et à la canalisation du fleuve Saint-Laurent. Des industries naissent alors le long du canal Lachine. C'est aussi au cours de ces années que de très nombreuses banques ouvrent leurs portes. Hamelin et Roby parlent de cette période comme étant euphorique¹⁴ pour l'expansion industrielle. Young et Dickinson soulignent qu'il s'agit aussi d'un temps de changements chez des institutions anciennes : le régime seigneurial est aboli, une certaine idée du fédéralisme naît dans l'esprit des politiciens du Canada-Uni, le pays se tourne vers les exportations aux États-Unis, alors qu'il avait jusqu'alors surtout servi l'Angleterre. Pour ces historiens, il s'agit d'une période où se chevauchent des institutions préindustrielles et industrielles. Au cours de la décennie 1850, la valeur des produits manufacturés, sur le territoire du Québec, passe de 600 000 dollars, en 1851, à 15 millions, dix ans plus

¹⁴ Jean Hamelin et Yves Roby, *Histoire économique du Québec 1851-1896*, Montréal, Fides, 1971, p. 77.

tard¹⁵. Dans un tel contexte, il ne faut pas s'étonner de voir apparaître les premières expositions industrielles et de constater qu'elles ont toutes lieu à Montréal.

Les expositions industrielles du Québec sont étroitement liées aux expositions internationales, nées en 1851, et aux quelques expositions nationales qui précèdent cette date. La première recensée est celle de 1843, organisée par le *Mechanic's Institute* de Montréal. Cette organisation récidive en 1845. Mais c'est entre les 17 et 24 octobre 1850 qu'a lieu une exposition provinciale industrielle. Les produits présentés étaient, en réalité, ceux qui allaient être envoyés à Londres pour l'exposition internationale. La même stratégie est répétée en 1854 en vue de l'Exposition de Paris de 1855. Trente cinq mille personnes assistent à l'événement de 1850.

Le caractère anglophone de ces expositions s'avère plus qu'évident. Cela représente la réalité sociale du temps, alors que les Canadiens francophones avaient une place limitée dans le monde du développement commercial et industriel. Ainsi, le nom du comité organisateur de l'exposition de 1851 ne peut mentir : *Provincial Industrial Exhibition Committee*. Celle de 1855 est mise sur pied par un autre anglophone : Sir Edmund Head. Enfin, le *Board of Arts and Manufactures* organise, en 1860, une exposition pour saluer la visite du prince de Galles, appelé à inaugurer le pont Victoria. C'est à cette occasion qu'est construite une réplique canadienne du Crystal Palace, bijou architectural de l'Exposition de Londres. Notons que ces expositions sont concentrées au cours de la décennie 1850-60, parallèlement aux expositions agricoles provinciales, symbolisant une réalité un peu stéréotypée : les

¹⁵ John A. Dickinson et Brian Young, *Brève histoire socio-économique du Québec*, Sillery, Septentrion, 1995, p. 163.

francophones du Québec sont tournés vers l'agriculture et les anglophones vers l'industrie. Cependant, l'exposition agricole provinciale de 1857, à Montréal, ajoute, pour la première fois, un volet industriel. Cette juxtaposition deviendra la règle pour les expositions provinciales des décennies 1880 et 1890.

Quel est le but de ces événements ? Le même que celui des expositions internationales : montrer ce qu'il y a de plus progressif dans différents domaines industriels, afin de stimuler des ventes ou de signer des ententes commerciales. Bref, il s'agit d'un objectif de confiance dans le progrès. Au cours des années 1880, on y ajoute un élément compétitif, propre aux expositions internationales, alors que des prix sont remis aux participants les plus intéressants.

À titre d'exemple du contenu de ces expositions, revenons à celle de 1850. Elle a lieu au marché Bonsecours. Des bateaux à vapeur sont mis à la disposition des visiteurs, en provenance de Québec et de Trois-Rivières, mais aussi de villes du Haut-Canada. Voici un aperçu des objets offerts à l'œil du public : huile de marsouin (pour l'éclairage), chaussures et bottes, bois d'érable pour la fabrication de meubles, canons, rouets, pompes à feu, voitures, chapeaux, tapis, haches, meubles, machine à presser et à trancher les livres, chandelles, moulin à battre, tourbe, peintures, broderie, ainsi qu'une grande quantité d'aliments et de semences. Il s'agit d'éléments encore très rattachés à la vie traditionnelle et à l'artisanat.

Le journal *La Minerve* consacre chaque jour des articles à cette exposition. Il se plaint que la presse anglophone ne tienne pas compte des produits montrés par les francophones et s'insurge parce que l'organisation n'est qu'anglaise. Notons que la

ville de Québec, peut-être jalouse parce que le gouvernement lui avait préféré Montréal, invite les exposants à se présenter à Québec le 10 octobre, pour ce qui deviendra une pré-exposition qui, selon *La Minerve*, a été « presque improvisée¹⁶ ». Cet événement n'offre qu'un divertissement au public : des régates sur le fleuve Saint-Laurent.

En 1868, Montréal tente de tenir une exposition industrielle s'adressant à toutes les parties du Canada, sans doute pour fêter la récente venue du régime de la Confédération. Selon le journaliste du temps, la réponse ontarienne est discrète, celle des Maritimes anémique, et « on irait [...] jusqu'à dire que les exposants se recrutent presque entièrement dans le district de Montréal et dans les Cantons de l'Est¹⁷ ». L'article de *La Minerve* cite 47 exposants anglophones contre 17 francophones. Les éléments proposés aux visiteurs sont à peu près les mêmes qu'en 1850, sauf qu'on y retrouve plus d'objets reliés à la grande industrie mécanique, tels des fournaies, des poêles, de la machinerie pour aiguiser les scies et pour fabriquer des briques, des machines à coudre et les produits d'une manufacture de plomb. Ceci illustre très bien le lent passage en territoire québécois de la fabrication artisanale à la mécanisation de la production.

Quant aux expositions des années 1880 et 1890, elles sont plus imposantes que celles de la décennie 1850 et deviennent le reflet de l'époque du faste des expositions internationales et de la situation du commerce et de l'industrie au Québec, et l'agriculture y occupe une place appréciable. Cependant, on y retrouve plus de

¹⁶ *La Minerve*, 14 octobre 1850, p.2.

¹⁷ *La Minerve*, 16 septembre 1868, p. 2.

divertissements : des feux d'artifice, des ascensions en ballon, des démonstrations athlétiques, des fanfares. Comme les expositions de cette période préfigurent nettement la forme qu'adoptera l'Exposition de Trois-Rivières, nous avons cru bon de ne pas présenter de détails, afin de ne pas répéter ce qui sera abordé substantiellement dans le troisième chapitre.

2.3)- Les divertissements au dix-neuvième siècle

Tracer un portrait de l'industrie du divertissement au dix-neuvième siècle ne peut se faire que par un détour vers les États-Unis, car le Canada n'a jamais considéré cet aspect de la vie sociale comme pouvant être une industrie. Le caractère traditionnel d'une grande partie des Canadiens français a peut-être empêché la prolifération d'artistes ou d'hommes d'affaires dans ce domaine, bien qu'on en retrouve quelques-uns qui, cependant, adoptent une attitude propre aux Américains. Déjà, à cette époque, le Québec était considéré par les États-Unis comme faisant partie de son marché. Raymond Montpetit constate « que les formes populaires de loisir commencèrent lorsque l'*American Amusement Industry* inclura Montréal et Québec dans le réseau de ses tournées et de sa distribution¹⁸ ». Cette information nous permet de juger que le Québec n'avait aucun retard dans le domaine des divertissements modernes du dix-neuvième siècle, puisque qu'il était à l'affût de ce qui se déroulait aux États-Unis.

S'attarder aux seuls éléments de divertissements qui feront partie de la programmation de l'Exposition de Trois-Rivières serait déjà fastidieux. C'est pourquoi

¹⁸ *Rapport du groupe de recherche en art populaire : travaux et conférences 1975-1979*, Département de l'histoire de l'art, Université du Québec à Montréal, 1979, p. 26.

nous tenterons surtout de résumer ces situations. Nous les croyons très importantes dans notre future analyse de l'événement trifluvien, car ce tierce aspect de la programmation était très souvent le premier dans l'esprit des visiteurs. L'Exposition trifluvienne présentera peu d'artistes d'ici, lors de ses cinquante premières années d'existence. Il s'agissait essentiellement d'Américains, qui, à bien des égards, ont très peu inventé d'éléments de spectacles, les empruntant à l'Angleterre et à l'Europe, mais les modelant selon leur propre culture.

Les divertissements semblables à ceux des foires européennes n'étaient pas étrangers au Québec à la fin du dix-huitième siècle et dans la première partie du dix-neuvième. Il s'agissait de spectacles nés d'initiatives d'individus, qui se produisaient selon des circonstances favorables. À Québec, pendant cette période, un couple, les Natte, proposait souvent des spectacles de marionnettes dans leur maison et sur la place du marché. Dans un esprit voisin, Godefroi Ladouceur, de Sainte-Béatrix-de-Joliette, offrait au public un théâtre mécanique, avec des automates. En 1829, sur le Place d'Armes, à Montréal, le funambule Grand Blondin a traversé la rue Notre-Dame sur un fil tendu entre deux maisons. Une peinture de William Raphaël nous montre des musiciens ambulants, en 1866, près du marché Bonsecours de Montréal. L'auteure Jeanne Pomerleau cite un spectacle de lanterne magique¹⁹ qui aurait eu lieu en 1845 à Montréal, bien qu'il ne s'agît probablement pas d'une nouveauté, cet art étant très populaire en Europe dès le dix-huitième siècle. Voilà des amuseurs publics itinérants, qui ne répondaient pas à une organisation réfléchie d'un spectacle, mais bien à une tradition d'individualité née en Europe.

¹⁹ Jeanne Pomerleau, *Métiers ambulants d'autrefois*, Montréal, Guérin, 1990, p. 71. Les informations de ce paragraphe proviennent du même ouvrage.

La première forme organisée de spectacles est celle du théâtre, en Italie et en France, suivie par celle du music-hall, en Angleterre. Les Américains n'ont fait que reprendre ces principes du lieu fixe et d'une équipe d'artistes. Selon Jacques Portes, la première forme typiquement américaine de divertissements de scène sont les spectacles de ménestrels, où des chanteurs et comédiens étaient maquillés en Noirs²⁰. L'idée du lieu fixe, le plus souvent dans une ville, va éclater à mesure que la technologie allait faire basculer la vie au dix-neuvième siècle. David Nasaw confirme : « The expansion in commercial amusements could not have occurred without accompanying advances in technology²¹ ». Dans le même ordre d'idées, Robert C. Toll²² cite les années suivant la guerre de sécession (décennie 1860) pour l'émergence de divertissements commerciaux, particulièrement grâce à l'expansion du réseau ferroviaire. Le fait étant réel aux États-Unis, il le sera aussi au Québec. Par exemple, à Trois-Rivières, il y a peu de divertissements commerciaux avant l'arrivée du tronçon du chemin de fer reliant Arthabaska à Sainte-Angèle-de-Laval, en face de la citée trifluvienne, en 1864. Dès lors, des cirques viennent de façon régulière. Le nombre de spectacles d'origine américaine augmente davantage quand la ville est desservie par un chemin de fer sur la rive nord, en 1879. Les spectacles organisés pouvaient ainsi avoir un moyen de multiplier leur profit en se déplaçant d'une ville à l'autre avec facilité.

Le progrès technologique concerne aussi l'objet même du divertissement. Ainsi le jeu de bagues, manège manuel apprécié par les Européens depuis la Renaissance, se

²⁰ Jacques Portes, *De la scène à l'écran. Naissance de la culture de masse aux Etats-Unis*, Paris, Belin, 1997, 349 p.

²¹ David Nasaw, *Going Out : the Rise and Fall of Public Amusements*, New York, Basic Books, 1993, p. 6.

²² Robert C. Toll, *The Entertainment Machine. American Showbusiness in the Twentieth Century*, Oxford, New York. Toronto, Melbourne, Oxford University Press, 1982, p. 103.

métamorphose en carrousel au début du dix-neuvième siècle, mais connaît ses heures de gloire quand le britannique Frederic Savage y adjoint une force motrice à vapeur, largement inspirée de celle des locomotives²³. La montagne russe, ni plus ni moins qu'un toboggan au début du dix-neuvième siècle, devient un manège populaire quand l'Américain Lamarcus Thompson lui donne une force motrice, en 1884, copiée sur les petits chemins de fer dont les mineurs se servaient pour se rendre à leur travail²⁴.

L'éclairage au gaz, qui se répand dans les villes dans la seconde moitié de la décennie 1830, améliore considérablement les lieux de spectacles, telles les salles de théâtre, tout comme les lieux publics de détente, dont les parcs. Il va de soi que l'électricité jouera le même rôle révolutionnaire dans les dernières années du dix-neuvième siècle.

Deux formes de divertissements très présentes lors des premières expositions du Québec prennent cependant leur source en Europe. Les courses de chevaux seront une partie essentielle de ces expositions, en tant que spectacle sportif et en qualité de source de financement. À l'origine, au seizième siècle, les courses de chevaux sont une activité pour aristocrates britanniques. Le premier hippodrome apparaît à Newmarket, en 1605. Les Anglais, ayant conquis la Nouvelle-France, apportent ici cette tradition. La première course sportive de chevaux a lieu en 1767, sur les Plaines d'Abraham, à Québec. Un club de coursiers est formé deux ans plus tard. Ces compétitions ont lieu pour la première fois à Montréal en 1820 et à Trois-Rivières en

²³ À propos du jeu de bagues et de Frederick Savage, voir Zeev Gourarier, *Manèges d'autrefois*, Paris, Flammarion, 1991, 235 p.

²⁴ Les inventions de Lamarcus Thompson sont évoquées par Judith A. Adams dans *The American Amusement Park Industry. A History of Technology and Thrills*, Boston, Twayne Publishers, 1991, 225 p.

1830. Toujours considérées comme une activité pour bourgeois britanniques, les courses de chevaux sont cependant appréciées par les couches populaires francophones. Donald Guay, spécialiste de cette question, cite un extrait du journal *La Minerve* : « Ces amusements attirent surtout la population industrielle [des villes qui] va perdre dans les excès son temps, son argent, ses mœurs et sa santé²⁵ ». Le peuple s’empare peu à peu du sport, organise ses propres courses dans les campagnes ou sur la glace du fleuve Saint-Laurent. Les francophones, surtout à partir de la décennie 1860, s’impliquent de plus en plus dans ce milieu sportif. Les études consultées sur les expositions agricoles et industrielles américaines nous indiquent que les courses de chevaux étaient tout autant présentes qu’au Québec, lors de ces événements.

Une autre activité omniprésente lors des premières expositions est la montée en ballon à air comprimé. Le premier envol d’un tel objet a lieu le 19 septembre 1793, en France, et les passagers de la nacelle étaient un mouton, un coq et un canard. Deux mois plus tard, deux hommes y prenaient place : Pilâtre de Rozier et le marquis d’Arlande. Ces envolées font partie de toutes les fêtes populaires en Europe au dix-neuvième siècle²⁶. Selon Raymond Montpetit, la première démonstration du genre, au Québec, aurait eu lieu en 1820, à Montréal²⁷. À mesure que les années passent, les envolées doivent devenir de plus en plus spectaculaires, afin de maintenir l’intérêt du public. En 1850, les nacelles sont assez grandes pour contenir huit personnes. Celles-ci lancent au public différents objets, avant de se jeter elles-mêmes dans le vide, après l’invention du parachute, bien sûr !

²⁵ Donald Guay, *Histoire des courses de chevaux au Québec*, Montréal, VLB Éditeur, 1985, p. 117. À l’origine : *La Minerve*, 28 septembre 1829, p. 2.

²⁶ Voir Laurence Berrouet et Gilles Laurendon, *Magiciens des boulevards. Bateleurs, artistes et bonimenteurs d’autrefois*, Paris, Parigramme, 1995, 151 p.

²⁷ *Rapport du groupe de recherche en art populaire : travaux et conférences, 1975-1979, op. cit.*, p.15.

Le cirque, pour sa part, sera le spectacle populaire par excellence du dix-neuvième siècle²⁸. Le Québec et Trois-Rivières n'en seront jamais privés. On attribue la paternité du cirque au Britannique Philip Astley, dans le dernier tiers du dix-huitième siècle. Ancien militaire, Astley présente un spectacle équestre qui devait beaucoup aux parades de l'armée. Pour alléger le sérieux de la représentation, il ajoute des éléments familiers au public des foires : des pantomimes (qui se métamorphosent en clowns), des numéros d'équilibristes ou de haute voltige, des dresseurs d'animaux. L'exemple d'Astley sera suivi par le Français Antoine Franconi et par le Viennois Victor de Bach. Nulle surprise d'apprendre que le premier cirque américain était mené par un Britannique, John Bill Ricketts, qui donna des spectacles semblables à Philadelphie et à New York, entre 1793 et 1799. C'est au cours de la décennie 1830 que s'impose graduellement, sur le sol américain, le spectacle du cirque. Il y en avait alors très peu, mais, à la fin du siècle, une centaine étaient en circulation sur le continent.

Comme la plupart des spectacles de masse américains de cette époque, le cirque connaît un grand essor avec l'arrivée du chemin de fer. Ses promoteurs y ajoutent des méthodes publicitaires copiées sur celles de Barnum, qui déclarait que « les hommes aiment qu'on les excite à croire pendant un instant des choses qu'ils savent parfaitement être fausses²⁹ ». La consultation des journaux québécois du dix-neuvième siècle permet surtout de constater que les publicités gigantesques des cirques américains tranchaient radicalement avec l'aspect austère de ces publications. L'arrivée d'un cirque était habituellement précédée d'une équipe qui placardait des

²⁸ À propos des premiers cirques et de ceux du dix-neuvième siècle, voir Roland Auguet, *Fêtes et spectacles populaires*, Paris, Flammarion, 1974, 127 p., ainsi que John et Alice Durant, *Pictorial History of the American Circus*, New York, A.S. Barnes and Company, 1962, 328 p.

²⁹ Cité dans Roland Auguet, *op. cit.*, p. 89.

affiches et s'occupait de la presse locale. Une autre équipe suivait pour accrocher des bannières. Les animaux exotiques, les cavaliers et cavalières ornant ces réclames avaient tout pour attiser l'imagination populaire. L'arrivée du cirque, qui paradait dans les rues, était un événement annuel fort attendu. La décennie 1880 voit éclore les immenses cirques américains, avec deux ou trois pistes, qui se déplaçaient dans des caravanes de plus de cinquante wagons de train.

Comme Astley qui avait emprunté des numéros aux foires, les cirques américains font appel à d'autres formes de divertissements : numéros de gymnastes, ascensions en ballons, curiosités humaines et animales (qui venaient des musées) mais aussi le théâtre. En effet, il était courant de voir des « pageants » ayant pour thèmes des histoires populaires comme celles de Cendrillon, de Jeanne d'Arc, de Cléopâtre. Les cirques intègrent, dès les années 1880, le principe particulier au vaudeville : la rapidité dans la succession de numéros très divers. À partir de 1883, William Cody, mieux connu sous le surnom de Buffalo Bill, présente le premier cirque à thème : celui de la légende de l'Ouest. Le spectacle de Cody n'empruntait aucun élément à la tradition européenne. Il aura plusieurs imitateurs, dont une compagnie qui visitera l'Exposition de Trois-Rivières. C'est par le monde du cirque que les Trifluviens se familiariseront avec les spectacles initiaux de leur exposition.

Les Québécois, tout comme les Trifluviens, étaient familiers avec les musées de curiosités. Bien qu'il existât alors des musées semblables à ceux d'aujourd'hui, donc à vocation culturelle et éducative, les lieux désignés comme tels étaient plutôt des « établissements où l'on présente [...] des collections dont les éléments sont regroupés en vertu de leur rareté, de leur exotisme, de leur nature exceptionnelle ou de

leur potentiel d'amusement, sans réelle motivation scientifique³⁰ ». Bref, les animaux empaillés, les figures de cire de personnages célèbres, des objets ethnologiques et des aberrations humaines ou animales s'y côtoyaient. Hervé Gagnon utilise le mot «curiosités» pour désigner les êtres humains ainsi exposés à l'œil du public. Nous le préférons, dans le cadre de cette étude, aux mots plus familiers utilisés par les forains et qui pourraient aujourd'hui paraître offensants³¹. Gagnon cite quelques exemples présents dans les musées itinérants qui ont parcouru le Québec, dans la première moitié du dix-neuvième siècle : une vache à six jambes (à Québec, en 1820), un bébé de dix mois qui pèse 41 kilos (à Montréal, en 1836), un nain de 95 centimètres (à Montréal, en 1817)³².

Les dates des exemples cités nous indiquent que ce genre de divertissement existait au Québec bien avant l'implantation des cirques. Des troupes ambulantes étaient présentes, ainsi que des lieux permanents, comme le tout premier, le Museo Italiano de Montréal, propriété de Thomas Delvecchio, de 1824 à 1847. Gagnon cite que pour la période 1811-1850, à Québec et à Montréal, 45.65% de ces expositions sont consacrées à des curiosités humaines ; 30.43% à des curiosités animales ; 17.39% à des curiosités mécaniques et 6.52% à l'art et à l'artisanat³³. Ces divertissements étranges sont, en réalité, nés en Europe, tant dans les grandes villes que dans l'univers des foires, avant de s'établir en Amérique. Le célèbre Phineas T. Barnum donnera ses lettres de noblesse à un tel établissement de New York : le *Great American Museum*, qui attirera 41 millions de visiteurs entre 1841 et 1868³⁴. Se servant d'un don

³⁰ Hervé Gagnon, *Divertir et instruire : les musées de Montréal au XIXe siècle*, Sherbrooke, Éditions GGC, 1999, p. II de l'introduction.

³¹ *Freaks* est le mot le plus familier pour désigner ces gens.

³² Hervé Gagnon, *op.cit.*, p. 22 à 29.

³³ *Ibid.*, p. 23.

³⁴ *Ibid.*, p. 10.

extravagant et efficace pour la publicité, le succès de Barnum invite une faune de concurrents à établir des musées semblables, ou à prendre la route avec quelques spécimens. Certains petits musées, se concentrant uniquement sur les curiosités humaines, voient le jour dans la décennie 1870 et connaîtront une forte popularité, particulièrement à cause de leur bas prix d'entrée : dix sous, d'où leur surnom Dime Museum. Il y en aura beaucoup à Montréal au cours de la décennie 1890.

Robert Bogdan situe les années d'or des présentations de curiosités humaines et animales entre 1840 et 1940. Tous les ouvrages sur les foires du Moyen Âge et de la Renaissance, particulièrement celui de Thomas Frost, écrit en 1881, insistent sur la présence de ces êtres étranges, lors de rassemblements populaires. La grande différence avec l'éclosion que connaîtra le genre en Amérique, suite aux initiatives de Barnum, est que les Américains ont considéré cette activité comme une industrie. Alors que les Européens présentaient une seule curiosité, les Américains formaient des troupes. Il s'agissait d'organisations sérieuses, avec une hiérarchie autant dans le lieu de présentation qu'au niveau de l'individu exposé. Ces derniers préféraient la stabilité d'un seul lieu, comme un parc d'amusement ou les musées, ou une entreprise solidement implantée et prestigieuse, comme les cirques, à la vie sur la route avec les forains, représentant le niveau le plus bas de la profession. Ils se sont joints au monde du cirque vers 1850, en qualité de concessionnaires, comme spectacle additionnel à celui en vedette, d'où le nom de *Sideshow* – spectacle d'à côté - qu'on leur donnera alors.

Certaines curiosités humaines ont joui d'une grande renommée et plusieurs se sont retirées riches et respectées. Le cas le plus célèbre est celui de Charles Stratton,

mieux connu sous le surnom de General Tom Thumb (Tom Pouce), lancé par Barnum et qui se produira devant les têtes couronnées d'Europe. Chang et Eng étaient des siamois fort populaires, tout comme le Capitaine Constantenus, un homme entièrement tatoué. Henry Johnson, alias Zip et aussi connu sous le nom de What is it ?, trisomique au petit crâne, a commencé sous la férule de Barnum et a terminé sa longue carrière de soixante années à Coney Island, où il vivait dans une somptueuse résidence. Chanteuses, danseuses et instrumentistes, les siamoises Daisy et Violet Hilton, sensibles à la mode de la jeunesse des années 1920, voient leur carrière dépasser le spectacle forain et le cirque pour embrasser le vaudeville et le cinéma³⁵. Ann E. Leak Thompson, une femme sans bras, se présentait sous des dehors très pieux et bourgeois, tout comme Annie Jones, une impressionnante femme à barbe.

En observant les photographies et gravures de ces gens, nous constatons qu'ils n'avaient rien de vulgaires, qu'ils étaient souvent présentés dans des cadres raffinés, représentatifs du monde victorien. Robert Bogdan, qui s'est penché de façon substantielle sur ce phénomène du dix-neuvième siècle, note que :

The way exhibits were presented – through the exotic mode, exploiting the public's interest in the « races of man », and the agrandied mode [...] – was not offensive to the nineteenth and early twentieth century citizens. [...] Because freak show made visible people with fairly unusual conditions, presenting some in a quite positive way [par exemple : une femme sans mains qui pouvait écrire, coudre et cuisiner avec l'aide de ses orteils] the practice may have led to revealing the acceptance of human variation³⁶.

Ce qui pourrait nous sembler aujourd'hui odieux était donc chose tout à fait normale et courante dans le milieu du spectacle du dix-neuvième siècle. La plupart des curiosités humaine ne se contentaient pas d'être exposées pour leurs malformations ou leurs particularités hors de l'ordinaire : elles devaient faire preuve d'habileté, de talent,

³⁵ On peut les voir, ainsi qu'une panoplie caractéristique de cet univers, dans le film *Freaks*, réalisé par Tod Browning en 1932.

³⁶ Robert Bogdan, *Freak Show. Presenting Human Oddities for Amusement and Profit*, Chicago, The University of Chicago Press, 1988, p. 277-278.

que ce soit par le biais de gestes quotidiens ou par celui d'un numéro musical, de comédie ou de drame, de récitation.

Bogdan présente une classification³⁷ en trois catégories de curiosités humaines : gens qui ont développé volontairement une caractéristique inhabituelle : ongles, barbes ou cheveux très longs, personnes tatouées ; gens avec des anomalies physiques : géants, nains, siamois, handicapés, albinos, sans jambes ou sans bras, très obèses ; les personnages exotiques : tribus africaines, pygmées, Indiens d'Amérique, population des îles du Pacifique, etc. On se souvient que le *Midway Pleasance* de l'Exposition internationale de Chicago, en 1893, présentait ces peuples dans le cadre d'un divertissement, attitude de cette époque très typique de l'idée la supériorité que se faisait la race blanche occidentale.

Ce genre de spectacle était donc présent dans le Québec du dix-neuvième siècle. Il y aura même quelques curiosités humaines d'origine locale. Une loi provinciale, adoptée en 1888, demeurera intacte jusqu'au jour où elle sera jugée désuète, près de cent ans plus tard, en 1985. La loi spécifiait que la présentation de tels spectacles était laissée à la discrétion des conseils municipaux³⁸.

Après avoir jeté un coup d'œil sur des éléments de divertissements et leurs organisations, penchons-nous sur les lieux de présentation, en débutant par les parcs publics. C'est dans la seconde moitié du dix-huitième siècle qu'apparaissent, dans les grandes villes européennes, ces parcs qu'on appelait aussi jardins. Leur objectif était

³⁷ *Ibid.*, p. 177.

³⁸ Journal de l'Assemblée législative de la Province de Québec, volume 1888.

de créer un espace sain de relaxation, afin de soustraire les citadins aux bruits et aux odeurs de la ville. Il s'agissait de lieux de promenade avec beaucoup de verdure, des arrangements floraux, des cours d'eau artificiels, des sentiers, des kiosques, des bancs confortables, des fontaines. Peu à peu y apparaissent des divertissements : représentations théâtrales, ascensions en ballons, des trapézistes et des équilibristes, des feux d'artifice, des kiosques à musique, les ancêtres de nos manèges, et, au cours du dix-neuvième siècle, des ménageries, des pistes de danse, des restaurants et des stands de jeux d'adresse. Le plus célèbre des parcs de France était le Tivoli, créé par Simon-Charles Boutin et qui fera les délices des Parisiens de 1771 à 1842. Son nom est devenu tellement familier qu'il est vite utilisé pour désigner d'autres lieux semblables. Londres a son Vauxhall et le Ranelagh (Mozart s'y est produit) et Vienne son Prater, le seul qui existe encore de nos jours. Il faut attendre le dix-neuvième siècle pour voir s'implanter de tels lieux aux États-Unis, où ils prendront le nom de Beer Garden et de Picnic Grove. Le premier est le Jones's Wood, à New York, accessible au public dès le début du nouveau siècle. Une cinquantaine d'années plus tard apparaîtra le légendaire Central Park, à la réglementation très sévère.

Ce type de lieu de détente et d'amusement n'est pas ignoré à Montréal. Le premier à attirer l'attention est le Jardin Guilbault, conçu par Joseph-Édouard Guilbault. Largement inspiré par les méthodes de promotion de Barnum, l'homme d'affaires montréalais applique une forme d'administration capitaliste à son lieu de divertissement, se servant beaucoup, entre autres, de la publicité. « [Guilbault] associe musée et divertissements éclectiques, s'appuie sur le spectaculaire tout en étant soucieux de présenter une certaine apparence de sérieux³⁹ ». Horticulteur de

³⁹ Hervé Gagnon, *op.cit.*, p. 55.

profession, l'homme propose au public un jardin des plus merveilleux, un théâtre, une école de tir au pistolet, un gymnase, un kiosque de danse, une patinoire, un hippodrome, mais surtout une ménagerie de 137 animaux. En 1862, Guilbault met sur pied le premier cirque québécois, qui met en vedette des talents locaux dans les domaines équestres et de l'acrobatie. Cette expérience pionnière ne durera qu'une saison. Notons que les cirques américains de passage à Montréal étaient toujours les bienvenus sur les terrains de Guilbault. Face à son succès, dont la renommée dépasse les frontières montréalaises, d'autres hommes tentent leur chance avec l'arrivée du Victoria Skating Rink (1863), du parc Viger (1869) et du parc Prince Arthur (1869). Le Jardin Guilbault aura existé de 1852 à 1869 et servira de modèle au parc Sohmer (1889-1919), une autre initiative d'un Québécois, le musicien Ernest Lavigne.

L'époque du parc Sohmer était différente de celle du jardin Guilbault : les spectacles, souvent d'origine américaine, s'étaient multipliés de façon significative, la technologie permettait de nombreuses nouveautés, et le public, maintenant habitué à des lieux précis de rassemblements pour leurs divertissements (et c'est là le point le plus important de cette évocation des parcs), se montrait plus exigeant. Lavigne misait sur une succession incessante d'activités, toujours à prix populaire. Hors les éléments maintenant traditionnels des parcs publics, on trouvait au parc Sohmer une grande variété de différents artistes issus du monde du cirque, des attractions sportives (hommes forts, cyclistes, patineurs à roulettes), des curiosités humaines, les artistes de cette nouvelle forme de spectacle qu'était le vaudeville (apparu à Montréal en 1883) et même du cinéma. Les spectacles du parc Sohmer sont tout à fait similaires à ceux présentés dans les expositions provinciales qui avaient lieu à Montréal à la même époque, tout comme ce seront les mêmes qui feront la joie du public des premières

expositions régionales, comme celle de Trois-Rivières. Comme le Jardin Guilbault avait connu ses imitateurs, le parc Sohmer verra quelques nouveaux lieux de détente naître dans sa foulée : le parc Royal, le Riverside et, en 1906, le parc Dominion, qui, pour sa part, relevait d'une autre inspiration : Coney Island.

Coney Island désigne une île de cinq milles de long et de trois de large, du côté sud de Long Island, près de Brooklyn, et à neuf milles de Manhattan. Dès le milieu du dix-neuvième siècle, l'île est fréquentée par les citadins, désireux d'échapper à la chaleur et à la poussière du New York métropolitain. Coney Island s'apparente alors aux parcs de délasserment, comme ceux évoqués précédemment. Peu à peu, des concessionnaires de restaurants, de jeux de hasard, d'amusements divers s'y installent. C'est là, par exemple, que Lamarcus Thompson crée la première montagne russe mécanique de tous les temps. Comme dans beaucoup d'autres parcs, partout dans le monde, on y trouve un pavillon de danse, des musées de curiosités, une ménagerie, un théâtre de vaudeville et même une magnifique plage, exploitée dès la décennie 1870. Lieu de plaisance, Coney Island allait devenir un tout autre phénomène, quand l'île sera desservie par le transport en commun. Dès lors, les foules affluent, ce qui fait augmenter le nombre de concessionnaires, dont un certain George Tilyou, qui allait soudainement faire basculer les États-Unis dans le vingtième siècle des divertissements de masse.

Figure injustement aujourd'hui oubliée, Tilyou a été un promoteur hors du commun, qui fut au parc d'amusement ce qu'avait été Barnum pour les musées : un « self made man » audacieux. Cependant, Tilyou n'est pas le premier à ouvrir un parc d'amusement payant à Coney Island. Cette initiative est due à Paul Boyton, qui

inaugure son *Sea Lion Amusement Park* le 4 juillet 1895. Dresseur de phoques, Boyton clôtura l'espace qu'il possède. Le public, au lieu de payer pour plusieurs divertissements, n'avait qu'à déboursier une seule fois, pour le prix d'entrée. La grande attraction du parc de Boyton est un manège qui existe encore de nos jours : un Shoot-the-Chutes, qui est, en réalité, un toboggan aquatique.

Tilyou a certes noté le succès de Boyton. Lui-même a grandi à Coney Island, où son père était propriétaire d'un hôtel et louait des maillots de bain. En 1897, Tilyou inaugure son propre parc : le *Steeplechase*. Deux autres immenses parcs feront la gloire de Coney Island : le *Luna Park*, qui a englobé le parc de Boyton et qui sera en opération de 1903 à 1944, puis le *Dreamland*, à la courte existence de 1904 à 1911, alors qu'il sera entièrement rasé par un incendie. Ces deux derniers parcs ressemblaient beaucoup aux sites des expositions internationales avec leurs pavillons thématiques aux architectures baroques, ses lieux d'éducation populaire, leurs amusements semblables à ceux du *Midway Pleasance* de l'Exposition de Chicago. Mais *Steeplechase* n'avait aucune caractéristique propre à l'époque victorienne et aux expositions internationales : c'était un rassemblement de manèges mécaniques. À l'entrée du parc, le public pouvait voir un personnage dessiné de façon un peu grotesque, à l'immense sourire, avec comme inscription : *Steeplechase : the Funny place*, ainsi que : *10 hours of fun for 10 cents*. Nous voyons là un principe déjà présent dans le monde du vaudeville : du plaisir à un prix moindre, leitmotiv de tous les divertissements de masse qui émergeront au cours de la décennie 1890 et au début du vingtième siècle. Selon Jacques Portes :

Les réformateurs sociaux de l'époque [...] sont désemparés par l'ampleur du succès de l'entreprise [des parcs payants de Coney Island], car ils regrettent que les valeurs qu'elle

transmet élèvent aussi peu l'esprit et ils envient la possibilité de s'adresser à un aussi grand nombre⁴⁰.

Kathy Peiss partage la même pensée, en ajoutant que les parcs de *Dreamland* et de *Luna Park* représentaient la fin de l'époque bourgeoise victorienne, qui avait pour but d'instruire tout en divertissant. Fait très significatif, *Steeplechase* est celui des trois parcs qui aura la plus longue existence, car il ne fermera ses portes qu'en 1964⁴¹. Des images étonnantes, tournées par les équipes des films Edison au cours des dernières années du dix-neuvième siècle⁴², nous présentent des hommes et des femmes adultes, s'arrosant à qui mieux mieux sur la plage de Coney Island, riant aux éclats à la caméra, sautillant comme des enfants, alors que dans leur vie quotidienne, les femmes devaient porter le corset, les hommes des cols et que chacun se devait de demeurer discret dans leurs agissements. Ces images, aujourd'hui naïves, étaient pourtant inconcevables dix ans plus tôt.

L'industrie foraine est née à la suite du succès du *Midway Pleasance* de l'Exposition de Chicago, mais ses débuts seront hésitants et le succès n'apparaîtra qu'après la réussite phénoménale de *Steeplechase*. L'industrie des manèges, jusqu'alors assez discrète, prendra son envol après les succès du parc, principalement parce que George Tilyou devenait acheteur de tout ce qui était neuf, osé, rapide et mécanique. La plupart des manèges qui seront populaires au cours du vingtième siècle ont d'abord été expérimentés à *Steeplechase*. Par exemple, des chevaux de bois sur rails, le Flip Flop ou le Loop-de-Loop (manège sur rails avec boucles), le Tickle

⁴⁰ Jacques Portes, *op. cit.*, p. 71.

⁴¹ Kathy Peiss, *Cheap Amusements. Working Women and Leisure in Turn-of-the-century New York*, Philadelphia, Temple University Press, 1985, p. 135.

⁴² À l'aide du site *Internet Movie Database*, nous avons recensé sept films tournés à Coney Island à la fin du dix-neuvième siècle : deux en 1897, un en 1898 et quatre en 1899. Le film que nous mentionnons apparaît dans le documentaire *Coney Island* de Ric Burns (1991). Selon les descriptions de ces courts films documentaires, il s'agit probablement de *Fun at the Steeplechase*, de 1897.

(barils rotatifs), le tunnel de l'amour, la maison aux miroirs. Notons que George Tilyou avait voulu acheter la Ferris Wheel de l'Exposition de Chicago. Devant cette impossibilité, il avait fait construire un modèle réduit de grande roue, en 1897.

Aux États-Unis, la majorité des parcs d'amusements avec manèges mécaniques sont inaugurés au cours des dix années suivant le succès de *Steeplechase* : le *Palisades Park* (1897, à Fort Lee, au New Jersey), *Electric Park* de Newark (New Jersey, en 1903), le *Willow Grove Park* de Philadelphie (1903), le *Cedar Point* (Ohio, 1904), le *Riverview Park* de Chicago (1906), le *Kennywood* de Pittsburgh (1898) et la ville de Cincinnati ne s'embarrasse pas pour trouver un nom quand s'ouvre le *Cincinnati's Coney Island*, en 1899. Au Canada, un parc d'agrément, le *Crystal Beach Park* (en Ontario) est le premier lieu à se transformer en parc d'amusements mécaniques. L'influence de Coney Island se fait sentir à Montréal, en 1906, avec l'ouverture du Parc Dominion, qui reléguait les divertissements du Parc Sohmer à ceux d'une époque lointaine et désuète.

Il faut noter que le Parc Dominion était la propriété d'un Américain, H.-A. Dorsey, déjà instigateur de lieux similaires à Milwaukee et à Minneapolis. Le cadre champêtre de détente était cependant respecté, mais on y trouvait un carrousel, une galerie comique, une montagne russe, une balançoire mécanique et une Shoot-the-Chutes. Le parc, tout comme Coney Island, était situé en bordure d'un cours d'eau, le Saint-Laurent. Un article du journal *La Presse* indique que vingt mille personnes se sont rendues au parc Dominion en une seule journée⁴³. Le Dominion fermera ses portes

⁴³ Yvan Lamonde et Raymond Montpetit, *Le parc Sohmer de Montréal 1889-1919, un lieu populaire de culture urbaine*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, p. 105.

en 1937, victime de la crise économique et déclassé par un parc plus moderne, le Belmont, de Cartierville, inauguré au début des années 1920 par le promoteur H.-P. Blackwell, déjà propriétaire d'un *Luna Park* à Hull et qui tentera d'implanter un parc d'amusement permanent à Trois-Rivières, le Bellevue, en 1924.

Mais avant que Coney Island n'influence les compagnies foraines, celles-ci allaient d'abord naître grâce au *Midway Pleasance* de l'Exposition de Chicago. Par compagnie foraine, nous entendons un regroupement itinérant de concessionnaires présentant au public divers éléments de divertissements populaires au cours du dix-neuvième siècle : numéros de cirque, kiosques de restauration et de rafraîchissements, curiosités humaines, stands de jeux de hasard, musique, ménagerie, numéros de vaudeville et des manèges mécaniques. Ces compagnies allaient marquer profondément le paysage des expositions québécoises du vingtième siècle, si bien qu'elles sont souvent synonymes de ces événements.

Tous ces éléments existaient bien avant la formation des compagnies, que ce soit dans l'Europe médiévale et de la Renaissance, ainsi qu'aux États-Unis. Cependant, il s'agissait de concessionnaires, présentant un divertissement ou un service à la fois. Par exemple, un homme pouvait avoir une roulotte de friandises, alors qu'un autre disposait d'un carrousel, et chacune de ces unités devait se débrouiller pour trouver une place pour opérer leur commerce, que ce soit dans une exposition agricole ou dans un parc urbain. L'idée de regrouper ces concessionnaires en une seule compagnie était si simple qu'il paraît étonnant qu'elle ne soit pas arrivée avant 1893. Après tout, les compagnies de vaudeville fonctionnaient exactement selon ce même principe, ainsi que les cirques.

Le *Midway Pleasance* de Chicago est né du désir des organisateurs de ne pas voir des baraquements s'installer près de leur site. En vain ! Des concessionnaires se sont réunis dans l'entourage du cirque *Wild West* de Buffalo Bill, présent à Chicago au même moment. Le succès des villages exotiques, des restaurants, de la Ferris Wheel, de la danseuse Little Egypt fait naître des discussions parmi ces concessionnaires. L'idée de mettre leurs efforts en commun, afin de reproduire le *Midway Pleasance* et de prendre la route, vient de l'homme d'affaires Otto Schimdt, de Chicago. Avec l'aide financière d'un propriétaire de théâtre, la première compagnie foraine est mise sur pieds très rapidement et porte un nom révélateur : la *Chicago Midway Pleasance Amusement Company*. L'idée était d'aller porter un peu du succès du véritable *Midway Pleasance* aux populations ne pouvant se déplacer jusqu'à Chicago. Nous imaginons que cette initiative a dû plaire aux organisateurs de l'exposition, car la majorité des concessionnaires sont vite disparus de la ville, en route pour quelques destinations, comme Toledo, Saint-Louis, New York, Syracuse, Providence.

Les attractions de cette première compagnie révèlent l'influence de l'Exposition de Chicago, puisqu'on y retrouvait un village irlandais, une rue du Caire et un théâtre perse. Il y avait aussi trois orchestres, une dizaine de restaurants et kiosques à souvenirs, une roue de fortune, des dresseurs d'animaux, un charmeur de serpents, mais aucun manège. L'entreprise, très coûteuse en déplacements, devient vite une catastrophe. L'Exposition de Chicago terminée, Schmidt n'insistera pas et la première compagnie foraine n'aura duré que quelques mois. Cependant, l'idée était lancée.

Les seconds à tenter leur chance étaient des hommes de spectacle britanniques, Frank Bostock et les frères Ferari, installés comme concessionnaires d'une tente d'animaux dressés à Coney Island, en 1895. L'équipe prend la route, avec quelques autres concessionnaires, et visite les foires agricoles de Nouvelle-Angleterre. L'expérience se répétera de façon sporadique jusqu'en 1900, alors que Bostock et les frères Ferari se scinderont en deux compagnies distinctes, qui connaîtront leur heure de gloire au cours des premières années du vingtième siècle⁴⁴. Joe McKennon⁴⁵ attribue à une compagnie du Midwest, la *Gaskill's Carnival Company*, le mérite d'être la première à connaître du succès et à lancer définitivement l'industrie foraine américaine.

En 1902, il y avait 17 compagnies foraines sur le sol américain. Le nombre passe à 22 l'année suivante, à 46 en 1905 et, en 1912, à 52. Il y avait alors plus de compagnies foraines que de cirques en Amérique du Nord. Ces entreprises portaient autant la marque des expositions internationales (on y voyait une profusion de tentes avec des personnages exotiques et ses dizaines de danseuses du modèle Little Egypt) que celle de Coney Island. Précisons que les manèges y étaient rares. McKennon cite que la vague des manèges, chez ces forains, ne débutera réellement qu'avec la décennie 1920. Auparavant, les seuls manèges qu'on pouvait voir chez ces forains étaient une grande roue (souvent de petit format), des carrousels, quelques balançoires et, à au milieu des années 1910, des Whip. Les manèges mécaniques étaient alors lourds et la plupart étaient inventés pour des usages permanents. Par exemple, la

⁴⁴ L'un des frères Ferari, Francis, sera présent avec son village forain à l'Exposition de Trois-Rivières de 1913.

⁴⁵ Joe McKennon, *A Pictorial History of the American Carnival*, Sarasota, Florida, Carnival Publishers of Sarasota, 1972, 400 p. Il s'agit du seul ouvrage complet sur l'histoire de l'industrie foraine américaine.

structure des montagnes russes de l'époque était en bois, ce qui s'avérait impossible à démonter pour le transport.

L'organisation d'un village forain était la même que celle du cirque. Ils se déplaçaient par voie de chemin de fer et les plus riches possédaient leurs propres wagons. Chaque unité avait sa personne responsable. On y trouvait une certaine hiérarchie, tant au niveau de l'organisation que des spectacles. Les ouvriers, pour la plupart, étaient des Noirs sous-payés. Nous avons déjà dit que dans le domaine des curiosités humaines, celles des compagnies foraines représentaient le bas de la gamme dans la profession. Ce constat était le même pour les numéros issus du cirque se joignant aux premiers forains. Voilà sans doute pourquoi ces vagabonds des temps modernes avaient une mauvaise réputation. Cependant, le succès éclatant de la première décennie d'existence des compagnies foraines indique surtout que le public avait le goût de s'amuser, d'avoir son propre petit Coney Island pour une semaine dans leur localité. Les villages forains représentent un amalgame convaincant de plusieurs éléments de divertissements populaires du dix-neuvième siècle et qui allait croître en qualité et en popularité, particulièrement au cours des années suivant la Première Guerre mondiale.

2.4)- Trois-Rivières : les trois aspects au dix-neuvième siècle

De quelle façon les éléments que nous venons de survoler se sont-ils manifestés en sol trifluvien au dix-neuvième siècle ? À bien des points de vue, nous pouvons répondre : à petite échelle, mais surtout pas en retard sur Montréal ou d'autres villes du Québec. À titre d'exemples, nous nous attarderons à l'exposition

agricole provinciale de 1856, au désir d'organiser une exposition industrielle en 1887 et aux divertissements typiques du dix-neuvième siècle qui se sont manifestés dans la ville. L'ensemble représente un avant-goût de ce que sera l'Exposition de Trois-Rivières, dès 1896.

2.4.1)- L'Exposition provinciale agricole de 1856

Nous avons vu, au début de ce chapitre, qu'il y a eu quelques expositions agricoles à Trois-Rivières et dans les environs, organisées au cours de la première vague de sociétés agricoles des années 1818, et lors de la seconde, à compter des années 1840. Il s'agissait de toutes petites expositions, sans grande envergure. Les expositions organisées par le Société d'Agriculture du Bas-Canada, réunissant plusieurs sociétés régionales, se voulaient provinciales, et donc ouvertes à toutes les parties du Québec. Après avoir inauguré cette séquence à Montréal en 1853, nous assistons à un parcours des villes les plus importantes avec Québec, l'année suivante, Sherbrooke en 1855, et Trois-Rivières en 1856.

En 1856, nous pouvons considérer Trois-Rivières comme une petite ville importante parce qu'elle était un centre régional de services et parce qu'elle était située à mi-chemin entre les deux grands pôles urbains de Montréal et de Québec. Sa population approximative était de 4 000 personnes. Centre diocésain depuis 1852, la cathédrale, au moment de l'exposition, est toujours en construction. L'industrie du bois, qui fera la renommée de la région quelques années plus tard, venait à peine de commencer avec, en 1852, l'aménagement de la rivière Saint-Maurice pour le

flottage⁴⁶. Une année avant l'exposition, la tenure seigneuriale était abolie, l'éclairage au gaz commençait timidement à sortir Trois-Rivières de l'obscurité et une première grande scierie, celle des Américains Norcross et Phillips, ouvrait ses portes. Bref, la ville et la région étaient en développement. La venue d'une exposition agricole provinciale devait servir à les faire connaître davantage.

L'exposition a lieu les 17, 18 et 19 septembre, sur un terrain sablonneux du premier coteau, là où se situe aujourd'hui le cimetière Saint-Louis. Ce lieu de seize acres était loin du centre de la ville, des hôtels et des commodités. Des bâtiments temporaires sont dressés, ainsi que des tentes. Dans les journaux de Montréal, on peut voir la publicité de compagnies de bateaux à vapeur offrir à bas prix des billets de passage pour visiter l'exposition.

L'événement est surtout agricole : bêtes à cornes, moutons, porcs, volailles, chevaux, produits des champs et des jardins, horticulture, du fromage, du beurre et même du sucre. On y trouve quelques éléments industriels relatifs au monde rural (charrues, harnais). Les visiteurs peuvent aussi y voir des pianos, des machines à coudre, des poêles et de l'artisanat féminin. L'aspect divertissement n'est pas oublié, avec des courses de chevaux, deux fanfares de la ville et une autre de Montréal, une parade des pompiers et la présence d'une partie de la ménagerie du Jardin Guilbeault, avec son lion, un ours de Russie, des renards, des tigres, un mouton à cinq pattes, des buffles, plusieurs singes, des faisans dorés et une hyène. Fait tout aussi intéressant est

⁴⁶ Sur ce sujet, voir René Hardy et Normand Séguin, *Forêt et société en Mauricie*, Montréal, Boréal Express et Musée national de l'homme, 1984, 222 p.

la présence de curiosités humaines, de nouveau en provenance du Jardin Guilbeault : la femme ourse (parce que son visage était très velu), ainsi que Georgina Héroux, de Yamachiche, une enfant de trois ans qui mesure trois pieds et trois pouces et qui pèse cent livres. Le journal trifluvien *Le Bas-Canada* cite « un squelette vivant et des phénomènes plus ou moins frappans (sic) qui attiraient la foule. Le charlatanisme yankee [...] a eu bon marché de la circonstance⁴⁷ ». Enfin, pour la classe dirigeante, un grand bal est organisé sur le vapeur *Le Montréal*.

Malgré les bonnes intentions, l'exposition ne connaît pas beaucoup de succès. « Les travaux de la campagne ont empêché un grand nombre de personnes d'abandonner leur récolte pour se rendre à la foire⁴⁸ ». Selon un autre article du même journal, les visiteurs étrangers ont craint que la ville fût trop petite pour héberger tout le monde. Il serait vain de mettre en accusation la petitesse de la ville pour cet insuccès. Il est fort possible que ces premières expositions agricoles provinciales aient rencontré des problèmes similaires à Montréal, Québec et Sherbrooke. L'abandon de tels événements, deux ans plus tard, nous paraît une indication d'un succès sans doute mitigé. Trois-Rivières et la région retourneront aux expositions de comté et il est peu probable que l'expérience de 1856 ait eu des échos quand il sera question, vingt-deux ans plus tard, d'organiser une autre exposition provinciale en sol trifluvien.

⁴⁷ *Le Bas-Canada*, 23 septembre 1856, p.1.

⁴⁸ *Ibid.*

2.4.2)- Le rendez-vous manqué de 1887

Dans son rapport annuel de 1886, Leon Balcer, membre de la toute jeune Chambre de Commerce de Trois-Rivières (puisque fondée une année auparavant), rappelle l'importance, pour le commerce, des foires régionales d'Europe : « Il se fait plus de transactions, il se change plus de produits de main durant une seule de ces journées, que pendant des mois entiers dans des circonstances ordinaires⁴⁹ ». Ce que propose Balcer répond aux principes des expositions de Sherbrooke et de Montréal : « Aujourd'hui nous possédons déjà les concours annuels des Sociétés d'agriculture, n'y aurait-il pas moyen de réunir ces deux systèmes : exposition et marché forain ?⁵⁰ » Une année plus tard, la Chambre de Commerce passe de la théorie à l'action en votant une résolution pour demander à la Société d'agriculture provinciale, responsable des expositions de Montréal :

Que les expositions des sociétés d'agriculture de la région se tiennent à l'avenir en la ville des Trois-Rivières et soient accompagnées d'une foire ou marché sur lequel n'importe quel produit puisse être vendu ou échangé et cela sans qu'aucune taxe municipale puisse être prélevée sur les articles ainsi vendus ou exposés⁵¹.

L'idée de la Chambre de Commerce, que ce soit par les remarques de Balcer en 1886 ou cette résolution de l'année suivante, n'aura pas de suite. Il faut croire que les différentes sociétés agricoles régionales, touchant des subventions, n'étaient pas prêtes à tout mettre en commun pour tenir une exposition dans la ville principale de la région, comme cela se faisait à Sherbrooke. La prise de position de Balcer et de ses pairs a été discutée parmi la classe dirigeante, puisque le 14 février 1887, le Conseil de Ville vote un octroi de mille dollars à une société d'agriculture (malheureusement indéfinie) pour

⁴⁹ Leon Balcer, *Chambre de Commerce des Trois-Rivières, rapport du secrétaire*, p. 54.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 54-55.

⁵¹ *Le Nouvelliste*, 28 octobre 1934, supplément *Édition souvenir du 50^e anniversaire de la Chambre de Commerce de Trois-Rivières*, p. 3.

qu'une exposition ait lieu à Trois-Rivières. Un article anonyme du *Journal des Trois-Rivières* ajoute son grain de sel de façon plus que limpide :

Il nous manque [...] les grandes foires régionales, où acheteurs et vendeurs se rencontrent librement, au profit de tous. Dans (sic) Ontario, aux États-Unis et ailleurs on obtient les avantages des foires européennes au moyen des expositions de district. Il est certain que de pareilles expositions [...] rendraient plus de service, comme débouchés aux produits agricoles, que toutes les expositions de comté réunies⁵².

En plus des mille dollars donnés à cette société agricole, celle-ci fournirait une somme additionnelle de cinq cents dollars et « les citoyens feront sans doute leur part⁵³ ». Enfin, l'article se termine en précisant que le gouvernement provincial devrait souscrire à un pareil projet.

Notons, avant tout, que l'exposition désirée n'est pas qu'agricole, comme c'est le cas des petites expositions de comté qui avaient lieu alors à Nicolet, à Louiseville, à Sainte-Geneviève-de-Batiscan et dans la banlieue de Trois-Rivières. Le but très évident de la Chambre de Commerce est que les commerçants et entrepreneurs régionaux ne soient pas tenus à l'écart. Ce grand projet sera discuté de nouveau en 1892, avant qu'il ne se réalise en 1895. En 1887, l'exposition agricole provinciale a bel et bien eu lieu, avec succès, mais à Québec⁵⁴.

2.4.3)- Les divertissements populaires à Trois-Rivières

Cette partie de ce chapitre s'attarde essentiellement aux divertissements commerciaux et ne tient pas compte de tout artiste amateur local s'étant produit en sol trifluvien, comme, par exemple, les troupes de théâtre et les musiciens de différentes

⁵² *Journal des Trois-Rivières*, 17 mars 1887, p. 2.

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ Certaines sources, à tort, indiquent que cette exposition a eu lieu à Trois-Rivières : un article du *Nouvelliste*, 18 août 1939, en page trois de son supplément ; Jean-Marie Houle dans la revue *Images de la Mauricie* de juillet 1980, et les auteurs du collectif *Trois-Rivières illustrée*, p. 209.

fanfares. Il s'agit de souligner la présence à Trois-Rivières d'exécutants semblables à ceux qui visitaient Montréal, et qui ont été évoqués un peu plus haut, afin d'illustrer que les Trifluviens étaient familiers avec des divertissements qui feront la joie des visiteurs de leur exposition, à partir de 1896.

Il est difficile d'avoir une idée des divertissements dans la citée de Laviolette avant la décennie 1850. L'absence de journaux et de sources aux archives de l'hôtel de ville nous empêche d'explorer la période 1800-1850. Après un échantillonnage substantiel des deux premiers journaux trifluviens, *La Gazette des Trois-Rivières* (1817-1821) et *Le Constitutionnel* (1823-1825), publiés par Ludger Duvernay, nous n'avons trouvé qu'un seul divertissement payant pour cette période : un spectacle d'un certain Godeau et de sa troupe constituée d'un petit danseur et d'une danseuse de 90 ans. Godeau lui-même était équilibriste et jongleur. Cette représentation a eu lieu le 12 août 1823 à l'hôtel Boivin. Elle nous semble dans la tradition des artistes itinérants typiques des foires européennes et dont Jeanne Pomerleau⁵⁵ a trouvé quelques traces au Québec, comme mentionné précédemment.

À partir des années 1850, la situation ne semble guère avoir changé, comme en font foi ces trois plaintes de journalistes anonymes : « Un concert est vraiment une bonne fortune pour les Trois-Rivières, où les amusements ont été si rares dans le cours de cet hiver⁵⁶ ». Nul doute que les Trifluviens ont alors apprécié les divertissements de l'exposition provinciale agricole de l'automne de la même année. Au cours de 1859, on semble s'ennuyer en toute saison : « Les amusements sont assez rares cet hiver⁵⁷ » et la situation ne s'est pas améliorée en juillet : « Comme les amusements sont rares à

⁵⁵ Jeanne Pomerleau, *Métiers ambulants d'autrefois*, op. cit.

⁵⁶ *L'Ère nouvelle*, 11 février 1856, p. 2.

⁵⁷ *L'Ère nouvelle*, 20 janvier 1859, p. 2.

Trois-Rivières⁵⁸ ». Rares et sans doute peu exotiques, car la plupart des spectacles recensés sont donnés par des amateurs locaux. C'est pourtant au cours de ces années qui nous notons la première présence d'un cirque, celui de Nixon and Kemp, qui se produit sur le quai Bell.

Ce qui semble manquer est un endroit spécifique pour des spectacles. Quelques uns sont donnés dans ce qui est alors nommé pompeusement « la salle de l'hôtel de ville », alors qu'il s'agissait d'un lieu de délibérations situé en annexe de la bâtisse du marché. D'autres sont présentés dans des écoles, des hôtels, sur la place du marché. Quant aux cirques, ils plantent leurs chapiteaux au quai Bell, au marché à foin, dans la commune et, bien souvent, sur le terrain de l'hippodrome, le futur site de l'Exposition de Trois-Rivières.

L'hippodrome est le plus ancien lieu de divertissement trifluvien. La population n'était pas étrangère au spectacle des compétitions sportives chevalines. Le 21 avril 1818, huit chevaux et leurs cavaliers proposent une course dans la rue Notre-Dame. Les organisateurs ne suivent pas les règles élémentaires de la prudence et émettent un avis pour demander aux gens de laisser les enfants dans leurs maisons « as the riders will not consider themselves in any manner responsible after this notice⁵⁹ ». On ajoute que s'il y a un accident, les jockeys sont priés de continuer la course. Le caractère anglophone de cet avis indique bien que les compétitions de chevaux étaient essentiellement organisées par des Anglais. L'aménagement d'une piste de courses, sur le coteau, se fait en 1830 sur les vastes terrains appartenant à un membre de l'élite anglophone, Moses Hart. Sur les sept dirigeants de ce « rond de course », quatre sont

⁵⁸ *L'Ère nouvelle*, 18 juillet 1859, p. 3

⁵⁹ *La Gazette des Trois-Rivières*, 21 avril 1818, p. 2.

des Anglais. La première compétition notable qui s'y déroule montre aussi un caractère britannique : le *King's Plate* est une course de prestige dont l'enjeu est une coupe offerte au Canada par le roi d'Angleterre. Une seconde compétition similaire aura lieu en 1864. Jusqu'au début du vingtième siècle, seulement cinquante-trois programmes auront lieu. Vers la fin du dix-neuvième siècle, il y a renversement dans l'identité linguistique des organisateurs des compétitions, alors que ce sont surtout des notables francophones qui détiennent les postes. La rareté des compétitions fait des courses un spectacle apprécié par la population : « Les courses sont [...] populaires à cause de leur fréquence relativement faible et du goût du jeu développé par la population⁶⁰. » Ainsi, les Trifluviens ne seront nullement dépaysés quand des programmes de course de grande qualité feront partie de la programmation des premières expositions. Notons que le terrain de l'hippodrome, en plus de recevoir des cirques, sera utilisé pour d'autres compétitions sportives, notamment des parties de cricket, mais aussi pour des rassemblements populaires, par exemple, lors des fêtes de la Saint-Jean-Baptiste et de la Confédération.

Quelques mots sur un lieu fort apprécié de la population : la place du marché. Construit en 1869, le marché succédait à un plus petit édifice, érigé en 1824. Jocelyne Murray cite la présence, sur la place du premier marché, des acrobates Martinetti⁶¹. Il s'agit d'un lieu central de la ville, où la sociabilité et la flânerie se manifestent en toute occasion. Que ce soit sur la place même ou dans la salle en annexe, évoquée un peu plus haut, on peut y voir, parmi de nombreux exemples, le légendaire homme fort

⁶⁰ Jean-Marc Paradis, « La pratique du sport en Mauricie : du fair play britannique à la compétition nord-américaine », in Pierre Lanthier et Guildo Rousseau (dir.), *La culture inventée. Les stratégies culturelles aux 19^e et 20^e siècles*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1992, p. 89.

⁶¹ Jocelyne Murray, « Les marchés de Trois-Rivières : étude de sociabilité urbaine, 1850-1900 » Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Trois-Rivières, 1987, p. 119.

Louis Cyr (13 mai 1889) et le conférencier Buell et sa lanterne magique (1875, 1880 et 1884)⁶². Nous avons déjà cité que des cirques s'y sont attardés. Ajoutons qu'en 1890, un carrousel y est installé, ainsi qu'en 1900. Enfin, hors les musiciens ambulants et autres amuseurs publics, une salle de quilles y est emménagée en 1874.

Avant de passer au lieu le plus important des spectacles en sol trifluvien pour le dernier quart du dix-neuvième siècle, signalons deux curiosités éphémères, dont nous savons peu de choses. En 1883, il y a eu un théâtre de variétés, rue Saint-Philippe, propriété de Français, qui y présentaient des spectacles de magie et de fantasmagorie. Le lieu a sans doute connu une courte existence, puisqu'on ne le retrouve pas mentionné à d'autres occasions dans les journaux du temps⁶³. En 1895, un certain Franck Chevalier aurait tenu un musée populaire à Trois-Rivières, qui, au cours de cette décennie, présentait des figures de cire, des animaux empaillés et des curiosités humaines et animales.

À partir de 1880, le lieu par excellence pour les spectacles est la salle de théâtre du premier hôtel de ville, construit en 1871. Cette salle, inaugurée en 1876, possède les facilités propres aux théâtres des grandes agglomérations : vaste scène, rideaux, balcons et éclairage, d'abord au gaz, puis à l'électricité. Cette salle allait devenir le premier « centre culturel » de Trois-Rivières, avant d'être progressivement déclassée par les cinémas, au cours des années 1920. Les organismes locaux peuvent la louer pour vingt dollars. Ainsi y tient-on des bazars, des conférences, des répétitions pour les fanfares, orchestres, chanteurs et pièces de théâtre. On y présente du théâtre, de

⁶² Cet homme est sûrement l'amuseur professionnel qui a le plus visité Trois-Rivières au cours du dix-neuvième siècle. En plus de ces trois spectacles à la place du marché, il en donnera aussi à la salle de l'hôtel de ville et au séminaire Saint-Joseph.

⁶³ *Le Constitutionnel*, 18 août 1883, p. 2.

l'opéra et de la musique, tant de la part d'artistes locaux que par des troupes de l'extérieur. Il y a même des sports, particulièrement des démonstrations athlétiques.

Différents éléments des Archives municipales nous apprennent que dès 1876, les troupes américaines, désireuses de se produire au Québec, avaient l'habitude d'écrire au Conseil de Ville pour connaître s'il existait un lieu pour leur spectacle et quelles étaient les conditions de location. La plupart des lettres reçues par le greffier de la municipalité proviennent de l'est américain, surtout de New York, mais aussi de Philadelphie, de Boston, du New Jersey, de localités de l'État de New York et de celles de la Nouvelle-Angleterre. On y trouve aussi un certain nombre de demandes de la part d'organisations de Chicago, ainsi de quelques lieux plus lointains, comme le Minnesota, Saint-Louis et Kansas City. Ces demandes se font encore plus régulières dès la décennie 1890, synonyme d'une époque d'or dans le monde des divertissements américains du dix-neuvième siècle.

Les spectacles y sont donc nombreux et représentatifs des diverses tendances de nos voisins du sud : magiciens, équilibristes, acrobates et trapézistes, vaudeville, musée de cire, animaux savants, hypnotiseurs, spectacles musicaux de ménestrels, lanterne magique et panorama, du théâtre comique, et même un spectacle équestre, en mai 1894. Enfin, dès 1897, les premiers projectionnistes ambulants de cinéma y offrent leurs conférences. Ce sont les mêmes divertissements qu'à Montréal et que ceux présentés lors d'expositions agricoles et industrielles. Il y aura une collaboration entre la salle de l'hôtel de ville et le Théâtre Royal, de Montréal, au cours de la décennie 1880, sans doute rendue facile par l'arrivée du chemin de fer sur la rive nord. Il n'y manque que des curiosités humaines, mais qui ont sans doute été présentes dans

les cirques de passage. Une étude sérieuse des spectacles présentés à l'hôtel de ville de Trois-Rivières au dix-neuvième siècle serait intéressante et révélatrice des préférences de la population.

Trois documents nous révèlent certains des goûts de la population et que les Trifluviens se montraient parfois très critiques. Le 20 juillet 1899, le secrétaire trésorier de la municipalité informe le promoteur Thomas H. David « que les comédies sont mieux aimées que le drame à Trois-Rivières » et, plus tardivement, en juin 1908, le même homme écrit à une agence de Clearfield que « Minstrels generally have a good house in our city⁶⁴ ». Par contre, au début de décembre 1878, des Trifluviens, peu satisfaits de la médiocrité d'une troupe de théâtre, décident de prendre en chasse les comédiens dans les rues de la ville. « Une partie [des comédiens] a pu s'esquiver, tandis que les autres cherchaient refuge dans une maison voisine. On dit qu'un des comédiens est assez gravement contorsionné (sic)⁶⁵ ». Les cirques provoqueront, à l'occasion, la colère des élites locales, mais assurément pas de la population.

S'ils se présentent très sporadiquement au cours de la décennie 1850, les cirques américains commencent à fréquenter la ville plus régulièrement à partir de 1860. Il faut rappeler que les cirques se multiplient au cours de cette décennie. Le fait paraît tout de même étonnant, car Trois-Rivières n'était pas desservie par un chemin de fer. Les équipes devaient rejoindre la ville par le train qui reliait Arthabaska à Sainte-Angèle-de-Laval, puis faire appel à un traversier.

⁶⁴ Manuscrit des Archives de la Ville de Trois-Rivières, ainsi que la remarque précédente. [sans numérotation]

⁶⁵ *Journal des Trois-Rivières*, 2 décembre 1878, p. 3.

Hors les cirques de Barnum (1887), de Forepaugh (1880) et de Buffalo Bill (1897), les noms des compagnies américaines qui se produisent ici ne sont pas les plus réputés de l'époque. Cependant, la superbe publicité imprimée dans les journaux locaux devait frapper l'imagination populaire. Rappelons que, de façon générale, ces publicités étaient les seules illustrations de ces imprimés. En 1876, la ménagerie de W.W.Cole se présente en grandes pompes à Trois-Rivières, accompagnée par un cirque à la raison sociale inoubliable : *The Great New York and New Jersey Museum Menagerie Hippozoonomadon Caravan Equescurriculum and Zoological Garden*. « Une affaire monstre⁶⁶ », de clamer la publicité. On peut y voir, en gros plan, un tigre, un phoque, et, en plus petit, des éléphants, des zèbres, un chameau, une girafe, des singes, des serpents, un buffle, ainsi que plusieurs chevaux et leurs cavaliers, dont quelques femmes. Le texte promet des courses en chars romains et une parade de dix chars allégoriques dans les rues de la ville, mettant en vedette Neptune, le dieu des mers, sans oublier la présence d'un calliope à vapeur, un type d'orgue mécanique impressionnant et qui faisait la joie des vacanciers empruntant des bateaux à vapeur de luxe pour des croisières. Nul ne sait si ce cirque et cette ménagerie ont pu emmener ici tous les éléments que l'on voit sur cette publicité, mais il est certain qu'une telle propagande fascinait la population. Après la venue, en 1880, de la troupe Forepaugh, un prestigieux cirque à deux pistes, annoncée avec une publicité spectaculaire, les remarques du journaliste anonyme de *La Concorde* sont révélatrices de l'effet provoqué par ces visiteurs inhabituels :

La ville présentait hier un aspect inaccoutumé. Près de six mille étrangers ont visité notre cité, à l'occasion du cirque Forepaugh qui devait y donner 2 représentations. De très bonne heure, le matin, les petits vapeurs traversiers étaient déjà encombrés et les différents hôtels regorgeaient aussi de voyageurs. L'animation dans les rues paraissait tout à fait extraordinaire. C'était à se croire au jour d'une grande démonstration. Les marchands, hôteliers, barbiers, etc. ont dû être satisfaits [...] en comptant les recettes de la journée⁶⁷.

⁶⁶ *Journal des Trois-Rivières*, 20 juillet 1876, p. 3.

⁶⁷ *Le Concorde*, 2 juillet 1880, p. 3.

Bref, la présence d'un cirque devient une bonne affaire pour tout le monde et a certes un impact économique pour les marchands et pourvoyeurs de différents services. Cette description est semblable à celles que nous croiserons, lors des futures éditions de l'Exposition de Trois-Rivières. Le caractère exceptionnel d'une visite annuelle d'un cirque – bien que certaines années, deux cirques se soient présentés au cours du même été – le lieu neutre du rassemblement, son aspect familial, merveilleux et festif, sont autant d'éléments voisins de ceux de la future exposition. Les reproches sont aussi les mêmes : immoralité et exhibitionnisme féminin.

L'amusement que l'on vous offre est un amusement dangereux, et si vous voulez vous en convaincre, pères de familles, jetez un coup d'œil sur ces placards scandaleux qui bordent nos places publiques. Voyez la posture de ces femmes à demi nues, ces enlacements d'hommes et de femmes se dérobant dans l'espace des baisers lascifs⁶⁸.

Dans une remarque semblable, lors de la visite du cirque Barnum, en 1887, le journaliste mentionne de nouveau les placards affichés dans les lieux publics, preuve que la méthode publicitaire mise en place par les cirques américains avait bel et bien lieu à Trois-Rivières. Tout comme dans le texte complet de la remarque précédente, il est ici question des dépenses folles qu'occasionnent une visite au cirque :

Ces visites sont beaucoup plus dommageables qu'utiles aux localités qu'elles fréquentent à raison des sommes considérables qu'elles soutirent [à la population]. Les sombres perspectives de la prochaine moisson et le malaise général qui en résultera sont bien propres à détourner l'attention de ces sortes d'amusement⁶⁹.

Ce sont là des observations similaires à celles qui accompagneront les présences de compagnies foraines américaines au cours des premières décennies de l'Exposition. Ces remarques sont idéales pour une analyse des idéologies véhiculées par des élites conservatrices, mais elles ont eu peu d'effet sur la population, qui allait continuer à se régaler de la venue annuelle d'un cirque. Notons que même après la

⁶⁸ *Le Constitutionnel*, 21 juillet 1882, p. 2

⁶⁹ *Journal des Trois-Rivières*, 17 juillet 1887, p. 2.

création de l'Exposition de Trois-Rivières, les cirques américains allaient continuer à visiter la ville, parfois en même temps que la foire.

Trois-Rivières, malgré sa taille modeste, n'a pas été exempte des amusements américains du dix-neuvième siècle, participant ainsi à l'éclosion d'une culture continentale de divertissements de masse. En y ajoutant les aspects des expositions agricoles et industrielles qui avaient lieu à Québec et à Montréal, surtout à partir de la décennie 1880, la ville de Trois-Rivières était maintenant en mesure de faire éclore les espoirs de la classe dirigeante. Mais Trois-Rivières, tout comme Saint-Jean, puisera sa source d'inspiration ailleurs qu'à Montréal ou à Québec : à Sherbrooke.

TROISIÈME CHAPITRE

HISTOIRE DE L'EXPOSITION DE TROIS-RIVIÈRES

Les éléments relatés dans les deux premiers chapitres nous servent à bien comprendre le contexte dans lequel est née l'Exposition de Trois-Rivières. L'événement nous paraît alors un aboutissement logique du dernier quart du dix-neuvième siècle, avec ses expositions internationales, provinciales, agricoles et industrielles, sans oublier l'univers des divertissements populaires américains. Avant d'aborder les sujets qui permettront de répondre à des questionnements précis, une histoire chronologique de l'Exposition nous semble appropriée, car elle permettra de mettre en contexte les propos des chapitres ultérieurs.

Pour atteindre ce but, nous avons divisé cette histoire en six périodes, qui couvrent les années 1895 à 2005. Dans chacune, il sera question des principaux événements d'organisation, suivies des grands traits dans les domaines des exposants agricoles et industriels, et dans celui des divertissements. Ces périodisations représentent des étapes. Cependant, avant tout, une première partie de ce chapitre nous paraît nécessaire, afin de relater la naissance de l'Exposition.

3.1)- Naissance de l'Exposition de Trois-Rivières

La naissance de l'Exposition de Trois-Rivières est un aboutissement de « l'air du temps ». Nous avons vu, dans le chapitre précédent, que la Chambre de Commerce de Trois-Rivières, par les paroles de Leon Balcer, avait exprimé le désir de voir une exposition annelle remplacer les petites foires agricoles de comté, et qui ferait place au commerce et à l'industrie. Balcer exprimait une idée sans aucun doute inspirée du succès des expositions provinciales, qui avaient surtout lieu à Montréal, au cours de la décennie 1880. De plus, nous croyons qu'il était au courant, tout comme beaucoup de membres de l'élite trifluvienne, des réussites rencontrées par l'Exposition de Sherbrooke.

« Vous avez dans les Cantons de l'Est des éleveurs très distingués qui organisent des expositions d'animaux et cela dans l'intérêt public, et non pas pour y trouver un profit particulier¹ ». Ainsi s'exprimait, au parlement, le premier ministre québécois Honoré Mercier, en 1888. Mercier avait agi, rappelons-le, comme premier responsable du ministère de l'Agriculture. Ses perceptions modernes et progressistes du monde rural, tout en ne reniant pas l'idéologie de la survivance par l'agriculture, seront aussi une source d'inspiration pour l'Exposition de Trois-Rivières, ceci même par la voie des politiciens qui lui succéderont. Au moment de cette déclaration, l'Exposition de Sherbrooke jouissait d'une bonne réputation. Il s'agissait d'une

¹ Pierre Charbonneau, *Le projet québécois d'Honoré Mercier*, Saint-Jean-sur-Richelieu, Éditions Mille Roches, 1980, p. 113.

réplique des expositions provinciales de Montréal et de Québec, avec la grande différence qu'elle s'adressait à la population d'une seule région.

En 1884, des citoyens et des agriculteurs des Cantons de l'Est se réunissent dans le but d'organiser une exposition régionale annuelle. Au lieu de voir des petites foires de comté, éparpillées dans plusieurs localités au cours du mois de septembre, un rassemblement unique proposerait les meilleurs éléments de ces expositions pour un événement d'envergure qui aurait lieu à Sherbrooke. En mai 1885, l'Association agricole des Cantons de l'Est obtient son acte d'incorporation et, dès septembre, une première exposition est tenue, sous le nom d'Exposition du Canada oriental, qui deviendra Exposition de l'Est du Canada, en 1891. Nous ne doutons pas que dans l'esprit populaire, l'événement portait déjà l'appellation plus simple d'Exposition de Sherbrooke.

Ses organisateurs recevaient l'aide financière des deux paliers de gouvernement et les subventions accordées aux sociétés agricoles de comté étaient mises en commun, pour le bien de la grande exposition. Sherbrooke était favorisée par plusieurs circuits de chemin de fer : le Grand Tronc, le Québec Central, le Passumpsic, le Central Vermont, l'International. D'ailleurs, les organisateurs, en collaboration avec les responsables de ces chemins de fer, offraient des prix réduits pour tout billet en direction de Sherbrooke, au cours de la semaine de l'exposition. L'Association se servait aussi beaucoup des journaux pour mousser son événement. Nous en trouvons trace dans les papiers trifluviens. Elle possédait un terrain de cinquante acres et était propriétaire des bâtiments qui s'y trouvait avec, entre autres, un hippodrome. Le prix d'entrée de vingt-cinq sous était abordable et la direction assurait les visiteurs qu'il n'y

aurait pas d'alcool sur le site et que les amusements seraient toujours moralement irréprochables.

Nous n'avons pas de chiffre de l'assistance de la première édition, mais nous comptons 26 827 entrées, en 1886. Il s'agira d'un sommet pour le dix-neuvième siècle, où la moyenne s'établira à 21 119. C'est un chiffre appréciable et, à l'image du passage d'un cirque important, toute la ville de Sherbrooke en profitait : les hôteliers, les restaurateurs, les commerces, etc. Dès 1889, l'exposition est non seulement annoncée comme agricole, mais aussi comme celle des « Industries, sciences, arts et amusements² ». D'ailleurs, la partie amusement prenait à elle seule plus de la moitié de cette publicité, soulignant ainsi leur importance pour attirer le public. L'exposition ne cesse d'aller de l'avant et devient la fierté de la ville de Sherbrooke et de la population des Cantons de l'Est, car elle fait rayonner la région et ses citoyens partout au Québec. De plus, nous ne doutons pas que les exposants commerciaux et industriels y aient trouvé un public varié, intéressé à leurs produits, et que les participants agricoles y ont appris davantage, ont fait de meilleures affaires qu'en demeurant cloisonné dans des petites foires de comté. Ce détour par Sherbrooke était nécessaire, car l'Exposition de Trois-Rivières présentera les mêmes caractéristiques. La foire des Cantons de l'Est est une source d'inspiration directe pour le futur événement trifluvien.

Le 18 avril 1892, les principaux hommes d'affaires de Trois-Rivières présentent au maire Normand une requête pour lui signaler l'opportunité d'organiser une exposition permanente. La suggestion demeure sans lendemain, mais ce fait prouve que l'idée circulait depuis les prises de position de la Chambre de Commerce,

² *Journal des Trois-Rivières*, 28 août 1889, p. 2.

en 1886 et 1887. Au cours des années 1890, sans doute encouragé par le succès plus qu'intéressant de l'industrie laitière, le ministère de l'Agriculture du Québec appuie de plus en plus le monde rural. Par exemple, en 1893, le gouvernement reconnaissait légalement les cercles agricoles, associations parallèles en marge des sociétés d'agriculture et composés de fermiers de modeste condition. En 1889, une loi provinciale sanctionne le concours du mérite agricole. La remise des premiers prix a lieu le 1 juin de l'année suivante. Aussi n'est-il pas étonnant que l'idée d'organiser une exposition importante à Trois-Rivières, déjà encouragée par les milieux d'affaires, soit appuyée par le premier ministre du Québec, Louis-Olivier Taillon, et par son commissaire à l'Agriculture et à la Colonisation et député du comté de Nicolet, Louis Beaubien, lors d'une visite des deux hommes à l'hôtel de ville, le 18 juin 1895. Ils rencontrent alors différents maires de localités de la région : Nicolet, Yamachiche, Sainte-Angèle-de-Laval, Batiscan, Sainte-Gertrude, Saint-Pierre-les-Becquets. La suggestion émise est celle qui a donné naissance à l'Exposition de Sherbrooke : substituer aux foires de comté une seule grande exposition. L'idée avait déjà été évoquée clairement au parlement par le commissaire Louis Beaubien, le 6 juin 1892 : « Le gouvernement est disposé à accorder de l'aide quand les sociétés d'agriculture de plusieurs comtés auront décidé de réunir toutes leurs ressources d'une année pour tenir une exhibition annuelle³ ».

La première étape devenait évidente pour tous ces maires : convaincre les sociétés agricoles de la région de renoncer à leurs subventions, afin que les sommes soient mises en commun pour l'organisation d'un seul événement. Une subvention annuelle à ces sociétés variait, à l'époque, entre cinq cents et mille dollars. L'équipe

³ *Journal de l'Assemblée législative*, Vol. 1892, p. 221.

formée par le maire Philippe-Élisée Panneton se met tout de suite au travail. En septembre, des délégués trifluviens se rendent à l'Exposition de Sherbrooke pour obtenir de l'information et aussi pour constater le succès de cette entreprise. À Sherbrooke, « l'amour de l'exposition est un vrai fanatisme pour toute la population⁴ ».

Panneton et son équipe forment l'Association agricole du District des Trois-Rivières (parfois citée comme La Compagnie de l'Exposition). Les hommes qui accompagneront Panneton, jusqu'à l'ouverture de la première exposition, l'année suivante, sont représentatifs de l'élite urbaine. On compte trois hommes d'affaires : Joseph A. Frigon, agent d'assurances ; Napoléon Charbonneau, boucher, ainsi qu'Edmond Boucher, hôtelier. Les professions libérales sont bien présentes avec un juge : J.-R. Bourgeois, et deux avocats : Richard-Stanislas Cooke et Sévère Dumoulin. Enfin, un fonctionnaire du gouvernement fédéral, Charles D. Hébert, complète le tableau, en compagnie d'un membre du clergé : le chanoine et futur évêque François-Xavier Cloutier, alors curé de la ville. Trois de ces hommes sont étroitement liés à la plus haute fonction politique municipale : Dumoulin a siégé comme maire à deux reprises (1865-1869 et 1879-1885) et Cooke succédera à Panneton, lors des élections de 1896. Un seul des membres de l'association a un lien avec l'agriculture : Sévère Dumoulin, propriétaire de terres, qu'on peut qualifier de « gentleman farmer ». Quant au père de l'Exposition, Philippe-Élisée Panneton, ce natif de Trois-Rivières (17 mai 1840) a été reçu avocat en 1869. Il exerce ce métier jusqu'en 1880, alors qu'il s'implique dans l'univers des banques. Il s'intéressera de près au monde ferroviaire, prenant la direction du projet de construction du chemin de fer Canada Nord et il

⁴ *Le Trifluvien*, 17 septembre 1895, p. 2.

deviendra directeur de la compagnie Saint-Laurent, Basses-Laurentides et Saguenay. Dans la vingtaine, le monde de la politique l'attire et il travaillera comme conseiller municipal de 1866 à 1869, poste qu'il retrouvera en 1893 et 1894, avant d'être maire les deux années suivantes. Il sera un candidat défait pour le parti Conservateur du Canada, en 1900. Musicien, il deviendra le premier organiste de la cathédrale et agira comme président honoraire de la fanfare de l'Union Musicale. Panneton a fait partie de la Société Saint-Jean-Baptiste et a travaillé comme directeur de la Chambre de Commerce, de 1894 à 1896. De 1899 à 1901, il sera directeur de la Shawinigan Water and Power. Ces brèves notes biographiques nous indiquent que Philippe-Élisée Panneton était un citoyen actif dans son milieu lorsqu'il s'implique dans le projet de l'Exposition. L'homme est décédé à Montréal, le 22 mars 1919⁵.

Un des buts de ce rassemblement est d'obtenir des subventions substantielles de la part des deux gouvernements. Pour atteindre cet objectif, l'Association doit être dotée d'une charte approuvée par le gouvernement provincial. Ces faits, commentés de façon soutenue dans la presse locale, ont nul doute été un sujet de conversation de la population, au cours des mois d'été. Le 24 novembre 1895, Panneton convoque une assemblée publique pour expliquer le projet aux Trifluviens. Mille personnes participent à ce rassemblement. Le maire y cite les avantages de Trois-Rivières d'avoir une exposition semblable à celles de Sherbrooke, Montréal, Québec, Ottawa et Toronto. « Partout ces expositions réussissent et sont une source de fortune pour les milieux où elles se tiennent⁶ ». Panneton insiste surtout sur Sherbrooke et dit que la région des Cantons de l'Est est semblable à celle de Trois-Rivières. Il souligne les

⁵ Jean Prince, *Familles trifluviennes. Notes générales*, Sillery, Septentrion, 1989, p. 114.

⁶ *Le Trifluvien*, 26 novembre 1895, p. 1

voies d'accès : le fleuve et le chemin de fer. Il ajoute que le clergé approuve le projet. Il invite la population à former un comité pour soutenir l'Association. Il est déjà question d'un lieu pour tenir l'événement : la commune, les terrains du coteau, le parc Saint-Louis.

Une seconde grande assemblée est convoquée le 20 décembre, pour les populations des campagnes. Mille cinq cents personnes y assistent, provenant des comtés de Champlain, de Saint-Maurice et de Maskinongé, mais les gens de Victoriaville et d'Arthabaska brillent par leur absence, sans doute parce qu'ils avaient déjà une exposition agricole, ou parce qu'ils se sentaient trop éloignés de la région qui sera connue plus tard sous le nom de Mauricie. Monseigneur Gravel, du diocèse de Nicolet, et son confrère trifluvien Laflèche demandent à leurs curés de parler en faveur de l'Exposition. Un peu plus tard, Laflèche déclarera que « Les expositions de ce genre [...] sont conformes à l'esprit de l'Église, puisque ce sont les fruits du travail que l'on expose⁷ ».

Les maires de villages sont réunis à l'hôtel de ville, ainsi que des citoyens et des représentants ruraux. « Trois-Rivières a rarement vu une assemblée d'hommes plus paisibles et plus recueillis⁸ » de noter un journaliste local. Le maire Panneton ne peut s'empêcher de rappeler le succès de l'Exposition des Cantons de l'Est : « Sherbrooke [...] a réussi à organiser des expositions qui font aujourd'hui la fortune de la ville et qui sont l'orgueil de la population [...] J'y ai assisté et je vous assure que

⁷ *Le Trifluvien*, 25 août 1896, p. 2.

⁸ *Le Trifluvien*, 24 décembre 1895, p. 2.

j'ai été émerveillé⁹ ». Au terme de cette assemblée, une résolution est adoptée par laquelle les signataires appuient l'Association, reconnaissent le bien fondé d'une exposition pour l'agriculture et autorisent des représentants à faire des démarches auprès d'Ottawa et de Québec afin d'obtenir une aide financière.

La prochaine étape consiste à convaincre les associations agricoles de comté à devenir actionnaires, c'est-à-dire de donner le montant de leur subvention pour le bien de la grande foire. En retour, les ruraux de ces localités pourront exposer leurs produits en priorité. Lors de chacune des visites de Philippe-Élisée Panneton, en janvier et février 1896, l'exemple de Sherbrooke demeure toujours cité. Les agriculteurs de la banlieue de Trois-Rivières acceptent, tout comme ceux de la région de Nicolet, de Louiseville, de Sainte-Geneviève-de-Batiscan. Panneton et ses collaborateurs sont toujours accueillis avec enthousiasme. Notons que pour la réunion du comté de Saint-Maurice, des représentants de paroisses de la rive sud sont présents. Par l'approbation des sociétés agricoles de ces lieux, l'Association s'enrichit de deux mille dollars additionnels.

En avril et mai, Panneton et ses représentants se rendent à Ottawa, afin d'obtenir une aide gouvernementale. La demande est bien reçue et le premier mai, cinq mille dollars sont promis. De plus, un pavillon sera construit aux frais du fédéral, afin que celui-ci puisse exposer ses produits et à condition que ce lieu demeure la propriété du gouvernement. La délégation profite d'un second voyage pour rencontrer les responsables de l'Exposition d'Ottawa et visiter leurs installations. Une somme

⁹ *Ibid.*

similaire est accordée par le provincial, en juillet, et le Conseil de Ville de Trois-Rivières donne mille dollars.

Le terrain choisi est celui du coteau, appartenant à la municipalité. Le 26 mai 1896, il est acheté par l'Association. L'aménagement commence tout de suite. Il s'agit d'un lieu déjà très connu par les Trifluviens, car on y trouve l'hippodrome. Comme bien des parcs et des lieux de rassemblements de l'époque, le terrain est situé hors d'un cercle d'habitation urbaine. Le chemin des Forges y mène la population, mais sans doute que le trajet peut paraître un peu long à certains piétons de Trois-Rivières. L'Exposition se déroulera toujours sur ce terrain, avec cependant un réaménagement vers l'est, dans la seconde moitié des années 1930. Tout au long de notre histoire, ce lieu aura ses qualités, mais présente aussi un grand désavantage : il y a peu d'ombre. La grande chaleur deviendra l'ennemie de l'Exposition, au même titre que la pluie.

À la piste de course déjà existante, une seconde s'ajoute, d'un demi mille. L'estrade de l'hippodrome peut recevoir cinq mille personnes. Les travaux, assez imposants, se font rapidement, car l'Association tient à présenter la première exposition au cours de l'année 1896. Les clôtures sont refaites, l'estrade est réparée, un pavillon de soixante pieds carrés est construit pour les exposants industriels. Mais le plus gros des travaux voit vingt-deux bâtiments érigés pour les animaux : un poulailler, des écuries pour une centaine de chevaux, douze remises pour cent cinquante vaches, une grange, une bergerie, une porcherie. Le pavillon construit par le gouvernement fédéral est octogonal et en bois peint. Il compte trois étages, dont le premier est réservé à la ferme expérimentale d'Ottawa. Les femmes trouveront place au dernier plancher, pour présenter leur artisanat. Enfin, des petits pavillons font leur

apparition pour recevoir des restaurants. Toutes ces installations forment un enclos circulaire, coupé par un large boulevard et des allées transversales. Les pistes de courses occupent la plus grande partie du lieu et les pavillons sont construits le long du boulevard. Le site ressemble, en tous points, à celui de Sherbrooke. Nous pouvons deviner l'excitation que ces travaux devaient procurer à la population, impatiente de visiter leur exposition. Une épopée d'une centaine d'années, riche en enseignements sociaux et historiques, allait naître.

3.2) 1896-1915 : L'apprentissage

Les vingt premières années de l'Exposition de Trois-Rivières représentent un apprentissage, car jamais l'événement ne semble s'établir de façon soutenue dans le décor trifluvien, et sans doute dans l'esprit de sa population. C'est une période en dents de scie, constituée de hauts et de bas, d'échecs et de succès. Nous avons l'impression que l'Exposition est un événement campagnard transposé en ville, alors que par la suite, elle sera véritablement une manifestation urbaine avec des éléments ruraux.

Du point de vue méthodologique, ces années nous ont causé quelques problèmes, car il n'existe aucune archive, sinon quelques photographies. La source journalistique, tant précieuse par la suite, s'est avérée souvent décevante, parce que les journaux trifluviens du temps s'attardaient principalement, et pas toujours de façon substantielle, au seul aspect agricole de l'Exposition. Pour ces années 1896 à 1915, avant de faire un tour d'horizon global, comme ce sera le cas pour les cinq autres

périodes, nous croyons qu'il est important de faire une exception avec l'Exposition de 1896, car elle est la première et aussi la plus documentée de cette période.

Philippe-Élisée Panneton et ses collaborateurs ont travaillé d'arrache-pied en un peu plus d'une année pour donner à Trois-Rivières une exposition de qualité. Ces gens ont disposé d'un budget important et n'ont pas eu à faire face à une tradition qui deviendra un casse-tête pour les futurs administrateurs de l'événement : un déficit. L'équipe n'a pas lésiné à faire connaître son exposition partout au Québec. D'abord dans les journaux régionaux, dont ceux de la rive sud. Dans le journal *Le Sorelois* du 30 août 1896, Panneton invite le maire, les dignitaires de Sorel, ainsi que la population de cette ville à se rendre à Trois-Rivières. On trouve aussi trace de l'Exposition, que ce soit sous la forme de publicité ou d'articles, dans des journaux de Québec, de Montréal et de Sherbrooke. L'Exposition occupe la première page de *La Presse* du 12 septembre 1896, avec de nombreuses illustrations du site et des organisateurs. Il s'agit d'un rayonnement plus que notable pour la cité trifluvienne.

Ce district, que trop souvent l'on néglige en haut lieu, a besoin d'une impulsion nouvelle pour marcher dans les voies du progrès, et il la recevra, s'il correspond aux généreux efforts de messieurs les directeurs de cette patriotique entreprise. En effet, chacun fait des vœux pour que la cité trifluvienne remporte le plus de succès possible, et si nous en jugeons par ce que nous entendons dire dans les cercles du commerce montréalais, les Trifliviens n'ont qu'à bien se tenir pour faire face à l'avalanche de visiteurs qui va leur arriver. [...] Nous nous faisons donc un devoir de recommander aux industriels [...] de ne pas manquer de prendre part à cette exposition qui sera tout un événement pour le commerce et l'industrie de la portion centrale de la Vallée du Saint-Laurent. Trois-Rivières et la région environnante font un effort pour sortir de la torpeur qu'on leur a parfois reprochée, un bon mouvement va les mettre en relief devant le pays et il importe, dans l'intérêt général, que ce mouvement soit bien secondé par tous les amis du progrès¹⁰.

Ce commentaire, axé surtout sur la partie industrielle et commerciale de l'Exposition, répond au désir de Panneton, ayant toujours insisté, dans ses nombreux discours, pour spécifier que l'événement n'est pas qu'agricole, devant aussi servir le

¹⁰ Texte du *Moniteur du Progrès*, reproduit dans : *Le Trifluvien.*, 28 août 1896, p. 2.

commerce et qu'on y retrouve des amusements. La publicité présente dans les journaux décrit l'Exposition comme agricole et industrielle. Dans son adresse au premier ministre du Québec Edmund James Flynn, lors de la cérémonie d'ouverture, les propos de Panneton portent sur le progrès, ce qui contraste, nous le verrons, avec les discours des futurs dirigeants, qui relatent surtout la tradition du monde agricole.

Ce qu'il importe le plus c'est donc de vulgariser ces applications nouvelles de la science, aux arts, aux industries et au commerce ; c'est de trouver le moyen de les faire connaître aux habitants qui sont le plus éloignés des grands centres, afin que tous en profitent, que les connaissances des savants deviennent le bien de tous. [...] Votre présence à cette grande fête en rehausse beaucoup l'éclat en même temps qu'elle montre l'intérêt que votre gouvernement porte à tout ce qui touche notre amusement et à notre prospérité¹¹.

Panneton exprime ici des objectifs très semblables à ceux des organisateurs des grandes expositions internationales : vulgariser, amuser et instruire le plus grand nombre de personnes. Comme ces événements importants du monde occidental, l'Exposition de Trois-Rivières veut éblouir en montrant ce qu'il y a de plus beau, tant du point de vue agricole qu'industriel.

En même temps, l'Exposition présente la caractéristique principale des divertissements de masse : un prix d'entrée très abordable, c'est-à-dire vingt-cinq sous. Le public peut aussi acheter cinq billets pour un dollar. Les Trifluviens, témoins des grands travaux sur le terrain du coteau, ayant vécu la dernière année en ne cessant d'entendre parler de l'Exposition, devaient certes avoir hâte à ce 14 septembre. La population des environs se voit aussi choyée : comme à Sherbrooke, il y a des réductions sur les billets de train menant à Trois-Rivières pour la durée de l'événement, sur les traversiers franchissant le fleuve Saint-Laurent, sans oublier que les deux ponts sur la rivière Saint-Maurice sont gratuits. Pour bien accueillir les

¹¹ *Le Trifluvien*, 15 septembre 1896, p. 2.

visiteurs, les rues et les établissements sont décorés avec des drapeaux et des banderoles. « Les citoyens de Trois-Rivières rivalisent de zèle pour donner à leur ville une apparence gaie et propre¹²». Cependant, ce journaliste de Québec souligne une note discordante d'une certaine affiche de bienvenue en langue anglaise.

Cette grande première a lieu du 14 au 19 septembre 1896. L'ouverture officielle se déroule le 15, à midi, devant deux représentants du gouvernement fédéral : les ministres Fisher et Tarte, ainsi que trois de leurs acolytes provinciaux : Michael Felix Hackett, Louis Beaubien (de Nicolet) et nul autre que le premier citoyen et lieutenant-gouverneur de la province : Edmund James Flynn. Ces dignitaires font un tour d'honneur des installations. Un journaliste de *La Presse* avait visité quelques jours plus tôt :

Le site de l'exposition est tout à fait enchanteur. Il domine la ville, et du pavillon principal construit par le gouvernement d'Ottawa, l'on a une très belle vue sur le fleuve St-Laurent et des paroisses qui environnent Trois-Rivières [...] La première chose qui frappe le visiteur, c'est l'admirable topographie des lieux [...] C'est un vaste plateau qui s'élève juste sur les confins de la ville, à proximité de la voie du Pacifique [Canadien Pacifique : le chemin de fer], et où l'on arrive aisément par une pente adoucie¹³.

À cette description, un homme de la presse locale ajoute : « Partout de l'espace, de la verdure, de l'air et du soleil¹⁴». Prenons note que l'Exposition n'est pas ouverte le soir et ne le sera pas avant 1916.

La participation agricole est si importante que les responsables ont dû construire, en toute hâte, des abris pour les animaux. Soulignons que les chevaux et les bêtes à cornes sont exposés à l'extérieur et le seront jusqu'au cours des années 1930. Les volailles et les porcs ont cependant leur pavillon. La ferme expérimentale d'Ottawa, située dans son pavillon octogonal, attire l'attention et le public peut y

¹² *Le Courrier du Canada*, 16 septembre 1896, p. 3.

¹³ *La Presse*, 12 septembre 1896, p. 1.

¹⁴ *Le Trifluvien*, 22 septembre 1896, p. 2.

admirer les plus beaux fruits, légumes et produits laitiers du Canada. Il y a aussi les plus récentes machines agricoles, telles des charrues et des appareils pour semer le maïs. Enfin, il va de soi que les agronomes sont invités à offrir leurs conférences aux ruraux et aux citoyens présents.

La liste des gagnants prouve que les dirigeants ont tenu parole en donnant priorité aux paysans de la région, alors que des représentants de Saint-Maurice, Sainte-Eulalie, Sainte-Anne-de-la-Pérade, Saint-Prosper, Louiseville, Saint-Sévère, Saint-Barnabé, Yamachiche, Sainte-Flore, Saint-Félicien, Saint-Grégoire, Sainte-Monique, Saint-Léon, Pointe-du-Lac et de la banlieue de Trois-Rivières se partagent les prix. On trouve aussi des gagnants de Sherbrooke et de Québec. Le journal *Le Trifluvien* note que certains des participants agricoles avaient été vus à l'Exposition de Sherbrooke¹⁵.

Les exposants industriels proviennent aussi, en partie, de l'extérieur : de Québec, de Terrebonne, de Cowansville, de Beauport, de Montréal, de Joliette et de Saint-Hyacinthe. Il y a tout lieu de croire que certains de ces gens faisaient la tournée des expositions alors en place à Sherbrooke, à Québec, à Ottawa et à Toronto. L'électricien trifluvien Eugène Godin se livre, pour le public étonné, à des expériences d'éclairage au gaz acétylène, alors que L.-P. Langlois fabrique sur place des cigares, qu'il distribue aux visiteurs. Les élèves du séminaire Saint-Joseph présentent leur collection de monnaie et de médailles. Voici un aperçu des produits exposés : fourrures, meubles, machines à coudre, produits pharmaceutiques, bière, chaussures (par James Tebbutt & Frère, de Trois-Rivières), pupitres et bancs d'école, plomberie, voitures, vêtements, outils, poêles, baignoires, instruments de musique, monuments

¹⁵ *Ibid.*

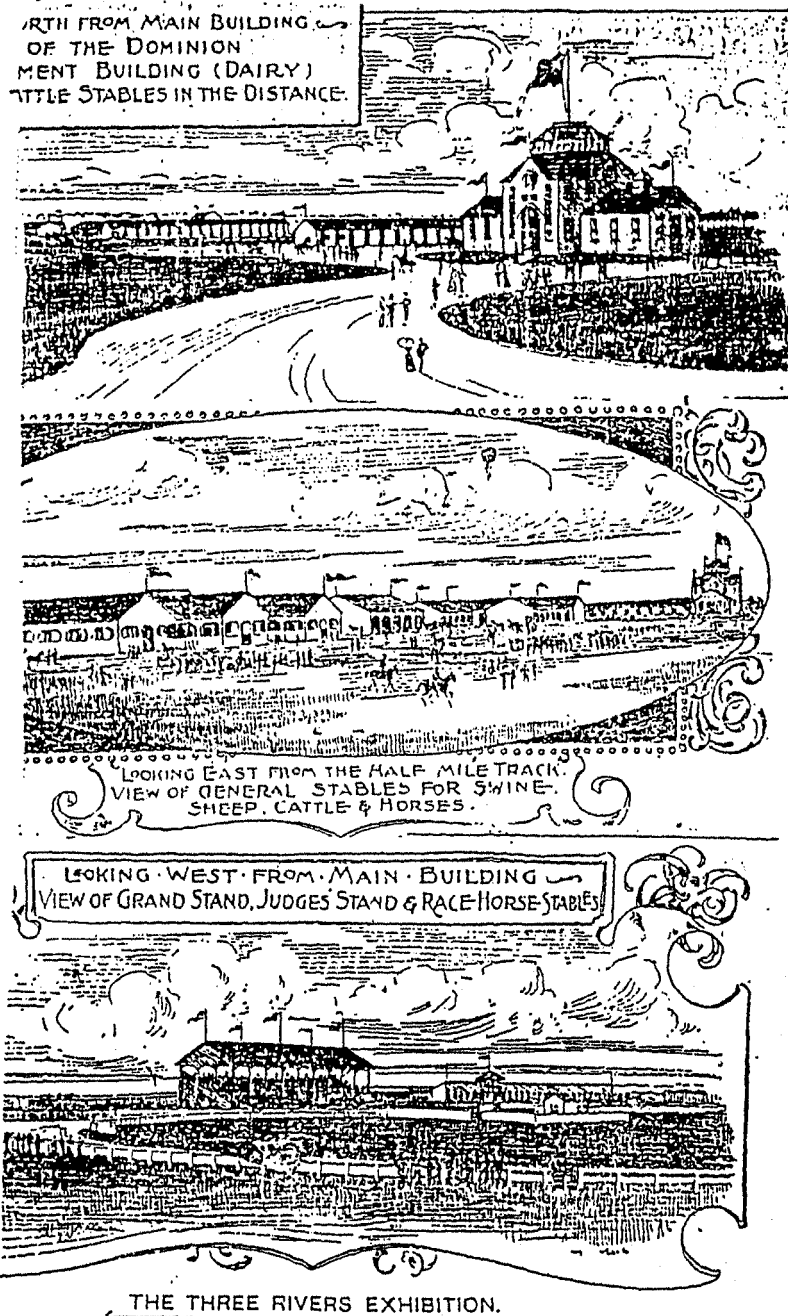
funéraires, bicyclettes, tableaux, pelles et balais, et, enfin, le réputé photographe Pinsonneault est présent à son stand.

Les divertissements ont tous lieu face à l'estrade de l'hippodrome. L'industrie foraine n'étant pas encore organisée aux États-Unis, il s'agit de numéros du monde du cirque que les dirigeants ont engagé d'une agence de New York. Aux trapézistes succèdent les équilibristes, les acrobates, les danseurs, sans oublier l'obligatoire ascension en ballon gonflable, suivie du saut en parachute. Il s'agit, en tous points, de divertissements similaires à ceux de l'Exposition de Sherbrooke. Nous trouvons aussi la présence de concessionnaires, comme des restaurateurs, des vendeurs de tabac, mais aussi un homme qui propose le premier manège de l'Exposition de Trois-Rivières : un carrousel. Et une tradition naît, celle d'adresser des reproches aux organisateurs de divertissements, alors qu'un journaliste anonyme indique : « Les officiers de l'exposition ont peut-être donné trop de représentations d'acrobates, etc.¹⁶ ». Le principal attrait pour ce premier public sont les différentes courses de chevaux. À ces éléments, ajoutons la présence de la plus prestigieuse fanfare de Trois-Rivières : l'Union musicale. La parade des animaux primés est aussi un spectacle fort apprécié par le public et deviendra une tradition de l'événement.

Les éléments de divertissements, les exposants agricoles et industriels sont tout à fait dans le ton des rassemblements de l'époque. De façon générale, ce seront les mêmes au cours des prochaines années, mais cette première exposition avait l'avantage d'être, très à propos, la première. On évalue à 25 000 le nombre d'entrées, ce qui est supérieur aux visiteurs de l'Exposition de Sherbrooke de la même année (16

¹⁶ Propos d'un journaliste de *La Presse* transcrits dans : *Le Trifluvien*, 22 septembre 1896, p. 2.

INSTALLATIONS LORS DE LA PREMIÈRE ÉDITION (1896)



Première illustration : le pavillon agricole du gouvernement fédéral avec, à sa gauche, des étables.

Deuxième illustration : les mêmes étables, vues des estrades de l'hippodrome.

Troisième illustration : l'hippodrome.

SOURCE : Archives du Séminaire de Trois-Rivières [S.N.]

229) et à leur moyenne de 21 199 entrées. Tout laissait croire qu'un événement important venait de naître. À l'euphorie de ce premier moment allaient succéder les problèmes inhérents à ces événements : déficits budgétaires, subventions coupées, critiques et dénonciations, méfaits de visiteurs, forains parfois malhonnêtes et une certaine routine chez les exposants agricoles et industriels. Notons qu'au cours des trois premières éditions, le journaliste Jean-Baptiste Meilleur-Barthe publiera un *Journal de l'Exposition*, paraissant à quelques reprises avant l'événement et à chaque jour de celui-ci. Malheureusement, nous n'avons trouvé aucune trace de ce document.

Trois-Rivières est une ville qui se transforme énormément au cours des vingt premières années de l'Exposition. Approximativement, sa population double¹⁷. La région change beaucoup. Lors de la première Exposition, Shawinigan n'existait pas et en 1915, on trouve sur ce lieu la plus grande centrale hydroélectrique au Canada et de nombreuses usines. Paradoxalement, l'Exposition, en se modifiant petit à petit, ne suit pas entièrement ce courant de progrès urbain. C'est au niveau des divertissements que l'événement prend de l'ampleur, comme si l'Exposition grandissait avec le courant américain, tandis que les éléments agricoles et industriels semblaient toujours faire partie du dix-neuvième siècle.

L'organisation, en 1915, est toujours entre les mains de l'Association agricole du District des Trois-Rivières, mais elle est assez difficile à voir évoluer, car on parle très peu de ses membres dans les journaux. À un homme progressiste tel Philippe-Elisée Panneton succède, en 1899, une équipe plus conservatrice, présidée par Hector

¹⁷ Nous ne possédons pas les chiffres précis pour la période citée, mais comme il y avait 13 691 citoyens en 1911 et 22 367 en 1921, nous estimons que le chiffre approximatif de la population de 1916 était autour de 16 000.

Caron, le député provincial du comté de Maskinongé, alors que Charles D. Hébert devient le gérant. Il semble que l'habitude de nommer un politicien comme président soit typique de l'époque, car en 1905, J.-A. Tessier, le nouveau président, siège aussi comme député. Mais nous ne savons à peu près rien des autres membres entourant ces hommes. Cependant, nous possédons un organigramme de l'équipe de 1905 et qui est représentatif des futures organisations qui s'occuperont de l'Exposition pendant la plus grande partie du vingtième siècle.

Le comité est formé d'un président et d'un vice-président, avant tout des titres honorifiques, tout comme les membres du bureau des directeurs, qui sont des conseillers municipaux. Le plus gros du travail d'organisation revient au directeur gérant et à son exécutif. Le directeur gérant supervise différents comités, qui comptent un président et, de façon générale, deux membres. Chacun de ces comités a une fonction spécifique dans un domaine de l'organisation. Ainsi, en 1905, il y a huit comités s'occupant de ces aspects de l'agriculture : espèces chevalines, espèces bovines, volailles, produits d'agriculture, espèces ovines, produits laitiers, matériel agricole. On trouve aussi un département des femmes et des enfants, dont deux dames sont responsables. Par contre, il n'y a qu'un seul comité pour la partie industrielle. S'ajoutent les comités suivants : transport, relations avec la presse, barrières et terrain, grand stand, musique, courses, réception, droits et privilèges. Il s'agit d'une équipe tout de même imposante.

Parmi les changements qui surviendront au cours de ces années, citons la première journée civique, le 9 septembre 1897. Il s'agit d'une occasion où les bureaux et plusieurs commerces de la ville sont fermés, pour permettre à la population de se

rendre à l'Exposition. C'est aussi celle où les autorités reçoivent les invités de marque, le plus souvent des ministres, des députés ou des représentants des deux paliers de gouvernement. Ainsi, les Trifluviens ont-ils la joie d'applaudir deux premiers ministres : Félix-Gabriel Marchand (1897) et Sir Wilfrid Laurier (1900). La journée civique se termine toujours par un banquet des notables. Elle disparaîtra aussi tardivement qu'au cœur des années 1960.

Un second changement de longue durée se produira en 1905 : l'Exposition quitte le mois de septembre pour devenir un événement d'août, bien que celle de 1903 ait eu lieu au cours de la dernière semaine d'août. Cette décision est prise afin de précéder de plus importantes expositions de septembre qui ont lieu à Sherbrooke et à Québec, et, à des degrés moindres, à Ottawa et à Toronto. Une note de 1910 commente clairement cette décision, alors contestée par le journaliste Joseph Barnard du *Bien Public* : les organisateurs justifient la décision de tenir la foire en août pour « s'assurer la présence ici des exposants qui font le circuit de toutes les expositions régionales¹⁸ ». Le choix d'origine de septembre était symboliquement intéressant, car ce mois représente le temps des moissons. Souvenons-nous que les foires européennes de la Renaissance avaient toujours lieu lors de ce moment de l'année. Mais en 1905, les agriculteurs participants se disent satisfaits de la nouvelle date. Considérons, de plus, qu'en tenant l'événement au cours de l'été, l'Exposition peut compter sur la présence d'écoliers parmi leur public. L'Exposition aura toujours lieu en août jusqu'en 1976, avec l'année 1934 comme exception, alors qu'elle retrouvera son mois de septembre d'origine. À partir de 1976, elle se déroulera en juillet pour laisser sa place au grand

¹⁸ *Le Bien Public*, 16 août 1910, p.1.

prix de courses automobiles de Trois-Rivières, dont le circuit passe sur le terrain de l'Exposition.

Les changements apportés au terrain se concentrent surtout au cours des premières années : le pavillon industriel est agrandi à deux reprises (1897 et 1900) ; on ajoute un pavillon des machines en 1900 et, cette même année, les estrades de l'hippodrome doublent leur capacité. En 1903, on offre des cabinets d'aisance aux visiteurs, ainsi qu'un vestiaire. Et dès 1897, le site est éclairé à la lumière électrique. Le terrain, pourtant jugé si excellent en 1896, est sujet à deux critiques, en 1905 et en 1909 : le vent transporte facilement la poussière, incommodant les visiteurs. « Le terrain a besoin d'être rafraîchi, soit par irrigation, par plantation ou par semis de graines fourragères spéciales¹⁹ ».

En 1905 apparaît une nouveauté qui soulèvera l'ire de certains citoyens de la classe dirigeante : on permet la vente d'alcool sur le site. Les éditions de 1903 et de 1904 ayant rencontré peu de succès, la vente d'alcool doit être considérée comme une stratégie pour ramener le public. « Par toutes les voies de communication arrivait une affluence comme jamais il n'en a été vu en notre ville. [...] Partout la foule encombrait nos rues et les vastes terrains de la Compagnie d'Exposition²⁰ ». Le même article souligne l'affluence sur les traversiers et évalue à onze mille le nombre de visiteurs pour la journée du mercredi. Il n'est pas prouvé que la vente d'alcool ait attiré cette foule, mais l'initiative a probablement eu une influence lors des spectacles et des courses de l'hippodrome.

¹⁹ *Le Trifluvien*, 21 août 1906, p.3.

²⁰ *Le Trifluvien*, 11 août 1905, p.4.

Les problèmes les plus difficiles rencontrés au cours de cette période sont ceux de financement. Les rapports des séances du Conseil municipal nous apprennent qu'à douze occasions, l'Association demande une subvention de mille dollars aux élus, qui acceptent à dix reprises. Elle réclame aussi une exemption de payer certaines taxes, ce qui lui est accordé huit fois. Les subventions accordées par le gouvernement provincial sont inégales : du huit mille dollars de 1897, nous passons à trois mille, en 1901, cette même année où la municipalité refuse d'accorder mille dollars. Il y a alors une souscription chez les marchands et les citoyens, ce qui retarde la tenue de l'Exposition, qui a lieu au cours de la première semaine d'octobre. Comble de malheur, la mauvaise température nuit à la fréquentation. En 1898, la baisse de trois mille dollars de la subvention provinciale est perçue comme la cause principale de l'insuccès de l'événement : « Avec les ressources dont elle [La Compagnie d'Exposition] pouvait disposer cette année, elle devait nécessairement limiter ses activités²¹ ». À deux autres reprises, nous pouvons lire des commentaires semblables dans le journal *Le Trifluvien*. Bref, une exposition de cette envergure ne peut survivre sans l'aide des gouvernements.

La situation est si catastrophique en 1901 que l'Association doit se résoudre à ne pas organiser d'exposition pour l'année suivante. Le journal de l'Assemblée législative du parlement de Québec donne un tableau sombre de l'événement, citant

²¹ *Le Trifluvien*, 2 septembre 1898, p. 2.

que l'Association a contracté pour 21 890 \$ de dettes. Dans ces conditions, le gouvernement consent à payer 4 % de l'intérêt de cette dette pour cinq années et fait remarquer que cette somme sera retirée des futures subventions. Le gouvernement n'accorde aucune aide à l'organisation trifluvienne pour 1902, d'où l'annulation du rendez-vous qui était alors annuel depuis 1896.

Les citoyens doivent aussi faire une croix sur leur foire en 1907. Nous n'avons pas trouvé d'indices de nature financière pour justifier ce retrait, mais des difficultés survenues en 1906 (consommation d'alcool sur le terrain et bisbille chez les exposants agricoles, accusant les juges de favoritisme) peuvent être considérées, tout comme les problèmes d'hygiène rencontrés par la municipalité cette année-là. Enfin, signalons que le 14 juillet 1907, l'estrade de l'hippodrome s'effondre, alors qu'elle était débordante de spectateurs. L'Association voulait certes se reprendre en 1908 et une date avait été prévue pour la fin août. Mais le 22 juin, un gigantesque incendie ravage le centre de la ville, où se trouvait les bureaux de l'administration. Cette raison était certes suffisante pour annuler la tenue de l'Exposition. 1902, 1907 et 1908 seront les seules années où Trois-Rivières sera privée de sa foire, en plus de celles de la Seconde Guerre mondiale.

Avant de passer aux aspects plus précis des expositions de cette période, citons ce texte agréable, de 1904, nous indiquant l'importance que pouvait avoir l'événement pour la population d'alors :

On organise des excursions, des parties de chasse ou de pêche ; on fait en famille la cueillette des fraises, des framboises ou des bleuets. La Société d'Agriculture offre mieux que cela aux citoyens de la ville ou à nos amis du dehors. Elle organise une Exposition où, tout en admirant les richesses et les chef d'œuvres exhibés par les membres de ces trois grandes institutions que l'on appelle l'Agriculture, le Commerce et l'Industrie, tout en constatant les progrès réalisés dans toutes les branches de l'activité humaine, tout en s'instruisant sans frais et sans fatigue, les visiteurs trouvent encore le moyen de s'amuser honnêtement, de se reposer de leurs soucis

et de leurs travaux, de faire une nouvelle provision de force et de courage pour les combats de la vie²².

La plus grande partie du corpus journalistique de ces vingt premières années se concentre sur l'agriculture, mais ces articles ne présentent qu'une nomenclature de prix attribués à des bêtes et des produits qui sont nécessairement toujours très beaux. C'est pourtant une période charnière pour la Mauricie, car au début du vingtième siècle, elle était rurale à 80 % avant de devenir urbaine à 60 %, en 1921. Annoncée en 1895, la promesse de favoriser les agriculteurs des comtés géographiquement près de Trois-Rivières n'est pas tout à fait tenue à quelques occasions. En 1903, l'événement jouit d'un statut provincial, ce qui lui donne le droit de recevoir des ruraux de toutes les régions du Québec. En 1906, elle n'attend pas cette autorisation et les exposants des comtés de Berthier, de Portneuf, de Joliette, d'Arthabaska, de Yamaska et du Richelieu s'ajoutent aux ruraux des comtés plus régionaux de Nicolet, de Champlain, de Saint-Maurice et de Maskinongé. Cette situation gêne quelque peu les exposants locaux, se plaignant des décisions des juges, dans l'attribution des prix. « Si nous en croyons certains cultivateurs, l'arrangement des listes de prix [...] serait la cause [du mécontentement]. Cet arrangement tendrait à favoriser seulement les grands éleveurs et ignorerait complètement les cultivateurs ordinaires²³ ». Ce type de plainte reviendra souvent au cours des trente premières années de l'Exposition et nous semble être l'écho des petites expositions de comté du dix-neuvième siècle, alors que l'élite se partageait les prix. Déjà, à cette époque, certains riches cultivateurs et éleveurs avaient l'habitude de faire la tournée de toutes les expositions, afin d'enrichir leurs goussets et leur réputation.

²² *Le Trifluvien*, 12 août 1904, p. 3.

²³ *Le Trifluvien*, 31 août 1906, p. 3.

Selon Wayne C. Neely, gagner un prix représente une marque de distinction personnelle, une reconnaissance sociale et même un objet pour flatter la vanité²⁴. C'est aussi et surtout une opportunité pour faire des transactions, car les bêtes et produits primés obtiennent un statut de supériorité et d'excellence fort utile quand arrive le temps de signer des ententes de vente. Le grand soin apporté à la préparation des animaux peut durer des mois. Cette idée rejoint celle des expositions internationales, alors que seuls les produits de haute gamme sont montrés. Nous ne savons trop si le simple cultivateur pouvait, dans un tel cas, entrer en compétition avec les ruraux plus « professionnels » et financièrement à l'aise.

Le nombre de catégories en liste pour des prix est impressionnant, au cours de ces années. Pour l'édition de 1896, environ 350 rubans sont distribués. Chaque catégorie animale présente une hiérarchie de classes, avec des sections. Par exemple, la classe numéro un des chevaux comprend six sections : étalons pur sang ; étalons de trois ans ; de deux ans ; pouliche de trois ans ; de deux ans ; jument poulinière avec son petit. Il y a six catégories animales en compétition, avec chacune leurs classes et leurs sections : chevaux, bovins, porcs, espèces ovines, volailles et troupeaux. On accorde un, deux ou trois rubans en guise de récompense. Tout ceci laisse deviner un grand nombre de bêtes présentes. Par exemple, en 1910, on compte pas moins de 800 têtes de bétail. Et, dans un autre aspect du monde rural, les femmes, bien avant la naissance des cercles des fermières, sont de la partie avec leur artisanat. Elles obtiennent aussi des prix pour leurs travaux, selon une hiérarchie semblable à celle des

²⁴ Wayne C. Neely, *The Agricultural Fair*, New York, AMS Press Inc, 1967, (New York, Columbia University Press, 1935), p. 234.

rubans décernés aux animaux. Hors cet aspect de compétition, l'Exposition comporte aussi comme objectif l'éducation et les échanges entre ruraux.

Les journaux de ces vingt années s'attardent peu aux aspects industriels de l'Exposition. Pourtant, comme indiqué plus haut, la région devient moins agricole et de plus en plus industrielle. À Trois-Rivières, une importante filature de coton, la Wabasso, ouvre ses portes en 1907, alors qu'en 1911 et 1912, deux premières usines de pâtes et papiers sont inaugurées : la Wayagamack et la St-Maurice Paper, cette dernière située dans la ville voisine de Cap-de-la-Madeleine. Une phase industrielle trifluvienne débute avec la décennie 1890 et s'accroît après le grand incendie de 1908.

Dans ses nombreux discours, le père de l'Exposition, Philippe-Élisée Panneton, parle beaucoup plus d'industries que d'agriculture. Ses successeurs insisteront moins sur cet aspect, sans pourtant l'ignorer entièrement. Nous venons de dire que le pavillon de l'industrie a été agrandi au cours des premières années d'existence de l'événement, signe que l'espace manquait pour recevoir les exposants. En 1912, lors de la demande de subvention annuelle faite par les organisateurs et adressée au Conseil municipal, une majorité de commerçants de Trois-Rivières appuie de leur signature la démarche.

Les éléments exposés sont peu différents de ceux nommés précédemment, à l'occasion de la première Exposition. Il s'agit beaucoup plus de produits du commerce que de l'industrie machiniste. Dans ce dernier domaine, nous n'avons trouvé la présence que de trois compagnies, l'une nationale : les chemins de fer du Canadien

Pacifique (en 1906) et les deux autres locales : la Wabasso et Tebbutt Shoes, en 1910. Les commerçants sont surtout trifluviens, mais nous en notons aussi de Montréal, de Québec, ainsi que de plus petites localités, telles Yamachiche et Grondines. Soulignons aussi la présence de stands de services à la population, comme ceux d'un optométriste, d'un dentiste et d'un médecin. Un journaliste conclut : «L'Exposition de Trois-Rivières a été l'occasion de bonnes affaires. Il s'était vendu dès mercredi une dizaine de voitures [...] et plusieurs pianos [...] La maison Toussaint a pris de fortes commandes pour ses vins domestiques et ses liqueurs importées²⁵ ».

Malgré le peu d'attention médiatique sur cet aspect de l'événement, il ne faut pas douter du vif intérêt que la réunion en un seul lieu d'objets très divers ait pu provoquer chez les visiteurs. Notons que c'est en 1900 que, pour la première fois, des commerçants locaux se servent de l'Exposition comme élément publicitaire pour leurs propres entreprises, tactique qui sera d'usage très courant pendant de nombreuses années. Ainsi, la pharmacie Williams conseille : « Aux visiteurs de l'Exposition des Trois-Rivières [...] : vous souffrez de mal de tête ? Passez par la pharmacie Williams et demandez gratis un cachet Williams²⁶ ». Quant à la mercerie Blais et Frère, elle propose aux visiteurs masculins de venir jeter un coup d'œil à leur habits, chapeaux et cravates.

Les divertissements de ces vingt premières années sont à l'image de ceux de la fin du dix-neuvième siècle et à l'évolution des nouveaux qui apparaîtront dès le vingtième. Hors la musique des fanfares, les ascensions en ballon et les courses de chevaux, ce sont essentiellement des artistes américains qui viennent distraire les

²⁵ *Le Trifluvien*, 21 septembre 1897, p. 2.

²⁶ *Le Trifluvien*, 4 septembre 1900, p. 2.

visiteurs. Comme dans le cas des exposants industriels, les journaux locaux sont avares de détails sur ces exécutants, mais les indices trouvés, complétés par le dépistage dans des journaux de Montréal et par de nombreuses lectures, nous apportent un tableau significatif.

La publicité de chacune des éditions insiste beaucoup sur les courses de chevaux. Les commentaires journalistiques et de témoins confirment jusqu'à quel point ce spectacle était apprécié et que la piste était considérée comme l'une des plus belles au Canada. Ces compétitions feront partie de la programmation de l'Exposition jusqu'en 1981. « Le Pari Mutuel [...] a dû faire un bon chiffre d'affaires à voir le nombre de parieurs qui se pressaient aux guichets²⁷ », apprend-on, en 1910. Il ne s'agit pas de coursiers locaux, mais bel et bien de bêtes remarquables, venues de tous les coins du Québec et conduites par des jockeys professionnels. Par exemple, en 1898, vingt-deux des chevaux arrivent par le vapeur de la compagnie Richelieu. Les enjeux des compétitions sont des prix en argent. Ainsi, en 1900, des bourses de 2 400 \$ sont accordées aux victorieux. Une plainte d'un journaliste, émise en 1909, nous indique la popularité de cette activité : « Toute cette semaine d'Exposition n'a été rien autre chose qu'une semaine de courses de chevaux²⁸ ». Par ailleurs, la photographie publiée en première page par *La Patrie* du 10 août 1910 nous montre les estrades de l'hippodrome débordantes d'un large public où l'on reconnaît surtout des hommes.

De nouveau dans le domaine sportif, signalons des courses de bicyclettes en 1898 et 1899, ainsi qu'une mascarade par les membres du club de cyclistes de Trois-

²⁷ *La Patrie*, 10 août 1910, p. 1.

²⁸ *Le Bien Public*, 31 août 1909, p. 3.

Rivières, en 1900. Le cricket, déjà présent au dix-neuvième siècle sur ce terrain, n'apparaît qu'une seule fois, en 1910, en même temps que le baseball. Encore plus intéressantes sont les compétitions sportives de 1912, puisqu'elles font appel à la participation du public, autant les adultes que les enfants. Il s'agit de courses à relais, de sauts en hauteur, de courses dos à dos, de souque à la corde, de sauts à la perche, etc. Les marchands de la ville accordent des prix aux gagnants et cet événement est sous l'autorité de la fanfare de l'Union musicale.

Deux autres démonstrations sportives ont certes dû fasciner le public : des courses automobiles et des envolées d'avion. Les Trifluviens ont vu une automobile pour la première fois en 1902, comme char allégorique d'une parade de la fête de la Saint-Jean-Baptiste. Ce n'est qu'en 1905 qu'un premier citoyen, le conseiller municipal Napoléon Lamy, devient propriétaire d'une « voiture sans chevaux ». Dans un tel cas, il ne faut pas s'étonner de la surprise des visiteurs en assistant à une course semblable, lors de l'édition 1904. Les commentaires à ce propos peuvent aujourd'hui faire sourire, mais sont, avant tout, des témoignages historiques précieux sur l'esprit du temps. Un article du *Trifluvien* critique les courses automobiles européennes et assure que celles de l'Exposition seront plus civilisées :

Il y aura des courses d'automobiles dont [sic] des milliers de spectateurs pourront suivre à l'aise, sans trouble ni danger, jusqu'aux moindres détails. Les merveilleux véhicules parcourront plusieurs fois la piste, on ne les perdra jamais de vue, on pourra les observer de loin et de près²⁹.

La course est de « dix milles sans arrêt³⁰ » et une coupe en argent est offerte au gagnant par les dames de la ville. Nous ne doutons pas qu'il y avait peu de Trifluviens qui avaient vu un avion lorsqu'un « concours d'aéroplanes³¹ » est annoncé pour la

²⁹ *Le Trifluvien*, 23 août 1904, p. 4.

³⁰ *Le Trifluvien*, 9 septembre 1904, p. 1.

³¹ *Le Nouveau Trois-Rivières*, 28 juillet 1911, p. 4.

tenue de l'édition 1911. Un dessin de l'appareil est bien en vue sur la publicité. D'autres « fous des airs » sont de retour à quelques reprises jusqu'à la fin de la décennie 1910. L'avion de 1912 porte même un nom : *L'Oiseau rouge*, avec Thomas Baldwin comme capitaine et Paoli comme pilote. Les deux ont « battu le record de l'altitude³² ». L'année suivante, Charles J. Fay Jr. est le casse-cou présent pour procurer des frissons au public.

Plus traditionnelle est l'ascension en ballon, avec descente d'un homme en parachute. Il y en aura pourtant à chacune des premières éditions, tout comme elles sont présentes à Sherbrooke. Elles disparaîtront quand les villages forains s'imposeront, avant de revenir brièvement au cours des années 1920. Lors de l'Exposition de 1903, le ballon est commandité par le journal *La Patrie*. Au cours de l'été, ce ballon, dirigé par le professeur Trussell, est présent dans certaines villes de la province, comme à Québec et à Saint-Hyacinthe. Dix mille personnes assistent à son ascension au parc Victoria, de Montréal, le 21 août, et on évalue le nombre à sept mille spectateurs à l'Exposition de Trois-Rivières. La démonstration présente, avant tout, un objectif publicitaire :

Au commencement de l'ascension, le professeur a jeté parmi la foule plusieurs centaines de jolis éventails et des pamphlets faisant connaître les qualités exceptionnelles du tabac Red Cross [...] ainsi qu'un grand nombre de paquets de ce populaire tabac et des petits livres conseillant aux gens de lire *La Patrie* et *Le Cultivateur*³³.

Nous imaginons certes l'excitation du public tentant d'attraper ces échantillons. Le spectacle a aussi lieu avant la montée : « La foule parut vivement intéressée par les préparatifs de l'ascension³⁴ ». Dans un domaine déjà très connu du public, notons que

³² *La Semaine*, 8 août 1913, p. 4.

³³ *La Patrie*, 22 août 1903, p. 4.

³⁴ *Ibid.*

toutes les éditions présentaient des feux d'artifice et que la fanfare de l'Union musicale était toujours au rendez-vous, interprétant ses mélodies entre les courses de chevaux ou entre les numéros d'adresse. À l'occasion, d'autres fanfares de la ville participent, comme celles du séminaire Saint-Joseph et de l'académie de La Salle.

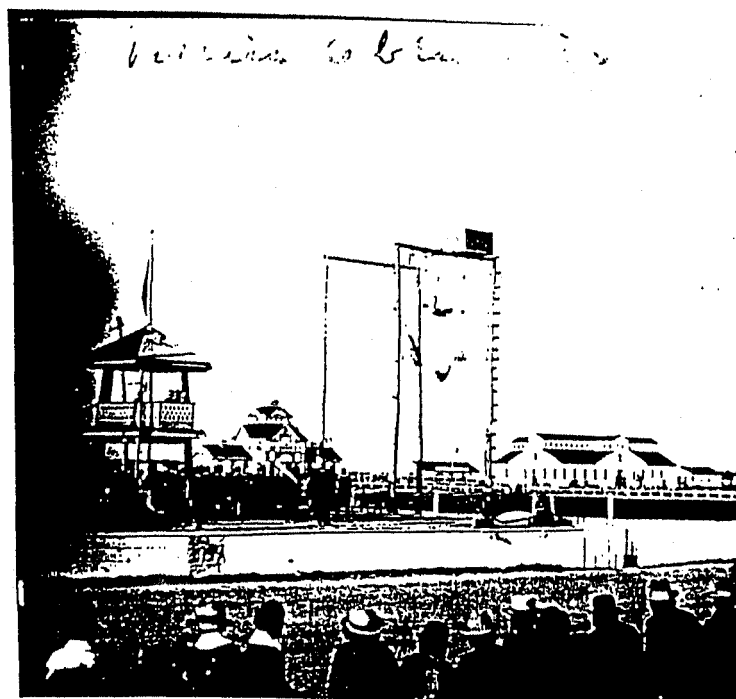
La venue de compagnies foraines aidera grandement à établir la réputation de l'événement, comme dans bien d'autres villes. Les forains, avec leurs tentes, leurs jeux de hasard et leurs manèges, seront les éléments nécessaires pour attirer un large public. Le plaisir à admirer un jugement d'animaux, une parade des bêtes primées, est avant tout issu de la tradition rurale québécoise ; celui de s'amuser grâce aux manèges et aux tentes est plutôt américain. Les forains et les exposants agricoles et industriels doivent cohabiter. Il semble bien que chacun ait besoin de l'autre. Nous sommes persuadé que peu de gens, même à cette époque, auraient visité l'Exposition sans la présence de ces amusements. De plus, les rassemblements de ce genre forment la plus grande partie de l'itinéraire des forains, devenant des nécessités pour ces gens.

La première compagnie foraine nommée dans un journal est celle de Francis Ferari, en 1913. Nous croyons qu'il y en a eu bien avant, mais que les journalistes trifluviens, tout autant que ceux de journaux d'autres localités, ne voyaient pas la nécessité de les citer. Nous avons vu, dans le chapitre précédent, que le Québec était visité de façon soutenue par les entreprises d'amusements américains au dix-neuvième siècle, que nous avons découvert en même temps que nos voisins du sud le vaudeville, les cirques, les musées de curiosités et le cinéma. Il n'y a donc aucune raison pour que les compagnies foraines, qui bourgeonnent rapidement au début du vingtième siècle, aient ignoré une exposition importante comme celle de la citée de Laviolette.

Le modèle alors adopté sera le même jusqu'au début des années 1960 : la direction engage des artistes et concessionnaires gérés par des promoteurs de New York, en plus de faire appel à une compagnie foraine. Ces gens présentent, pour la plupart, des numéros issus du monde du cirque : ce sont des trapézistes, des équilibristes, des acrobates, des artistes de haute voltige, des comédiens et leurs numéros amusants, des contorsionnistes, des pantomimes, des bouffons, des jongleurs et des dresseurs de chiens ou de poneys. Ajoutons aussi les numéros athlétiques, dont ceux d'hommes forts. En 1903, l'Exposition de Trois-Rivières accueille une femme forte, madame Henri Cloutier, une Franco-Américaine de la Nouvelle-Angleterre, qui peut lever un poids de 510 livres avec une seule main et un poids de 2 225 livres sur son dos. Madame Cloutier est accompagnée par son mari, lui-même un hercule, ainsi que par deux de leurs filles, qui chantent et dansent entre les démonstrations de leurs parents.

Tous ces spectacles ont lieu face à la grande estrade de l'hippodrome. Une photographie, prise en 1896, nous montre des artistes de haute voltige se produisant sur un appareil primitif. À l'occasion, les exécutants sont nommés, surtout quand il s'agit de femmes. Des noms communs aux expositions de Québec, d'Ottawa et de Trois-Rivières nous laissent croire fortement qu'il s'agissait des mêmes personnes. Logiquement, il ne peut en être autrement et nous devinons qu'ils se produisaient aussi à Sherbrooke. Les directions de ces expositions étant toujours en relation, il semble légitime de penser que les bonnes adresses étaient notées et que les promoteurs new-yorkais préféraient envoyer leurs artistes au Québec à condition de pouvoir visiter plusieurs villes.

DES ACROBATES LORS DE L'ÉDITION INITIALE DE 1896



Cette photographie présente les appareils rudimentaires dont se servent trois acrobates qui amusent les spectateurs massés dans les estrades de l'hippodrome. Les hommes à gauche de l'installation sont peut-être les musiciens de la fanfare engagée pour distraire le public entre les numéros d'adresse. Au fond, à droite, on aperçoit le pavillon de l'industrie et, à gauche, le pavillon agricole du gouvernement du Canada.
SOURCE : Archives du Séminaire de Trois-Rivières, 0064-56-2.

Il y aura très peu de véritables cirques à l'Exposition avant le début des années 1960. Il n'existe pas de détails à propos des numéros d'éléphants d'un cirque du nom de Walter L., en 1903, alors que la publicité de l'édition 1909 met beaucoup l'accent sur un cirque du type « Épopée de l'Ouest américain », de la tradition lancée par Buffalo Bill : le *Robbin's Wild West*, avec ses vingt-huit chevaux et ses quinze acteurs. Le spectacle comprend des lancements de lasso par des cow-boys, des danses indiennes, l'élection d'un chef peau-rouge, des exercices de prouesses de chevaux et la reconstitution d'une attaque indienne contre les Blancs.

Nous trouvons la trace de deux ménageries, en 1911, dont celle du parc King Edward, de Montréal. Quant à l'entreprise foraine nommée, celle de *Francis Ferari's Carnival Company*, en 1913, elle est en grande partie constituée d'une ménagerie, Ferari étant un célèbre dompteur de fauves. Sous diverses raisons sociales, Ferari, seul ou avec son frère Joseph, parcourt le nord-est américain pendant tout le début du vingtième siècle. Sa compagnie a été engagée par l'Exposition de Toronto pendant dix années. Il s'agit donc d'un village forain important, « qui avec ses vastes et nombreuses tentes couvre un espace immense³⁵ ». Ferari allait mourir la même année, mais son épouse Emma fera survivre l'entreprise au cours des années suivantes et sera présente à l'Exposition de 1923.

Si la direction avait engagé une compagnie aussi réputée que celle de Ferari, il y a tout lieu de croire qu'au cours des éditions précédentes, d'autres entreprises foraines s'étaient arrêtées à Trois-Rivières. Il faut alors se fier aux indices trouvés,

³⁵ *La Patrie*, 20 août 1913, p. 4.

lesquels sont représentatifs d'éléments utilisés par les premiers forains américains. Rappelons des statistiques du chapitre précédent, à propos de l'éclosion des compagnies foraines : il y en avait 17 en 1902 ; 22 en 1903 et 46 en 1906. Il est donc peu probable que la direction de l'Exposition ait fait appel à une de ces compagnies en 1900, cette industrie n'en étant qu'à ses balbutiements. 1901 nous apparaît aussi impossible, à cause des problèmes de financement rencontrés par l'organisation et sa remise à une date aussi tardive que la première semaine d'octobre. Comme il n'y a pas eu de rendez-vous en 1902, nous croyons que 1903 est une date logique pour l'apparition d'une première compagnie foraine à Trois-Rivières, en se fiant au grand nombre de compagnies alors sur la route, mais aussi à celui d'amusements présents, ainsi que le statut d'exposition provinciale du rendez-vous de cette année-là, laissant deviner que la direction disposait de plus grands moyens financiers. De plus, nous trouvons, pour 1903, un rare témoignage à propos des tentes typiques des forains : « Les autres baraques n'étaient pas fameuses ; les femelles grasses ont été loin de plaire à tout le monde³⁶ ».

Les compagnies foraines de l'époque étaient des regroupements de concessionnaires, présentant des numéros très divers. Ainsi trouve-t-on un de ces concessionnaires, en 1897 : une tente de curiosités humaines. La preuve de ce genre de divertissement est rare : que deux autres mentions, hors celle précitée pour 1903 : l'une en 1911 et l'autre pour l'année précédente : « Comme c'est l'habitude [le jour de l'ouverture], les premiers rendus étaient les petits barnums qui ont pu réaliser d'assez jolis bénéfices avec leurs phénomènes, leurs baraques toutes colorées³⁷ ».

³⁶ *Le Trifluvien*, 28 août 1903, p. 4.

³⁷ *La Patrie*, 10 août 1910, p. 3.

Les jeux de hasard ne sont mentionnés qu'une seule fois, en 1905, mais cette activité faisait depuis longtemps partie de l'univers des concessionnaires forains. Nul doute que les visiteurs aient « tenté leur chance » pas seulement en 1905. Par ailleurs, un journaliste anonyme cite, pour 1909 : « une rue des nations qui traîne les carrefours depuis que les habitants de Chicago [...] se sont déclarés dégoûtés de cette lubricité³⁸ ». Il s'agit d'une tradition née avec l'Exposition de Chicago de 1893, alors que le *Midway Pleasance* présentait des villages folkloriques ou « anthropologiques » de peuples non occidentaux. Cette idée s'étant répétée au cours des expositions internationales suivantes, tout comme à Coney Island, les forains du temps ont vite compris que cet aspect attirait les foules. Il est fort possible que Trois-Rivières ait été visitée par une quelconque Little Egypt, d'autant plus que les danseuses étaient monnaie courante dans les compagnies foraines, comme en fait foi la description suivante d'un journal de Vancouver, lors de la première édition de l'exposition de cette ville, en 1910. Il y a de bonnes chances pour que l'univers forain décrit soit semblable à celui présent à Trois-Rivières à la même date : « Petrified women, sacrificial crocodiles from the sacred river Ganges ; [...] dusky negroes who dodge swiftly thrown baseballs [...] numerous Salome dancers, Spanish Carmens, [...] and chorus girls³⁹. »

Le journaliste anonyme de Vancouver ne mentionne qu'un manège : un carrousel. La plupart de ces mécaniques ne feront pas partie des unités foraines avant les années de la Première Guerre mondiale. Les deux seuls manèges démontables et

³⁸ *Le Bien Public*, 31 août 1909, p. 1.

³⁹ David Breen et Kenneth Coastes, *The Pacific National Exhibition. An Illustrated History*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1982, p. 12. Leur source : *Vancouver Daily News*, 16 août 1910 [s.p.]

facilement transportables étaient un carrousel et une grande roue. Si un carrousel est cité pour 1896, on ne trouve la mention suivante qu'en 1912, mais il est logique de croire qu'un tel objet faisait partie des compagnies foraines qui se sont arrêtées à Trois-Rivières. La grande roue n'est citée nulle part. On doit à W.-E. Sullivan, de la *Eli Bridges Company* (Illinois) d'avoir inventé la première grande roue légère et démontable⁴⁰. Commercialisée en 1900, elle est vite achetée par la plupart des entreprises foraines. Dans un tel cas, nous nous permettons de penser que les visiteurs de l'Exposition de Trois-Rivières aient pu s'enivrer du paysage vu à vol d'oiseau, à bord de ce manège.

Au cours des premières années de la décennie 1910, l'Exposition semble présenter les caractéristiques qui feront sa renommée : c'est un rendez-vous annuel qui sert avant tout au divertissement. « Le cirque et autres amusements sous les tentes ont dû faire de bonnes recettes, si l'on en juge par le nombre de leurs clients⁴¹ ». Cette réalité sera accentuée après 1915, alors que l'Exposition connaîtra un premier âge d'or, sous la gouverne d'une nouvelle administration : la ville de Trois-Rivières.

3.3)- 1916-1932 : Le Québec et Trois-Rivières en changement

Tous les historiens s'accordent à affirmer que la période s'étendant de la Première Guerre mondiale jusqu'aux sombres jours de la crise économique de la décennie 1930 voit le Québec beaucoup changer. D'agricole qu'elle était, notre société devient urbaine, ce qui, cependant, ne signifie pas que des éléments de la culture rurale ne subsistent pas, même en plein cœur des villes. Trois-Rivières, ainsi que les autres

⁴⁰ Geoff Weedon et Richard Ward, *Fairground Art. The Art Forms of Traveling Fairs, Carousels and Midways*, New York, Abbeville Press, 1981, p. 44.

⁴¹ *La Patrie*, 22 août 1912, p. 22. Le mot « Cirque » utilisé ici désigne plutôt le village forain. Les deux termes se confondent souvent, dans les articles de journaux.

municipalités de la Mauricie, symbolise on ne peut mieux ce changement. À la filature et aux deux usines de pâtes et papiers déjà nommés, il faut ajouter celle de la Canadian International Paper (1921) et celle de la St-Lawrence (1922). Entre 1921 et 1931, la population augmente de treize mille citoyens. Sous l'administration du maire Joseph-Adolphe Tessier, aussi député libéral, la ville se modernise rapidement et l'accent des élus se porte sur l'établissement d'industries. De 1913 à 1917, le nombre d'entreprises passe de 28 à 44 et l'évaluation industrielle de 1,17 à 5,33 millions de dollars⁴². L'Exposition de cette période est à l'image de ces bouleversements : plus urbaine et moderne, ce terme étant ici utilisé comme synonyme de progrès technologique. Le village forain offre davantage de manèges mécaniques et la dimension commerciale de l'Exposition se plaira à présenter des objets utilitaires issus de la grande industrie. Quant à la fréquentation, elle sera le reflet de cet essor démographique, ainsi que de celui de villes comme Shawinigan, Cap-de-la-Madeleine, Nicolet et Grand-Mère. De plus, pour attirer un public de plus en plus nombreux, l'Exposition ouvre le soir, à partir de 1916.

Durant cette période, la citée de Laviolette présente ses deux premiers journaux populaires : *Le Nouveau Trois-Rivières* et *Le Nouvelliste*. Les articles de ces journaux étant axés sur plusieurs aspects de l'Exposition, nous avons été plus à l'aise pour trouver des éléments dignes d'intérêt, d'autant plus que les rares archives de l'Exposition de Trois-Rivières se concentrent sur ces années.

⁴² François Roy, « Crépuscule d'un Rouge : J.-A. Tessier, maire de Trois-Rivières, et l'enquête Désy de 1920 », Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Trois-Rivières, 1988, p. 30.

La décennie 1920 est la première des grands succès pour l'Exposition. Le facteur déclencheur a été le changement dans l'administration de l'événement. En effet, le 18 novembre 1915, l'Association agricole du district de Trois-Rivières vend ses biens, terrains et bâtiments, à la ville de Trois-Rivières pour la somme de 75 000 \$. Dorénavant, une commission municipale, supervisée par le Conseil de Ville, organisera et administrera l'événement annuel. Le vote concernant cette décision est pris le 20 mars 1916, le même jour où la municipalité recevait une subvention provinciale de 75 000 \$ pour des travaux de rénovation du terrain. Ironiquement, un des opposants à la création d'une telle commission est le conseiller Joseph-Hector Vigneau, vétérinaire, qui deviendra le gérant de l'événement et assurément une figure importante de l'histoire de l'Exposition. Cette commission est et sera toujours composée des conseillers municipaux, comme membres honorifiques ou actifs.

Le terrain et les installations seront améliorés en 1916 et en 1917, car une seconde subvention provinciale, celle-ci au montant de 25 000 \$, est accordée en décembre 1916. Le fait que le maire Tessier fut député et ministre sous le gouvernement libéral de Lomer Gouin a certes aidé le Conseil de Ville, lui-même entièrement composé de libéraux, à obtenir ces sommes. Les éléments modifiés en 1916 sont : le pavillon de l'industrie, la plate-forme et la grande estrade de l'hippodrome, le poste de police et, enfin, le terrain est retouché. On construit aussi un poulailler et une autre écurie, ainsi que des locaux pour recevoir des restaurants. Ces nouveaux éléments s'ajoutent à ceux déjà en place : une maison pour le gardien, un bureau d'information, un autre d'administration, trois écuries, le bureau des propriétaires de chevaux, une porcherie, une bergerie, deux granges, six étables, un poulailler, deux boutiques, une maison de pension, une salle de toilettes, des locaux

pour les installations électriques et mécaniques, des clôtures, un aqueduc, en plus des deux pistes de l'hippodrome. Parmi les améliorations de 1917 : une autre écurie, l'agrandissement de la porcherie et de la bergerie, ajout d'un poulailler. Pour sa part, le bureau d'administration sera agrandi en 1918 et un rudimentaire losange de baseball est installé, en 1920, mais qui servira peu aux activités de l'Exposition. Enfin, plus tardivement, en 1930, on construit une autre étable, les écuries sont transformées et le système d'éclairage est renouvelé, tandis qu'en 1930 et 1931, il est question d'un aréna et d'une piscine, projet qui prendra forme un peu plus tard au cours de cette décennie.

Il s'agit de rénovations et de changements majeurs. L'objectif visé par le Conseil municipal est de présenter une exposition annuelle aussi prestigieuse que celles de Québec et de Sherbrooke, afin d'obtenir de plus importantes subventions. La somme accordée par le gouvernement provincial était de six mille dollars, entre 1916 et 1921. Les montants ne seront jamais stables par la suite, mais le chiffre sera toujours supérieur. Le sommet atteint est celui de quinze mille dollars, en 1928. La même année, Québec et Sherbrooke recevaient une somme moindre : dix mille dollars. L'Exposition de Trois-Rivières est reconnue comme un événement de classe A, par le gouvernement provincial en 1920 et par le fédéral en 1922. Au cours de cette dernière année, il n'y avait que quatre expositions de classe A, au Québec : Sherbrooke, Québec, Valleyfield et Trois-Rivières. Tout ce travail administratif est en grande partie l'œuvre de Joseph-Hector Vigneau.

Le vétérinaire Joseph-Hector Vigneau était déjà un citoyen apprécié, lorsqu'il prend la direction de l'Exposition. Né à Saint-Célestin en 1875, Vigneau est un jeune

diplômé quand il s'installe à Trois-Rivières en 1898. Nous ne savons guère en quelle année il fut associé pour la première fois à l'Exposition mais, en 1910, nous avons trouvé sa trace parmi les noms des juges des courses de l'hippodrome, tout comme nous avons croisé une photographie nous le présentant octogénaire, en 1959, dans le rôle de juge agricole. Il pose en compagnie d'une jeune rurale et de son poney. Du fait, Joseph-Hector Vigneau, à son décès en 1972, à l'âge de 97 ans, est présenté comme « Le plus grand ami des chevaux⁴³. » Écuyer, Vigneau était si réputé avec ces bêtes que les ministères de l'Agriculture au fédéral et au provincial avaient fait appel à ses services pour sélectionner les chevaux aptes à former la cavalerie de l'armée canadienne au cours des années de la Première Guerre mondiale. Il fut conseiller municipal au cours de la décennie 1910. Si les photographies nous le présentent comme un citoyen à l'air sévère, Joseph-Hector Vigneau était réputé pour sa bonne humeur et pour son esprit souvent taquin.

Avec un budget plus imposant, des installations neuves ou rénovées, Vigneau et son équipe pouvaient se permettre de consacrer plus d'argent aux trois aspects principaux de l'Exposition, ainsi qu'à la publicité. Cette dernière est souvent dynamique et met l'accent sur le plaisir que le public peut rencontrer, ce qui tranche beaucoup avec la sobriété et le sérieux de la publicité pour la période 1896-1915. Le but consiste à faire connaître l'Exposition à un large public. Par exemple, de 1924 à 1927, on peut voir de la publicité dans les journaux de La Tuque, de Huntingdon, de Saint-Hyacinthe, d'Arthabaska, de Drummondville, de Joliette, dans deux publications de Shawinigan, de Sorel et de Sherbrooke, tandis que la population de Québec en note dans trois publications et que les journaux et revues *La Presse*, *La Patrie*, *Le Canada*,

⁴³ *Le Nouvelliste*, 15 avril 1972, p. 4.

The Star, *The Gazette* et *Le Bulletin des Agriculteurs*, de Montréal, informent le public des activités de la foire trifluvienne. Notons que ces journaux montréalais sont tous des médias dits populaires, de presse à grand tirage. Pour la seule année 1924, 724 \$ sont consacrés à cette publicité.

Les résultants sont probants : de 1916 à 1927, l'Exposition compte, en moyenne, près de 40 000 entrées. Un record de fréquentation est établi en 1920, avec 74 513 entrées. « Les hôtels regorgeaient de visiteurs⁴⁴ ». L'éclatant succès de cette édition se reflète sur le plan économique : c'était la première fois de son histoire que l'Exposition rencontrait un profit, du montant de 2 680 \$. Par la suite, l'administration retrouvera son traditionnel déficit, ce qui soulèvera l'ire de l'administration municipale. Déjà, en 1920, il avait été question que le Conseil de Ville abandonne l'organisation de l'événement. La rumeur renaît en 1923, l'année où l'Exposition fête son jubilaire. Le journaliste Joseph Barnard souligne :

Il nous semble que l'idée de mettre fin à l'Exposition trifluvienne n'est pas désirable. Avant d'en venir à cette extrémité, il faudra nous démontrer d'une façon probante que la tenue régulière d'une Exposition agricole et industrielle est absolument impossible aux Trois-Rivières, alors qu'elle est possible à Québec, à Ottawa, à Toronto et qu'elle est devenue un succès à Sherbrooke⁴⁵.

En réalité, ce problème se répétera très souvent au cours de l'histoire de l'Exposition. Malgré les déficits administratifs, l'événement annuel a des répercussions économiques dans beaucoup de secteurs du Trois-Rivières métropolitain, tels les commerces, le transport, l'hôtellerie, les restaurants, etc.

En 1928, on note un important changement dans l'horaire, alors que le public peut maintenant se rendre à la foire la fin de semaine. Tout laisse croire que

⁴⁴ *Le Trifluvien*, 27 août 1920, p. 1.

⁴⁵ *Le Bien Public*, 21 août 1923, p. 1.

l'administration avait déjà désiré que l'Exposition soit ouverte au cours de cette période, moment idéal pour attirer encore plus de visiteurs de l'extérieur, à cause des congés du samedi et du dimanche. Cette idée donnera lieu à un débat typique de la décennie 1920, alors que le clergé s'oppose à des amusements le dimanche. Cette polémique a touché à peu près tous les domaines des divertissements de l'époque, comme le cinéma et le théâtre, sans oublier l'épineux problème du travail en usine le jour du Seigneur. Nous voyons là l'effet de l'urbanisation du Québec, du passage d'une société rurale à une société industrielle, alors que le clergé catholique a du mal à faire face à cette situation hors de son contrôle.

Signalons, au départ, que la municipalité a adopté, en 1911, un règlement interdisant les amusements payants dans des lieux publics le dimanche et qu'il est toujours en force au cours des années 1920. Le 31 août 1916, l'évêque se plaint, dans une lettre adressée au Conseil, des amusements de la compagnie foraine : « N'avait-on pas le chagrin d'apprendre que dans 2 ou 3 tentes à annonces suggestives, il se passait des choses que réprovoque la morale⁴⁶ ». En 1921, d'après le conseil plénier de Québec, l'évêque écrit aux élus pour lui signaler « qu'il soit décidé que le conseil n'accorde plus l'usage du terrain de l'exposition [...] pour des amusements payants le dimanche⁴⁷. » Le 6 septembre de cette même année, les conseillers ajoutent au règlement d'origine la mention du terrain de l'Exposition, afin de satisfaire les autorités cléricales. Mais la décision se voit renversée en 1928 et l'Exposition est maintenant ouverte le dimanche, et les divertissements du village forain demeurent

⁴⁶ Archives de l'Hôtel de Ville de Trois-Rivières, boîte 553.

⁴⁷ *Ibid*

payants. Ce jour venu, le chanoine Boulay, desservant à la cathédrale, communique aux fidèles l'interdiction de se rendre à l'Exposition :

Malgré la défense des Évêques, portée au concile plénier et bien que cette défense ait été rappelée l'hiver dernier, les portes de l'exposition seront ouvertes cet après-midi. Cela semble être un défi à l'autorité religieuse et à la conscience chrétienne. C'est pourquoi, ce matin, au nom du bon Dieu et au nom de l'Église dont vous êtes les enfants, j'invite ceux qui auraient eu l'intention de se rendre à l'exposition, de faire généreusement le sacrifice de ce petit plaisir. Soyez convaincus que le bon Dieu saura vous en récompenser, si vous le faites [...] sans récriminer⁴⁸.

Il est dommage de ne pas avoir le chiffre de l'assistance de ce dimanche pour s'assurer que l'ordre a été bien suivi. Mais nous en doutons, car nous croyons que la teneur des lettres pastorales et des ordres des curés ne se mariaient peut-être pas toujours avec la réalité de la population. L'année suivante, la situation demeure la même, malgré une résolution du Conseil des Syndicats nationaux, qui avait écrit à la municipalité pour demander l'entrée gratuite sur le terrain et la fermeture du village forain le dimanche. « C'est lui [le Conseil de Ville] qui est responsable de la violation de la loi dominicale. Il l'a été l'an dernier ; il le sera cette année. [...] Il contrariera [...] l'immense majorité de notre population⁴⁹ », de se plaindre Joseph Barnard, du *Bien Public*. La lutte cléricale se poursuit et, en 1930, la municipalité fait une concession, en permettant l'entrée gratuite le dimanche. En 1932, la victoire est totale, puisque le village forain est prié de ne pas offrir ses amusements : « L'Église cherche à supprimer ces amusements payants le dimanche et nos membres du conseil [de ville] ont décidé de se soumettre ainsi à un désir des autorités religieuses⁵⁰ ». On ne badinait pas avec le clergé trifluvien.

⁴⁸ *Le Bien Public*, 21 août 1928, p. 1.

⁴⁹ *Le Bien Public*, 15 août 1929, p. 1.

⁵⁰ *Le Bien Public*, 22 août 1932, p. 3.

Cette décision, prise en 1932, arrivait à un très mauvais moment, alors que les dettes de la compagnie de l'Exposition devenaient de plus en plus lourdes, si bien que le Conseil municipal laissera tomber l'événement. La crise économique, très dure à Trois-Rivières entre 1930 et 1932, n'aidait en rien. En effet, 32 000 emplois sont perdus au cours de cette période. Les recettes aux barrières avaient été de 18 879 \$ en 1929 et de 10 511 \$ en 1931. Cette dernière année, la direction rencontre un déficit de 30 584 \$ et un autre de 28 036 \$, lors de l'édition suivante. De plus, la subvention du gouvernement provincial avait été de 15 000 \$ en 1928 pour passer à 7 000 \$ en 1931. L'abandon paraissait plus qu'inévitable. Le premier âge d'or de l'Exposition de Trois-Rivières se terminait en catastrophe.

Avant de passer à un survol des trois principaux éléments de l'Exposition, signalons que le premier événement social perturbateur de cette période, la guerre 1914-18, a eu peu d'effet sur le déroulement du rendez-vous annuel. Breen et Coastes nous indiquent : « Ottawa was quick to recognize the fair's potential as a moral booster and publicist for the war effort⁵¹ ». Cette remarque, à propos de l'Exposition de Vancouver, est certes valable pour les foires du Québec. À Québec même, en 1916, le public peut visiter une tranchée, comme celles utilisées par les soldats canadiens en Europe. Sur le programme officiel de l'Exposition 1917 de Trois-Rivières, on peut voir un paysan à l'allure fière, la bêche à la main, avec une maison et une belle grange derrière lui, le tout auréolé d'un arc-en-ciel, avec l'indication : « Le patriote sur lequel le Canada peut compter ». L'inscription étant bilingue, il y a tout lieu de croire que ce dessin était une gracieuseté du gouvernement canadien et qu'il a été utilisé pour plusieurs expositions. Une publicité dans la même veine avait été vue en 1915 à

⁵¹ David Breen et Kenneth Coastes, *op. cit.*, p. 49.

Vancouver, alors que le public pouvait remarquer un soldat, l'arme à la main, défendant le terrain d'une exposition agricole. Malheureusement, nous n'avons pas trouvé de preuve de démonstrations militaires ou patriotiques pendant l'Exposition de Trois-Rivières. Mais à Vancouver, tout comme à Québec, il y avait un stand d'information de l'armée canadienne dans les pavillons industriels. La même stratégie a sûrement été utilisée à Trois-Rivières.

Comme moment de transition vers des faits plus spécifiques des expositions de cette période, un journaliste du *Trifluvien* témoigne de l'aspect festif et positif prédominant dans la ville en 1920 :

La coquette cité trifluvienne est assiégée de tous côtés par des milliers de visiteurs désireux d'applaudir l'essor des agriculteurs, des industriels et des commerçants (...) Partout, c'est la féerie. L'atmosphère retentit des fanfares bruyantes, des cris des annonceurs de représentations du midway, des notes stridentes et du bruit des machineries. Des flots de lumière monte la foule gaie qui par ses éclats [...] atteste la joie de vivre⁵².

Malgré une nette tendance de l'équipe de Joseph-Hector Vigneau à vouloir faire de l'Exposition un parc d'amusement et une vitrine pour l'industrie et le commerce local, l'agriculture n'est pas du tout délaissée par la direction. Au contraire, elle sera autant présente qu'au cours des années antérieures. La Première Guerre mondiale avait donné avantage aux ruraux qui produisaient selon une optique industrielle, alors que l'urbanisation du Québec de la décennie 1920 les invite à vendre de plus en plus aux marchés urbains. Dans ce sens, une exposition régionale comme celle de Trois-Rivières s'avère d'une grande utilité économique pour les cultivateurs afin de conclure des affaires.

⁵² *Le Trifluvien*, 27 août 1920, p. 1.

Mais l'Exposition est-elle toujours au service des ruraux de la région ? Ce bel idéal des premiers jours semble chose du passé, alors que des éleveurs ontariens (Oshawa) se joignent à ceux des Maritimes (Charlottetown) et de plusieurs centres du Québec pour participer et gagner des prix. Les moyens dont ils disposent pour acheter et entretenir des bêtes superbes ne sont pas tout à fait les mêmes que ceux d'éleveurs plus modestes de la Mauricie. Une remarque journalistique de 1932 nous informe de la situation qui prévalait au cours de la décennie 1920, alors que des ruraux raflaient des prix grâce à « des troupeaux constitués à coups de milliers de piastres [...] Nous n'avons pas assisté [...] à l'arrivée d'exposants millionnaires venant des autres provinces chercher les prix des cultivateurs du troisième rang⁵³ ». Nous avons trouvé, parmi les gagnants de prix, des éleveurs et cultivateurs de Saint-Hyacinthe, de Cap Rouge, de Repentigny, de Lachine, plusieurs des Cantons de l'Est, quelques uns de l'actuelle Montérégie. En 1920, des trains spéciaux sont réservés par « un grand nombre d'agriculteurs du Nouveau-Brunswick [qui ont] fait leurs inscriptions dans les concours de bestiaux⁵⁴ ». Dans ce même ordre d'idées, un agriculteur de West Shefford (future ville de Waterloo, dans les Cantons de l'Est) témoigne de la qualité de l'aspect agricole de l'événement trifluvien, tout en laissant deviner son expérience dans plusieurs expositions :

Je considère [...] que l'Exposition des Trois-Rivières est absolument « up to date », avec la meilleure des gérances, et porte une aussi bonne liste de prix et d'aussi beaux exhibits que n'importe quelle autre exposition. L'installation est aussi des plus satisfaisantes [...] À mon point de vue, l'Exposition des Trois-Rivières l'emporte sur celle de Québec [...] Vous avez un meilleur terrain, des conditions hygiéniques meilleures, une attention plus prompte est donnée aux exposants⁵⁵.

⁵³ *Le Nouvelliste*, 22 août 1932, p. 3.

⁵⁴ *Le Bien Public*, 19 août 1920, p. 4.

⁵⁵ *Le Nouvelliste*, 25 août 1922, p. 1.

La situation se rétablit en faveur des ruraux de la Mauricie avec les trois premières éditions des années 1930, bien qu'on y trouvât des exposants venus des comtés de Joliette, de Montclam et de l'Assomption.

La tradition de la parade des animaux primés se poursuit, ainsi que le jugement des meilleures bêtes et produits. Beaucoup de ces prix sont attribués par des commerçants ou des organismes locaux, et souvent par des banques. Le montant des récompenses varie de cinq à vingt-cinq dollars, sans oublier les coupes, les rubans et les « diplômes ». Pour l'anecdote, mentionnons qu'Adélar Godbout, futur premier ministre du Québec et agronome de profession, sera l'un des juges au cours des éditions de 1923 à 1925.

Les animaux présents sont ceux de la race ovine (400, en 1928), chevaline (150, toujours en 1928), alors que les bovins sont au nombre de 300. De nouveau en 1928, les volailles dominant avec 800. L'industrie laitière (lait, beurre et fromage), très développée au Québec, est de la partie. Nous trouvons des sections consacrées aux fruits et légumes, aux grains, mais aussi à l'apiculture. À chaque année, les ministères de l'agriculture du fédéral que du provincial présentent leurs stands d'informations dans le pavillon de l'industrie. Enfin, la compagnie Ford complète le tableau de 1928 par une démonstration de la machinerie agricole dernier cri.

C'est aussi au cours de cette période, précisément en 1919, qu'apparaît un nouvel organisme, qui sera présent dans toutes les futures éditions, jusqu'aux années 1970 : les cercles des fermières. Cependant, rappelons que les femmes n'avaient jamais été exclues des foires antérieures et qu'elles ont pu exposer leurs produits artisanaux au dernier étage du pavillon octogonal du gouvernement fédéral.

Toujours dans le domaine de l'artisanat rural, notons la présence, en 1930, d'une collection parrainée par le ministère de l'Agriculture sur l'art paysan étranger. Les visiteurs ont pu alors apprécier des produits de la Roumanie, de Russie, d'Italie, du Maroc, de l'Espagne, de l'Égypte, de la France, de l'Inde, de Java, ainsi que des artefacts de la tribu amérindienne Najavo, de l'État américain de l'Arizona. Il s'agit de la première « ouverture sur le monde » de l'Exposition de Trois-Rivières.

Pour annoncer l'Exposition de 1924, la direction fait appel à un symbole souvent utilisé dans la presse locale de l'époque : une femme. Mais, au premier coup d'œil, on remarque peu que cette femme est le symbole de la fertilité agricole, tant elle est entourée de signes industriels : un train, des tours électriques, une usine, un bateau dans un port, sans oublier deux hommes, avec des masses à la main. Le texte qui accompagne cette publicité vante l'utilité de l'Exposition au point de vue industriel et commercial :

L'exposition fournit à l'industriel un superbe médium d'annonce. C'est le contact direct avec l'acheteur possible. La marchandise est mise en pleine valeur. Elle n'est pas offerte passagèrement : elle demeure là une semaine et la clientèle y revient souvent. Ces visites répétées ne sauraient manquer de produire leur effet⁵⁶.

Gilles Beaudoin, ancien maire de Trois-Rivières, était enfant au cours de la décennie 1920. Ses parents, commerçants, tenaient un kiosque à chaque année. Son témoignage indique bien l'impact du pavillon de l'industrie sur le commerce, ainsi que l'importance de la fréquentation de ce lieu :

Durant tout le temps de l'Expo, les bonnes affaires se traitaient sur le coteau. Tous les agriculteurs et les visiteurs venus des quatre coins de la région profitaient de leur passage à l'Expo pour venir bâcler une bonne affaire. Une vraie place du marché [...] Pour la famille, les choses allaient fort bien. On vendait jusqu'à 90 poêles⁵⁷.

⁵⁶ *Le Nouvelliste*, 21 août 1924, p. 3.

⁵⁷ *Le Nouvelliste*, 1 août 1979, p. 13.

Les objets exposés et mis en vente diffèrent peu de ceux de la période précédente. Ce sont des biens de consommation pour le confort de la maison, des vêtements ou de l'outillage. Cependant, il faut ajouter une caractéristique importante aux objets ménagers : ils étaient électriques. En effet, c'est à l'Exposition du temps que bien des citadins et des ruraux ont pu admirer leurs premiers poêles électriques, ainsi que des réfrigérateurs. Un autre objet très présent au cours de ces années est l'automobile, si bien qu'on lui consacre un coin particulier baptisé Salon de l'auto, sous un chapiteau adjacent au pavillon de l'industrie. La fascination pour ce moyen de locomotion transparaît beaucoup dans les nombreux articles consacrés à cette période de l'Exposition.

Hors les commerçants, qu'il serait laborieux de nommer, l'aspect industriel de l'événement se manifeste aussi par la présence imposante de stands d'usines, représentant la nouvelle réalité de Trois-Rivières et du Québec. Aux exposants d'acier, de béton, de ciment et de machinerie lourde, confirmons des noms familiers à plusieurs générations de Trifluviens : Canadian International Paper, Wabasso, Wayagamack, Canada Iron, Consolidated Paper, sans oublier le Canadien Pacifique et l'École de Papeterie de Trois-Rivières. Les années 1920 seront les seules décennies où l'industrie machiniste sera aussi présente à l'Exposition.

Le prix de location d'un espace pour le temps de l'Exposition est de vingt-cinq dollars. En dernier lieu, signalons que l'aspect compétition entre participants, si typique des expositions internationales, demeure toujours de mise au cours de la période 1916-1932. Les gagnants se méritent de simples coupes et médailles, qui sont

attribuées par des exposants à des confrères, selon différentes catégories, comme la plus belle présentation d'un kiosque ou le meilleur produit manufacturé localement.

Le cirque arrivant avec toute sa mécanique, ses instruments de travail, ses curiosités et ses esclaves nègres vient combler le vide qui lui était réservé. Bientôt, tout un village de tentes se dresse comme par magie et attend les visiteurs qui y trouveront les plaisirs les plus variés et les plus bizarres⁵⁸.

Du point de vue divertissements, la période 1916-1932 se révèle très riche. C'est un temps où les manèges mécaniques viennent se superposer aux spectacles sous les tentes. Une rare photographie de l'époque⁵⁹, datant de 1925, nous indique surtout l'aspect condensé du village forain. Nous y avons compté approximativement une vingtaine de tentes, dont trois géantes, côte à côte, consacrées aux curiosités humaines et animales, et sans doute à des petits numéros d'habileté, comme les lanceurs de poignards et avaleurs de feu. Les forains doivent toujours s'installer sur le boulevard qui longe la piste de course et mène vers les pavillons agricoles et industriels. Un espace particulier pour les manèges est assigné, près des restaurants. Bref, pour se rendre voir les animaux ou les commerçants, le public doit nécessairement traverser le village forain, ce qui provoque de vives protestations de la part de l'élite, si bien qu'en 1931, les organisateurs consentent à le déplacer vers le fond du terrain, en retour d'une somme de sept cents dollars de compensation aux forains.

La répartition des spectacles se fait de la même manière que pour la période précédente : la direction engage des artistes qui se produisent face à la grande estrade de l'hippodrome, en plus d'une compagnie foraine. Pour les artistes, le docteur Vigneau fait appel à trois agences : celle de Mayerhoff, de New York (mais qui a un

⁵⁸ *Le Nouvelliste*, 22 août 1932, p. 4.

⁵⁹ Alain Gamelin, René Hardy, Jean Roy, Normand Séguin et Guy Toupin, *Trois-Rivières illustrée*, Trois-Rivières, La Corporation des fêtes du trois cent cinquantième anniversaire de Trois-Rivières, 1984, p. 209.

bureau à Sherbrooke) celle de Frank Melville, toujours de la même ville, et, à partir de 1926, celle de Wirth & Hamid, nouveau nom de l'agence Melville, fusionnée avec le promoteur George Hamid, un nom qui deviendra familier aux amateurs de divertissements de l'Exposition pendant de nombreuses années. Ces compagnies offrent aussi leurs artistes aux expositions de Québec, de Sherbrooke et d'Ottawa. Chaque printemps, ils écrivent à la direction pour faire connaître les numéros qui seront disponibles. Un contrat est envoyé, au début de l'été. Trois exemplaires de ces correspondances nous permettent de connaître les prix payés pour ces éléments : 1 850 \$ pour cinq numéros, en 1920 ; 2 250 \$ pour le même nombre, en 1923. Ce dernier contrat est valide pour cinq jours et cinq soirs. Habituellement, ces artistes présentent leurs numéros jusqu'à dix fois dans la même journée. Les exécutants, ou ceux qui font partie d'un numéro, sont payés, en 1922, entre 175 et 350 dollars pour la durée du contrat. Il s'agit, comme au cours de la période 1896-1915, de démonstrations issues du monde du cirque, tels des trapézistes, équilibristes, contorsionnistes, comédiens, dresseurs de chiens savants, etc. En 1919, les artistes engagés ne se présentent pas, préférant demeurer à Montréal aux fêtes du centenaire Cartier, « refusant par le fait même leur concours aux amusements du Midway⁶⁰ ».

Quant aux compagnies foraines, contrairement aux années de la période précédente, elles sont nommées dans les journaux de la décennie 1920, ce qui nous permet de savoir qu'il ne s'agissait pas de petites entreprises. Celle de 1916, dont nous ne possédons cependant pas le nom, emploie quatre cents personnes et est arrivée par un train de vingt-six wagons. Celle de Polack Brothers, en 1920, compte quarante-deux wagons. L'événement a marqué la mémoire du jeune Gilles Beaudoin :

⁶⁰ *Le Trifluvien*, 22 août 1919, p.1

L'une des meilleures attractions n'était [...] pas à l'Exposition... C'était l'arrivée par le train du grand cirque. Toute la rue Champflour était alors paralysée. Des milliers d'enfants s'y entassaient. [...] Petit Gilles s'en souvient bien, car papa et grand-papa faisaient commerce sur la rue Champflour⁶¹.

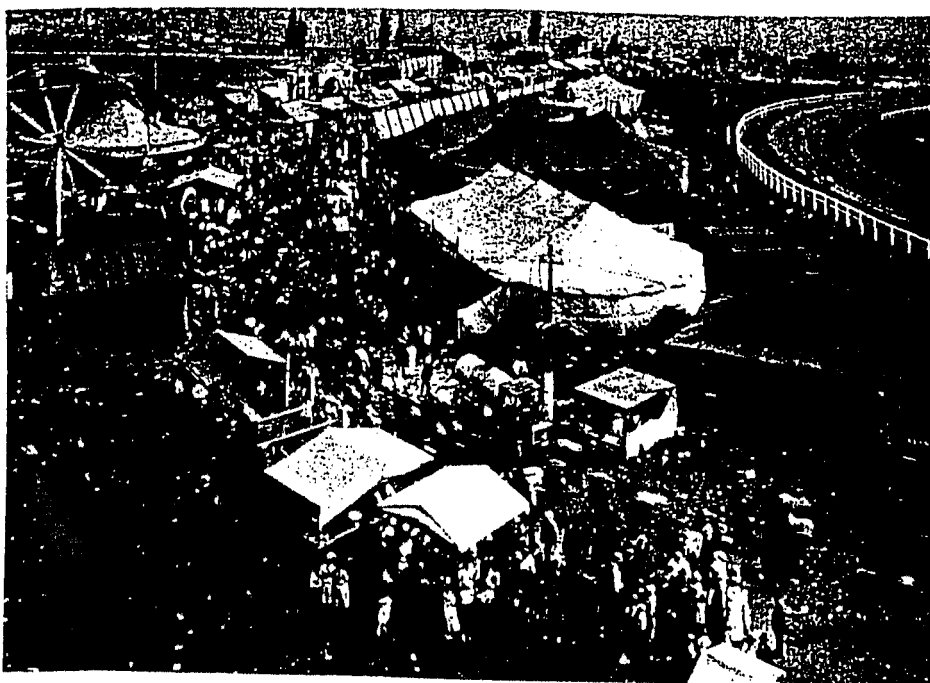
En 1920, l'année des plus grands succès, il y a même deux compagnies foraines. Entre 1920 et 1929, la direction fait appel à huit entreprises différentes. Ceci peut indiquer l'insatisfaction pour l'une ou pour l'autre de ces compagnies, ou simplement que Joseph-Hector Vigneau recevait de multiples offres. Pour le public, il s'agissait plus ou moins de l'assurance d'une variété, car ces gens avaient beaucoup en commun : les tentes de curiosités, les jeux d'adresse et les manèges mécaniques. Certaines de ces compagnies auront une longue vie, comme celle de Sheesley (1912-1944) et de Miller Brothers (1920-1940). Au cours des années 1930, la compagnie Bernardi est appelée à amuser les visiteurs. Dans le contrat signé en 1931, Bernardi promet « no gambling for money, no immoral shows⁶² ». Selon les autorités du temps, la promesse ne sera pas tenue.

Au cours des années 1920, les danseuses sont à la mode chez les forains américains. Nous n'en sommes plus au modèle exotique de Little Egypt, mais bien à des chorégraphies plus contemporaines. La compagnie Brown & Dyer, appelée en 1921, se spécialisait dans ce type de spectacles, avec ses *Charleston Dancers*, ses *Black Bottom Dancers*, synonymes de l'ère de l'effervescence du jazz, et, dans un style plus Broadway, ses *All Girl Revue*, bien que l'exotisme survît toujours, avec des *Oriental Fantasy Girls*. L'usage étant commun à plusieurs compagnies, nous ne doutons pas que ces gens aient présenté des spectacles semblables. Par exemple, en 1926, Miller Brothers propose des danseuses de plusieurs pays du monde, sans oublier ses plongeuses spectaculaires.

⁶¹ *Le Nouvelliste*, 1 août 1979, p. 13.

⁶² Document non répertorié des Archives de la Ville de Trois-Rivières.

LE VILLAGE FORAIN DE MILLER BROTHERS, EN 1925



Hors une grande roue et un carrousel (derrière le précédent manège), on remarque surtout une grande quantité de tentes. Les quatre premières, de petite dimension et au premier plan, semblent être un restaurant et trois stands de jeux d'adresse. À droite, on aperçoit la piste de course. La foule est dense.

SOURCE : Gamelin, Alain et al., *Trois-Rivières illustrée*, p. 209.

Les courses de chevaux demeurent un grand attrait, sans doute pour un public plus âgé, craintif de s'éreinter dans un manège. En 1918, elles rapportent 2 970 \$ à l'organisation, alors que les spectacles présentés en face de l'hippodrome montrent un profit de 2 127 \$. D'autres sports sont aussi présents, dont des parties de baseball en 1920, 1923 et 1925. Plus particulière encore a sans doute été la partie de polo en automobile, en 1922. En 1932, le public est invité à participer aux activités sportives. Il y a un marathon entre Pointe-du-Lac et le terrain de l'Exposition, sans oublier des compétitions telles le lever du poids, le souque à la corde, des parties de balle molle, de la lutte, des démonstrations de force et des courses, dont certaines sont ouvertes aux femmes.

Les années 1920 sont celles de « fous des airs » et les démonstrations d'aéroplanes deviennent courantes. En 1920 et en 1930, le public est même invité à prendre place dans un avion, même si le prix demandé pour l'aventure, en 1920, nous paraît exorbitant : dix dollars. En 1923 et 1924, la montée d'un ballon à air comprimé, avec saut en parachute, fait un retour à l'Exposition et, signe des temps, c'est une femme qui en est la vedette : miss Gordon. Dans un domaine plus traditionnel, la fanfare de l'Union Musicale ne rate jamais une édition. S'y ajoutent parfois les fanfares de Grand-Mère, de Saint-Hyacinthe, de l'école de La Salle et du séminaire Saint-Joseph. En 1920, on présente un divertissement inédit : un spectacle de jets d'eau et de lumières. Enfin, le public peut apprécier des expositions canines, en 1919 et 1920.

3.4) 1933-1945 : Désillusions et espoirs

La période 1933 à 1945 de l'histoire de l'Exposition en est une en dents de scie, reflétant l'incertitude qui régnait sur la société québécoise de l'époque, aux prises avec une grave dépression économique et les privations du temps de la Seconde Guerre mondiale. Mais toutes ces années nous indiquent surtout que plusieurs organismes, ainsi que la population, tenaient beaucoup à ce rendez-vous annuel.

La rumeur de l'abandon de l'Exposition avait plané avant et pendant le déroulement de l'édition 1932, comme en fait foi un commentaire de François Lajoie, président de la Chambre de Commerce, publié en juin 1932, arguant que la cessation serait néfaste pour le commerce de la ville. L'homme termine son article par une critique de l'administration municipale :

Nous nous rappelons facilement de plusieurs items de \$6000 et plus qui ont été jetés à l'eau par le Conseil de Ville, avec des effets bien moins salutaires, et à bien moindre profit, que la perte additionnelle qu'on envisage avec la tenue de l'Exposition⁶³.

Néanmoins, les discussions sur cette question, autour de la table du Conseil, trouvent leur aboutissement le 6 septembre 1932, alors que le conseiller municipal Jos Lamarche propose de fermer le bureau de l'Exposition et de congédier son personnel. Sa suggestion est adoptée à l'unanimité, le 19 septembre :

Attendu qu'il n'est pas certain que le conseil tiendra une exposition en 1933 et que si toutefois il devait s'en tenir une, il faudrait une organisation nouvelle. Attendu que le bureau de l'Exposition est une source de dépenses qui doivent être épargnées dans les circonstances où se trouve la Cité [la crise économique et un grand nombre de chômeurs], il est proposé par Jos Lamarche et secondé par Wellie Poisson qu'à compter du 1^{er} novembre 1932, le Bureau de l'exposition soit fermé et en conséquence les services de ses officiers et des employés de ce bureau ne seront plus requis à cette date⁶⁴.

⁶³ *Almanach trifluvien*, juin 1932, p. 192.

⁶⁴ Archives du Conseil municipal de la Ville de Trois-Rivières, volume des séances, 1932, [s.n.]

Nous n'avons malheureusement pas trouvé de réaction face à cette décision, sinon celle des exposants agricoles qui indique surtout l'importance que cette classe sociale accordait à l'événement. Le 28 mars 1933, la Société d'agriculture de Berthier écrit au Conseil de Ville pour savoir si elle pourrait organiser l'Exposition de 1933. La réponse négative mentionne, entre autres, que la municipalité désire améliorer le terrain en vue des fêtes du tricentenaire de Trois-Rivières, en 1934. Peu de temps après, c'est-à-dire le premier mai, la Société d'agriculture du comté de Trois-Rivières et l'Association trifluvienne avicole répètent la même demande. Cette fois, le Conseil tend l'oreille et accepte de prêter le terrain gratuitement, à certaines conditions. Les deux premières sont l'écho des luttes cléricales évoquées un peu plus haut : le dimanche, l'entrée devra être gratuite et il n'y aura pas de village forain ou de spectacles payants. De plus, les élus exigent que le prix d'entrée soit de vingt-cinq sous, que les chômeurs, leurs épouses et leurs enfants soient admis gratuitement le lundi, que les enfants de moins de douze ans, en tout temps, ne paient pas leur entrée s'ils sont accompagnés de leurs parents. Enfin, les deux sociétés devront payer le personnel de la ville qui travaillera pendant l'Exposition (par exemple : les gardiens, le service d'entretien des bâtiments, etc.)⁶⁵.

La réunion des deux sociétés adopte le nom de la Commission d'exposition du comté de Trois-Rivières. Bref, nous assistons à un retour à l'idée de 1895, mais cette fois, ce ne sont pas des notables de la ville qui veulent s'impliquer dans le monde agricole, mais bel et bien des hommes dont les métiers sont liés au monde rural. En effet, on y trouve deux agronomes et trois fonctionnaires du département d'agriculture

⁶⁵ Les informations de ce paragraphe ont été trouvées dans diverses correspondances des Archives de l'Hôtel de Ville de Trois-Rivières, boîte 553.

du gouvernement fédéral. La municipalité est représentée par des titres honorifiques et, de 1933 à 1937, elle prêtera son concours en donnant mille dollars par année à cette commission. Nous ne doutons pas que ces gens, ainsi que ceux du comté de Berthier, avaient déjà été impliqués dans l'aspect agricole de l'Exposition. Cette commission organisera les éditions de 1933 à 1937, et prêtera son concours à une nouvelle administration, en 1938 et 1939. Fait plus qu'intéressant, en 1937, l'Exposition connaîtra un déficit de trois sous, indiquant que les ruraux ont administré l'événement avec rigueur, malgré une époque économiquement difficile.

La première foire organisée par ces nouveaux administrateurs demeure la plus curieuse de notre évocation. En effet, cette édition de 1933, très modeste, est si concentrée sur les localités près de Trois-Rivières qu'elle sera ignorée dans les journaux des années subséquentes. Comme elle ne représentait pas un grand rassemblement d'exposants, cette édition ne pouvait être dans la lignée des précédentes pour les journaux du temps. On trouve même, dans un article du *Nouvelliste* de 1939⁶⁶, la mention qu'il n'y a pas eu d'exposition en 1933, erreur reprise par Jean-Marie Houle, dans la revue *Images de la Mauricie* (Juillet 1980). Cette édition de 1933 était bel et bien la trente-cinquième, alors que dans les journaux du temps, c'est plutôt celle de 1934 qui est annoncée comme telle. L'erreur n'a jamais été corrigée. Dans le cadre de cette étude, nous respecterons le dénombrement officiel et considérons l'édition 1933 comme la trente-cinquième... entre parenthèses !

Le Conseil de Ville exige de connaître la programmation prévue par les nouveaux dirigeants. Ce qu'ils révèlent n'a rien de renversant : exposition d'animaux

⁶⁶ *Le Nouvelliste*, 18 août 1939, page 3 du supplément.

de toutes races, de légumes et de grains, d'ouvrages domestiques. Les conseillers préféreraient qu'il n'y ait pas de forains, mais cette recommandation ne sera pas écoutée, bien que les divertissements présents en 1933 fussent plus modestes et qu'ils misèrent beaucoup sur la participation du public, dans des compétitions sportives. À l'origine, l'édition 1933 devait durer deux jours. On doublera ce nombre, ce qui en fera tout de même la plus courte de tous les temps.

Dès l'année suivante, la modestie de 1933 fait place à de plus grandes ambitions et l'Exposition est ouverte à des comtés plus lointains. La direction fait aussi appel à des forains américains, ainsi qu'à une agence de spectacles de New York. Ce fait s'accroît au cours des années suivantes. Bref, il ne peut y avoir de succès pour une exposition agricole et industrielle sans le concours des forains. Après l'incertitude de 1932 et de 1933, l'Exposition avait repris son cours normal, et, dès 1937, de grands espoirs miroitaient pour des lendemains qui chantent.

Nous avons vu qu'en 1931 et 1932, il avait déjà été question de transformer le terrain en un centre récréatif, avec un stade de baseball et une piscine. L'idée demeure tout au long de la décennie. En décembre 1937, la décision est prise par le gouvernement provincial de l'Union Nationale, dont le premier ministre, Maurice Duplessis, est aussi député de Trois-Rivières. Selon l'historien Jean-Marc Paradis, le politicien aurait eu cette idée après avoir été invité à lancer la première balle d'une partie de baseball, lors de la Saint-Jean-Baptiste de 1937. Voyant l'état pitoyable du terrain sportif, il aurait dit, d'un ton bref : « C'est là-dedans que vous jouez ? Je vais

vous en bâtir un stade⁶⁷ ». L'idée d'un nouveau stade prend de l'ampleur, alors que, le 29 novembre 1937, le Conseil municipal demande plutôt de transformer le terrain en centre récréatif. Les travaux seraient exécutés par les chômeurs de la ville, dans le but de mettre fin au système du secours direct. Les hommes toucheraient un salaire, au lieu de bons qu'ils recevaient pour acheter de la nourriture, de bois de chauffage et d'autres biens. Il s'agit de l'idée des grands travaux mis en œuvre aux États-Unis par le régime Roosevelt et que Duplessis reprend à son compte, dans plusieurs villes du Québec.

Dès janvier 1938, 550 chômeurs sont à l'œuvre sur le terrain. D'autres ouvriers viennent les rejoindre, au cours des semaines suivantes, si bien qu'on en compte 1 500 le 19 avril, répartis dans plusieurs secteurs de la ville, car la transformation du terrain de l'Exposition n'est plus seule en cause. Des parcs seront créés, ainsi que des rues pour relier la basse ville au coteau. En juillet 1938, plusieurs bâtiments sont plus ou moins complétés. Ainsi, l'édition 1938 de l'Exposition est à la fois tenue sur l'ancien site et sur le nouveau. Le pavillon de l'industrie n'a pas de plancher et un seul de ses deux étages peut être occupé. Le stade de baseball, non complété, accueille chaque soir les artistes du monde du cirque, qui continuent cependant à se produire au centre de la piste de course en après-midi. Cette piste a été élargie. Et, pour la première fois, les vaches et les chevaux sont exposés sous un toit : dans l'aréna incomplet pour les seconds, et dans un édifice complété pour les premiers, et que les Trifluviens surnommeront « La vacherie ». Les travaux sont presque terminés pour l'édition 1939, qui mise sur l'effet de nouveauté du site pour attirer le public : « Une grande

⁶⁷ Jean-Marc Paradis, *100 ans de baseball à Trois-Rivières*, Trois-Rivières, Championnat mondial de baseball junior 1989, 1989, cité p. 71.

exposition qui se déroule dans le plus beau parc de la province⁶⁸ », « La seule visite du nouveau parc de l'Exposition sera pour vous de l'intérêt le plus intense⁶⁹ ». Une publicité géante, publiée dans l'édition du 18 août 1939 du *Nouvelliste*, montre fièrement des illustrations du colisée (le nom donné à l'aréna) et de la bâtisse industrielle. La stratégie fonctionne. Bien que nous n'ayons pas le chiffre de fréquentation pour 1939, cette note nous indique que les grands travaux des chômeurs trifluviens ont attiré beaucoup de curieux :

Des milliers de visiteurs sont venus de toutes les parties de la région et de tous les coins de la province pour assister à l'exposition. Un trafic considérable a été noté sur toutes les routes conduisant aux Trois-Rivières. Le service de traverse a fonctionné sans arrêt et a toujours été rempli d'automobiles⁷⁰.

La plupart des anciens bâtiments de bois ont été démolis, sauf une maisonnette (toujours en place, en 2005) et le pavillon de l'aviculture, qui ne disparaîtra qu'en 1991. Ceux voués à l'agriculture et à l'industrie sont plus regroupés. La piscine est située sur le terrain de l'ancien losange de baseball, près du coin où les manèges mécaniques des forains avaient l'habitude de s'installer. Tous les nouveaux locaux sont en béton. Soulignons que ces bâtiments sont la propriété du gouvernement du Québec.

Bref, il y a beaucoup d'optimisme dans l'air et personne ne se doute que ces nouvelles installations, bâties par les mains des Trifluviens les plus démunis, ne profiteront pas pleinement à la population locale avant six années. Mais avant d'aborder ce sujet, il est nécessaire de signaler un changement dans l'administration de l'Exposition.

⁶⁸ *Horizons*, août 1939, p. 5.

⁶⁹ *Le Nouvelliste*, 17 août 1939, p. 16.

⁷⁰ *Le Nouvelliste*, 24 août 1939, p. 3.

Malgré les succès remportés par les ruraux lors de l'édition 1937, l'événement passe entre les mains de cinq hommes d'affaires de Trois-Rivières, en février 1938. La nouvelle organisation porte le nom de Association de l'Exposition des Trois-Rivières Limitée, présidée par le quincaillier J.-B. Loranger. Ces gens font appel, en qualité de gérant, au vétérinaire Joseph-Hector Vigneau, qui avait fait sa marque, comme nous le savons, de 1916 à 1932.

Cette nouvelle administration, fière des succès prometteurs de 1938 et 1939, ainsi que des nouvelles installations modernes dont elle dispose, annonce, en avril 1940, la programmation de l'Exposition, prévue pour la période du 18 au 24 août. Le Conseil de Ville de Trois-Rivières appuie cette décision. Depuis l'entrée en guerre du Canada, à l'automne 1939, des militaires occupaient les bâtisses et le terrain, dans le but d'y tenir des exercices de stratégie et de suivre des cours de mitrailleurs. Dès le 27 septembre, le gouvernement provincial, propriétaire des bâtiments, permettait à l'armée canadienne de se servir des installations. Le dévoilement de la programmation de l'édition 1940 de l'Exposition suit l'autorisation du ministère de la Défense de tenir l'événement. Mais la décision de l'annuler est prise peu après, par le ministère de l'Agriculture du Québec, par la voie de son sous-ministre Adrien Morin. Le politicien annonce que les expositions de Lachute, d'Ormstown et de Trois-Rivières n'auront pas lieu, qu'aucune subvention ne sera accordée aux organisateurs. Mentionnons qu'en mai 1940, les autorités fédérales avaient aussi coupé l'aide financière accordée habituellement aux foires agricoles et industrielles. Très souvent, les vastes terrains de ces expositions, leurs installations adéquates, sont utilisés par l'armée. C'est le cas de vingt villes ontariennes, tout comme à Edmondton et, à partir de 1942, à Vancouver, où les locaux seront utilisés comme camp d'internement pour les citoyens canadiens

d'origine japonaise. Au moment prévu pour le rendez-vous de 1940, il y a deux mille soldats qui s'installent sur le terrain. Il n'y aura aucune exposition à Trois-Rivières, de 1940 à 1945.

L'accès au terrain est prohibé aux civils, sauf dans le cas du stade de baseball et de l'hippodrome. En août 1942, on renforcera cet ordre en créant une zone interdite, dans le but d'empêcher les jeunes filles d'aller flâner dans l'entourage des soldats. La présence de tant de militaires à Trois-Rivières devient une bonne affaire pour la communauté, particulièrement pour les commerçants. Par ailleurs, les autorités militaires construisent d'autres baraquements sur le terrain, adaptent les installations à leurs besoins. Il ne faut pas croire que ce sont ces soldats qui ont empêché la tenue d'expositions ; il s'agit plutôt de la perte des subventions fédérales et provinciales. Après tout, il y avait d'autres lieux qui auraient pu recevoir l'événement, comme le marché à foin, la place du marché, le port ou la banlieue, et même de vastes espaces à Cap-de-la-Madeleine.

Au cours de ces années, la population mauricienne applaudit des événements que nous considérons comme des substituts aux éléments typiques de l'Exposition. Les petites foires agricoles de comté, dont plusieurs n'avaient jamais cessé d'exister, font de la publicité dans le journal *Le Nouvelliste* pour attirer le public. Nous en trouvons principalement dans les comtés de Maskinongé, à Louiseville, dans le comté de Saint-Maurice dans plusieurs de leurs villages, sans oublier les expositions de la Société agricole de Trois-Rivières, qui se tiennent dans la banlieue. Leur édition de 1943 attire le nombre important de mille exposants.

Les commerçants et industriels trifluviens dirigent leurs regards vers Shawinigan. C'est là qu'a lieu, depuis 1936, une exposition industrielle organisée par la Chambre de Commerce et par l'Association des Marchands-Détaillants. L'événement a lieu à l'aréna de la ville de l'électricité et deviendra une tradition annuelle, jusqu'à sa disparition, au cours des années 1960. Notons que cette exposition proposait un aspect divertissements, avec la présence de magiciens, équilibristes, acrobates, danseurs, ainsi que beaucoup d'artistes québécois, vedettes de la radio ou du circuit de vaudeville. La populaire chanteuse La Bolduc y donnera l'un de ses derniers spectacles, en 1940.

Bref, s'il n'y a plus de rendez-vous annuel sur le coteau, la population trifluvienne, à condition de légers déplacements, n'est pas privée de ses expositions agricoles et industrielles, pas plus que de ses divertissements. Les bazars locaux, par exemple, mettent en vedette des artistes réputés comme Ovila Légaré, Roland Bédard, Maurice Beaupré, Alys Robi. Un grand bingo, présenté au marché à foin, en septembre 1940, utilise beaucoup l'image foraine dans sa publicité. L'accès au terrain de baseball permet aux citoyens d'applaudir le même Légaré, ainsi que la chanteuse Jeanne d'Arc Charlebois (23 juillet 1942) ou de célébrer la fête du travail (1943) en compagnie d'artistes semblables à ceux qui avaient l'habitude de se produire lors des éditions de l'Exposition. Le 7 novembre 1942, au centre du terrain de courses, le public trifluvien court applaudir un spectacle de vaudeville, en compagnie de la chanteuse Muriel Milard, ainsi que des compétitions de motocyclettes.

Quant aux forains, avec leurs tentes et leurs manèges, ils sont présents à trois reprises au cours de la guerre, alors que la compagnie canadienne Wallace Brothers est

de passage au marché à foin, en septembre 1941, sur un terrain de la rue Saint-Maurice en face de l'usine Wabasso, en août 1942, et, enfin, sur le rue Notre-Dame, en 1944. Leurs séjours durent toujours plus d'une semaine. En 1941, on y trouve une grande roue, un carrousel, des chenilles, des manèges pour les enfants, ainsi que des spectacles sous tente et des numéros de cirque. Il y a même des journées consacrées aux enfants. La venue de cette compagnie foraine à Trois-Rivières est organisée par le comité de coordination des services auxiliaires de guerre. Bref, la présence du public devient une œuvre patriotique.

La foire [...] est comme un pimpant univers qui envahit la ville, la redore de feux factices, la réjouit ; comme une vague montante de gaieté juvénile qui submerge pour une semaine l'humeur revêche du peuple citadin. Cet univers, tout le monde le connaît depuis longtemps, car il ne varie guère, mais tout le monde tient à le revoir chaque année⁷¹.

Ce texte du poète et journaliste Clément Marchand représente bien la réalité de l'Exposition de Trois-Rivières : c'est un peu toujours la même chose, mais il s'agit d'une habitude qui fait toujours plaisir. De ce fait, il y a vraiment peu de nouveautés du point de vue agricole, industriel et des divertissements au cours de cette étape de notre histoire. Il s'agit d'un prolongement des éléments mis en place pendant la décennie 1920.

Comme tous les autres secteurs de production économique du Québec, au cours de la grande dépression, l'agriculture connaît des moments difficiles. Les statistiques nous apprennent pourtant qu'il y a eu 18 712 nouvelles fermes au Québec, entre 1931 et 1941⁷². Il s'agissait, avant tout, d'établissements sur des terres ingrates de colonisation, surtout en Abitibi et au Témiscamingue, alors que des chômeurs des villes tentaient une aventure difficile, pour se soustraire à la misère des milieux

⁷¹ Clément Marchand, *Le Bien Public*, 15 août 1935, p. 3.

⁷² Bernard Blier, « La pénétration du capitalisme dans l'agriculture », in Normand Séguin, *Agriculture et colonisation au Québec*, Montréal, Boréal Express, 1980, p. 81.

urbains. Ces fermes étaient peu productives et marquaient un retour vers l'agriculture de subsistance, en opposition à l'agriculture de marché. En Mauricie, dans les comtés de Nicolet, de Saint-Maurice et de Champlain, il y a eu 109 abandons de fermes entre 1921 et 1931, puis 196 entre 1931 et 1941⁷³. C'est au cœur de cette situation embarrassante que les agriculteurs se présentent à l'Exposition de Trois-Rivières.

En 1933, comme nous l'avons souligné, l'Exposition est très modeste et ne s'adresse qu'aux ruraux de l'entourage immédiat de la ville. Comme en 1931 et 1932, la presse applaudit alors la disparition des riches fermiers et éleveurs, venus de partout au Québec et même d'autres provinces canadiennes, afin de rafler des prix. La discrétion de l'Exposition de 1933 permet certes à des participants de plus humble condition de se mériter des récompenses. Il n'est cependant pas dit que ces honneurs se transforment nécessairement en possibilités d'affaires. Mais dès l'année suivante, et jusqu'en 1939, l'Exposition retrouve une fréquentation plus géographiquement diversifiée, bien que, de nouveau, les riches cultivateurs, notamment des Cantons de l'Est, ne soient pas présents. En 1937, on dénombre onze comtés invités, relativement près de la Mauricie : Laviolette, Champlain, Saint-Maurice, Maskinongé, Joliette, Berthier, L'Assomption, Nicolet, Yamaska, Montcalm et, bien sûr, Trois-Rivières. L'émulation entre cultivateurs a été alors plus présente qu'au cours de la décennie 1920. Enfin, la bâtisse industrielle propose encore des stands des ministères de l'agriculture, tant au fédéral qu'au provincial, sans oublier la participation des cercles des fermières.

⁷³ Normand Séguin, René Hardy et Louise Verreault-Roy, *Statistiques de l'évolution de l'agriculture en Mauricie 1850 à 1950*, Publication du groupe de recherche sur la Mauricie (Cahier 2), 1979, p. 42, 97, 132.

Il y a peu de renseignements sur les exposants industriels de cette période. En 1933, les nouveaux organisateurs ne parlent pas, dans leur plan soumis au Conseil de Ville, de la participation de ces gens. Cependant, ils décident, à trois semaines du début de l'Exposition, d'ouvrir le pavillon de l'industrie aux commerçants locaux. Nous n'avons la liste des exposants que pour les éditions 1932, 1935 et 1937. Nous n'y notons aucune surprise, mais constatons surtout l'absence des grandes usines trifluviennes, présentes au cours de la période précédente. Cependant, en 1935, le kiosque considérable de la Shawinigan Water and Power est souligné par le journaliste du *Nouvelliste*. Cette entreprise importante demeurera une cliente fidèle de chacune des expositions, jusqu'au début des années 1960. Notons la présence d'un kiosque de la fonderie l'Islet, en 1937. L'Exposition ayant été reprise par des hommes d'affaires, en 1938, il est probable qu'il y ait alors eu un grand nombre de participants mauriciens, voulant profiter du nouveau local moderne.

« Un tourbillon de plaisirs pour tous ! Carnaval d'amusements, spectacles forains, le plus colossal jamais vu aux Trois-Rivières⁷⁴ ». C'est ainsi que les hommes d'affaires présentent l'édition 1938, sur une publicité sans aucune mention agricole et industrielle. Les compagnies foraines engagées, au cours de cette période, ne nous semblent pas très réputées, sauf World of Mirth, en 1935, et qui avait déjà fait les frais des amusements en 1922. Il est aussi plus que possible que la compagnie engagée en 1934, Elmer's Amusements, soit canadienne, car elle n'apparaît pas dans le recensement complet des forains américains établi par Joe McKennon.

⁷⁴ *Le Nouvelliste*, 17 août 1938, p. 10.

La crise économique atteint surtout les entreprises foraines gigantesques. Il y a alors beaucoup de fusions de petites organisations qui, demandant peu cher aux organisateurs de foires, peuvent très bien travailler pendant les années difficiles de la dépression. Par contre, plusieurs cirques importants font faillite, à cause du coût élevé du transport et du personnel. Les artistes de ces entreprises se joignent aux forains, un peu à contrecœur (les villages forains étaient surnommés « Hamburger outfits » par les artistes du cirque), faisant croître la qualité des spectacles offerts sous les tentes.

Les spectacles du centre de la piste de course proviennent de l'agence new yorkaise de Art Lewis. C'est aussi au cours de cette période, en 1935, 1938 et 1939, qu'apparaissent des numéros musicaux avec danseuses, dans la tradition des spectacles de Broadway ou des chorégraphies de films hollywoodiens, et qui sont surnommés Continental Revue. George Hamid en est l'organisateur.

Enfin, comme il est maintenant de tradition, la participation locale ou québécoise se limite toujours à quelques fanfares, à des compétitions sportives, pendant que les bazars, l'exposition industrielle de Shawinigan et des spectacles dans les salles de cinéma présentaient des artistes québécois, notamment des vedettes de la radio. Quoi qu'il en soit, les scouts catholiques du diocèse de Trois-Rivières sont de la partie, en 1933, offrant leur spectacle deux fois par jour.

Notons, pour terminer, qu'à partir de 1939, le village forain est déplacé vers le lieu où il se trouve toujours de nos jours, c'est-à-dire vers le nord du terrain. Dorénavant, pour l'atteindre, les visiteurs devront passer devant les pavillons des exposants agricoles et industriels, cette idée ayant déjà été de mise en 1932.

L'initiative donne aux forains beaucoup plus d'espace pour installer leurs tentes et leurs manèges.

3.5) 1946-1967 : L'ère des étincelles

En premier lieu, notre désir était de donner le titre « L'ère de la consommation » pour désigner cette partie du chapitre, car les gens de la Mauricie, via l'Exposition, ont alors beaucoup consommé de divertissements et des objets commerciaux, mais assez peu d'agriculture. Préparant le dossier, nous nous sommes rendu compte qu'il y a eu, principalement entre 1946 et 1960, beaucoup d'étincelles, de nouveautés et de passions entourant l'Exposition. Nous croyons qu'à la manière de la décennie 1920, il s'agit d'un âge d'or, sinon le grand âge d'or de l'histoire de la foire trifluvienne. C'est l'ère du spectaculaire, du clinquant, des futurs « baby boomers » dans les manèges, de l'activité fébrile dans la bâtisse industrielle, des parades dans les rues, de Broadway parachuté au stade de baseball et de la légende du premier ministre Maurice Duplessis, distribuant des pièces de dix sous aux enfants, à chacune de ses visites annuelles. Un de ses responsables, Henri-Paul Martin, résume avec simplicité ces années : « La semaine de l'exposition est pour la ville comme le temps des fêtes pour la famille⁷⁵ ».

Comme l'Exposition est souvent le miroir des époques qu'elle traverse, les années 1946 à 1960 sont très prospères, alors que la période 1961-1967 en est une de remises en question, bien que le public de cette décennie demeure fidèle à sa fête annuelle. La prospérité des « trente glorieuses » se reflète à Trois-Rivières et dans les

⁷⁵ *Le Nouvelliste*, 27 août 1953, p. 3.

viles industrielles de la Mauricie : les usines produisent et leurs employés dépensent comme jamais ils ne l'avaient fait depuis les années 1920. Des téléviseurs et des automobiles deviennent les grands objectifs d'achat pour la plupart des familles, et chacune les atteint facilement. Il y a les voyages à Old Orchard, l'ouverture de plages publiques au Québec, une vie nocturne trifluvienne tapageuse, des équipes sportives à encourager et il y a l'Exposition. On compte surtout un très grand nombre d'enfants. Le noyau du Trois-Rivières métropolitain, formé de la ville même, de Cap-de-la-Madeleine, de Saint-Louis-de-France, de la banlieue (future Trois-Rivières-Ouest) et de Sainte-Marthe passe de 70 578 citoyens, en 1951, à 79 909, en 1961. Une humble augmentation, qui a pourtant une toute autre signification lorsque l'on sait qu'il n'y avait que 58 395 personnes, en 1941. Voilà un monde de jeunesse à satisfaire et la nouvelle administration de l'Exposition de Trois-Rivières saura y réussir avec panache. Ils accompliront l'espoir des organisateurs de 1938 et de 1939, qui avaient dû s'effacer à cause de la Seconde Guerre mondiale et de la perte de leurs subventions. Quand les soldats quittent le terrain, nous dit un article en 1945, « La majorité de la population apprendra avec joie le retour à la vie civile du parc de l'exposition⁷⁶ ». Une enquête, menée pour cet article, nous apprend que plusieurs personnes désirent que le terrain devienne un grand centre d'amusement.

Bien que les hommes d'affaires trifluviens, organisateurs des éditions 1938 et 1939, aient alors manifesté l'intention de remettre l'événement à l'ordre du jour, la municipalité décide qu'il serait opportun de reprendre l'Exposition en main. Pour récupérer le terrain, le Conseil donne, le 8 août 1945, la somme symbolique d'un dollar au gouvernement fédéral. Notons, cependant, que les bâtisses construites par les

⁷⁶ *Le Nouvelliste*, 4 juillet 1945, p. 3.

chômeurs, à la fin de la décennie 1930, sont toujours la propriété du provincial, et le demeureront jusqu'en 1970. La municipalité prend possession des baraquements de l'armée. La ville a subi des dommages de 5 000 \$ à son terrain à cause de ces installations et la Défense nationale doit 7 001 \$ au Conseil, pour différents services rendus relatifs au lieu. On évalue à 9 998 \$ la somme nécessaire à la restauration du terrain.

Le 7 janvier 1946, la ville annonce qu'elle tiendra une exposition en août et qu'une commission municipale sera formée pour son administration et son organisation. Cette commission s'occupera aussi des parcs publics de la ville, ainsi que des installations du terrain de l'Exposition, comme la piscine, l'aréna et le stade de baseball. Il s'agit du même principe qu'en 1916, quand la municipalité avait acheté les propriétés de la société agricole. D'ailleurs, la charte de la nouvelle commission est à peu près la même que celle de 1916, légèrement modifiée en 1930. Le 21 janvier 1946, la commission est formée. Elle compte sept membres, dont cinq sont nommés par le Conseil municipal, un par le gouvernement fédéral et un dernier par le provincial. Cet organisme comporte dix comités, qui seront portés à treize en 1947. Chacun a une tâche particulière dans l'organisation : agriculture, commerce, publicité, etc. On compte aussi huit sous-comités. Ce modèle administratif est semblable à celui évoqué au début de ce chapitre, pour la période 1896-1915. Leur première Exposition a lieu du 17 au 23 août 1946. Elle compte 60 000 entrées, un record.

Le premier organisateur, qui porte le titre de secrétaire administrateur, est le conseiller municipal Charles P. Rocheleau. Henri-Paul Martin, publiciste depuis 1946, lui succédera en 1952. Puis en 1956, l'assistant de Martin, Jean Alarie, âgé de 28 ans,

deviendra le nouveau responsable et le personnage le plus significatif de l'histoire de l'Exposition, puisqu'il sera en poste jusqu'en 1990. Natif de Trois-Rivières (1927), dans le quartier de la cathédrale, Jean Alarie a fait ses études à l'Académie de la Salle, ainsi qu'à Shawinigan. Désireux d'embrasser le métier d'ingénieur, il ne passera qu'une année à l'Université Laval, avant de revenir à Trois-Rivières pour être engagé par *Le Nouvelliste* dans le département de la publicité, où il demeurera deux années. Le reste de sa vie sera consacrée à l'Exposition.

En 1948, la commission a droit à un budget de 135 000 \$ pour administrer l'événement et elle emploie 175 personnes, dont une grande majorité ne travaillent que durant la semaine de l'Exposition, tels les gardiens, les employés d'entretien, les techniciens, ainsi que des adolescents, souvent affectés aux kiosques des barrières. Cette commission rencontrera quelques difficultés avec le Conseil municipal. En 1950, une rumeur veut que tous ses membres démissionnent pour protester contre le manque d'autonomie financière et administrative, les élus ayant toujours droit de regard sur leurs décisions. En 1954, on passe de la rumeur à l'acte. Souvenons-nous qu'au début des années 1920, Joseph-Hector Vigneau avait rencontré les mêmes problèmes, tout comme Jean Alarie en affrontera à maintes occasions, au cours des décennies suivantes.

Avant la venue de Jean Alarie, les éditions annuelles de la foire innovent peu. Le succès est pourtant palpable, selon les articles de journaux. En 1948, pour la première fois, l'Exposition compte 100 000 entrées. Bien que les statistiques soient incomplètes pour la décennie 1950, ce chiffre est atteint à quelques autres occasions, ainsi que celui de 80 000 entrées. Le succès est particulièrement dû à une publicité très

présente dans la presse de la Mauricie et des Bois-Francs, et il ne faut pas cacher que la compagnie foraine Conklin et les spectacles de George Hamid y sont pour beaucoup dans cette réussite. Le contexte social se montre aussi favorable à des foules imposantes. À cinquante sous l'entrée pour les adultes et à vingt-cinq pour les enfants, peu de gens pouvaient se priver d'une visite à l'Exposition.

Parmi les quelques nouveautés, signalons la participation d'artistes locaux, des courses de motocyclettes et une première utilisation de la piscine pour un spectacle, en 1951. Avec l'entrée en scène de Jean Alarie, en 1956, l'événement ne cessera de se renouveler, tout en conservant ses caractéristiques les plus populaires. Cependant, il faut souligner qu'Alarie ajoutera, lui aussi, beaucoup à l'aspect divertissements, sans que l'agriculture et l'industrie ne présentent quelque chose de vraiment nouveau. Cependant, la foule que ces amusements attirent sert indirectement la cause des exposants agricoles et industriels.

Notons, avant tout, que les initiatives de Jean Alarie et de son équipe mettent parfois en relief des talents mauriciens et québécois, et que la participation du public devient plus sollicitée que jadis. De très américaine qu'elle était de ses débuts jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, l'Exposition respire un peu plus le Québec pour le reste du vingtième siècle. Le salon du hobby apparaît en 1958, avec la collaboration de marchands de Trois-Rivières. Situé dans un petit local près de la piscine, les artisans de jeux mécano, de modèles réduits, de trains miniatures et de nombreux autres produits peuvent exposer leurs objets et y intéresser le public. Le salon des arts, situé dans la bâtisse industrielle, fait son entrée en 1956 : les peintres amateurs et professionnels, ainsi que les sculpteurs et photographes ont un coin bien à eux,

donnant à l'Exposition un aspect « culturel » qui avait été absent jusque-là. Ce salon existera jusqu'en 1971. Il y avait déjà eu des expositions canines, à la fin de la décennie 1910, mais à partir de 1958, elles deviennent partie intégrante de la programmation pour une dizaine d'années. Les parades dans les rues sont fort populaires, à partir de 1957, transportant la fête hors du terrain de l'Exposition. Les spectacles folkloriques se succèdent, au cours de la même période. Les tirages d'automobiles deviennent annuels et, en 1959, un grand bingo attire des foules imposantes et devient une source de financement pour les organisateurs. Ce bingo monstre, qui a lieu dans le Colisée, ne cessera ses activités qu'en 1997. En 1965, Jean Alarie ajoute une seconde journée des enfants, et, en 1966, il donne à l'Exposition un slogan annuel, pratique encore présente au début du vingt-et-unième siècle. En 1961, dans l'enceinte du stade, des véritables cirques succèdent aux spectacles du type Broadway. Il s'agit d'innovations intéressantes, puisque la palette d'éléments si divers touche nécessairement plus de goûts chez le public. Ces initiatives, qui apparaissent graduellement dans la programmation, rapportent des dividendes et à partir de 1957, il n'y aura qu'une édition, celle de 1960, qui ne comptera pas 100 000 entrées.

Le succès de l'exposition régionale de 1959 est inouï. [...] La ville de Trois-Rivières a connu le pire embouteillage de son histoire. [...] La circulation fut presque totalement paralysée sur les artères conduisant au parc de l'Expo après le passage de la parade des ballons. Le décongestionnement s'est déroulé très lentement. Des files d'autos à rangée double s'alignaient à un mille à la ronde autour du parc de l'exposition [...] La traverse a eu sa part d'énervement⁷⁷.

Et pourtant, les critiques commencent à apparaître dans les journaux, à partir de 1960. Elles concernent surtout l'état des bâtiments, la malpropreté du terrain, le désintérêt des industries, la malhonnêteté des forains et le peu d'intérêt du public pour les aspects agricoles. Cependant, Jean Alarie poursuivra ses innovations après 1967,

⁷⁷ *Le Nouvelliste*, 24 août 1959, p. 11.

influencé par les éléments responsables du succès de l'Exposition universelle Terre des Hommes, de Montréal.

Avant de brosser un tableau des trois éléments traditionnels de l'Exposition de cette période, un détour littéraire humoristique nous révèle quelques secrets de l'événement :

Il faut convenir qu'une exposition qui ouvre est un spectacle qui en vaut bien d'autres. Que de faits intéressants à observer, que de cocasseries, que de monde et de problèmes différents ! C'est un vieillard paysan, avec son meilleur bœuf, et qui déambule dans la magnifique écurie de l'expo : « Marche, marche on va être en retard » disait le paysan au bœuf qui s'attardait à une odorante botte de foin. [...] C'est le gros homme d'affaires au cigare un peu moins gros, qui, pour une fois, semble vouloir aller plus vite que l'horloge : il faut bien que ce kiosque soit prêt ! Et l'ouverture de l'exposition, c'est aussi une nuée de marmots mal savatés, les bajoues enfouies dans des boules de coton sucré, marmots qui tirent à la hue et à dia, qui vous pilent sur les cors et vous bousculent involontairement sur les cornes de la tauraille à grand-père. Car, grand-père, hein ! il s'y connaît en tête de bestiaux... [...] Mais attendons que la moitié des Trifluviens se donnent rendez-vous sur le terrain de l'expo, s'ajoutant aux visiteurs de partout, et que chacun se fasse un devoir d'agiter crécelles et de brandir ballons, de porter chapeaux de bouffons et de mâcher de la gomme, et là, là seulement, on sentira chez nous l'atmosphère de l'exposition⁷⁸.

L'aspect agricole de l'Exposition prend beaucoup moins de place dans les journaux de cette période. Est-ce là le signe que le Québec est devenu, avec un peu de retard sur la réalité économique, culturellement vraiment urbain ? L'agriculture traditionnelle est en déclin, au cours des années d'après-guerre. Le monde rural se transforme, se renouvelle. C'est, pour paraphraser le titre d'un livre de Gérald Fortin, « La fin d'un règne ». Dans cette étude, Fortin classifie le monde agricole selon trois caractéristiques de rendement : l'agriculture pauvre, située dans des paroisses éloignées, où le fermier doit, pour subsister, faire appel à un autre travail, souvent forestier ; l'agriculture moyenne, sur des terres situées à une grande distance des centres urbains où le paysan vend son produit dans des petits marchés. De nouveau, le cultivateur doit avoir recours au travail d'appoint. Enfin, l'agriculture prospère, dont

⁷⁸ Maurice Roy, *Le Nouvelliste*, 17 août 1957, p. 1.

les fermes se situent près des grandes villes et qui produisent pour un marché commercial, en se servant de la technologie avancée. Il va de soi que cette dernière catégorie connaît l'avantage de gagner des prix lors d'une foire comme celle de Trois-Rivières, bien qu'on retrouve des exposants de la seconde catégorie, au cours de notre période. En 1952, l'Exposition distribue pour 24 000 \$ de récompenses. Elle est ouverte aux mêmes comtés que durant la période précédente : L'Assomption, Montcalm, Berthier, Joliette, Maskinongé, Saint-Maurice, Trois-Rivières, Laviolette, Champlain, Nicolet et Yamaska. Bref, l'époque où les riches fermiers de toutes les parties du Québec et d'autres provinces canadiennes venaient à Trois-Rivières est bel et bien chose du passé. Le nombre de fermes, au Québec, passe de 134 336, en 1951, à 95 777, dix ans plus tard. Conséquemment, la population paysanne suit le même rythme décroissant. Cependant, la superficie moyenne des fermes augmente de dix-sept acres⁷⁹. Ceci laisse deviner que les fermiers financièrement à l'aise ont récupéré des terres de cultivateurs en difficulté. Bref, il y a moins de fermes, mais la superficie de leurs terres est plus grande.

Le monde agricole semble susciter peu d'intérêt à l'Exposition, surtout au cours des années 1960. En 1965, le journaliste Fernand Gagnon fait remarquer : « Il est pénible de voir qu'à l'expertise des animaux au Colisée, on n'y voit qu'une poignée de spectateurs⁸⁰ ». Une observation de même nature avait été notée pour 1962 et le journaliste suggérait même de présenter des numéros de vaudeville entre les jugements, de donner des prix de présence au public. Constat semblable, en 1959, en ce qui concerne les bâtisses où sont exposées les bêtes : « [Les] animaux de la ferme

⁷⁹ Pour les statistiques de ce paragraphe : Normand Séguin, *op.cit.*, p. 81.

⁸⁰ Fernand Gagnon, *Le Nouvelliste*, 25 août 1965, p. 4.

n'attirent qu'une très faible partie des milliers de personnes qui se rendent à l'exposition⁸¹ ». Quant aux propriétaires de ce bétail, ils se plaignent que les prix accordés ne suffisent pas à payer le déplacement, qu'ils perdent de l'argent en venant à Trois-Rivières. Cet état de fait devait sans doute exister avant les années 1960, car un article de 1954 déplore que les fermiers se présentent à l'Exposition dans le seul but de gagner des prix. « Il faudrait [...] remettre en honneur l'ambition des exposants du siècle dernier, qui songeaient beaucoup plus à s'afficher comme de bons agriculteurs qu'à accumuler l'argent de plusieurs premiers prix⁸² ». Azellus Lavallée, un éleveur prospère, témoigne de l'utilité de participer, dans une optique commerciale : « Une exposition comme celle-ci est le plus beau milieu d'annonce à meilleur marché. Ceci favorise la vente de produits laitiers⁸³ ». La famille Lavallée participera à l'Exposition de Trois-Rivières pendant presque la totalité du vingtième siècle.

Autre signe des temps qui changent, alors qu'en 1959 disparaît une tradition, présente depuis la première Exposition : le concours d'attelage de chevaux. À l'ère où la mécanisation des fermes paraît essentielle, cet art était sans doute beaucoup moins dans les mœurs des ruraux. Et, en 1967, le monde de la campagne se penche sur son passé, pour la curiosité des nouvelles générations, en présentant un musée agricole.

L'industrie et le commerce, pour leur part, battent de l'aile au cours d'une période où les usines fonctionnent à plein régime – du moins, au cours des années 1950 – et où chacun, gagnant salaire, est en droit de consommer, comme l'ordonnent

⁸¹ *Le Nouvelliste*, 24 août 1959, p. 11.

⁸² *Le Nouvelliste*, 11 août 1954, p. 2.

⁸³ *Le Nouvelliste*, 22 août 1955, p. 3.

les médias de communication par le biais de la publicité. Lors de l'édition de 1950, il y a cinquante exposants à la bâtisse industrielle ; en 1962, il y en a quatre-vingt-dix. Il s'agit surtout de commerces locaux, dont certains sont d'une grande fidélité. Nous trouvons les mêmes éléments qu'au cours des années antérieures : meubles, poêles et frigos, outillage, vêtements, machines à coudre, etc. La grande industrie locale est de plus en plus absente, exception faite de la loyale Shawinigan Water & Power, d'une participation de l'usine Westinghouse (1957), et d'une autre de la Domtar (1965). Par ailleurs, soulignons qu'Hydro-Québec, qui avait absorbé l'entreprise de Shawinigan, dans le mouvement de nationalisation de l'électricité, est présente à l'édition 1965. Il y a aussi les kiosques des ministères et services des deux paliers de gouvernement, tels ceux de l'agriculture, mais nous pouvons noter quelques nouveautés : un stand de l'assurance chômage et un autre à propos des allocations familiales. Triste signe des temps : en 1962, la protection civile propose un abri contre les retombées radioactives, en cas d'attaque nucléaire. À plusieurs reprises, le service cinématographique du gouvernement du Québec diffuse des documentaires, dont un qui a été tourné dans un village de la Mauricie, Batiscan, en 1951.

Autre particularité typique de l'époque : en 1950, il y a un kiosque sur le développement domiciliaire à Cap-de-la-Madeleine, cette ville étant alors en pleine expansion démographique. Dans le même ordre d'idées, l'Exposition de 1957 présente la maison de rêve : un bungalow. À cet idéal de consommation de la décennie 1950, ajoutons des téléviseurs, les nombreux nouveaux modèles d'automobiles (le marchand Royer en expose, en 1950, au... deuxième étage !) et un kiosque d'une compagnie d'assurance automobile, en 1955. Toujours dans un domaine technologique, la station de radio CHLN et la télévision de CKTM diffusent souvent des émissions, dans des

studios emménagés dans la bâtisse industrielle. Notons deux nouvelles présences : les brasseries et de nombreux stands concernant les livres, que ce soit des librairies locales, des bibliothèques et même une maison d'éditions. Enfin, les frères trappistes de Mistassini laissent des souvenirs à des milliers de Trifluviens, grâce à leur chocolat. Avec ses éléments diversifiés, la bâtisse industrielle fait aussi un peu partie du monde des divertissements. Ces derniers semblent importants, au cours de cette période et il faut rappeler que Jean Alarie et son équipe savaient renouveler les manifestations.

Les Trifluviens adultes des années 1950 se souvenaient certes des grandes revues américaines, entrecoupées de numéros de cirque, qu'ils avaient pu applaudir à la fin de la décennie 1930. Dès la résurrection de l'Exposition, ils retrouveront le même type de spectacle, mais avec encore plus d'étincelles, de « glamour » hollywoodien. Ils étaient organisés par George Hamid, un géant du show-business américain, qui travaillait dans le monde du spectacle depuis les premières années du vingtième siècle. Il n'avait alors que sept ans et faisait partie de la troupe du légendaire Buffalo Bill. Acrobate de renom, Hamid fonde, en 1920, une agence d'artistes, Wirth & Hamid, établie à New York. En 1926, 1928 et 1930, l'Exposition avait signé des ententes avec lui. Au cours des années 1930, Hamid recrute des artistes pour les prestigieux cirques Barnum & Bailey, ainsi que Ringling.

Les spectacles qu'il propose aux Trifluviens, de 1946 à 1957, sont dans la même tradition que ceux ayant jadis eu lieu au centre de la piste de course, et qui sont présentés au stade de baseball, à partir de 1947 (Le spectacle de 1946 a été tenu au Colisée, mais les gens s'étaient plaints de la chaleur). Il s'agit d'une succession d'acrobates, d'équilibristes, de comédiens, de bouffons, bref, d'éléments issus du

monde du cirque. Le spectacle de 1953, par exemple, coûte 6 500 \$ et la compagnie touche 50 % du prix d'entrée au stade, c'est-à-dire de un à un dollar cinquante, selon les sièges. Le clou de ces représentations, surnommées « Fantaisies » (Un clin d'œil à un autre pionnier américain : Flo Ziegfeld), est une troupe de danseuses du nom de Roxyettes. De nouveau, il ne s'agissait pas d'une compagnie de seconde zone. Les Roxyettes, à cette époque, étaient l'équipe de danse attirée d'une des plus prestigieuses salles de cinéma de New York : le Roxy. La troupe existait depuis 1925, sous sa première appellation de Rockets. Originaires de Saint-Louis, elles sont associées au Radio Music City Hall de New York au début des années 1930, avant de s'établir au Roxy, en 1934, alors qu'elles changent leur nom pour celui qui fera frémir une génération de Trifluviens. Les Roxyettes étaient réputées pour leurs costumes, leurs chorégraphies élaborées et pour... les longues jambes de ses membres ! Elles seront présentes à Trois-Rivières de 1948 à 1954, mais nous croyons qu'elles sont revenues en 1956 et en 1959, ayant repris leur nom de Rockets, alors qu'elles sont retournées au Radio City Music Hall, auquel elles demeurent toujours associées, au début du vingt et unième siècle. Les Roxyettes remportent un succès colossal. Voilà Hollywood et New York présents au stade de baseball de Trois-Rivières ! Les foules sont si importantes que la direction de l'Exposition ajoute des sièges. En 1948, les représentations attirent un total de 25 000 personnes. Pour un spectacle de 1950, il y a 6 024 entrées. « Le succès des Fantaisies 1950 a été si retentissant que la Commission [...] a décidé qu'une autre et dernière représentation aurait lieu ce soir⁸⁴ ». Les Roxyettes présentent de quatre à cinq chorégraphies lors d'un spectacle, toujours avec des costumes et des accessoires différents. On reconnaît des thèmes familiers de l'époque : Easter Parade (en 1950, selon un film avec Fred Astaire et Judy Garland) ;

⁸⁴ *Le Nouvelliste*, 25 août 1950, p. 7.

les Belles du Sud et un numéro « à la Du Barry » l'année suivante ; Yankee Doodle Dandy et Annie Laurie, en 1953, Wooden Soldiers en 1954, toujours selon des films hollywoodiens et, enfin, en 1952, le spectacle est thématique, concentré sur les quatre points cardinaux des États-Unis. « Jeux de lumières féeriques, costumes resplendissants, décors phosphorescents et majestueux⁸⁵ ».

Si l'entente entre Hamid et la direction de l'Exposition cesse après l'édition de 1957, les spectacles présentés au stade, jusqu'à la fin de la décennie 1950, sont du même type. Il n'y en a pas en 1960 et l'année suivante verra le dernier spectacle du genre. Sans doute ces représentations devenaient-elles de plus en plus coûteuses. Jean Alarie décide de faire appel à un véritable cirque. D'abord celui de la compagnie Hubert Castle, de 1962 à 1966, puis celui d'un cirque européen, en 1966 et 1967. Les cirques se succéderont au stade de baseball jusqu'en 1997.

Au cours de notre période, il n'y a que quatre compagnies foraines à faire les frais des amusements mécaniques et sous les tentes, et elles sont toujours d'origine canadienne : Racine Greatest Shows (1963-1967), Bernard & Barry (1961-62), World's Finest Show (1956), ce dernier remplaçant la compagnie qui n'a pu se présenter et qui allait marquer l'Exposition au même titre que les spectacles de George Hamid : Conklin. (1946-1960, moins 1956). Notons que le patriotisme n'a rien à voir avec les ententes signées avec des compagnies canadiennes. En 1941, le gouvernement fédéral vote une loi protectionniste en imposant des taxes de séjour aux compagnies américaines désireuses de se produire au Canada : 500 \$ par mois ; 100 \$ par manège ; 50 \$ pour chaque tente de curiosités et 25 \$ pour chaque concessionnaire (jeux de

⁸⁵ *Le Nouvelliste*, 16 août 1951, p. 5.

hasard, kiosques de souvenirs, restaurants, etc.) Dans ces conditions, les Américains délaissent peu à peu le marché canadien et il n'y aura que deux autres compagnies de nos voisins du sud à venir à l'Exposition de Trois-Rivières, au cours de la décennie 1970.

Cette loi a sûrement aidé au développement de cette industrie en sol canadien. Le village forain de la famille Conklin avait certes donné le bon exemple, bien que la plus célèbre compagnie canadienne soit, à l'origine, américaine. En effet, John Wesley Conklin vient du New Jersey. Son père était concessionnaire dans des foires. C'est en 1912 qu'est fondée la compagnie foraine Conklin, alors associée à un certain Clark. Au début des années 1920, Patty Conklin succède à son père et s'associe à Speed Garrett. C'est avec ce partenaire que Conklin fera ses premiers pas au Canada, dans des expositions de l'Ouest. Préférant être premier au Canada « qu'un de plus » aux États-Unis, Conklin s'installe définitivement en Ontario et sa compagnie prend réellement son essor au cours de la crise économique. En 1937, elle s'associe à la prestigieuse Exposition de Toronto, à qui elle demeurera fidèle pendant de nombreuses décennies. Comme bien des compagnies foraines, l'affaire est avant tout familiale. Les fils de Patty, Jim et Frank, deviennent les bras droits de leur père. Ce sont eux que l'on verra à Trois-Rivières, en plus de quelques visites du paternel. L'entreprise existe toujours, au début du vingt et unième siècle.

En 1954, la valeur des biens de la compagnie est de trois millions de dollars et l'unité qui se présente à Trois-Rivières vaut 700 000 \$. En une année de trente semaines d'opération, le village forain de Conklin visite dix-sept villes, dont Regina est le point le plus à l'ouest et Trois-Rivières le plus à l'est. De plus, la compagnie

s'occupe des manèges de quatre parcs d'amusements permanents, dont ceux du parc Belmont de Cartierville, près de Montréal. Ils disposent d'une section spéciale de manèges pour enfants, ainsi qu'un petit cirque destiné aux bambins. En 1958, ils présentent vingt-cinq manèges mécaniques et autant d'attractions sous tentes, en plus des concessionnaires de jeux de hasard. Ces derniers, dénoncés comme malhonnêtes par des Trifluviens, sont un peu à la source de la fin de l'entente de longue durée entre l'Exposition et le compagnie Conklin. Ce village forain, associé aux spectacles de George Hamid, a été un élément important dans le succès grandissant de l'Exposition, au cours de la décennie 1950, d'autant plus que les compagnies qui succéderont à Conklin feront toutes l'objet de grandes critiques. Quant à World's Finest Show, qui remplacera Conklin pour l'édition 1956, elle est aussi ontarienne et a existé de 1955 à 1963.

La compagnie qui prend la relève de Conklin, Bernard & Barry, vient de Windsor (Ontario) et déploie une montagne russe imposante : la Wild Mouse. Ces gens ne laisseront pas un grand souvenir aux visiteurs : dès leur seconde année, ils se présentent avec moins de manèges qu'en 1961. En 1963, ils arrivent en retard et partent avant la fin de l'Exposition. On juge leurs manèges désuets et malpropres. La direction se tourne alors vers Racine Greatest Show, qui sera présent jusqu'en 1967, mais qui récoltera aussi sa part de commentaires négatifs.

Notons que les compagnies foraines de la période présentent toujours des curiosités humaines sous tente, bien que ce type de divertissement, si typique du dix-neuvième siècle, soit alors en déclin. Selon l'étude de Robert Bogdan, ce crépuscule a débuté au cours des années 1940, à cause des progrès de la médecine, qui permettait de

guérir des hommes et des femmes jugés incurables au dix-neuvième siècle. Nous préférons l'explication de Joe McKennon, selon laquelle une nouvelle génération de forains, plus instruits que leurs pères, agissent par mesure économique : le personnel des tentes représentait plusieurs salaires et ces jeunes préféraient sabrer dans cette tradition foraine et se concentrer sur l'achat de manèges mécaniques, qui, s'ils coûtaient cher en premier lieu, finissaient par se rentabiliser après quelques saisons. Les curiosités humaines présentes au cours des années 1960 sont sans aucun doute d'un intérêt plus que douteux, comme en fait foi le témoignage d'un adolescent, dont le commentaire indique bien un changement de mœurs : « Des choses comme cela ne devraient plus être permises de nos jours⁸⁶ ». Les dernières tentes notées le seront lors de l'édition 1974, mais le genre était depuis longtemps caduque.

Les fanfares sont encore à la mode, après la Seconde Guerre mondiale et au cours des années 1950. En 1955, chaque comté représenté à l'Exposition envoie la sienne. En 1958, il y en a 37, pour accompagner la parade des ballons dans les rues de la ville. Il s'agit surtout de cadets et de majorettes, alors très en vogue, particulièrement à Shawinigan. Mais la présence de ces jeunes musiciens s'estompe dès les premières années de la décennie 1960.

Les spectacles à saveur folklorique sont présents sans interruption, à partir de 1957. Parfois, il s'agit de compétitions, alors qu'à d'autres occasions, le public est appelé à s'amuser en dansant sur les airs du « bon vieux temps ». Soulignons deux spectacles thématiques sur des légendes de la Mauricie : celle du diable aux Vieilles Forges, en 1964, et un autre sur le rocher de Grand-Mère, l'année suivante. Toujours

⁸⁶ *Le Nouvelliste*, 19 août 1967, p. 1.

du point de vue musical, dès 1964, la direction pense aux adolescents, avec des spectacles dits « à gogo ». L'année suivante, il s'agira de regroupements de jeunes artistes se produisant tout au cours de la saison estivale dans le cadre de tournées. Notons les présences de Donald Lautrec, de Jenny Rock, de Michel Louvain, des Artistocrates, de Pierre Lalonde et, en 1967 et 1968, d'un groupe de Trois-Rivières : Gil Patrick et ses Mustangs. Souvent, ces spectacles sont animés par des artistes populaires de la télévision, tels les tandems de Denis Drouin et Olivier Guimond, ainsi que Dominique Michel et Denise Filiatrault. Ce type de représentation se poursuivra jusqu'au milieu des années 1970.

La caution de la « musique sérieuse » n'est pas oubliée, mais il y a tout lieu de croire qu'un événement comme l'Exposition n'est peut-être pas le cadre idéal pour ce genre de manifestation. On ne trouve que deux spectacles : celui de l'Orchestre symphonique de Trois-Rivières, accompagné par la chorale des midinettes de Shawinigan, en 1947, et un gala organisé par Anaïs Allard-Rousseau et ses Jeunesses musicales du Canada, en 1950. Enfin, toujours dans le domaine de la « culture sérieuse », notons l'unique présence d'une pièce de théâtre, jouée par la troupe trifluvienne des Compagnons de Notre-Dame, en 1960.

Les sports demeurent toujours populaires. N'oublions pas que les courses de chevaux sont encore présentes dans la programmation de chacune des expositions. Les amateurs de sensations fortes ont aussi droit à des courses de démolition, à des rodéos, à des compétitions d'autos miniatures, à des courses cyclistes et à de la lutte. Quant aux épreuves aquatiques, elles sont bien en vue à la piscine, qu'il s'agisse de concours amateurs ou professionnels. Nous avons déjà mentionné que c'est en 1951 que la

piscine est utilisée pour la première fois dans la programmation de l'Exposition. Elle le sera de nouveau en 1955, mais c'est sous l'administration de l'équipe de Jean Alarie que ce lieu deviendra un rendez-vous incontournable. On y tient parfois des événements plutôt originaux, comme des parties de pêche (1960), des courses en canots (1965), du ski aquatique (1965), des concours de billots (1960). En 1957, la station de radio CHLN a installé un studio flottant dans la piscine. Des émissions y sont diffusées chaque soir, avec la participation d'artistes amateurs. Des plongeurs viennent donner des démonstrations de leurs talents et des ballets aquatiques, principalement de la troupe mauricienne Aqua Stars, ravissent plus d'un. « C'était fabuleux, noir de monde⁸⁷ » témoigne Irène Rousseau, ancienne monitrice à la piscine, au cours de ces années.

Quant au bingo, sa popularité est immense, si bien que des voyages en autobus sont organisés dans différentes villes de la Mauricie. Pour une seule soirée de bingo, en 1963, on compte 6 720 entrées : « Les ambulanciers St-Jean ont dû intervenir plus d'une fois [...] car plusieurs personnes se sont soudainement senties indisposées par la chaleur. La foule était si grande que certaines personnes ont dû jouer debout⁸⁸ ». De nombreux autres spectacles et initiatives auront lieu au cours de la période 1946-1967. Sans porter le jugement qu'il y avait peu de choix comme divertissements à Trois-Rivières au cours de ces années, ce rassemblement très divers en un seul lieu, pour une semaine, demeurait tout à fait unique, alors qu'au cours des années suivantes, les événements festifs vont se multiplier dans différentes localités de la région et à Trois-Rivières. La lancée divertissements se poursuivra avec l'équipe Alarie, mais l'ère des

⁸⁷ *Le Nouvelliste*, 10 juillet 2001, p. 7.

⁸⁸ *Le Nouvelliste*, 19 août 1963, p. 4.

étincelles, qui a mis dans l'ombre l'aspect agricole de l'Exposition, aura été typique de ces années. Comme preuve que les temps avaient bien changé, en 1964, on note, pour la première fois, la présence de religieuses au spectacle du cirque Castle.

3.6) 1968-1988 : Une aura de prestige

Jean Alarie poursuit son œuvre au cours des années 1968 à 1988, cherchant toujours à apporter des améliorations à son événement, à le rendre prestigieux. Des foules records vont se succéder, mais, le long de sa route, l'Exposition va tout de même perdre un peu de son lustre, fera face à l'insatisfaction d'un public de plus en plus difficile à combler. Au bout de ce chemin, l'événement sera abandonné par la municipalité pour les mêmes raisons qu'en 1932 : c'était devenu très coûteux à organiser. Hors le fait qu'il y ait un changement de mentalité dans le public, nous avons établi le début de cette cinquième période de notre histoire à 1968 à cause d'un événement qui allait lui-même changer beaucoup la mentalité culturelle des Québécois : l'Expo 67, à Montréal.

L'Exposition universelle de Montréal, avec son thème Terre des hommes, monopolisait déjà l'attention médiatique dès le début de l'aménagement du futur site, alors qu'une île du fleuve Saint-Laurent était littéralement construite et qu'une autre était agrandie. La ville de Montréal changeait à vue d'œil avec sa ronde incessante des camions, se dirigeant vers le fleuve pour y déposer vingt-neuf millions de tonnes de remblais. Le grand événement accueillera une assistance d'un peu plus de cinquante millions d'entrées. Pour la population de la Mauricie, se rendre à Montréal était chose facile, surtout que la moitié du tracé de l'autoroute reliant la métropole à la citée de

Laviolette était ouverte aux automobilistes. Les économies familiales étaient consacrées à de fréquentes visites à l'Expo du maire Jean Drapeau. Visiter l'un des 234 pavillons et s'amuser dans les manèges modernes de son parc récréatif La Ronde valait mieux que de se rendre à l'Exposition de Trois-Rivières, où il y eut 92 000 entrées, le plus bas total depuis l'édition de 1960. Robert Fulford nous fait remarquer :

Les expositions universelles sont axées sur l'avenir ; celle qui s'est déroulée dans les îles artificielles du Saint-Laurent, durant l'été 1967, aura influencé l'avenir du Canada [...] Personne ne peut dire si l'Expo 67 aura modifié de façon permanente la vie au Canada, mais nous avons tous senti, au cours de cet été remarquable, que quelque chose en nous avait changé pour de bon⁸⁹.

Le Québec et sa population ne seraient plus jamais les mêmes. Tout comme les fréquentes expositions universelles du dix-neuvième siècle avaient influencé les expositions provinciales et régionales du Québec, la grande fête de Montréal allait laisser une marque évidente sur l'événement trifluvien. L'Expo 67 terminée, elle allait se poursuivre, de façon quelque peu moins étincelante, sous le nom de Terre des Hommes, de 1968 à 1981, mais dès le milieu de la décennie 1970, les gens avaient perdu beaucoup d'intérêt face à ce rendez-vous. Cependant, nous n'aurions pas tort de croire que les premières éditions de Terre des Hommes aient continué à transmettre encore un peu de magie à la population du Québec. Parmi ces admirateurs, notons la présence de Jean Alarie :

Les responsables de l'exposition de Trois-Rivières ne cachent pas qu'ils respectent beaucoup leur grand maître Terre des Hommes [...] M. Alarie s'y rend souvent pour revenir avec de nouvelles idées susceptibles de plaire au public de la région⁹⁰.

Peut-être l'influence du maire Jean Drapeau se fera-t-elle trop sentir chez Jean Alarie et son équipe : les années 1970 nous apparaissent sous le jour de la démesure, alors que cette veine, au cours des années 1980, sera impossible à perpétuer, car le

⁸⁹ Robert Fulford, *Portrait de l'Expo*, Toronto, McClelland et Stewart, 1968, p. 8.

⁹⁰ *Le Nouvelliste*, 2 août 1974, p. 3.

« Toujours un peu plus » finit par coûter très cher. La situation économique du Trois-Rivières métropolitain n'était plus du tout la même, au cœur d'une étape qui en fera, de façon presque permanente, une des villes québécoises les plus touchée par le chômage, au cours de la décennie 1990.

La première influence de l'Expo 67 sur Alarie date de 1966 : l'apparition d'un slogan. « Votre scintillante Exposition régionale de Trois-Rivières » sera le premier. Notons, avant tout, que le diminutif « Expo », qui fait tant penser à celui de Terre des Hommes, sera utilisé plusieurs fois. À titre d'exemple : « Pleins feux sur l'Expo », en 1974, « À propos, c'est l'Expo » en 1976. En 1971, la bâtisse industrielle, rénovée, porte maintenant le nom de pavillon commercial, tout comme il y avait des pavillons à Expo 67. Dès 1975, l'événement trifluvien se dote d'un logo, à la manière de Terre des Hommes. Avant tout, beaucoup d'événements auront un caractère dit international. Le tout premier est le Carrefour international, nouveau lieu situé entre l'aréna et le pavillon agricole, et qui deviendra, en 1979, le pavillon de la jeunesse. C'est là que les jeunes se réunissent pour des spectacles à saveur universelle, comme celui de la Nouvelle Dimension, un ensemble d'adolescents trifluviens qui chantent et dansent, selon le modèle de la troupe bien connue Up With People. En 1970, on y présente des films de plusieurs pays du monde, ainsi qu'un bal musette, avec en vedette un véritable accordéoniste français. La même année, on y consacre une journée aux Amérindiens. En 1976, une troupe de jeunes chanteurs et danseurs coréens est présente. En 1974, au pavillon commercial, les visiteurs peuvent admirer une collection de cent poupées provenant de trente pays. Bref, l'Exposition de Trois-Rivières s'ouvre sur le monde, comme Montréal et le Québec l'avaient fait grâce à

Expo 67. La foire locale suit ainsi un courant de pensée typique du Québec de la décennie 1970.

De 1968 à 1980, Alarie poursuit son travail selon la même directive qui l'anime depuis son entrée en jeu, au milieu de la décennie 1950 : il garde ce qui est populaire et ajoute, progressivement, de nouveaux éléments. Mais à partir de 1980, budget oblige, il devient de plus en plus difficile de perpétuer cette tradition de renouvellement. Du fait, au cours de cette dernière décennie, ce sont plutôt des éléments populaires qui disparaissent de la programmation. Par exemple : les courses de chevaux, en 1981, bien que des compétitions soient toujours en cours à l'hippodrome pendant la semaine de l'Exposition. Les spectacles à la piscine disparaissent en 1985. Déjà depuis une dizaine d'années, ils avaient lieu de façon intermittente. Dès 1987, on ne fait plus appel au cirque. Le salon des arts, présent depuis les années 1950, tire sa révérence en 1971, à cause du peu de participation des artistes locaux. Il ressuscitera de façon sporadique, en 1977 et 1980, sous d'autres appellations. Huguette Alarie, veuve de l'organisateur, dans le cadre d'une entrevue téléphonique de novembre 2004, nous a avoué qu'au cours des années 1980, son époux se montrait moins motivé à son travail, suite aux décisions politiques l'empêchant d'aller de l'avant. Entre autres, son désir de faire du terrain de l'Exposition un grand parc public, avec de la verdure et des événements pour toute l'année, ne se réalisera jamais. Jean Alarie perd ses illusions de grandeur au cours de cette période.

Cependant, des initiatives nouvelles sont de mise au cours des années 1970, bien que certaines, comme celle du concours Miss Expo (1971 et 1972), n'aient pas

rencontré de grand succès, tout comme celui de la présence d'une mascotte (1980 et 1981). En 1971 apparaît la journée de l'âge d'or. Les aînés de 65 ans et plus, en présentant leur carte d'assurance maladie, ont accès gratuitement sur le terrain, tout comme ils peuvent assister au spectacle du stade sans déboursier. En 1974 et 1975, la tente *Le Canton*, située près de la piscine, met l'accent sur les spectacles pour les adolescents, avec des artistes locaux de la chanson, du théâtre et de la comédie. Notons qu'en 1974, des jeunes musiciens de Montréal, alors inconnus, y donnent leur grande première trifluvienne : Beau Dommage. La présence du couple de danseurs Hélène et Roger Picard sera plus longue : 1972 à 1999. Il s'agit de compétitions de danses sociales, qui se déroulent au Colisée. Une épluchette de blé d'Inde a lieu en 1973 et 1974. Une terrasse aura aussi une longue vie. En premier lieu, en 1971, elle porte le nom *Au Cône d'Or* et est située face au pavillon de l'aviculture, un des rares bâtiments survivants des premiers jours de l'Exposition, puisque construit en 1916. Par la suite, la terrasse adoptera les noms *P'tit Bistrot* (1973-1983) puis du *Cabaret* (1983-1988) et, enfin, du *P'tit Munich*, de 1989 à la démolition de l'édifice, en 1991. La bière y coulera à flots et les musiques de toutes sortes s'y feront entendre, souvent grâce à des artistes locaux, comme le Dixie Band de l'Université du Québec ou la formation Cachalot. Notons que le slogan, de 1978 à 1980, sera choisi à la suite d'un concours organisé auprès des adolescents des écoles secondaires de Trois-Rivières.

Pour la période de 1968 à 1977, nous comptons une moyenne 136 044 entrées. La meilleure de ces assistances est celle de 1968, avec 153 182, un record jusqu'alors. Ce chiffre s'explique surtout parce que les gens de la rive sud avaient maintenant accès à Trois-Rivières plus facilement, avec l'ouverture du pont Laviolette sur le fleuve Saint-Laurent. D'ailleurs, la publicité insistait beaucoup sur ce pont. En guise

de page couverture du guide des prix, distribué aux exposants ruraux, on pouvait voir le dessin amusant d'un automobiliste très fier, s'exclamant : « Avec le pont allons à l'Expo ». La population côtière de la rive sud avait toujours été fidèle à la foire trifluvienne, mais celle de l'arrière-pays lui préférait l'Exposition de Victoriaville, qui offrait les mêmes caractéristiques. Pour la journée d'ouverture de l'édition 1968, il y eut 60 000 entrées.

Il y avait tellement de monde dans le midway qu'il était impossible de marcher rapidement. Il fallait avancer au ralenti, talonnant les autres, se faisant talonner, jouant du coude et recevant des coups de coude dans les côtes, bousculant pour être bousculé. Les bâtisses où sont exposés les travaux d'artisanat et autres travaux de la ferme étaient remplis à craquer. Il ne fallait pas être pressé pour les visiter⁹¹.

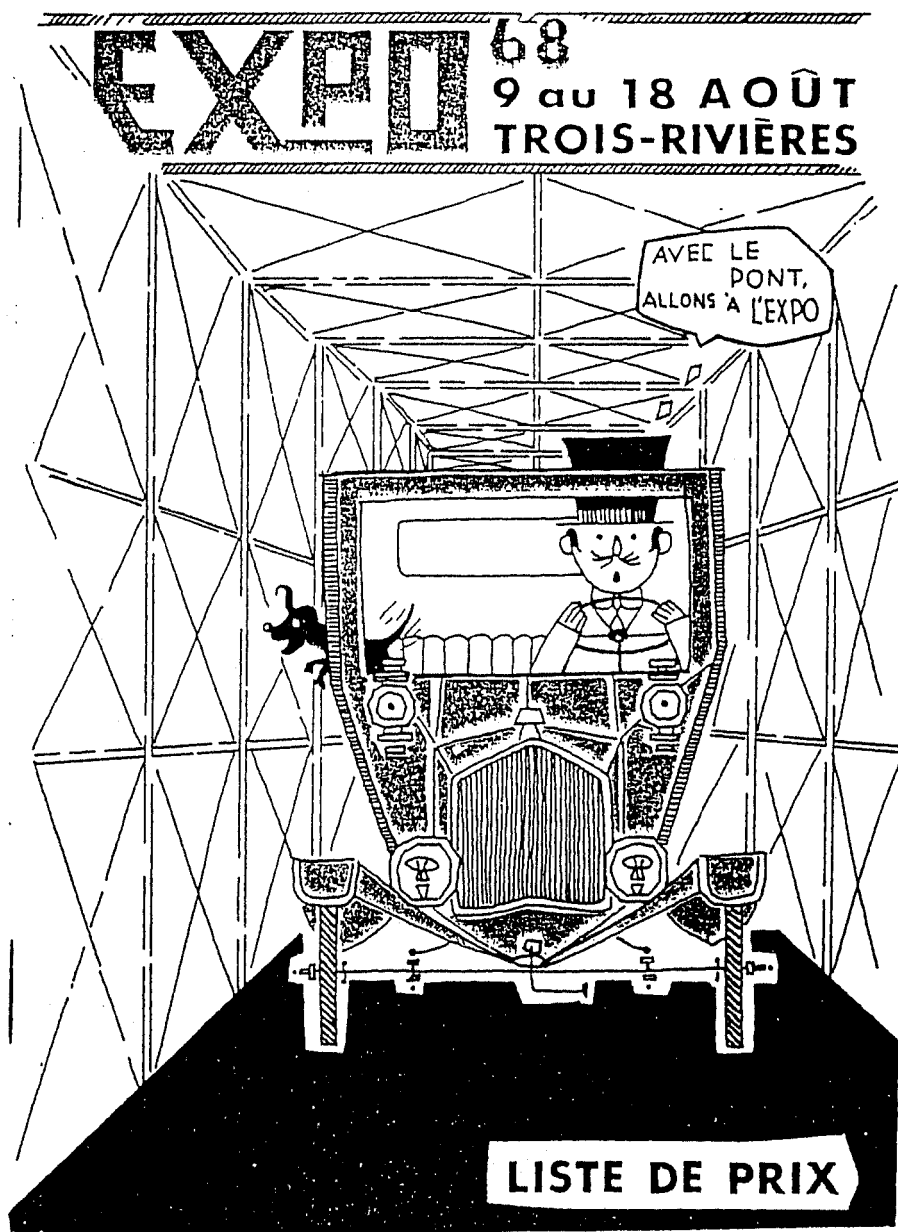
Un témoignage d'une visiteuse en dit long sur la popularité de l'Exposition, au cours de la décennie 1970 : « Pas mettre les pieds à l'Expo de Trois-Rivières... ben voyons, ça s'fait pas!⁹² » C'est une époque où les gens, surtout les jeunes, aiment bien s'amuser. Les loisirs organisés sont maintenant passés de l'emprise de la religion catholique à celle de l'État. L'ère du festival subventionné et commandité par les grandes compagnies de bière, de tabac ou de boissons gazeuses débute avec la décennie 1970.

En Mauricie, le festival western de Saint-Tite a précédé tous les autres, puisqu'il est né en 1967. Ayant lieu en septembre, il n'est pas un compétiteur pour l'Exposition de Trois-Rivières. Au contraire, il a sur elle une certaine influence. Des rodéos seront ajoutés à la programmation, tout comme les artistes country feront leur apparition, succédant aux folkloristes des années 1960. Les festivals présents en région, entre 1970 et 1980, demeurent de petite envergure. On en trouve au Lac-à-la-Tortue, à Saint-Ubalde, à Saint-Mathieu-du-Parc, à Saint-Pierre-les-Becquets.

⁹¹ *Le Nouvelliste*, 12 août 1968, p. 3.

⁹² *Le Nouvelliste*, 10 août 1974, p. 13.

GUIDE DES PRIX DU CAHIER DISTRIBUÉ AUX EXPOSANTS RURAUX
DE L'ÉDITION 1968



Hors le diminutif Expo 68 – un clin d'œil à Expo 67 de Montréal – on note surtout que cette caricature insistait sur l'utilité du nouveau pont Lavolette, permettant aux gens de la rive sud de se rendre plus facilement à l'Exposition.
SOURCE : Archives de la Ville de Trois-Rivières [S.N.]

L'Exposition possède alors encore assez d'emprise sur les habitudes culturelles de la population pour ne pas ressentir un danger. Ce ne sera plus tout à fait le cas au cours des années 1980 et 1990.

À Trois-Rivières, un festival éponyme naît au cours de l'été des fêtes du 350^e anniversaire de fondation, en 1984. Il est surtout axé sur la présence de musiciens, chanteurs et chanteuses populaires du Québec. Il deviendra le festival d'Art vocal en 1993 et prendra une telle importance qu'on peut le considérer comme l'élément clé dans la décision de la municipalité d'abandonner l'organisation de l'Exposition. L'absence de vedettes de la scène musicale, lors de l'édition 1988, est expliquée en fonction de la présence du festival qui a lieu chaque été au parc Champlain : « Nous, on se doit d'être complémentaire pour ne pas présenter le même contenu⁹³ », d'expliquer Jacques Saint-Laurent, responsable de l'aspect divertissements de l'Exposition. Jadis, jusqu'à un certain point, l'Exposition était le seul événement rassembleur, au cours de la saison chaude. La mise change à partir des années 1980. La diversité des événements fera en sorte que la population choisira, au lieu de considérer l'Exposition comme un rendez-vous incontournable.

Les statistiques des assistances de la décennie 1980 nous révèlent que quatre éditions (1980, 1981, 1984 et 1985) n'atteignent pas 100 000 entrées. Les années à forte fréquentation sont trompeuses, notamment celle de 1987, qui compte 158 000 visiteurs. En effet, la direction a tenté diverses stratégies, concernant le prix d'admission, afin de maintenir le minimum de 100 000 entrées, et certaines d'entre elles ne se sont pas avérées économiquement viables, considérant, de plus, que

⁹³ *Le Nouvelliste*, 29 juillet 1988, p. 4.

l'équipe Alarie poursuivait sa politique de faire appel à des artistes vedettes aux cachets considérables.

La première stratégie proposée était la même en vigueur à l'Exposition de Québec, au parc Belmont et à La Ronde : le prix unique. Le nom adopté est celui de Passe Partout. Le public paie un prix d'entrée, cinq dollars pour les adultes, trois pour les enfants et les aînés, qui donne droit d'assister gratuitement à toutes les manifestations et de monter dans les manèges, sans rien déboursier. Comme compensation, dans ce dernier cas, la compagnie foraine touche soixante-quinze sous sur chaque billet d'entrée. La formule est adoptée pour la première fois en 1982 et connaît du succès, car cette édition attire 38 000 personnes de plus que l'année précédente. Elle est répétée jusqu'en 1985 et ne porte pas ses fruits au cours de cette année, ainsi qu'en 1984, puisque l'Exposition n'attire pas 100 000 visiteurs. La formule est populaire surtout auprès du public qui aime les manèges, mais crée ainsi des problèmes : il y a de longues files d'attente et des bousculades devant certains manèges.

Une seconde formule est tentée pour les éditions de 1986 à 1988 : l'entrée est gratuite sur le terrain. C'était la première fois, au Canada, qu'une Exposition agricole et industrielle proposait cette expérience. Les visiteurs sont appelés à acheter des bracelets à six et huit dollars, et qui sont majorés dès l'année suivante, pour avoir accès aux manèges. Il y a respectivement 130 000, 158 000 et 126 000 entrées en 1986, 1987 et 1988, et pourtant, l'Exposition va de déficit en déficit. Ceci indique surtout que la formule de l'entrée gratuite a attiré beaucoup de flâneurs, qui n'ont pas acheté les bracelets ou qui n'ont pas payé pour aller voir les spectacles offerts. La

formule gratuite aura aussi un effet très néfaste sur la perception populaire, quand les futurs organisateurs reviendront avec un prix d'entrée.

Les expositions de la décennie 1980 ont rencontré beaucoup de problèmes financiers. En 1979, le ministère de l'Agriculture coupe son aide de façon drastique. Elle ne sera alors que de 7 000 \$, qui est une somme inférieure à celles accordées par le gouvernement au cours des années 1920. En 1976, par exemple, l'Exposition recevait 25 000 \$ de ce ministère. L'aspect agricole de l'Exposition souffrira de ce manque d'aide. De 1982 à 1988, le déficit pour l'agriculture atteindra 407 186 \$. Au cours des années du prix d'entrée unique (1982 à 1985), l'Exposition rencontrera, en moyenne annuelle, 44 000 \$ de déficit.

Une source de revenus présente depuis les premiers jours, celle engendrée par les parieurs, en voit aussi de toutes les couleurs. Une nouvelle loi, adoptée en 1979, interdit les jeux de hasard chez les forains, sauf ceux qualifiés de jeux d'adresse. Dorénavant, chaque stand devra afficher un permis, expliquant le but du jeu, son usage, et le gain que le participant peut en retirer. Ces jeux, si présents dans toutes les compagnies foraines depuis longtemps, entreront dans une phase de déclin. S'il en existe encore au début du vingt et unième siècle, leur nombre paraît faible si on le compare à ceux d'autrefois.

Nous avons mentionné que les courses de chevaux ne font plus partie de la programmation de l'Exposition à partir de 1981. Elles sont remplacées par un casino, d'abord connu sous le nom de Black Jack. Le succès devient immédiat, si bien que

cette activité, progressivement, remplacera le grand bingo. Il s'agira d'une source de revenus essentielle aux organisateurs de l'Exposition.

Le 5 décembre 1988, la Ville de Trois-Rivières annonce qu'elle retransche 700 000 \$ dans le budget de l'Exposition, confirmant son désengagement dans l'aspect agricole de l'événement. Les ruraux devront se prendre en main et assumer les frais concernant leur participation. De plus, la municipalité désire que des contractuels s'occupent du pavillon commercial et des amusements. Techniquement, il s'agit d'un abandon. « Le festival de Trois-Rivières attire deux fois plus de monde pour un budget quatre fois moindre⁹⁴ » fait remarquer le journaliste Claude Bruneau, dans un éditorial au titre sans équivoque : L'Expo a-t-elle fait son temps ? « Arborant des signes d'un vieillissement peut-être fatal, l'expo croupit dans le rouge. [...] L'intérêt de ce qui est présenté [...] est difficile à maintenir quand on subit la concurrence de la Place Bonaventure et de La Ronde⁹⁵ ». Jean Alarie avait élaboré des alternatives, pour amoindrir les coûts et abaisser les déficits, mais le Conseil de Ville a rejeté ses suggestions.

La réaction a été très vive et il est intéressant de souligner qu'elle est la même que lors du premier abandon par la ville, en 1932 : ce sont les ruraux qui se redressent, proposent des solutions, et qui vont s'engager pour maintenir l'événement. Trois jours après l'annonce, Claude Carignan, président de l'Union des producteurs agricoles de la Mauricie, rencontre le Conseil de Ville et un représentant du ministère de l'Agriculture. La réunion s'avère fructueuse et les éleveurs vont former une

⁹⁴ Claude Bruneau, *Le Nouvelliste*, 7 décembre 1988, p. 12.

⁹⁵ *Ibid.*

corporation pour organiser l'Exposition. Les éleveurs pourront toucher les profits du village forain et du pavillon commercial. La municipalité prêtera gratuitement le terrain et ses installations aux nouveaux dirigeants. Le 5 mars 1989, l'abandon est légalement entériné et la Corporation de l'Exposition agricole du Centre du Québec devient le nouveau responsable de l'organisation de l'événement.

Avant de passer aux éléments agricoles, industriels et de divertissements de la période 1968-1988, soulignons que la Ville de Trois-Rivières était devenue propriétaire des bâtiments du terrain le 10 novembre 1970, les achetant au gouvernement du Québec pour la somme symbolique de un dollar. En 1971, le pavillon commercial est partagé avec l'Université du Québec. En second lieu, le temps de l'Exposition est reculé d'une semaine, à partir de 1977 ; au lieu de la première semaine d'août, elle aura lieu au cours de la dernière de juillet, mesure pour venir en aide aux organisateurs du Grand Prix de course automobile de Trois-Rivières, dont le parcours passe par le terrain. Enfin, pour l'anecdote, mentionnons qu'en 1971, un couple de Yamachiche se marie à l'Exposition, dans une chapelle aménagée dans le poste de police.

Avant de passer à nos trois éléments familiers, poursuivons avec une parenthèse humoristique du journaliste Jean-Paul Arsenault, illustrant une scène typique de l'Exposition de cette époque :

Comme le Jour de l'an, ça n'arrive qu'une fois par année et j'ai plongé dans l'expo de Trois-Rivières. Un bain de foule, que dis-je, une douche tant il y avait du monde. Au début de ma longue marche à travers des milliers d'épaules : un kiosque à bonbons. Un suçon collé à la joue, un doigt dans le nez, le petit homme d'environ quatre ans a tourné de tristes yeux vers sa mère et : « M'man, j'ai envie ! » « Ah non ! » lui a plaqué la maman courroucée, je me demande bien pourquoi, car ça aurait pu lui arriver, non ?⁹⁶

⁹⁶ Jean-Paul Arsenault, *Le Nouvelliste*, 5 octobre 1977, p. 10.

Au cours des années 1968-1988, l'agriculture n'est plus le credo patriotique si souvent chanté par les élites locales d'autrefois. Il s'agit d'une industrie semblable à une autre et qui fait peu partie des préoccupations des citoyens. Le mouvement entrepris au cours de la décennie 1960 se poursuit : il y a moins de fermes, mais elles sont plus grandes et productives. Faut-il encore parler de fermiers ? Techniciens en agriculture ou entrepreneurs agricoles serait plus juste. La participation agricole, tout comme le reste de l'Exposition, se modifie beaucoup au cours de cette période.

Parmi les nouveautés, deux initiatives méritent d'être citées. D'abord, c'est en 1982 qu'a lieu le retour de la journée consacrée aux jeunes éleveurs. C'est le début d'une tradition qui consiste à faire concourir les ruraux de quinze à vingt-cinq ans. Il s'agit d'une façon d'aider ces gens à prendre conscience de l'importance de la participation à une exposition et de les rendre fiers de leurs réalisations. Les jeunes préparent leurs bêtes pour la parade du jugement des mois à l'avance, à la manière de leurs aînés. Il s'agit d'encourager une relève rurale en récompensant ses efforts. De telles journées avaient existé en 1936, 1937 et 1938, parrainées par les Cercles des jeunes agriculteurs, associations mises sur pieds par le gouvernement québécois. À la fin des années 1940 et au début de la décennie 1950, la jeunesse rurale avait participé à des compétitions semblables.

Ensuite, une initiative destinée au grand public est prise en 1975 et deviendra aussi une tradition : l'installation d'une ferme avec des jeunes animaux, que les enfants peuvent visiter librement et en toute sécurité. Elle sera d'abord connue sous le nom de Ferme d'Isidore, de 1975 à 1982. Par la suite, elle aura l'appellation de ses commanditaires : les rôtisseries Saint-Hubert (1983-1990) et, à partir de 1991, la petite

ferme Nartel. Il s'agit d'un enclos assez vaste, où les enfants circulent et font la rencontre de bébés chèvres, de moutons, des canards et de plusieurs autres animaux de la ferme. D'abord présente en plein air, face au pavillon agricole, la petite ferme sera intégrée au lieu, en 1990, une stratégie consistant à faire entrer les parents.

Les nouveautés sont diverses, même si elles n'assurent pas une continuité comme la petite ferme et le concours pour les jeunes éleveurs. Les techniques vidéo sont présentes, comme en 1987, alors que les visiteurs peuvent voir un film sur les outardes du Lac Saint-Pierre. En 1977, nous notons une exposition d'horticulture sous un dôme d'acier. En 1970 et 1971, il y a un couvoir et le public peut voir naître des poussins. En 1971, le zoo de Saint-Édouard présente plusieurs animaux. Enfin, en 1983 et en 1984, le concours d'attelage, absent depuis 1959, fait un retour dans une démonstration nostalgique, avec des vieilles voitures et leurs conducteurs vêtus comme autrefois. Ces initiatives, ainsi que beaucoup d'autres, sont axées vers le public citadin, dans un but d'éducation. Ils indiquent surtout que le statu quo n'a pas sa place dans l'aspect agricole de l'Exposition.

S'il y a beaucoup moins de prix accordés, l'honneur de participer à un jugement semble demeurer un trait permanent dans le monde rural. N'oublions pas que la bête choisie n'est pas le fruit d'un hasard. Il y a une sélection de la part de son propriétaire, ainsi qu'une longue préparation et assurément une certaine mise en scène.

« Le pavillon de l'agriculture était transformé en véritable salon de beauté. [...] On lavait, brossait et rasait les vaches pendant que d'autres tressaient les crinières des chevaux [...], pour ensuite les orner de rubans de couleurs et de plumes⁹⁷ ».

⁹⁷ Louise Plante et Louise Filteau, *Le Nouvelliste*, 7 août 1981, p. 3.

L'exposant Damien Lemire révèle son secret : « Camoufler les défauts et rendre plus évidentes les qualités⁹⁸ ». Nous ne doutons pas que des observations semblables soient caractéristiques de tous les jugements de chacune des éditions de la foire trifluvienne. « C'est souvent l'ambition, légitime et souhaitable, qui porte l'éleveur à présenter des bêtes de son troupeau aux concours de l'exposition régionale de Trois-Rivières⁹⁹ », témoigne un éleveur de Saint-Grégoire. André Montour, responsable du secteur agricole de l'édition 1980, complète le tableau de la fierté rurale en y ajoutant un aspect réaliste : « Chaque exposant vient présenter un produit exactement comme le fait le commerçant dans sa vitrine¹⁰⁰ ». Enfin, soulignons que l'édition 1985 s'internationalise, avec la visite d'une vingtaine de fermiers suédois, venus observer la qualité des troupeaux Ayrshire.

Les faits paraissent moins positifs du côté du pavillon industriel. L'époque où ce lieu était le premier centre commercial de Trois-Rivières, très apprécié par les visiteurs, devient progressivement révolue. Dès que l'édifice est partagé avec l'université (1971), la direction dispose de moins d'espace à offrir aux exposants, puisque le second étage n'est plus accessible. On sent une désaffection des commerçants locaux à partir de 1973. Robert Paquin, responsable du pavillon depuis 1975, note, cinq ans plus tard, que le manque de climatisation semble un handicap : « Les gens marchent une rangée, puis ils sortent, ayant trop chaud¹⁰¹ ». Et pourtant, il y faisait sans doute aussi chaud au cours des années fastes. L'année suivante, le gardien du pavillon fait remarquer qu'il n'y a pas beaucoup de visiteurs. Il s'agit d'un effet d'entraînement : le lieu étant critiqué d'année en année, cela ne devient pas une

⁹⁸ *Le Nouvelliste*, 29 juillet 1985, p. 3.

⁹⁹ *Le Nouvelliste*, 10 août 1973, p. 3.

¹⁰⁰ *Le Nouvelliste*, 29 juillet 1980, p. 8.

¹⁰¹ *Le Nouvelliste*, 31 juillet 1980, p. 19.

invitation pour les organismes et les commerçants de louer un espace. Le journaliste

Claude Bruneau offre l'explication la plus valable :

Le pavillon commercial témoigne d'un bon effort de plusieurs participants. Mais son rôle est ambigu de plus en plus. Suffit-il d'avoir quelque chose à vendre pour y accéder ? N'y a-t-il pas trop de vendeurs qu'on trouverait dans n'importe quel centre commercial ? Une exposition devrait nous apprendre quelque chose de neuf, montrer des produits vraiment nouveaux ¹⁰².

Les articles de journaux, à propos des exposants, nous informent que rien de nouveau n'apparaît au pavillon au cours de cette période. Aucune initiative, aucune idée ne semble émerger pour redresser la situation. Les commerçants présentent encore des meubles, des chaînes stéréophoniques, des appareils de toutes sortes, mais le grand public n'a-t-il pas accès à l'information sur ces produits par le biais de la publicité dans les médias ? Le pavillon commercial semble être devenu un kiosque d'informations pour des organismes gouvernementaux, qu'ils soient du provincial, du fédéral ou du municipal. La plupart des ministères s'y succèdent, d'année en année. Le Parti québécois y fait la propagande de son option politique indépendantiste, dans la première moitié des années 1970. L'Université du Québec à Trois-Rivières donne de l'information sur ses programmes. La Régie de la langue française, un stand de prévention contre la drogue, le service municipal d'urbanisme et de nombreux exposants de même nature informent les visiteurs. On trouve quelques expositions de photographies, au début des années 1970, et une partie de la collection de l'ethnologue Robert-Lionel Séguin, en 1985, est sans doute la meilleure idée présentée au grand public au cours de cette période.

Du côté des divertissements, les idées ne manquent pas à l'équipe de Jean Alarie. Nous avons déjà parlé d'initiatives nouvelles, tels un secteur réservé à la

¹⁰² *Le Nouvelliste*, 5 août 1986, p. 6.

jeunesse, la tente *Le Canton*, l'arrivée du couple de danseurs Roger et Hélène Picard. Nous pouvons y ajouter du théâtre pour enfants, des amuseurs publics (dès 1979) et, dans le domaine « retour vers le passé » : une parade dans les rues, en 1980, ainsi que des montgolfières, en 1972 et 1973. En ce qui concerne les sports, outre les éternelles courses de chevaux, les compétitions de natation et les courses de démolition, nous voyons apparaître quelques éléments inédits : une démonstration de culturisme, des parties de roller derby, du parachutisme, des rodéos, un grand prix équestre, des courses de poney et de... cochons ! De 1975 à 1985, le promoteur Jim Girard présente des galas de boxe, mettant en vedette des athlètes amateurs de la Mauricie.

Le cirque, pour sa part, est présent au cours de toutes ces années, sauf en 1987 et 1988, alors qu'il est retiré de la programmation par mesure économique. Les spectacles ont toujours lieu au stade de baseball. À partir de 1973, une seule compagnie se succédera d'année en année : Garden Brothers, entreprise de Toronto fondée en 1940. La formule de leurs spectacles nous paraît très classique, avec ses bouffons, ses équilibristes, ses trapézistes, ses animaux exotiques. Ils étonnent ou déçoivent, selon les éditions, mais attirent toujours un public fidèle. Notons que le « maître de cérémonie » s'adresse en français aux visiteurs, car il s'agit d'une Québécoise : Micheline Sauvé. Avant la venue de Garden Brothers, la compagnie appelée était celle du Grand Cirque Continental, qui, en 1971, présente un spectacle de jets d'eau et d'éclairage, dont le système avait été acheté à Terre des Hommes.

Les forains, pour leur part, gardent toujours le haut du pavé. Cependant, leur monde change : nous avons déjà cité la présence des dernières tentes de curiosités, de la compagnie Reithofer, en 1974 et 1975, tout comme nous avons mentionné la baisse

des stands de jeux d'adresse et de hasard, maintenant très réglementés par la société Loto-Québec, à partir de 1979. Les forains sont devenus, avant tout, des opérateurs de manèges mécaniques. Six entreprises seront présentes de 1968 à 1988, dont deux américaines : Lawrence Carr, du Massachussets (1973), ainsi que Reithoffer, une compagnie à la longue histoire, puisqu'elle existe, sous différents noms, depuis 1915. Les Amusements d'Amérique, présents de 1968 à 1972, sont, en réalité, propriété d'une famille foraine américaine, les Vivona, qui possédait alors cinq unités parcourant l'Amérique, dont une installée au Canada. D. Campbell (1981-85) est aussi une entreprise canadienne, tandis que les Amusements Spectaculaires, de Hull, sont la propriété d'un homme, Claude Dubois, qui n'a pas encore quarante ans quand il se présente à Trois-Rivières pour la première fois, en 1976. Cette compagnie avait la particularité d'avoir beaucoup de kiosques de jeux de hasard, ainsi qu'une montagne russe gigantesque : le Cyclone. Il y aura quelques accrocs avec ces derniers forains, notamment à propos de l'état de leurs manèges. Après une dernière présence, en 1980, les Amusements d'Amérique reviendront en 1986, conjointement avec Beauce Carnaval. On se souvient qu'en 1920, l'Exposition avait aussi accueilli deux compagnies foraines. Quant à Beauce Carnaval, dès 1987, ils entreprendront ce qui sera la plus longue séquence de présences pour des forains à Trois-Rivières, puisqu'ils sont toujours la compagnie engagée, au début du vingt et unième siècle. Cette entreprise de Saint-Georges-de-Beauce, fondée par Florian Vallée en 1953, a longtemps été la compagnie attitrée des petites expositions rurales, avant de prendre réellement son envol au cours de la décennie 1970. Comme bien des entreprises de ce genre, Beauce Carnaval est avant tout le fruit d'une histoire familiale, puisque deux des enfants de Florian Vallée lui succéderont, dont sa fille Paule.

Du côté des spectacles musicaux, les années 1968 à 1972 poursuivent la veine entreprise auparavant, alors qu'un grand nombre d'artistes partagent la même scène, le temps de quelques chansons. Il s'agit des tournées Musicorama, organisées par le réseau Radio-Mutuel et où les jeunes peuvent applaudir certaines idoles du temps, tels les Bel-Canto, Jacques Michel, les Chanceliers, Johnny Farago, Donald Lautrec, Renée Martel et de nombreux autres artistes québécois, parmi lesquels s'infiltrer un Français, Éric Charden (1970).

En 1971 a lieu la première soirée consacrée à la musique country. L'expérience sera répétée en 1973, mais dès 1980, les artistes du genre seront présents à chaque édition. Des vedettes notoires de ce créneau musical viendront charmer les visiteurs, tels Willie Lamothe, Marie King, Paul Brunelle, Marcel Martel, mais aussi un chanteur de Shawinigan, en 1973 : Jeannot Millette. Par contre, de 1974 à 1986, le stade de baseball est le lieu de rendez-vous d'une pléiade de vedettes québécoises de renom. Quelques exemples : Jean Lapointe, Ginette Reno, Offenbach, Claude Dubois, Diane Tell, Corbeau, Robert Charlebois, Paul Piché, Michel Rivard, Nicole Martin, sans oublier Fernand Gignac, qui se sera produit à quatre reprises au cours de l'histoire de l'Exposition, en autant de décennies. Parmi eux, deux artistes de Trois-Rivières : le chansonnier Jacques Thivierge (1980) et l'artiste « Hommage » Elvis Lajoie, en 1979, alors âgé de vingt ans. En 1987, comme nous l'avons vu, l'organisation met un frein à ces engagements de prestige. La ville de Trois-Rivières préfère consacrer cet argent à faire venir ces artistes dans le cadre de son festival. Nous croyons qu'ils devaient coûter très cher à l'organisation. L'avantage de ce type de spectacles, ainsi que ceux des Musicorama du début de la décennie 1970, est qu'ils étaient consacrés à des artisans d'ici. Outre Éric Charden, seulement deux artistes hors Québec seront de la

programmation, au cours de cette période : la formation canadienne Parachute Club (1986) et l'Américain John Sebastian (1971), qui cause un remous en ne tenant la scène qu'une quinzaine de minutes.

Bref, la période 1968-1988 est divisée en deux parties distinctes : des années d'effervescence (1968-1979) et un déclin (1980-1988) dû à des problèmes financiers. Jean Alarie avait été impliqué dans l'organisation de l'Exposition depuis le début de la décennie 1950, au cœur des dites « Trente glorieuses » (1946-1976) années de prospérité économique, ce qui lui permettait de renouveler sans cesse les activités de l'Exposition. Il ne pouvait continuer à partir de 1976, alors que Trois-Rivières allait connaître un fort déclin économique, qui fera d'elle une ville où le chômage célébrera une toute autre fête que celle de l'Exposition.

3.7)- 1989-2005 : Retour à la simplicité

Au cours de cette période, le centième anniversaire d'existence de l'Exposition sera passé sous silence, sans doute parce que l'édition de 1996 ne marquera pas le centième événement. Des coups d'œil sur son passé historique nous semblent cependant évidents, particulièrement dans les slogans choisis et dans la publicité journalistique. Nous avons déjà mentionné que la situation de l'abandon de l'organisation par la municipalité répondait à la même situation qu'en 1932 : des problèmes économiques, dus à de trop forts déficits, et que l'événement survit grâce à des représentants du monde rural. Le résultat, au début de la décennie 1990, sera le même qu'en 1933 : l'Exposition fera ses frais, jusqu'à un premier déficit important, en 1996, suivi d'autres années économiquement viables et de légers déficits. Pour y

arriver, la nouvelle direction ne dépensera pas plus qu'elle ne possède, quitte à mettre au rancart des éléments coûteux. Chemin faisant, l'Exposition acquiert une certaine simplicité, semblable à celle de la période 1896-1915. Le même désir d'insister pour dire qu'il s'agit d'une exposition agricole se répète, à cent années d'intervalle. Cependant, à la manière des pionniers de la fin du dix-neuvième siècle, la nouvelle direction sait que les divertissements demeurent nécessaires pour attirer le public. La grande différence est que la population locale devient gourmande de spectacles, de festivals et de loisirs d'été. La nouvelle formule de l'Exposition rencontrera aussi de fortes difficultés, surtout à partir de 1996, alors que deux de ses grandes sources de revenus seront amputées. Malgré les problèmes, la directrice Marie Désilets témoigne d'une réalité :

Si l'exposition dure depuis si longtemps, c'est qu'elle a toujours été réalisée dans l'amour. Je pense à ces agriculteurs qui, à force de fierté et de persévérance, ont fait de l'événement une tradition. Et cette tradition fait maintenant partie du patrimoine¹⁰³.

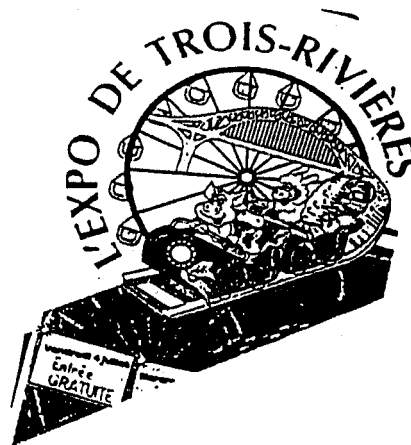
Lors des deux premières années de la nouvelle administration, Jean Alarie occupe toujours son poste, même s'il est un employé retraité de la municipalité. Il assure la transition, conseille ses successeurs et leur lègue les fruits de son expérience. L'homme tirera sa révérence après l'édition de 1990 et mourra le 9 février 1992, à l'âge de 64 ans, des suites d'un arrêt cardiaque. La personne qui prendra sa relève sera une femme : Marie Désilets, qui, en entrevue, nous a avoué sa grande fierté d'être « une fille de la campagne ». Possédant une formation en administration, Marie Désilets a travaillé comme gérante d'une caisse populaire et comme mairesse de Sainte-Clothide-de-Horton. Elle n'avait jamais été impliquée dans une organisation agricole d'importance avant sa nomination. Son rôle est celui de la gestion et de la planification de l'Exposition. Elle travaille sous l'autorité d'un conseil

¹⁰³ Marie Désilets, *Le Nouvelliste*, 6 juillet 1991, p. 4.

d'administration, formé d'un président (Denis Vallée, en place depuis 1989), d'un vice-président et de douze administrateurs. En plus de Marie Désilets, l'Exposition ne compte que sur une autre employée régulière, une secrétaire. À l'approche de l'événement, un personnel temporaire est appelé. Pendant la semaine de l'Exposition, une soixantaine de personnes sont engagées, des étudiants pour la plupart. En 2003, nous assistons à un retour des comités spécialisés dans divers aspects. Il s'agit, en majorité, de gens de la Mauricie.

Le patrimoine dont Marie Désilets parle, un peu plus haut, sera présent sur toutes les publicités, comme si l'organisation tenait un décompte vers le chiffre de la centième exposition. L'agriculture sera aussi utilisée pour promouvoir l'événement : si on se sert d'un bouffon, au début des années 1990, celui-ci porte au bout des doigts un cœur contenant la tête d'une vache. En 1998, la caricature amusante d'une laitière attire la sympathie, tandis que de 2000 à 2005, quatre animaux de la ferme s'amuse à bord d'une montagne russe, entourés d'une grande roue, avec comme fond de décor le pont Laviolette de Trois-Rivières. La nouvelle direction fait preuve de créativité dans le choix des slogans. Ils insistent sur le patrimoine historique (à trois reprises), sur la famille, sur la fierté régionale, sans oublier trois références au monde rural : « L'Expo en fleurs » (1998), « Une chaleur... animale » (2001) et « Bêtes en fête » (2003). Toujours du point de vue agricole, les activités relatives à cet aspect sont, à partir de 1997, intégrées dans la programmation que l'on peut voir dans les journaux, comme s'ils formaient un tout avec les spectacles. Par exemple, pour le samedi 12 juillet 1997, le jugement des jeunes éleveurs, le défilé des chevaux et le concours de chevaux

ÉLÉMENTS PUBLICITAIRES SYMBOLISANT L'IMPORTANCE DE
L'AGRICULTURE POUR L'ADMINISTRATION DE 1989 À 2004.



Première illustration : le bouffon est traditionnel, mais il faut surtout noter qu'il tient entre ses doigts un cœur où est dessiné une vache (1992).

Deuxième illustration : caricature d'une vache (1998).

Troisième illustration : les animaux de la ferme s'amuse dans un manège. La forme ronde du logo représente une grande roue avec, comme élément de fond, le pont Laviolette de Trois-Rivières (2003).

SOURCES : *Le Nouvelliste*, 23 juillet 1992, p. 4 ; 6 juillet 1998, p. 1 ; 7 juillet 2003, p. 8.

attelés sont indiqués conjointement avec l'animation des Amuse-Gueules, le spectacle du cirque et celui de l'École nationale de l'Humour¹⁰⁴.

Que l'Exposition de Trois-Rivières passe aux mains de ruraux n'a rien d'étonnant, au cours de ces années. Certains événements similaires sont organisés par les éleveurs, notamment à Saint-Hyacinthe et à Victoriaville. En 2002, il existe trente-cinq expositions agricoles, qui ont attiré un million et demi de visiteurs et dont le chiffre d'affaires dépasse douze millions de dollars annuellement. Cependant, une étude d'impact économique, menée en 2000, nous indique que dix-neuf de ces expositions avaient connu des déficits¹⁰⁵. Il est assez paradoxal de constater que leurs problèmes budgétaires proviennent en partie du ministère de l'Agriculture du Québec, qui ne donne plus aucune aide. Une somme globale est accordée par la société Loto-Québec à toutes les expositions agricoles, lesquelles les répartissent entre les organisations. Les primes accordées aux gagnants des différentes compétitions agricoles ne dépassent pas cent cinquante dollars, ce qui permet à peine aux exposants de payer leurs frais de transport ou de séjour. Les coupures des subventions obligent les organisateurs à accorder moins de bourses et, conséquemment, il y a moins de catégories en liste pour des récompenses.

Le coup le plus difficile est porté en 1998, alors que le gouvernement provincial interdit la tenue de casinos. À Trois-Rivières, l'organisation touchait en moyenne 125 000 \$ par année grâce à cette activité, qui avait surclassé le grand bingo, qui s'éteint en 1997, bien que les amateurs du genre puissent continuer à jouer, à petite

¹⁰⁴ *Le Nouvelliste*, 3 juillet 1997, p. 9.

¹⁰⁵ *Le Nouvelliste*, 7 août 2002, p. 2.

échelle, sous des tentes. En 1991, un article du *Nouvelliste* indique en gros titre qu'il y a « des files d'attente pour participer au casino¹⁰⁶ ». L'ouverture d'un casino à Montréal, en 1994, avait déjà « drainé vers lui la majorité des parieurs¹⁰⁷ ». À partir de 1996, le gouvernement compense les pertes de revenus de cette activité par une somme de 40 000 \$, ce qui est beaucoup moins que celle indiquée un peu plus haut.

L'organisation substitue un peu le manque d'argent par la participation de nombreux commanditaires, dont la plupart sont des médias trifluviens, ainsi que quelques entreprises privées. Par exemple, en 2003, Pepsi Cola devient un commanditaire important, tout comme Les Caisses populaires Desjardins, en 2005. Des revenus proviennent aussi de la location d'espaces pour des restaurants sur le terrain et pour les kiosques dans le pavillon commercial. Mais devant ces difficultés financières, des coupures doivent se faire dans certaines activités. La présence d'artistes réputés, déjà en baisse au début des années 1990, devient presque sporadique à partir de 1998. Le cirque Garden, qui avait été remis à la programmation en 1989, tire sa révérence en 1997. Conséquemment, les assistances chutent et l'intérêt de la presse écrite suit le même chemin. Par exemple, en 2004, le journal *Le Nouvelliste*, qui, depuis 1920 et jusqu'en 1990, consacrait chaque jour des articles à l'Exposition, se contente de quelques paragraphes sur la programmation, peu avant le début de l'événement, mais on ne trouve aucun compte-rendu des activités pendant l'Exposition et aucun bilan les jours suivant la fermeture. Seul un article, de type fantaisiste, signé par Jean-Marc Beaudoin, rappelle au lectorat que l'Exposition est en cours.

¹⁰⁶ *Le Nouvelliste*, 31 juillet 1991, p. 7.

¹⁰⁷ *Le Nouvelliste*, 18 juillet 1994, p. 3.

Les assistances ne sont plus celles des décennies précédentes. Cependant, les quelques 80 à 100 000 personnes qui se présentent annuellement représentent tout de même un nombre appréciable, bien que ces chiffres diminuent considérablement à partir de 1998 et se situent alors entre 40 et 70 000. La direction doit se fixer de nouveaux objectifs d'assistance, en oubliant celles du passé. En 2001, les seules journées pluvieuses d'un été très chaud sont réservées à la semaine de l'Exposition, qui n'attire que 40 000 entrées, la statistique la plus basse depuis les années 1930. La concurrence des festivals serait un peu complexe à analyser. Ces événements ont surtout servi à diversifier les champs d'intérêt du public, qui, très souvent, se dirige vers ce qui paraît le moins coûteux. Certains reprennent des formules qui avaient été longtemps présentes à l'Exposition, par exemple celui des amuseurs publics, qui ont maintenant leur propre festival, dès 1991, à Cap-de-la-Madeleine, et qui concentre ses activités sur des événements pour les enfants et des spectacles populaires en soirée. Les amateurs de musique ne vont plus à l'Exposition, car l'International d'Art vocal leur offre une programmation alléchante. Des plus petits festivals, tels celui de la galette, à Louiseville, celui des montgolfières, à Bécancour, ou celui des deux rives, à Saint-Stanislas, attirent un public aux bourses plus modestes, pour qui les six ou huit dollars d'entrée à l'Exposition de Trois-Rivières sont devenus trop coûteux, bien que : « L'Expo de Trois-Rivières demeure une bonne aubaine et en donne beaucoup pour les 7 \$ de prix d'entrée qu'elle réclame¹⁰⁸ ». Ce que le public pouvait voir sur le terrain du coteau est maintenant réparti dans plusieurs événements, tout au long de la saison estivale, alors que jadis l'Exposition représentait le seul rendez-vous d'importance. « Le festival d'aujourd'hui est un mariage de comptables et d'artistes, et le festivalier,

¹⁰⁸ Jean-Marc Beaudoin, *Le Nouvelliste*, 10 juillet 2003, p. 5.

un consommateur¹⁰⁹». Notons qu'au cours de la décennie 1990, le Trois-Rivières métropolitain est touché par un fort pourcentage de chômage et que cette situation invite le public à se priver de sorties, ou à se concentrer sur celles dont le prix d'entrée est moindre. Le journaliste Jean-Marc Beaudoin fait part d'une explication intéressante pour justifier la baisse d'achalandage : « Il y a beaucoup moins d'enfants que par le passé et la population régionale est en vieillissement. À qui s'adresse donc le parc forain, qui constitue [...] la plus grosse attraction à l'Expo, bien avant les concours de bétail ?¹¹⁰ »

Mais, au début du vingt et unième siècle, des jours plus heureux pointent pour la courageuse administration. En effet, après la fusion des municipalités périphériques à Trois-Rivières, en 2002, le nouveau maire Yves Lévesque semble décidé à donner un meilleur appui à l'Exposition que son prédécesseur. Une aide financière de 15 000 \$ est accordée annuellement, pour une durée de trois années. L'histoire de l'Exposition nous prouve surtout que l'événement a connu beaucoup de décès (1902, 1932, 1940, 1988) et autant de résurrections.

Avant de passer aux éléments agricoles, commerciaux et de divertissement, poursuivons avec nos parenthèses humoristiques, cette fois signée par François Houde :

Ah, l'Expo ! Vous rendez-vous compte que le destin de la ville de Trois-Rivières eut été tout autre si l'Expo n'avait pas existé ? [...] À chaque été, quand la grande roue fait son apparition dans le ciel du coteau, c'est toute ma jeunesse qui me revient. Tous ces souvenirs heureux... [...] Combien de pièces de monnaie m'ont échappé alors que j'avais la tête en bas dans le Zipper ?¹¹¹

¹⁰⁹ Claude Bruneau, *Le Nouvelliste*, 14 juillet 1993, p. 6.

¹¹⁰ Jean-Marc Beaudoin, *Le Nouvelliste*, 15 juillet 2003, p. 5.

¹¹¹ François Houde, *Le Nouvelliste*, 6 juillet 1996, p. 3.

Nous avons déjà évoqué l'importance de l'agriculture pour les nouveaux dirigeants. Cela est naturel, après tout, car il s'agit bien de ruraux, pour qui l'aspect agricole demeure primordial, tout comme il l'est toujours pour un grand nombre d'exposants. En entrevue, Marie Désilets nous a confié que son objectif était de présenter l'agriculture aux citadins, de la vulgariser pour la mettre en valeur et de rapprocher la ville de la campagne. Pour sa part, le président de l'Exposition, Denis Vallée, exprime une réalité semblable à celle des premiers participants, en 1896 :

[L'exposition] est un véhicule important d'informations qui contribue au rapprochement entre producteurs et les consommateurs. C'est donc avec fierté que nous, du monde agricole, venons partager avec vous, citadins, des moments privilégiés venant directement de la campagne¹¹².

Pour illustrer cette affirmation, notons, en 1998, la participation de Mathieu Lemire, qui présente ses Holstein pour une vingt-neuvième année consécutive. Au cours de l'édition 2002, on compte une centaine d'exposants, qui viennent de trois régions administratives géographiquement peu éloignées de Trois-Rivières : le Cœur du Québec (Victoriaville, Drummondville, Nicolet, etc.), Lanaudière (Joliette, L'Assomption, Berthier, etc.) et, il va de soi, la Mauricie. À partir de 2001, l'Exposition est ouverte à tout le Québec, mais ce sont surtout les éleveurs des trois régions mentionnées qui se présentent. En 1992, la direction doit refuser des éleveurs, par manque de place. Le nombre de bêtes oscille entre 500 et 800. Et, à la manière des Suédois de 1985, une délégation italienne est présente en 1996, pour participer aux concours de bovins. Malgré ces faits intéressants, Marie Désilets croit, en 2002, que le volet agricole devrait prendre encore plus de place. Lors de notre rencontre du 29 avril 2003, elle nous a rappelé l'importance d'un prix pour un éleveur, estimant que les exposants ruraux ont une mission d'éducation envers les visiteurs. Sur ce dernier

¹¹² *Le Nouvelliste*, 13 juin 2000, p. 7.

point, elle a avoué que ce ne sont pas tous les participants qui ont conscience de ce mandat.

Cependant, comme au cours des deux décennies précédentes, le concours des bêtes, qui a lieu au Colisée, attire peu de visiteurs, malgré l'insistance qui lui est accordée sur la publicité. En 1990, un salon agroalimentaire ravit le public. Il s'agit d'une veine nouvelle qui sera exploitée avec bonheur, au cours des années suivantes. Malgré plusieurs initiatives, l'aspect agricole de l'Exposition semble un peu à part, d'autant plus que l'entrée par le boulevard du Carmel n'existe plus et que les gens préfèrent passer par l'entrée nord, au lieu de marcher une certaine distance par l'entrée de la porte Duplessis. Bref, la plus grande partie du public entre où se trouve le village forain, alors que les exposants agricoles sont à l'autre extrémité du terrain.

Le pavillon commercial, pour sa part, poursuit son déclin. Des visiteurs plus jeunes seraient sans doute étonnés d'apprendre qu'un tel lieu existe. Différents services gouvernementaux sont présents pour donner de l'information, mais très peu de commerçants participent. On peut tout de même y voir quelques exposants dignes d'intérêt, comme les propriétaires de voitures anciennes, le stand des collectionneurs de la Mauricie, ainsi que de nombreux artisans. En 1991, des représentants de la ville de Tours, en France, proposent leurs vins. Quelques petits spectacles ont parfois lieu, pour attirer les gens.

Ce qui était jadis un endroit couru de l'Exposition n'est plus qu'un élément parmi tant d'autres et que la direction ne mentionne même pas sur sa publicité. La quantité de salons spécialisés qui ont lieu au cours de l'année remplacent l'exclusivité

du pavillon commercial d'autrefois. Ainsi, en mai 2000 et 2002, a lieu, au même endroit, un salon industriel avec environ 120 exposants. Ce type de salon fait la tournée de plusieurs villes, comme Québec, Chicoutimi et Saint-Hyacinthe. Il s'agit d'une réplique de ce qui était tant aimé des Trifluviens, lors des événements des décennies passées. En 2003, pour raviver l'intérêt des exposants et du public, l'aspect commercial quitte son pavillon pour s'installer sous deux chapiteaux. Une tradition des foires européennes du Moyen Âge et de la Renaissance refait ainsi surface. Le président Denis Vallée parle alors de cette initiative comme d'une « bonne décision¹¹³ », mais qui demeure sans lendemain, car dès 2004, les exposants sont de retour dans leur lieu habituel.

Les villages forains, pour leur part, ne sont plus tout à fait les mêmes, bien qu'ils poursuivent la tradition d'amuser la jeunesse et d'apporter du plaisir aux yeux et au cœur des plus âgés. C'est la pensée que nous avons eue, lors de notre visite en 2002, en regardant des fillettes et des garçonnetts chevauchant un carrousel, comme leurs parents, leurs grands-parents l'ont jadis fait. Depuis 1986, Beauce Carnaval a l'exclusivité des amusements mécaniques à l'Exposition de Trois-Rivières. Les tentes de curiosités sont depuis plusieurs années choses du passé et les kiosques d'habileté de tir ou de roulettes poursuivent leur déclin. Beauce Carnaval se concentre sur les manèges, dont une grande roue géante, qui demande à elle seule quatre camions pour être transportée. Notons que la plupart des manèges achetés par cette compagnie sont des produits manufacturés en Europe. Si le fondateur Florian Vallée est présent à quelques occasions, c'est sa fille Paule qui s'occupe de l'unité visitant Trois-Rivières. Nous avons vu, dans le chapitre précédent, que les femmes, très tôt au vingtième

¹¹³ *Le Nouvelliste*, 14 juillet 2003, p. 3.

siècle, dirigeaient des compagnies foraines. Plusieurs manèges de Beauce Carnaval, surtout ceux destinés aux jeunes enfants, sont opérés par des femmes.

À propos des spectacles, la nouvelle direction ne tombe pas dans le piège d'une multitude de « gros noms », qui avait financièrement fait du tort aux éditions de la décennie 1980. L'accent est mis sur des animateurs sur le terrain, la présence de vedettes de la télévision, ainsi que des artistes country, dont Georges Hamel, engagé douze fois à partir de 1989 et qui devient, par ce fait, le chanteur ayant participé le plus de fois à l'Exposition. Notons, chez les artistes country, la présence de Manon Bédard, de la Mauricie. Parmi les nouveautés, dans le domaine de la chanson, certains artistes semblent destinés aux aînés, tels André Lejeune, Christiane Chartrand, Fernand Gignac. Il s'agit d'un public qui, tout en n'étant pas ignoré au cours des décennies précédentes, paraît plus choyé par la nouvelle administration. Soulignons aussi la venue de plusieurs formations du style « Hommage à... » (aux Beatles, aux Classels, aux Blues Brothers, aux Beach Boys, etc.) À partir des années 2000, les artistes de la Mauricie sont de plus en plus présents.

Les vedettes ne sont pas absentes, lors de cette période. Mais ces noms prestigieux sont plus éparpillés au cours des années, au lieu de tenir l'affiche lors d'une même édition. Quelques exemples : Lynda Lemay, Patrick Normand, les Colocs, la Bottine souriante, Nanette Workman. Une partie du budget des spectacles est aussi consacrée pour répondre à la mode des humoristes québécois. Michel Barrette, Patrick Huard, Mario Jean, François Léveillé et de nombreux autres viennent faire rire le public de la Mauricie. Enfin, le volet international n'est pas ignoré, avec

les présences d'une troupe folklorique russe, d'une chorale d'enfants de Hong Kong, d'une troupe de folklore de l'Amérique du Sud, et d'un musée d'animaux d'Afrique.

3.8)- 1896-2005 : En guise de conclusion

Ce long chapitre, qui présentait un résumé des caractéristiques de l'Exposition de Trois-Rivières de 1896 à 2005, répondait à une nécessité de mise en contexte, afin de rendre compte de données utiles pour aborder des questions plus spécifiques aux discours, dans les trois chapitres suivants.

Nous avons présenté cette histoire en la divisant en six périodes caractéristiques de changements. 1896 à 1915 est un temps d'apprentissage et de mise en place pour la direction de l'Exposition. Les événements alors organisés sont héritiers des expositions agricoles de comté et des expositions internationales du dix-neuvième siècle, tout en présentant des éléments modernes propres au vingtième siècle. La deuxième période nous mène de 1916 à 1932. Les expositions de ces années sont résolument modernes et progressistes. La ville de Trois-Rivières est en changement, tout comme la société québécoise, de plus en plus industrielle et urbaine. L'essor démographique de la ville et de la région permet aux organisateurs de miser sur un grand nombre de clients, d'autant plus que les responsables, sous l'autorité du Conseil de Ville de Trois-Rivières, peuvent compter sur de meilleurs budgets. La troisième période, de 1933 à 1945, est celle de l'incertitude, marquée par les problèmes économiques des années de la grande dépression. Les administrateurs bénéficient de moyens plus modestes et alors que l'Exposition semble vouloir renouer avec le succès, la Seconde Guerre mondiale vient mettre fin à leurs espoirs, alors que

le terrain est occupé par l'armée canadienne. La quatrième période, de 1947 à 1967, est celle d'un âge d'or pour l'Exposition. Les foules records s'y succèdent, aidées par l'essor économique dont profite cette population grandissante. Les divertissements et le pavillon commercial tiennent le haut du pavé, alors que les éléments agricoles se font plus discrets. La cinquième période, de 1968 à 1988, est celle des intentions de grandeur. L'Exposition devient un temps de divertissements pour le public, avec de nombreux spectacles prestigieux et une grande variété d'événements touchant de nombreux domaines. L'agriculture et le pavillon agricole passent en dernier lieu. Enfin, la dernière période, de 1989 à 2005, voit l'Exposition devenir plus modeste et redonner place à l'agriculture, étant organisée par des éleveurs.

Pour marquer un point de transition entre des généralités de chaque époque et des propos plus spécifiques aux trois éléments de l'Exposition, nous avons eu recours à une première forme de discours, celle du journalisme, en tentant de choisir des interventions personnelles, littéraires et évocatrices. Nous sommes passés de descriptions sobres à d'autres plus fantaisistes. Mais en mettant ces textes en commun, si différents dans leurs formes, nous nous rendons compte qu'ils expriment, à leur façon, l'aspect important et merveilleux du rendez-vous annuel de l'Exposition. Le fond demeure le même, même si la forme a changé.

Ce chapitre a eu recours à plusieurs données anecdotiques. Leur accumulation n'est cependant pas vaine. La mention de nombreux artistes québécois qui se sont produits dans le cadre de notre événement, à partir de la seconde moitié de la décennie 1960, nous fait passer de spectacles regroupant plusieurs artistes sur une même scène à un spectacle ne mettant en vedette qu'un seul exécutant. Les premiers humoristes à se

produire à l'Exposition poursuivaient la tradition du vaudeville ou de la comédie de cabaret, alors que les plus récents répondent à la forme du monologue, popularisée par la scène de salles de spectacles et par la télévision. Notons qu'avant 1965, il y a eu très peu d'artistes du Québec à l'Exposition. De la même manière, les forains de la période 1896-1939 étaient tous américains, alors que ce sont les compagnies canadiennes et québécoises qui ont poursuivi après la Seconde Guerre mondiale. Il y a eu changements dans la continuité.

Qu'un couple ait profité de la tenue de l'édition 1971 pour se marier révèle l'esprit contre-culture propre à cette décennie. La même initiative aurait fait la manchette d'une façon plus dénonciatrice quarante ans plus tôt et il nous semble impensable qu'un homme et une femme de 2005 puissent songer à une telle idée. Bref, nos anecdotes ne sont pas si futiles. Nous avons omis d'en faire l'analyse, car tel n'était pas le but de ce chapitre.

Sans avoir eu recours à l'analyse, notre évocation de l'histoire de l'Exposition témoigne de changements culturels et prépare bien la table pour des questions et des réponses plus particulières.

QUATRIÈME CHAPITRE

CHANGEMENTS CULTURELS ET CHANGEMENTS SOCIAUX : ANALYSE DU DISCOURS DES ÉLITES À PROPOS DE L'EXPOSITION DE TROIS-RIVIÈRES

Ce chapitre a comme objectif d'analyser les discours des élites relatifs à l'Exposition de Trois-Rivières, afin de rendre compte de changements sociaux et culturels de la société québécoise. Cette quatrième partie de notre étude est avant tout consacrée aux discours des participants « intra » de l'Exposition : c'est-à-dire ceux qui sont impliqués comme organisateurs, invités d'honneur ou comme communicateurs, par le biais d'articles de journaux. Les participants « extra » sont le grand public, les consommateurs de l'événement et nous leur consacrerons le chapitre suivant.

Nous entreprendrons cette partie de notre étude par une brève mise en place de concepts théoriques sur les idéologies. Ensuite, nous procéderons selon la trilogie maintenant habituelle, avec cependant une nuance : si l'agriculture demeurera notre premier sujet, les divertissements deviendront notre second. L'industrie passe à la troisième place, parce que nos sources sont avares de discours sur ce sujet. Nous les remplacerons par un thème qui devient, en quelque sorte, sujet de discours : la modernisation du Québec par la voie d'objets et la façon de les présenter, au cours de la saga de l'Exposition.

4.1)- Idéologies conservatrices de l'élite

L'utilisation des termes « intra » et « extra », que nous venons d'utiliser en introduction de ce chapitre, se réfère à une observation de Roger Levasseur : « Le modèle de la culture traditionnelle est intra-sociétal, tandis que celui de la culture de masse est extra-sociétal¹ ». Selon ce principe, il nous apparaît clair que les discours relatifs à l'Exposition de Trois-Rivières se divisent en deux parties distinctes, reflets de l'évolution socioculturelle du Québec et de ses changements : ceux de 1895 à 1940, plus traditionnels et fermés, et ceux de 1946 à nos jours, qui sont davantage ouverts sur la réalité et s'expriment, entre autres, par la voix du peuple (culture de masse), contrairement à la première catégorie qui est nettement celle d'une élite sociale, adepte et propagandiste d'une philosophie en partie conservatrice. Il est fort difficile, sinon impossible, d'avoir des commentaires du grand public de l'Exposition de la première période, alors qu'au contraire, celui-ci s'exprime beaucoup plus dans la seconde partie.

La source principale pour recueillir ces commentaires se trouve dans les journaux : *Le Nouvelliste* en tête, suivi du *Bien Public* et, à un degré moindre, le *St. Maurice Valley Chronicle*. Si nous avons noté des changements culturels et sociaux dans les discours à partir de 1946, nous devons cependant préciser que la source journalistique avait elle-même changé. Les journaux mentionnés avaient un plus petit tirage avant la Seconde Guerre mondiale et leur volume était moins imposant. Selon cette logique, il y avait moins de place pour faire part de commentaires du grand public. De plus, le journal était un objet s'adressant aux gens instruits,

¹ Roger Levasseur, *Loisir et culture au Québec*, Montréal, Boréal Express, 1982, p. 45.

particulièrement dans le cas du *Bien Public*. Ces publications s'adressaient donc en grande partie à ce public particulier. Il est donc normal d'y trouver des déclarations de ministres, d'invités de marque, d'y lire des propos d'éditorialistes plutôt que des impressions de simples visiteurs. Toutefois, ce type de discours ne disparaît pas après 1946, mais les commentaires du grand public s'y juxtaposent. Cette cohabitation durera de 1946 à 1959. Par la suite, les commentaires trouvés dans les journaux sont surtout ceux du grand public.

Le journal d'après guerre est davantage volumineux. On y trouve plus d'espace pour rendre compte de divers aspects de l'Exposition ignorés ou effleurés avant 1946. Le journal n'étant plus une affaire de l'élite, il est normal qu'il ouvre ses pages non seulement aux aspects plus populaires de l'Exposition, mais également aux réactions des gens à son endroit.

Bref, si nous avons noté des changements culturels et sociaux dans notre source journalistique, c'est que le journal avait lui-même changé après la Seconde Guerre mondiale. Les journaux d'après-guerre se sont-ils métamorphosés parce que la société était en changement ? Nous le croyons, d'autant plus qu'ils devaient desservir une population grandissante et plus instruite.

Nous avons vu que les premiers organisateurs de l'Exposition étaient des citoyens, membres des professions libérales, ainsi que des commerçants prospères. Quand la municipalité prend la relève, en 1915, l'homme de la situation est un vétérinaire de grande réputation : Joseph-Hector Vigneau. Les conseillers municipaux, qui pratiquent les mêmes professions libérales et commerciales, font

partie des comités mis en place par Vigneau. Quand ce sont des ruraux qui deviennent les nouveaux organisateurs, en 1933, il ne s'agit pas de fermiers, mais bel et bien de trois fonctionnaires du ministère de l'Agriculture et de deux agronomes, représentant une élite rurale. Enfin, pour 1938 et 1939, ce sont des hommes d'affaires de Trois-Rivières, toujours membres d'une élite, qui prennent le relais.

À l'opposé, le personnel organisateur, après la Seconde Guerre mondiale, est plus populaire : Jean Alarie, dynamique et sans gêne, travaillait dans le domaine de la publicité pour le journal *Le Nouvelliste*, quand il s'est joint à l'équipe de l'Exposition. Alarie laisse sa place à Marie Désilets, en 1991, qui a un diplôme en administration, en finances et en gestion du personnel, et qui avait été directrice d'une caisse populaire. Bref, nous sommes passés de l'élite sociale traditionnelle à des techniciens, représentant une nouvelle forme d'élite.

Mais l'élite de la période 1895-1940 était-elle conservatrice ? Nous le croyons. Ainsi, dans son étude sur les idéologies du développement de la Mauricie, concentrée sur les années 1850-1950, René Verrette démontre que l'élite trifluvienne, tout en ne niant pas la nécessité du progrès, était avant tout conservatrice, se ralliant à la philosophie ultramontaine de monseigneur Laflèche et de ses deux successeurs. « Cet esprit de conservatisme social domine la société locale jusqu'aux années 1940 [...] Il en ressort une attitude généralisée de méfiance à l'égard de certains aspects de la modernité². » Le discours conservateur, présent chez les élites sociales et cléricales, est une des conséquences de l'échec des rébellions de 1837-38. Pour Bruno Jean :

² René Verrette, *Les idéologies du développement régional. Le cas de la Mauricie 1850-1950*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1999, p. 297.

« Nos ancêtres ne formaient pas un peuple d'agriculteurs. Ils le sont devenus³ » ceci pour leur propre survie, car ils étaient exclus du monde des affaires et de l'industrie naissante, alors aux mains des dirigeants anglais. Pour A.T.J. Nooij : « Quand une société se transforme, des idéologies conservatrices naissent pour étayer la résistance au changement⁴ ». Selon le discours conservateur, propagé par le clergé et les membres des professions libérales, la survivance et le salut du peuple canadien-français passe nécessairement par la vocation agricole. En 1887, lors du congrès des cercles agricoles, qui a lieu à Trois-Rivières, monseigneur Laflèche assure son auditoire que Dieu lui-même collabore avec le fermier. Il ajoute : « On ne saurait en dire autant du travail industriel où le concours de Dieu n'apparaît pas aussi directement⁵ ». Nous retrouverons ce type de discours jusqu'à l'aube des années 1940.

Ainsi ne faut-il pas se surprendre que les discours sur l'aspect agricole de l'Exposition de Trois-Rivières soient nombreux dans les journaux de 1895-1940 et que ceux vantant les progrès industriels et commerciaux soient sporadiques. Le progrès, cependant, n'est pas du tout étranger au monde agricole. Quant aux amusements, ils sont largement décriés, car synonymes d'un autre discours typique de l'époque : la crainte de l'américanisation. Ces propos sont très présents dans les journaux trifluviens à partir de la décennie 1920, c'est-à-dire celle où le Québec devient urbain. Cependant, il faut souligner que nos sources journalistiques sont plus abondantes dès 1920, le volume des journaux précédant cette année étant plus petit. Au cours de la période

³ Bruno Jean, « Les idéologies éducatives agricoles (1860-1890) et l'origine de l'agronomie québécoise », Mémoire de maîtrise, Université Laval, 1976, p. 28.

⁴ A.T.J. Nooij « Idéologie changeantes et politiques mouvantes », in Placide Rambaud, *Sociologie rurale*, Paris, Mouton Éditeur, 1976, p. 32.

⁵ Michel Morisset, *L'agriculture familiale au Québec*, Paris, L'Harmattan, 1987, p. 17.

1896-1920, les discours idéologiques traditionnels s'appuyaient sur le fait réel que la société québécoise était majoritairement rurale, bien que le processus d'urbanisation fut en progrès depuis 1871. En 1901, le Québec est rural à 60.3 % ; en 1911, nous passons à 51.8 % et en 1921, seulement 44 % des Québécois sont des gens de la campagne⁶. Cette réalité du début de la décennie 1920 se reflète dans les discours traditionnels des journaux ; ils nous paraissent plus urgents. De plus, nous croyons que les propos des années 1920 et 1930 s'inscrivent dans le mouvement de propagande nationaliste et conservatrice mise sur pieds par la revue *L'Action française*, et l'émergence de Lionel Groulx comme porte-parole de ces philosophies. On retrouvait aussi cette idéologie et l'agressivité de ses propos dans le journal montréalais *Le Devoir*, dans la revue *L'Action catholique* de Québec et dans le journal *Le Bien Public*, de Trois-Rivières. Fernande Roy fait remarquer que : « Ces intellectuels de la petite bourgeoisie renvoient souvent une image pessimiste de leur environnement⁷ ».

Qu'est-ce qu'une idéologie ? Nous croyons qu'il serait vain de citer toutes les définitions de ce concept⁸. Les caractéristiques les plus fonctionnelles, dans le cadre de notre étude, sont celles énoncées par Fernande Roy :

[Les idéologies] forment des ensembles coordonnés de valeurs, d'idées, de symboles qui légitiment une situation donnée [...] Elles expriment les objectifs et le sens du développement social tout en distribuant les rôles. [...] Les idéologies mobilisent en vue de l'action⁹.

Le mot « valeur » et l'expression « situation donnée » nous paraissent les plus importants dans la définition de Roy. L'Exposition de Trois-Rivières de la période 1895-1940, de la même manière que les expositions internationales, sont les fruits des

⁶ *Ibid*, p. 14

⁷ Fernande Roy, *Histoire des idéologies au Québec aux XIXe et Xxe siècles*. Montréal, Boréal, 1993, p. 82.

⁸ Jean-Paul Bernard se prête très bien à cette démonstration dans le texte de présentation du collectif *Les idéologies québécoises au 19^e siècle*, Boréal Express, 1973..

⁹ Fernande Roy, *op.cit.*, p. 9.

valeurs de la société bourgeoise. Ces gens s'adressaient comme guides moraux à une population très vaste, dont la majorité ne faisait pas partie de leur classe sociale. Leur désir, en organisant ces rassemblements, était d'instruire. À l'opposé, pour la période de 1946 à 2005, les valeurs des organisateurs sont beaucoup plus celles du grand public. À cet égard, citons une remarque émise par Marie Désilets, responsable de l'Exposition, en 1991. Parlant des spectacles, elle désire mettre l'accent « sur ce que les gens réclament le plus¹⁰ ». Jean Alarie, ne cessant d'apporter de nouvelles idées pour améliorer l'événement, agissait en fonction du grand public.

L'Exposition de Trois-Rivières devient ainsi un des reflets des changements sociaux et culturels du Québec du vingtième siècle. L'année 1946 marque une date phare dans ce changement alors que la société est devenue culturellement urbaine, nord-américaine et moderne. Elle passe aussi de la diffusion de valeurs conservatrices à celles de la société de la consommation et des loisirs, enrobée de démocratisation de la parole. Mais dans le cadre de ce chapitre, les valeurs conservatrices de la période 1896-1940 priment sur celles qui s'imposeront par la suite, et que nous verrons dans le cinquième chapitre. Les valeurs conservatrices sont véhiculées par les discours de ceux qui ont alors la parole, qu'ils soient organisateurs, politiciens, journalistes ou exposants.

4.2)- Une idéalisation de l'agriculture

L'Exposition de Trois-Rivières a, en tout temps, attiré les ruraux pour se mériter des prix autant utiles pour les affaires que pour la fierté personnelle. Au départ organisée pour favoriser les agriculteurs de la Mauricie, l'Exposition oubliera vite cet

¹⁰ *Le Nouvelliste*, 25 juillet 1991, p. 4.

idéal pour devenir accessible à tous les cultivateurs et éleveurs, parfois très riches, jusqu'à ce qu'elle adopte une sélection géographique plus juste, à partir des années 1930, en se restreignant à la Mauricie, aux Bois-Francs et à Lanaudière. À la manière des participants aux grandes expositions internationales, les ruraux se présentaient à Trois-Rivières avec leurs plus beaux spécimens et les organisateurs ont toujours fait en sorte de présenter cet art sous son jour le plus sain. Cependant, les discours de l'élite n'ont jamais reflété la réalité des ruraux. Nous concevons qu'une exposition comme celle de Trois-Rivières ne devait pas devenir une tribune publique où les malheurs des ruraux étaient discutés. Les discours étaient surtout composés de propos symboliques, la plupart du temps énoncés par des bourgeois citadins, représentant le mythe de la terre salvatrice, bénie par Dieu : une idéalisation de l'agriculture. Cette philosophie est dépeinte d'une façon spectaculaire en 1923, par un poème d'Édouard Chauvin, présenté en première page du journal *Le Bien Public* :

Il [Le cultivateur] poursuivra demain le dur labeur du jour, sous le soleil qui donne la paix et l'amour. Il trempera le sol de sa sueur féconde, ce sol qui donnera la nourriture au monde. Salut à toi, gardien fidèle de nos champs, aujourd'hui nous voulons te louer de nos chants, car bien que l'âpre terre qui soit parfois amère, tu te penches sur elle et tu l'appelles ta mère¹¹.

Nul ne sait si le cultivateur, venant exposer ses produits ou ses bêtes à Trois-Rivières, a été ému par une telle prose, ou s'il a sourcillé en se demandant à qui s'adressait Chauvin. Nous faisons face ici à un témoignage de ce que les historiens du Québec qualifieront d'idéologie de la survivance, d'agriculturisme, mais aussi de cléricalo-nationalisme. Les tenants de cette idéologie rejetaient les nouvelles valeurs sociales en se repliant sur des traditions empreintes de l'esprit du catholicisme ultramontain du dix-neuvième siècle. Le peuple, afin de survivre, devait conserver cet héritage comme le bien le plus précieux. Les éléments de cette idéologie sont la

¹¹ *Le Bien Public*, 14 août 1923, p. 1.

famille, la religion, l'agriculture et le mode de vie rural¹². Pour McRoberts et Posgate, cette idée de la survivance, tant propagée par beaucoup de médias du temps, se présente comme une forme de mythologie¹³. Pour Gérard Fortin, cette idéologie « s'appuyait sur une conception pré-capitaliste de la société¹⁴ ». L'idée du mythe de l'agriculture a aussi été soulignée en 1976, dans le pertinent mémoire de maîtrise que Bruno Jean, devenu depuis spécialiste de l'histoire agricole, avait présenté à l'Université Laval :

[Ce mythe] apparaît dans le discours de l'Église [...] et [...] des élites professionnelles et même technocratiques. Il s'agit d'une surévaluation typique de l'agriculture qui prend des proportions d'une activité religieuse, d'inspiration divine. [...] On décrira alors la ferme comme un domaine idéal où le cultivateur est roi et maître, n'a pas besoin de commercer avec autrui, est astreint à peu de nécessités et est indépendant¹⁵.

Cet argument de Jean ne nous éloigne guère du poème de Chauvin. Un journaliste anonyme du *Trifluvien* présente ces éléments de la survivance, dans le cadre de l'Exposition de 1918 :

Nos expositions n'ont-elles pas pour but [...] de promouvoir davantage l'amour du sol, de faire naître dans l'âme de nos compatriotes cet ardent désir de conserver de génération en génération la patrimoine ancestral où s'est élaboré la poème des prés fleuris et des blés d'or¹⁶.

Il est cependant intéressant de souligner que cette idéologie, si présente au Québec, ne lui est pas exclusive. Dans son étude publiée en 1935, Wayne C. Neeley mentionne ce type de pensée pour les foires agricoles américaines de la même époque¹⁷. Récemment, Gérard Bouchard, Claude Couture et Pierre Corbeil soulignent

¹² Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain : de la confédération à la crise 1867-1929*, Montréal, Boréal, 1992, p. 700.

¹³ Kenneth McRoberts et Dale Posgate, *Développement et modernisation du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 49.

¹⁴ Gérard Fortin, *La fin d'un règne*, Montréal, Hurtubise HMH, 1971, p. 250.

¹⁵ Bruno Jean, *op.cit.*, p. 97.

¹⁶ *Le Trifluvien*, 23 août 1918, p. 2.

¹⁷ Wayne C. Neeley, *The Agricultural Fair*, New York AMS Press Inc., 1967 (New York, Columbia University Press, 1935), voir les propos des pages 149 à 158.

que ce discours d'idéalisation rurale était nord-américain, autant présent aux États-Unis qu'au Canada anglais¹⁸.

Nous allons témoigner de ce courant de pensée, par la voie de l'Exposition de Trois-Rivières et par les discours de deux groupes sociaux de l'élite : les politiciens et les journalistes, ainsi que par deux éléments de l'histoire sociale : la ville et la crise économique de la décennie 1930.

4.2.1 : Les politiciens et l'agriculture

L'Exposition de Trois-Rivières est née d'un désir politique, lié à un aspect économique : le gouvernement provincial avait avantage à cesser d'éparpiller les subventions accordées aux sociétés agricoles pour l'organisation d'expositions de comté, qui avaient peu de portée nationale. Les expositions provinciales, qui se sont échelonnées de la décennie 1860 jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, étaient aussi une occasion, à la manière des pays participants aux exposition internationales, de montrer l'excellence du Québec dans les domaines agricoles, commerciaux et industriels. Rappelons que c'est Louis-Olivier Taillon, premier ministre du Québec, qui, lors d'une visite à Trois-Rivières en juin 1895, avait suggéré à des maires de localités avoisinantes d'organiser une seule exposition, pour remplacer toutes les petites foires de comté, à l'image de ce qui se faisait dans les Cantons de l'Est.

¹⁸ Gérard Bouchard, « L'historiographie du Québec rural et la problématique nord-américaine avant la Révolution tranquille. Étude d'un refus », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Vol. 44, No.2 (automne 1990) p. 212 ; Pierre Corbeil, « L'agriculturisme : le ruralisme québécois dans une perspective multi-confessionnelle et nord-américaine », *Les cahiers d'histoire du Québec au XXe siècle*, No. 5, (printemps 1996), p. 122-123 ; Claude Couture, *Le mythe de la modernisation du Québec des années 1930 à la Révolution tranquille*, Montréal, Éditions du Méridien, 1991, p. 90.

Deux premiers ministres québécois ont été reçus par la direction, au cours des années d'enfance de l'Exposition : Edmund James Flynn, en 1896, et Félix-Gabriel Marchand, l'année suivante. En 1900, l'Exposition accueille le seul premier ministre canadien de son histoire : le libéral Sir Wilfrid Laurier. Il ne fallait pas compter sur l'éloquent Laurier pour entretenir les dignitaires de la survivance par l'agriculture. Le premier citoyen parle certes des belles terres à proximité du lac Saint-Pierre, mais son adresse porte plus sur l'industrie et l'exploitation des ressources naturelles de la région.

Pour revoir un autre premier ministre à l'Exposition, il faudra attendre 1935 et la visite d'Adélard Godbout, mais surtout le règne de Maurice Duplessis, dont les visites répétées deviendront légendaires dans la région et dans la saga de la foire locale. Un seul autre premier ministre québécois visitera l'Exposition : Jean Lesage, en 1965. Cependant, jusqu'à l'époque de Duplessis, les deux paliers gouvernementaux délèguent à chaque année un ministre, le plus souvent de l'agriculture, ou un représentant important. Ces visites ont toujours lieu le mercredi, jour de la fête civique. Après avoir fait le tour des installations et salué les exposants, ces dignitaires participent à une réception, moment propice aux discours, que la presse trifluvienne rapporte fidèlement à son lectorat.

Après Maurice Duplessis, Joseph-Édouard Caron, ministre libéral de l'agriculture, est le politicien provincial qui a été le plus souvent reçu par les dignitaires. Sa carrière dans ce ministère est longue : de 1909 à 1929. Il était, entre autres, le décideur des subventions accordées aux expositions. Agronome et fermier, Caron a vu grandir ces foires, a applaudi le succès de l'industrie laitière, tout comme il

aura vécu le problème des départs de fils de fermiers vers les États-Unis, ainsi que le passage d'un Québec rural à une société urbaine. Au milieu des années 1920, l'homme est parfois contesté dans son propre ministère pour son manque de vision face à la commercialisation des produits agricoles et de la modernisation des fermes.

Caron résistait devant ces changements [...] parce qu'il les considérait comme une critique implicite [de ses] réalisations antérieures et parce qu'il manquait d'assurance pour laisser le ministère évoluer dans des domaines en dehors de son champ de compétence personnelle¹⁹.

Il devient la cible de l'Union Catholique des Cultivateurs, fondée en 1925, qui contestait l'inefficacité de ses réformes et des organisations agricoles que le vétéran politicien contrôlait.

Nous trouvons trace de la présence du ministre Caron à Trois-Rivières à partir de 1910. Les discours de cet homme reflètent à la fois la politesse d'un dignitaire invité juxtaposée à ceux d'un adepte de la tradition rurale, associée à « l'hiver de la survivance²⁰ » du peuple canadien-français. Ces propos ne sont cependant pas entièrement orientés vers le passé, puisque Caron parle souvent de la nécessité pour les ruraux d'acquérir des connaissances, d'avoir recours à des techniques modernes de culture, de consulter et d'écouter les agronomes de son ministère. Rarement ses propos se font négatifs, sauf quand il est question de l'abandon des fermes par la nouvelle génération. Le ministre fédéral de l'agriculture, William Richard Motherwell, un riche fermier de la Saskatchewan, donnera un son de cloche plus réaliste, lors d'une présence à Trois-Rivières, en 1923, en avouant alors « qu'on a beaucoup de chemin à faire avant d'avoir un bétail supérieur et capable d'attirer l'attention des exportateurs²¹ ». Jamais nous n'entendons de tels propos critiques chez Caron.

¹⁹ Bernard Vigod, *Taschereau*, Sillery, Septentrion, 1996, p. 207.

²⁰ Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1996, p. 326.

²¹ *Le Bien Public*, 23 août 1923, p. 1.

Lors du banquet de 1925, plus de soixante dignitaires sont cités dans un article du *Nouvelliste* et cette liste est complétée par deux « etc. » Les membres de professions libérales (avocats, notaires et médecins) sont bien représentés, ainsi que quelques hommes d'affaires et des religieux, dont le pasteur anglican de la ville. Les politiciens sont nombreux, avec le Conseil de Ville de Trois-Rivières en entier, ainsi que les maires de Shawinigan, de Grand-Mère, de plusieurs villages de la région, sans oublier les députés des comtés voisins. L'invité d'honneur est de nouveau Joseph-Édouard Caron. De façon générale, il répète les mêmes propos que les autres orateurs : les amusements de l'Exposition ne doivent pas nuire à la noble mission de démontrer les progrès en agriculture, ainsi que son importance. « L'agriculture est ce que nous avons de plus solide au pays²² », déclare-t-il, se faisant l'écho des propos du chanoine Boulay, desservant de la cathédrale, qui mentionne que l'agriculture est la véritable richesse d'un pays. Si le maire trifluvien Arthur Bettez souligne que l'agriculture et l'industrie sont les deux grands facteurs de progrès du Québec, Caron insiste sur une équation très présente dans les discours du temps, alors que la ville est synonyme de malheur et que la campagne représente le bonheur : « Il existe dans votre population ouvrière plus de misère que vous pouvez en trouver chez n'importe quel groupe de cultivateurs de notre province²³ ». Pourtant, Caron n'est pas sans ignorer que les campagnes ont commencé à se vider, au cours de la décennie 1920. Sa déclaration devient alors un appel au bonheur par la voie de la vie traditionnelle à la campagne, un retour aux valeurs de survivance propres à celles du dix-neuvième siècle.

²² *Le Nouvelliste*, 27 août 1925, p. 7.

²³ *Ibid.*

S'adressant aux ministres Motherwell et Caron, lors du banquet de 1923, G.-H. Robichon, président du comité de réception et futur maire de Trois-Rivières, reprend la même idée :

Nous leur devons [aux ministres de l'agriculture] quelques-unes des lois qui ont le plus contribué au développement de notre agriculture. C'est vous [...] qui vous dépensez avec zèle [...] pour répandre les bienfaits de l'agriculture jusqu'aux limites les plus éloignées de notre patrimoine national. [...] C'est vers vous que se tournent nos populations pour que nos frères continuent à féconder le sol qui les a vu naître²⁴.

Lors de ses adresses aux notables, Joseph-Édouard Caron vante la qualité du bétail et des produits de la ferme présents à l'Exposition. Ces discours représentent une idéalisation de l'agriculture et de la vie à la campagne. Ils symbolisent ce que les notables des villes désiraient entendre. Il s'agit de propos tout à fait semblables à ceux tenus par la bourgeoisie du dix-neuvième siècle lors d'expositions internationales, tout comme ils poursuivent une tradition discursive des élites du Québec de jadis. Par exemple, le premier ministre québécois Honoré Mercier, tenait ce discours en Chambre, en 1890 :

L'agriculture est [...] la fondation première de la prospérité publique. On peut chercher à détourner le cours des fleuves et des rivières [...] mais l'on ne peut empêcher une population d'être ce qu'elle est, un pays ce qu'il est [...] Or, la province de Québec a une population qui est portée nécessairement à l'agriculture. [...] Ce serait maladroit de vouloir jeter nos espérance de l'avenir sur une autre base que celle que nous fournit l'agriculture²⁵.

Il serait vain de s'attarder aux propos des autres ministres de l'agriculture et des politiciens invités lors des banquets des années 1930 : ce sont les mêmes. Mais une histoire de l'Exposition de Trois-Rivières ne saurait être complète sans relater la participation importante du député local et célèbre premier ministre du Québec : Maurice Duplessis.

²⁴ *Le Bien Public*, 23 août 1923, p. 1.

²⁵ Cité dans Pierre Charbonneau, *Le projet québécois d'Honoré Mercier*, Saint-Jean-sur-Richelieu, Éditions Mille Roches, 1980, p. 107.

L'histoire de l'Exposition de Trois-Rivières est liée à la présence politique de Maurice Duplessis. On lui accorde la paternité des nouveaux édifices construits en 1938 et 1939, même si son intention première se limitait à la mise en chantier d'un stade de baseball. Quoi qu'il en soit, comme tout bon député, il a été, à ce moment-là, à l'écoute des désirs du Conseil municipal et les nouvelles installations sont devenues réalité. Sans doute que les votes trifluviens en sa faveur, après la Seconde Guerre mondiale, ont certes aidé la direction de l'Exposition quand venait le temps de demander des subventions au ministre de l'agriculture de l'Union nationale, le parti dirigé par Duplessis.

Sa présence devient annuelle, à partir de 1946²⁶. La journée civique sera même surnommée « Journée du premier ministre » dans la programmation de chaque événement. Culturellement, un geste de Duplessis peut être considéré comme élément du folklore de l'histoire de l'Exposition : il donnait des dix sous aux enfants. Un article de 1957 du *Nouvelliste* laisse même croire que ces visites commençaient à créer de la lassitude :

On a bien vu quelques gamins recevoir des pièces de dix sous des mains de M. Duplessis, mais la majorité d'entre eux ont continué à s'amuser comme si rien n'était et ce fut la même constatation en ce qui concerne les grandes personnes. Il y avait bien quelques amis intimes ou chauds partisans qui sont venus lui serrer la main ; il y avait aussi des curieux qui ont voulu voir une fois de plus le visage du premier ministre... histoire de se rendre compte de sa bonne santé et de sa jovialité. Mais la plupart ont continué leur tour de carrousel ou d'arpenter le labyrinthe du cirque²⁷.

Au cours de la période 1946-1959, l'honorable premier citoyen avait l'habitude de parcourir le terrain peu avant le grand banquet, c'est-à-dire vers seize ou dix-sept heures. En 1948 et en 1952, il parade dans les rues, accompagné de la fanfare de

²⁶ Nous ne doutons pas de la présence de Maurice Duplessis, d'abord comme député, à partir de 1930, puis comme premier ministre, dès 1936, mais les journaux locaux de cette décennie ne le mentionnent pas tout le temps, contrairement à ceux d'après guerre.

²⁷ Guy Bourdon, *La Nouvelliste*, 22 août 1957, p. 3.

MAURICE DUPLESSIS DONNE UNE PIÈCE DE DIX SOUS À UN GARÇON



Geste maintes fois répété par le premier ministre Duplessis, si bien qu'il fait un peu partie du folklore entourant l'histoire de l'Exposition.
SOURCE : *Le Nouvelliste*, 23 août 1956, p. 1.

l'Union Musicale. Rendu à destination, il visite les pavillons commerciaux et agricoles, puis il distribue sans doute ses pièces de monnaie lors d'une tournée du village forain. Parfois, les exposants lui remettent des présents. Sur les différentes photographies qui accompagnent les articles de journaux, on voit le premier ministre avec des enfants, des notables, des religieux, en compagnie d'animaux de la ferme.

Avant de s'attarder aux discours de cette période, jetons un coup d'œil sur sa première intervention substantielle publiée dans un journal, en 1934²⁸, alors qu'il était député du Parti conservateur. Son propos est très semblable à ceux du ministre Caron, et tout à fait similaire à celui qu'il tiendra à partir de 1946. Il n'est question que d'agriculture et Duplessis répète les formules du credo clérico-conservateur : « L'agriculture est la base de notre prospérité [...] Nous devons conserver notre caractère agricole pour traverser la crise avec un succès définitif²⁹ ». L'homme énonce les convictions profondes de l'élite sociale et politique au cours de la grande dépression.

Les propos de Maurice Duplessis, après 1946, paraissent anachroniques. Si l'on veut parler de survivance, dans son cas, il faut souligner celle d'un discours devenu particulièrement curieux, ceci dans le cadre d'un événement se déroulant dans une ville qui est au cœur d'une prospérité économique due à l'industrie machiniste, sans oublier que d'autres localités de la région vivaient au même rythme. Il s'agit de discours issus d'une mentalité ancienne, et qui invitaient Fortin à se montrer ironique, dans l'introduction de *La fin d'un règne* :

²⁸ Il y a quelques déclarations de Maurice Duplessis, lors des banquets de 1930, 1931 et 1932, mais elles ne nous paraissent pas importantes. Le politicien se contentait de formules de politesse, et applaudissait même, à l'occasion, certaines initiatives des ministres libéraux présents aux banquets.

²⁹ *Le Nouvelliste*, 14 septembre 1934, p. 3.

En contact avec la réalité grise et parfois même sinistre du milieu rural, il était difficile de croire aux beaux discours [...] sur la beauté du monde rural. Fils du milieu rural, je n'ai jamais pu croire à l'idéal rural et agricole du Québec, pas plus d'ailleurs que la majorité des ruraux³⁰.

Faut-il condamner l'anachronisme des propos de Maurice Duplessis ? Non, car notre but est tout simplement de citer ses paroles, comme représentatives du discours des élites, propos de notre chapitre. Claude Couture mentionne, avec justesse, que beaucoup de politiciens de la décennie 1950 présentaient les mêmes caractéristiques anachroniques, notamment dans l'Ouest canadien (Bill Bennett et Ernest Manning) et aux États-Unis, avec le sénateur Joseph McCarthy et sa chasse aux communistes. « [Ces hommes] n'avaient rien à envier en matière de conservatisme social à Duplessis³¹ ».

Il s'agit des derniers signes de ce discours de la survivance du peuple canadien-français par l'agriculture. D'abord, soulignons que le corpus d'articles de journaux, relatant les discours du premier ministre à partir de 1946, est au nombre de treize, pour ses quatorze visites. Duplessis y fait part de ses thèmes favoris, tels le respect de l'autorité, l'importance du bon ordre, l'impératif de conserver les traditions, et, bien sûr, sa crainte du communisme, car : « En Russie, vous, les cultivateurs, vous n'auriez pas de terre. En Russie, le fermier n'est qu'un employé³² ». Ses propos se répètent d'année en année. Il est très peu question de l'industrie et du commerce, sinon pour spécifier que, malgré leur nécessité, ces deux éléments économiques demeurent moins importants que l'agriculture. À la défense du premier citoyen, avouons qu'il n'y a aucune mention de l'aspect malsain des divertissements, motif plus que présent au cours des années d'avant-guerre. À une occasion, il cite la présence de sports, et se

³⁰ Gérard Fortin, *op. cit.*, p. 10.

³¹ Claude Couture, *op. cit.*, p. 112.

³² *Le Nouvelliste*, 27 août 1959, p.1.

permet, en 1956, de suggérer une journée consacrée au folklore, ceci dans une optique de l'importance des traditions liées à la vie campagnarde. Plus que tout, il est question de l'agriculture, mais ses propos ressemblent à des généralités mille fois entendues.

« La province de Québec continuera à vivre en autant qu'elle conservera son caractère agricole³³ », de déclarer le politicien, en 1946. Nous retrouvons le même propos, en 1955 : « La province de Québec doit demeurer essentiellement agricole. Nous avons tout à gagner en conservant à notre coin de terre son caractère agricole³⁴ ». Même refrain, en 1957 : « L'économie de la province repose de plus en plus sur l'agriculture³⁵ ». Or, nous savons que cette affirmation est erronée, cela depuis la décennie 1920, et particulièrement en Mauricie, où Shawinigan et Trois-Rivières sont deux des villes québécoises les plus industrialisées des années 1950.

Les références à cette industrie si omniprésente se font toujours avec l'objectif de la classer au second rang : « Industrialiser, c'est nécessaire, mais cultiver c'est indispensable. L'agriculture est la base par excellence de nos saines traditions³⁶ ». Cependant, pour Maurice Duplessis, l'agriculture représente aussi une industrie. Pour la qualifier, il utilise l'adjectif « fondamentale » à deux reprises, en 1954 et en 1959. En 1958, il précise que l'agriculture est « la banque nationale par excellence³⁷ » tout en répétant qu'elle a « toujours été l'industrie principale de la province de Québec³⁸ ». Les traditions, déjà nommées quelques lignes plus haut, reviennent en 1954, pour illustrer la vie sur la ferme : « La terre demeure l'endroit par excellence où l'on peut vivre dans

³³ *Le Nouvelliste*, 22 août 1946, p. 3.

³⁴ *Le Nouvelliste*, 25 août 1955, p.1 et 10.

³⁵ *Le Nouvelliste*, 21 août 1957, p. 3.

³⁶ *Le Nouvelliste*, 27 août 1953, p. 3.

³⁷ *Le Nouvelliste*, 21 août 1958, p. 1.

³⁸ *Ibid.*

les saines traditions que nous ont légué [sic] nos ancêtres³⁹ ». Il est fort possible que ces traditions, qui survivent autant à la ville qu'à la campagne, se mêlaient, chez les ruraux, aux mêmes plaisirs contemporains que les citadins : la télévision, la radio, la chansonnette française ou américaine, et un agréable samedi soir de cinéma hollywoodien à la ville la plus proche.

Comme dans les discours ultramontains du dix-neuvième siècle, la religion et le pays se mêlent à la vie sur la ferme : « Au nom du bon Dieu, au nom de la Patrie, je demande aux cultivateurs [...] de ne pas abandonner leurs terres⁴⁰ ». Ce sera la seule référence du premier ministre au problème de désaffection des campagnes que connaît le Québec depuis le dernier quart du dix-neuvième siècle. La Providence est aussi au rendez-vous dans son discours de 1946 : « Pas un homme ne remplit comme le cultivateur la loi divine du travail⁴¹ ». L'homme de la ferme vit une situation privilégiée : « Cultivateurs, vous êtes des plus chanceux. N'oubliez jamais que malgré les apparats et les apparences flatteuses de certaines conditions de vie à la ville, il n'y a rien de plus solide que l'agriculture⁴² », lance-t-il aux invités du banquet. Dans un même ordre d'idées, un journaliste anonyme de 1948 souligne les propos du député de Trois-Rivières : « Le premier ministre voit [...] chez les cultivateurs une des bases de la démocratie et du respect de l'autorité⁴³ ».

Les discours de Maurice Duplessis, s'adressant à une élite urbaine présente aux banquets, sont des propos citadins d'un membre des professions libérales (avocat),

³⁹ *Le Nouvelliste*, 26 août 1954, p. 2.

⁴⁰ *Le Nouvelliste*, 23 août 1951, p. 3.

⁴¹ *Le Nouvelliste*, 22 août 1946, p. 3.

⁴² *Le Nouvelliste*, 26 août 1954, p. 2.

⁴³ *Le Nouvelliste*, 26 août 1948, p. 14.

semblables à ceux de milliers d'autres hommes, depuis le milieu du dix-neuvième siècle. Ils représentent, selon nous, le même esprit d'idéalisation de l'agriculture que l'on avait noté chez le ministre Caron, au cours des années 1920. Précisons que dans la majorité des articles, le premier citoyen souhaite que l'Exposition de Trois-Rivières conserve son caractère agricole, alors qu'en réalité, sous la gouverne du jeune Jean Alarie, elle l'est de moins en moins et que cet aspect est souvent mis de côté dans les articles de journaux relatant le quotidien de l'événement.

Soulignons qu'en 1950, pour une rarissime fois, Maurice Duplessis ne visite pas l'Exposition, étant retenu à Ottawa pour la conférence des procureurs généraux des provinces canadiennes. Il délègue Paul Baulieu, député de Saint-Jean-d'Iberville et ministre de l'Industrie et du Commerce. Bien sûr, l'homme politique prêche pour sa paroisse, mais ne réalise sans doute pas qu'il fait une sérieuse entrave aux propos traditionnels de son supérieur, en prédisant « le meilleur avenir à une province agricole, et surtout industrielle⁴⁴ ». Nul ne saura si « le chef » Duplessis, les jours suivants, a convoqué Baulieu à un entretien en tête à tête dans son bureau...

Lors de l'édition de 1960, un article du *Nouvelliste* parle du « Grand disparu de l'Exposition⁴⁵ », car Maurice Duplessis était depuis décédé. Les visites des politiciens ne seront plus comme avant et Duplessis avait fermé le livre des formules de la survivance du peuple d'ici par la voie de l'agriculture lors de sa dernière visite, en 1959. Le changement culturel, présent chez la population après la Seconde Guerre mondiale, et qui s'épanouit à certains niveaux des tribunes politiques (tels *Cité Libre*,

⁴⁴ *Le Nouvelliste*, 24 août 1950, p. 1.

⁴⁵ *Le Nouvelliste*, 25 août 1960, p. 3.

les journaux à grand tirage et à la télévision naissante), atteint les politiciens qui visiteront l'Exposition de Trois-Rivières, après 1960. Il n'est donc plus question, pour eux, de reprendre ces discours sur la survivance de la nation par la voie de l'agriculture. En réalité, évoquer les propos de ces politiciens serait assez difficile, car, retournement de situation, ils sont peu cités dans les journaux trifluviens, alors que les commentaires de simples visiteurs deviennent maintenant monnaie courante.

Le premier article faisant mention de paroles de politiciens, lors de la tenue du banquet, date de 1964. Le notaire Cyprien Sawyer, membre du comité de l'Exposition, s'en prend verbalement au nouveau député de Saint-Maurice, René Hamel, de Shawinigan. Les reproches et les sarcasmes se multiplient, dans une ambiance qui demeure tout de même courtoise, décorum oblige. Il est surtout question des droits de propriété du gouvernement provincial sur les édifices du terrain de l'Exposition, mais pas du tout d'agriculture.

La journée civique, consacrée à la visite des autorités sociales et politiques, perd progressivement de son importance au cours des années suivant le décès de Duplessis. L'on parle plutôt d'un avant-midi civique. Quant au banquet, il meurt à son tour à une date indéterminée, la dernière mention dans un journal nous indiquant l'année 1966, alors qu'il n'y a que trois politiciens présents. Quant au seul autre premier ministre à visiter l'Exposition, Jean Lesage, en 1965, il profite avant tout de son passage en sol trifluvien pour révéler le tracé régional de la future autoroute de la rive nord. Un seul autre responsable de parti politique du Québec lui succédera : Rodrigue Biron, chef de l'Union Nationale, en 1977, qui se montre embarrassé quand

la journaliste Ginette Gagnon, du *Nouvelliste*, lui demande s'il veut faire renaître la tradition de l'ancien chef unioniste Maurice Duplessis.

Règle générale, les députés et autres personnages politiques se présentent lors de la conférence de presse dévoilant la programmation de l'Exposition, ou lors de la journée d'ouverture. En 1977, sous l'insistance des médias, ces dignitaires montent à bord d'un manège du nom de yo-yo, ce qui aurait été inimaginable vingt ans auparavant. Parfois, de courtes formules de courtoisie sont adressées, du type qui souligne l'importance pour les gens de la ville de connaître les animaux de la ferme et les ruraux. Au cours des années 1990, il arrive souvent que le député délègue son attachée de presse, que le maire soit représenté par un conseiller municipal. En 2004 et 2005, on assiste à un retour d'une personnalité politique au premier plan alors que la ministre provinciale de l'Agriculture, Francine Gauthier, députée de Maskinongé, accorde une aide financière à la direction, qui la remercie en la nommant présidente d'honneur. Cependant, les déclarations de la ministre demeurent des formules vagues de politesse.

Les paroles des politiciens passent maintenant par d'autres tribunes : la radio et la télévision. Les visites protocolaires, nombreuses et bien prévues dans un agenda, ne sont plus des occasions de se perdre en discours. Le rôle de la personne politique a lui-même changé, avec l'émergence des médias visuels, à partir des années 1950. Le changement culturel s'est opéré par le déclin de l'importance de la présence des hommes politiques et de leurs propos à l'Exposition de Trois-Rivières.

4.2.2) La presse écrite et l'agriculture

Les deux principaux journaux francophones consultés, *Le Bien Public* et *Le Nouvelliste*, demeurent fidèles à leur politique éditoriale dans l'information transmise aux lecteurs. *Le Nouvelliste* est un journal de nouvelles et son rôle consiste à rapporter les informations relatives à l'agriculture dans le cadre de l'Exposition. *Le Bien Public* se présente comme un journal d'opinions, à l'origine propriété du clergé. Après être passé à des intérêts privés, au début de la décennie 1930, ce journal persistera tout de même à présenter des propos clérico-conservateurs sur la survivance de la race par la voie de l'agriculture, ceci aussi tardivement qu'au début des années 1960.

D'abord, soulignons que l'Exposition a toujours été très importante pour la presse locale, ceci jusqu'aux années 1990. Les articles abondent, sur tous les sujets relatifs à l'événement. Ce n'était cependant pas le cas pour les journaux de la fin du dix-neuvième siècle et des vingt premières années du suivant. Les principales sources consultées sont : *Le Trifluvien* (1889-1908), *Le Nouveau Trois-Rivières* (1908-1917) et un autre journal du nom de *Trifluvien* (1917-1920). Ils présentaient des articles sur l'Exposition surtout du point de vue agricole. L'optique changera avec l'arrivée du *Nouvelliste*, en 1920, qui s'intéressera à toutes les facettes, alors que son compétiteur *Le Bien Public*, se concentrera sur les commentaires agricoles. Quant au journal anglophone de la ville, le *St. Maurice Valley Chronicle*, il reflétait le point de vue

affaires de cette classe linguistique. Pour leurs journalistes, l'aspect industriel et commercial primait sur l'agriculture.

Les commentaires et éditoriaux journalistiques pour la période 1896-1910 manifestent de l'enthousiasme pour les progrès de l'agriculture dans la région et affirment que l'Exposition a servi de stimulant. Cependant, nous n'avons trouvé aucune trace de ces envolées lyriques à propos de la survivance de la race, qui deviennent de plus en plus typiques à partir de la décennie 1920. Le journal *Le Bien Public* se fera le grand chantre de la diffusion de ces philosophies.

Le Bien Public fait son apparition à Trois-Rivières le 9 juillet 1909. Il s'agit d'un journal sans attache politique, mais dévoué au clergé et au « bien moral et matériel de notre ville et de sa population⁴⁶ ». Il a été fondé par l'avocat Joseph Barnard, qui en sera longtemps le rédacteur en chef et l'éditorialiste. À bien des points de vue, il s'agit d'un journal semblable au *Devoir* de Montréal, refusant la publicité trop tapageuse et contraire aux recommandations de l'Église, entre autres celle des salles de cinéma. Joseph Barnard, à la plume fine, est, on ne peut plus, apôtre de l'idéologie de la survivance de la race par le biais de l'agriculture, comme en fait foi cette courte citation, de 1923, un véritable modèle du genre :

Pour le maintien de notre nationalité dans la pureté de ses mœurs, de ses coutumes et de sa foi, nous avons moins besoin de la grande industrie, turbulente et précaire, que de la richesse plus calme et plus sûre de nos vastes terres du Québec cultivées par des mains canadiennes-françaises⁴⁷.

⁴⁶ Henri Vallée, *Les journaux trifluviens de 1817 à 1933*, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1933, p. 75.

⁴⁷ *Le Bien Public*, 14 août 1923, p. 1.

Il répète le même principe en 1929⁴⁸ et précise que l'aspect industriel de l'Exposition devrait se tourner davantage vers l'agriculture, en montrant surtout des instruments aratoires. Dans sa prose se succèdent les « amants de la terre⁴⁹ » et la « bonne terre nourricière », sans oublier les « glorieux fils de la terre » et « la terre ancestrale⁵⁰ ». Bien sûr, l'homme de la campagne devient le Canadien français idéal et mythique :

Le cultivateur [...] possède la plénitude de ce qui fait la joie de vivre : la liberté de ses mouvements, et le non asservissement à quiconque. Sur ses terres, le cultivateur ne connaît qu'un maître : le travail. Il sert ce maître comme il convient sans doute, mais il ne le sert pas en esclave⁵¹.

Joseph Barnard insiste à plusieurs occasions sur « La partie sérieuse et instructive de l'Exposition⁵² », répétant ainsi un discours axé sur l'éducation et typique des organisateurs des expositions internationales du dix-neuvième siècle. Selon lui, l'Exposition ne peut être qu'agricole, car il s'agit de « la partie réellement importante⁵³ » et que « la plus grande part doit être faite à la partie exclusivement agricole de notre Exposition⁵⁴ ». Sans négliger l'agriculture, *Le Nouvelliste* de la même époque ne met jamais l'emphase sur les symboles de la vocation agricole du Québec exprimés par Barnard. Dès 1923, le jeune quotidien affirme : « On harmonisera donc l'agriculture et l'industrie, et ce sera la plus sage méthode à suivre puisque nous vivons dans une région qui est appelée à devenir un centre d'industrie intense⁵⁵ ». *Le Nouvelliste* étant un quotidien, la plus grande part de ses revenus venait de la vente de publicité aux marchands et industriels de la ville et de la région. Il nous semble ainsi normal qu'il ne néglige surtout pas ces aspects de l'Exposition.

⁴⁸ *Le Bien Public*, 13 août 1929, p. 1.

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ Les trois dernières citations : *Le Bien Public*, 14 août 1923, p. 1.

⁵¹ *Ibid.*

⁵² *Le Bien Public*, 21 août 1923, p. 1.

⁵³ *Le Bien Public*, 23 août 1927, p. 1.

⁵⁴ *Le Bien Public*, 13 août 1929, p. 1.

⁵⁵ *Le Nouvelliste*, Supplément, 18 août 1923, p. 1.

Toujours présent dans *Le Bien Public* au cours des années 1930, ce discours d'idéalisation rurale s'exprime aussi à propos de la crise économique et contre les divertissements proposés aux visiteurs. Après 1945, *Le Bien Public* persiste dans ces propos traditionnels : « [L'agriculture] est en somme la première raison d'être de l'exposition et elle doit primer [sur] toutes les autres préoccupations d'ordre pratique⁵⁶ ». En 1961, le journal propose un guide de la meilleure façon de visiter l'Exposition : « En tout premier lieu, vous vous devez de visiter les exhibits agricoles⁵⁷ ». Avec patience, le visiteur s'attardera à la bâtisse industrielle et au salon des arts. « Quand toutes ces visites seront terminées, vous aurez, véritablement, aidé l'Exposition à progresser, tout en vous instruisant⁵⁸ ». En dernier lieu, l'homme ou la femme a l'autorisation de circuler dans le village forain, avec cependant quelques mises en garde du journal contre les stands de jeux de hasard.

Le Nouvelliste, en 1958, propose une énumération des éléments importants où l'agriculture vient en troisième lieu, précédé par l'industrie et le commerce⁵⁹. L'année suivante, la direction de l'Exposition, sur la page couverture de son guide des prix, distribué aux ruraux, répète le même classement. Qui plus est, sur les photographies l'illustrant, il n'y a aucune référence à l'agriculture, les clichés se concentrant sur pavillon commercial, le salon des arts, les courses de chevaux, la parade des ballons et le village forain. Un éditorial du *Nouvelliste*, de 1957, indique de façon plus que limpide le changement du Québec et de la Mauricie d'alors : « Aujourd'hui, l'industrie et le commerce ont pris une ampleur gigantesque. L'agriculture, du moins dans le

⁵⁶ *Le Bien Public*, 26 août 1955, p.1.

⁵⁷ *Le Bien Public*, 18 août 1961, p. 1.

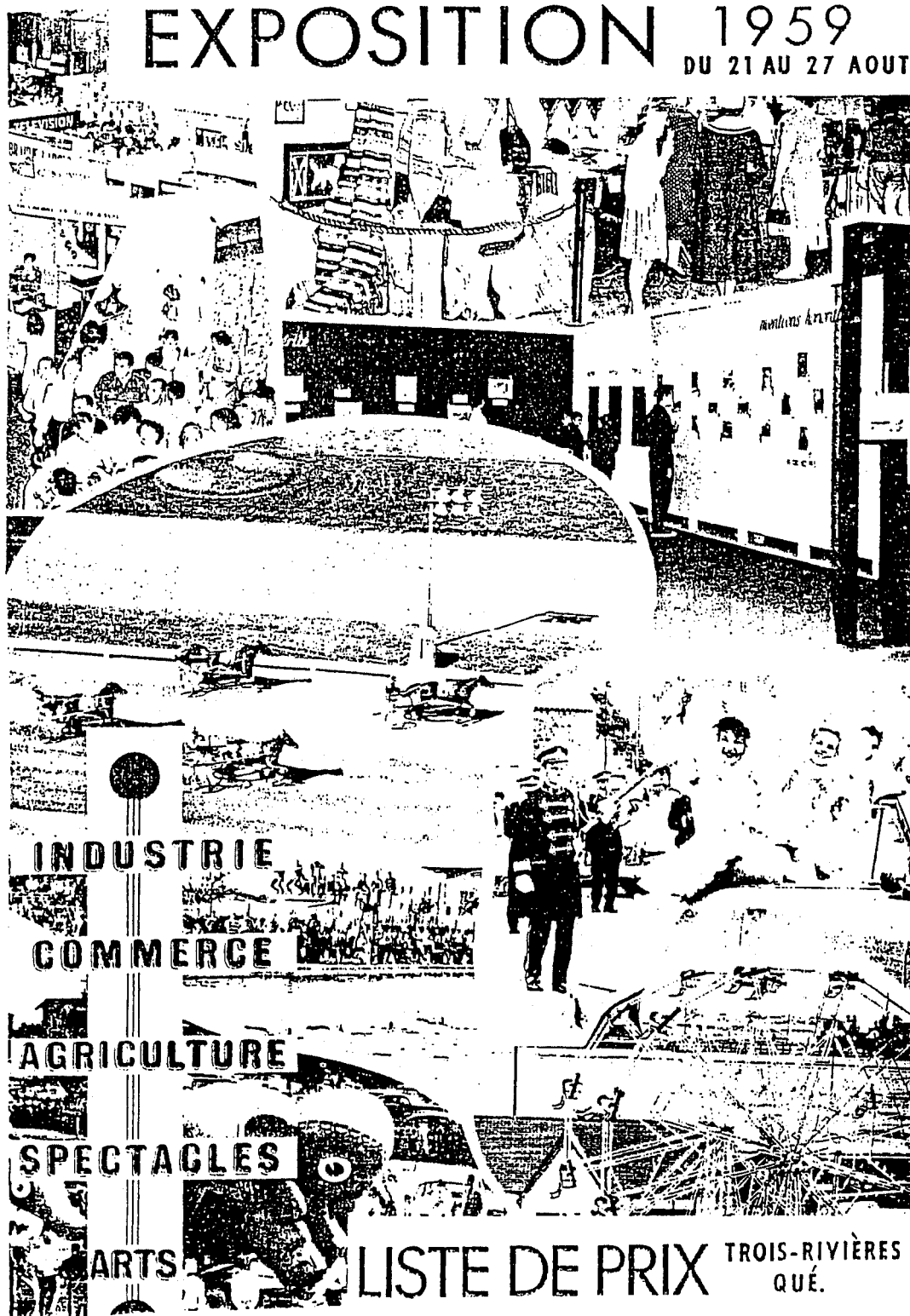
⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ *Le Nouvelliste*, 15 août 1958, p. 3.

GUIDE DES PRIX DISTRIBUÉ AUX RURAUX EN VUE DE L'ÉDITION 1959

EXPOSITION 1959

DU 21 AU 27 AOUT



L'industrie et le commerce précèdent l'agriculture, dans les indications à gauche. On ne trouve aucun élément agricole parmi les photographies. Celles du haut présentent des éléments du pavillon industriel, dont ceux de la section réservée aux arts. Celles du centre nous montrent une grande roue et un char allégorique de la parade dans les rues. En bas : la parade des ballons dans les rues de Trois-Rivières et une grande roue.
SOURCE : Archives de la Ville de Trois-Rivières [S.N.]

voisinage des Trois-Rivières, constitue une portion moindre de l'activité qu'au moment où notre exposition s'ouvrit la première fois⁶⁰ ». L'éditorialiste poursuit en spécifiant que l'agriculture est tout de même une activité économique importante et qui mérite la plus grande attention. L'intervention suivante aurait été impensable à l'époque du ministre Caron ou de... Maurice Duplessis : « Cela ne signifie pas qu'il faut s'entêter à cultiver des terres improductives et utiliser des méthodes désuètes afin de respecter des habitudes vénérables qui tiendraient plus du fétichisme que d'un sain réalisme⁶¹ ». Les propos de cet article laissent deviner un certain mépris des vieux discours traditionnels sur l'agriculture, tout comme il tient compte de la situation de transformation que le monde rural connaît à ce moment-là, avec cette tendance, confirmée au cours des années 1960, à s'orienter vers une production de marché de masse, aussi moderne que toute entreprise machiniste urbaine. Le changement idéologique, dans le domaine du discours agricole journalistique, était maintenant assumé. L'agriculture était une réalité commerciale et non pas un mythe idéologique, culturel et patriotique.

À partir des années 1960, les propos sur l'agriculture deviennent plus rares dans les articles sur l'Exposition. Les écrits spécifiques sur l'aspect agricole ne revendiquent aucune idéologie et se contentent de formuler des phrases polies sur l'importance, pour les citoyens, de connaître le monde rural. Même à ce propos, il y a un sous-entendu d'un changement culturel : dans le Québec d'avant 1945, les familles, plus grandes, voyaient toujours un oncle, un frère ou un cousin habiter la campagne.

⁶⁰ *Le Nouvelliste*, 17 août 1957, p. 4.

⁶¹ *Ibid.*

Ce n'était plus le cas à l'aurore de la Révolution tranquille et, conséquemment, les citadins connaissaient mal la population rurale.

Sylvio Saint-Amant, éditorialiste au *Nouvelliste* pendant plusieurs années, dans des articles de 1971, 1973, 1980 et 1988, parle de tous les aspects de l'Exposition, sauf de l'agriculture. Comme exemple, citons-le, en 1980 : « Il s'agit tout aussi bien d'une exposition commerciale, industrielle et culturelle qu'une grande fête foraine⁶² ». En 1988, l'industrie passe avant l'agriculture : « Cette grande foire industrielle et agricole⁶³ », ceci même si l'aspect commercial et industriel de l'Exposition était alors en déclin.

Aucun discours porteur d'idéologies agricoles n'est présent, au cours des années 1990. Bien que l'événement soit maintenant organisé par des éleveurs, qui mettent beaucoup l'accent sur leur métier et le résultat de leur travail, les journaux locaux se contentent d'informer le public en diagonale sur cet aspect.

Primordiale dans les propos des journalistes de 1896-1940 et des politiciens de la période 1896-1959, l'agriculture cède sa place à d'autres éléments de discours. L'agriculture n'est pas évincée des propos des journalistes et des politiciens : sa dimension économique et son apport social sont soulignés, mais à partir de 1959, l'agriculture ne génère plus de mode de vie particulier et elle cesse d'être une référence culturelle.

⁶² Sylvio Saint-Amant, *Le Nouvelliste*, 25 juillet 1980, p.4.

⁶³ Sylvio Saint-Amant, *Le Nouvelliste*, 29 juillet 1988, p. 6.

4.2.3) Les crises agricoles : « Nous vous avons averti ! »

Entre 1921 et 1931, 1658 fermes du Québec sont abandonnées⁶⁴, conséquence de l'effondrement des prix dû à la prospérité du marché d'exportation ouvert pendant les années de la Première Guerre mondiale et qui avait cessé abruptement dès la fin du conflit. À titre d'exemple, en 1918, la valeur de la production de blé du Québec était de quatorze millions et, en 1924, le chiffre était passé à deux millions de dollars⁶⁵. Malgré les expositions, les discours, les initiatives du ministère de l'Agriculture et la science des agronomes, l'attrait de la ville, qu'elle soit québécoise ou américaine, incite les fils et les filles de fermiers à tourner le dos à ce passé. Les centres urbains leur offrent des emplois stables, l'assurance d'une paie hebdomadaire, sans oublier l'excitation des loisirs modernes, dont ils avaient eu vent à la ferme familiale par la voie des journaux de masse, des revues, et des imprimés des grands magasins. Cependant, le phénomène de désertion n'était pas nouveau : depuis la fin du dix-neuvième siècle, les ruraux quittaient en faveur de la sécurité des villes de Nouvelle-Angleterre. Après avoir connu des années prospères, dues à l'économie de guerre, plusieurs fermiers avaient investi pour rendre leur existence confortable, sans que leurs fermes se modernisent. Quand le Québec connaît une crise économique, en 1921, beaucoup se voient désemparés et l'exode prend de grandes proportions :

Le sous-ministre de la Colonisation du Québec soupçonnait que les statistiques officielles, aussi déprimantes fussent-elles, sous-estimaient l'étendue du problème. « Je connais des paroisses, a-t-il écrit, qui sont à moitié vides dans les comtés de Wolfe, Mégantic et Arthabaska. Les habitants ont traversé la frontière en auto ou en voiture, sans fanfare, et il

⁶⁴ Normand Séguin, *Agriculture et colonisation au Québec*, Montréal, Boréal Express, 1980, p. 81.

⁶⁵ Michel Morisset, *op. cit.*, p. 27.

n'existe aucune donnée statistique sur eux ». Des fermiers abattaient leurs animaux laitiers parce qu'ils n'avaient pas les moyens de les entretenir⁶⁶.

Les tenants de l'idéologie agriculturiste voyaient dans cette désertion un problème culturel, d'identité nationale, alors que le gouvernement libéral d'Alexandre Taschereau craignait surtout l'engorgement des villes, déjà fort touchées par le chômage, entraînant des problèmes de logement, de santé publique. Économiquement, le danger de devoir importer des produits agricoles est atteint en 1929, et, inversement, exporter les produits du Québec était devenu difficile. « Aux yeux de Taschereau, le déclin de l'agriculture menaçait le progrès industriel⁶⁷ ». Conséquemment, le vétérinaire ministre Caron est remplacé en 1929.

En mai 1923, tous les évêques du Québec lancent un cri d'alarme face à la désertion des campagnes, invitant leurs fidèles du monde rural à demeurer sur leurs terres. Dans la foulée, les discours des revues et journaux traditionalistes offrent des propos sans surprise qui, nous n'en doutons pas, avaient déjà été entendus très souvent à l'époque. Ainsi Élie-J. Auclair signe-t-il ces paroles dans la revue *Le Canada ecclésiastique*, en 1924 :

C'est là [à la campagne] que s'est fortifiée notre race, là que s'est assurée notre survivance, là qu'ont grandi et que se sont affermies les vertus caractéristiques qui ont fait de notre peuple en somme le plus heureux et le plus religieux de la terre. Ne délaissez pas [...] ce sol où se sont enracinées de si vivaces qualités, ces champs où le Canadien a grandi, où ses fils se sont multipliés drus comme le blé aux épis d'or⁶⁸.

En 1926, l'agronome Alphonse Désilets, haut fonctionnaire du gouvernement du Québec, publie, à compte d'auteur, un livre dont le titre, *Pour la terre et le foyer*, était le slogan des cercles de fermières, dont il était le fondateur et responsable. Tout au long de cet ouvrage, les discours sur la survivance se bousculent avec les

⁶⁶ Bernard Vigod, *op. cit.*, p. 150.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 151.

⁶⁸ Cité dans : Antonin Dupont, *Taschereau*, Montréal, Guérin, 1997, p. 279-280.

descriptions de la splendeur des traditions rurales, entre autres sur le rôle de la femme paysanne. Le phénomène de la désertion des fermes y est largement abordé, présenté comme un fléau :

Chaque fois qu'un de nos fils, ou qu'une de nos filles, laissait la maison paternelle pour s'en aller en ville, on songeait à la tristesse du foyer veuf de l'un des siens et l'on se disait que l'absent ou l'absente ne reviendrait plus qu'à de rares intervalles et que c'était un malheur pour la famille et souvent pour la paroisse⁶⁹.

Alphonse Désilets tient comme responsable de cette situation la Première Guerre mondiale, qui a donné le goût de la ville aux jeunes gens, attirant vers elle cette génération qui pouvait travailler dans les usines de guerre.

Du jour au lendemain, on a renié traditions et goûts. Et par une sorte d'affolement, avec une frénésie déconcertante, le monde s'est jeté dans les pires excès de luxe, d'ambition et de jouissances matérielles. Tout ce que le monde moderne peut offrir d'attirances a tenté les petites fortunes. L'argent [...] est devenu le maître des consciences⁷⁰.

Pour remédier à cette situation, l'agronome Désilets compte avant tout sur la mère de famille, comme gardienne de la tradition rurale, ainsi que sur la nécessité d'une « croisade d'idées profondes [qui] s'impose⁷¹ ». Or, ce discours, sous-entendant l'obligation de poursuivre la tradition rurale du Québec, est tout à fait le même que l'on retrouvera par la voix du ministre Caron et du journaliste Barnard, au cours de la décennie 1920.

Pour ces deux hommes, le mot « fléau » de Désilets est souvent de mise pour évoquer la désertion des campagnes. Dans un long article de 1923, Joseph Barnard se sert de l'expression « Le retour à la terre », qui sera maintes fois utilisée dix ans plus tard, pour évoquer l'exil des chômeurs vers des lotissements de colonisation. Pour le

⁶⁹ Alphonse Désilets, *Pour la terre et le foyer*, Québec, Chez l'auteur, 1926, p. 24.

⁷⁰ *Ibid*, p. 117.

⁷¹ *Ibid*, p. 31.

journaliste, l'Exposition peut inciter les ruraux à demeurer sur la ferme et les déserteurs à y revenir :

Si cette grande semaine d'éducation, de vulgarisation des choses agricoles retient sur la ferme ceux qui étaient tentés de la désertir, on peut être certain que les autres qui sont déjà partis reviendront d'un cœur plus courageux reprendre la noble tâche. [...] Le mouvement de retour à la terre sera alors commencé, et commencé pour ne plus finir⁷².

Dans le même article, Barnard nous indique, avec emphase, que « cette désertion en masse [...] atteint les proportions d'un fléau. C'est une saignée qu'il nous faut, de toute nécessité, arrêter : il nous faut fermer cette veine ouverte par où s'écoule le plus riche et le plus pur de notre sang⁷³ ». Sur le même sujet, toujours en 1923, le journaliste anonyme du *Nouvelliste* se montre moins lyrique : « La prospérité de la campagne est intimement liée au retour à la terre et ce n'est que par elle que l'on réussira à prévenir la désertion du sol⁷⁴ ».

Dès 1920, l'abandon des terres se faisait sentir. Un article du *Trifluvien* rapporte les paroles du ministre Caron lors de son passage au banquet de l'Exposition : « La désertion des campagnes est devenue un fléau national⁷⁵ ». Pour Caron, le phénomène est lié au nationalisme et le déserteur devient, en quelque sorte, un traître à la patrie. L'homme ne nie pas le rôle persuasif que le ministère de l'Agriculture doit jouer : « Nous devons éviter de décourager la classe agricole. La pousser par nos critiques à quitter la terre, c'est faire une œuvre anti-nationale⁷⁶ ».

La grande dépression allait donner théoriquement raison aux tenants de l'idéologie de l'agriculturisme. Mais la crise avait été précédée par un premier

⁷² *Le Bien Public*, 14 août 1923, p.1.

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ *Le Nouvelliste*, 18 août 1923, p. 6.

⁷⁵ *Le Trifluvien*, 3 septembre 1920, p.1.

⁷⁶ *Le Nouvelliste*, 27 août 1925, p. 1.

affaissement économique, en 1921 et 1922, et dont nous trouvons trace dans un éditorial de Joseph Barnard sur l'Exposition. La solution préconisée par le journaliste sera la même qu'à partir de 1930 : le retour à la terre.

Avec la vie saine et peu coûteuse des champs, ils [les chômeurs] retrouveront le bon travail qui là ne fait jamais défaut et nourrit son homme. Quand l'industrie humaine est à court d'emploi, les portes de la grande usine agricole restent démesurément ouvertes à toutes les bonnes volontés. On se plaint avec raison de la malheureuse désertion de nos campagnes [...] La crise qui s'annonce offre peut-être l'occasion de remédier au mal, et de repeupler nos excellentes paroisses. [...] Car dans le plan qui semble tracé à notre nationalité, il semble bien que la paroisse canadienne doive rester comme la ruche laborieuse et féconde dont l'agglomération formera une force puissante et stable qui assurera la continuation de la race⁷⁷.

La crise économique de la décennie 1930, dont une des origines provient d'un pays hautement industrialisé, les États-Unis, et d'une ville imposante, New York, ne symbolise-t-elle pas, pour les adeptes de l'idéologie traditionnelle, l'échec de ce système de production ? Il semble que la réponse soit positive. Les discours journalistiques et des notables, dans le cadre de l'Exposition de Trois-Rivières, abondent en ce sens.

Face à cette situation, le clergé et les élites des professions libérales insistent sur la nécessité de revenir à des valeurs traditionnelles. Ces discours sont les mêmes qu'au cours des années 1920, mais il y a tout lieu de croire que leur diffusion, dans certains journaux et revues à petit tirage (par exemple : *Le Bien Public*), ou lors d'événements à la portée restreinte (tel le banquet des notables de l'Exposition de Trois-Rivières), n'avait pas atteint la vaste majorité de la population, trop occupée à goûter aux plaisirs de la prospérité et de la vie moderne à l'américaine. Les discours, cette fois, se répandent de façon plus intense, notamment dans la presse régionale, dans les associations catholiques (syndicales, sociales ou rurales), dans le monde des

⁷⁷ *Le Bien Public*, 25 août 1921, p. 1.

coopératives et des caisses populaires. Les discours, cette fois, semblent porter un aura paternaliste que l'on pourrait résumer par : « Nous vous avons averti ».

Entre 1929 et 1932, 3 200 emplois seront perdus à Trois-Rivières. En 1939, on comptait 6000 travailleurs industriels, alors qu'il y en avait 2000 de plus, en 1929⁷⁸. Au point de vue agricole, répétons les statistiques déjà citées dans le chapitre précédent : 109 fermes sont abandonnées, entre 1931 et 1941, dans les comtés de Nicolet, de Saint-Maurice et de Champlain⁷⁹. Bref, la Mauricie vit des moments très sombres, à tous points de vue. La solution, selon les discours que nous présentons dans ce chapitre, se trouve à l'opposé de ce qui avait provoqué les joies éphémères des années 1920 : le retour vers l'agriculture.

Dès le banquet de 1930, donc de la première Exposition suivant le début de la crise, quatre invités se montrent catégoriques : « Le remède à la crise économique dont souffre notre pays se trouve non pas dans les industries, mais dans le relèvement et la prospérité de l'agriculture⁸⁰ ». Trois ministres, ainsi que le chanoine François Boulay, partagent cette opinion. Bien souvent, chez les orateurs, l'industrie est la seule responsable de la crise. Arthur Sauvé, ministre des postes au fédéral, « met en garde les industriels contre le danger d'employer la science à détruire l'humanité, car dans certains cas, l'introduction de machineries modernes, signifie le renvoi sur le pavé de centaines d'ouvriers⁸¹ ». Le chanoine Boulay dénonce le « désir de s'enrichir vite des

⁷⁸ Alain Gamelin, René Hardy, Jean Roy, Normand Séguin et Guy Toupin, *Trois-Rivières illustrée*, Trois-Rivières, La Corporation des fêtes du trois cent cinquantième anniversaire de Trois-Rivières, 1984, p. 42.

⁷⁹ Normand Séguin, René Hardy, Louise Verreault-Roy, *Statistiques de l'évolution de l'agriculture en Mauricie 1850 à 1950*, Trois-Rivières, Publication du groupe de recherche sur la Mauricie, cahier 2, Université du Québec à Trois-Rivières, 1979, p 42, 97 et 132.

⁸⁰ *Le Nouvelliste*, 21 août 1930, p. 1.

⁸¹ *Ibid.*

patrons comme une raison de cette situation⁸² ». Pour solutionner la crise, l'ecclésiastique propose de rétablir l'équilibre entre les profits des industriels et le salaire des ouvriers, qu'il désire plus bas, « et nous y parviendrons par l'agriculture⁸³ ». Cette théorie étrange s'explique par le rôle prépondérant, sur toutes les autres activités, que le cultivateur doit jouer dans la société, mais celui-ci doit se servir de la science pour devenir aussi prospère que l'industriel. Comme les autres orateurs, François Boulay prétend que l'instruction, à la campagne, devrait être de nature agricole, afin de donner aux jeunes le goût de demeurer sur la terre.

Cette idée de l'éducation est reprise par les invités du banquet de 1931. Antoine Grenier, sous-ministre de l'agriculture du Québec, déclare que : « L'éducation agricole, c'est ce qui manque le plus dans notre province⁸⁴ ». Même si le long compte-rendu des discours prononcés alors débute par le gros titre « Le retour à la terre a été prôné au cours du banquet offert aux visiteurs de l'exposition⁸⁵ », il n'offre rien de concluant sur ce sujet. Les intervenants n'accusent plus les industriels, comme en 1930, mais parlent abondamment de la nécessité de l'éducation agricole, servant à orienter de meilleure façon une partie de la population québécoise vers cette activité. Ce faisant, ils reconnaissent les lacunes des années précédentes dans le domaine.

Le mouvement du retour à la terre a été encouragé par trois lois, au cours des années de la crise. Le plan Vautrin (1935) était d'origine provinciale. La loi Rogers-Auger, l'année suivante, se voyait partagée par les deux paliers gouvernementaux.

⁸² *Ibid*, p. 9.

⁸³ *Ibid*.

⁸⁴ *Le Nouvelliste*, 25 août 1932, p.3.

⁸⁵ *Ibid*.

Mais la toute première initiative, le plan Gordon, d'origine fédérale, venait tout juste d'être adoptée au moment de ce banquet de l'Exposition 1932.

En 1933, l'Exposition est organisée de façon modeste par des ruraux. Un banquet est tout de même proposé et a lieu à la maison de Médéric Pothier, maire de la paroisse de Trois-Rivières (le futur secteur de Trois-Rivières-Ouest) et secrétaire-trésorier de la nouvelle organisation. La réunion met en présence surtout des élites rurales, mais on a cru bon d'inviter le Conseil de Ville de Trois-Rivières, des représentants du clergé, ainsi que des ministres et autres gens bien placés de la société locale. Les propos se présentent beaucoup plus modérés. Pas moins de douze discours sont relatés, dans l'article du *Nouvelliste*. Ces gens se montrent fort critiques à l'endroit de la situation de l'agriculture en Mauricie. Plusieurs personnes proposent l'ouverture d'une école agricole à Trois-Rivières, ainsi que celle d'un abattoir. La seule référence à l'agriculture comme solution à la crise vient de celles qui n'avaient pas officiellement droit à la parole : les femmes qui avaient préparé le repas. Mais le journaliste souligne surtout qu'elles furent applaudies pour la nourriture : « Les gourmets furent unanimes à déclarer que la cuisine canadienne aussi habilement réussie n'a pas son égale⁸⁶ ».

Au banquet de l'année suivante, Antonio Grenier, sous-ministre de l'agriculture, résume avec simplicité la prise de position du gouvernement libéral, face à la crise : « L'avenir des Canadiens français est dans l'agriculture⁸⁷ ». L'homme souligne aussi l'importance de « ressusciter tous les arts paysans de nos pères, car

⁸⁶ *Le Nouvelliste*, 25 août 1933, p.3.

⁸⁷ *Le Nouvelliste*, 14 septembre 1934, p. 3.

l'avenir des Canadiens français réside dans la petite et moyenne industrie⁸⁸ ». Pour le sous-ministre, la tradition et la vie d'autrefois sont gages de l'avenir de la population du Québec.

Cette solution, où l'agriculture idéalisée est salvatrice et lave des péchés de l'industrie urbaine, a-t-elle été une utopie, fruit de croyances d'une élite si éloignée de la réalité rurale ? Nous le croyons. L'histoire nous apprend que 147 nouvelles paroisses ont été fondées au cours de la crise économique, la plupart en Abitibi-Témiscamingue, mais qu'après quelques années, les deux tiers des colons allaient délaisser l'activité agricole pour retourner en ville, travailler en forêt ou dans les mines. Michel Morisset mentionne la désaffection de 50 000 personnes établies sur des terres, de 1939 à 1942⁸⁹. Pourtant, en 1939, le ministre de la colonisation, Henry L. Auger, lors du banquet de l'Exposition, confiait de nouveau un discours idéaliste : « Le cultivateur est le père nourricier de l'humanité. Toutes les classes doivent s'incliner devant le cultivateur, pour lui demander le pain quotidien, après l'avoir demandé à Dieu. C'est pourquoi il faut s'attacher le plus possible à la terre⁹⁰ ».

4.3)- Des « saletés » jusqu'à la gourmandise

Les divertissements présentés à l'Exposition de Trois-Rivières ont toujours donné lieu à de nombreux commentaires, que ce soit de la part des journalistes et du public. Fréquemment, il s'agit de critiques, qui, au cours de la période 1895-1940 se

⁸⁸ *Ibid.*

⁸⁹ Michel Morisset, *op. cit.*, p. 49.

⁹⁰ *Le Nouvelliste*, 24 août 1939, p. 3.

présentent surtout sous la forme de dénonciations, alors que par la suite, certaines nuances apparaissent, synonymes d'un changement culturel.

Nous avons vu, dans le premier chapitre, que les amuseurs qui se produisaient dans les foires européennes du haut Moyen Âge et de la Renaissance faisaient partie intégrante du décor de ces événements, tout comme nous avons rendu compte de la transformation de ces métiers d'infortune en une industrie du spectacle, aux États-Unis, au dix-neuvième siècle. Le Québec d'alors n'est pas étranger à ces divertissements, tout comme la ville de Trois-Rivières et les expositions provinciales.

Les discours de dénonciation se concentrent surtout au cours des décennies 1920 et 1930, décidément fertiles en commentaires polémiques. À chaque occasion, les divertissements viennent nuire à la vocation dite principale de l'Exposition de Trois-Rivières : les éléments d'agriculture. Ce phénomène n'est cependant pas exclusif au Québec, mais bien à une bourgeoisie nord-américaine.

Au Québec, Bruno Jean fait part d'un témoignage de 1889, indiqué dans un rapport gouvernemental sur les expositions provinciales : « Le danger réel est la dégénérescence possible des expositions en foire publique où l'amusement prendra imperceptiblement la place de l'instruction. Nous avons déjà rencontré une difficulté de cette nature⁹¹ ». L'étude générale américaine sur les expositions agricoles de Wayne

⁹¹ Bruno Jean, *op.cit.*, p 80.

C. Neeley⁹², celle sur l'Exposition du Minnesota⁹³, de Toronto⁹⁴, de Vancouver⁹⁵, du Texas⁹⁶, répètent la même affirmation : les organisations religieuses, puritaines ou bourgeoises, au nom de la bonne morale, ont toujours dénoncé les compagnies foraines, comme, par ailleurs, ils l'avaient fait pour les cirques, les vaudevilles, le cinéma, bref, tout divertissement commercial s'adressant à une grande population. Dans l'Ouest canadien, la prise de position se présente parfois radicale : « The midway [...] is purely an American institution. It is controled and operated by illeterate Jews and it knows only one creed : pure greed⁹⁷ ».

Les organisateurs de l'Exposition de Vancouver, comme ceux de Trois-Rivières et de toute autre ville, font la sourde oreille, et expriment même le désir, dans la première partie des années 1910, d'augmenter les aspects divertissements, afin de répondre à la demande du public : « The addition of organized entertainment and the increase expenditures on vaudeville acts were primarily intented to suit community preferences and [...] to improve attendance⁹⁸ ». Par exemple, cette exposition de Vancouver, en 1910, avait dépensé 2600 \$ pour les divertissements et avait attiré 68 000 personnes ; en 1913, les mêmes dépenses se chiffrent à 6300 \$ et 93 000 entrées sont comptées. Bref, les amusements attirent la clientèle, ce qui, conséquemment,

⁹² Wayne C. Neeley, *The Agricultural Fair*, New York, AMS Press Inc., 1967 (New York, Columbia University Press, 1935), 313 p.

⁹³ Karal Ann Marling, *Blue Ribbon. A Social and Pictorial History of the Minnesota State Fair*, St. Paul, St. Paul Historical Society, 1990, 328 p.

⁹⁴ Keith Walden, *Becoming Modern in Toronto. The Industrial Exhibition and the Shaping of a Late Victorian Culture*, Toronto, University of Toronto Press, 1997, 430 p.

⁹⁵ David Breen et Kenneth Coastes, *The Pacific Exhibition. An Illustrated History*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1982, 121 p.

⁹⁶ Nancy Wiley, *The Great State Fair of Texas*, Dallas, Taylor Publishing Company, 1985, 244 p.

⁹⁷ David Stewart, en 1919, cité dans David C. Jones, *Midways, Judges, and Smooth Tongued Fakirs. The Illustrated Story of Country Fairs in the Prairie West*, Saskatoon, Western Producer Prairie Books, 1983, p. 53.

⁹⁸ David Breen et Kenneth Coastes, *Vancouver's Fair. And Administration and Political History of the Pacific National Exhibition*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1982, p. 34.

devient une source de revenus intéressante pour les organisateurs, et sert aussi les exposants agricoles et industriels, pouvant s'adresser à un plus large public. Les élites trifluviennes comprendront le principe, mais s'en prendront surtout à la programmation des compagnies foraines.

Il faut cependant avouer que les forains jouissaient alors d'une très mauvaise réputation, que beaucoup de compagnies avaient recours à des stratégies pour extorquer de l'argent aux visiteurs. Robert Bogdan nous propose une genèse des causes de cette situation⁹⁹. Ainsi, il y a de fortes chances pour que les Trifluviens aient eu raison de se plaindre de certaines compagnies. Au cours des années 1920, la direction de l'Exposition avait engagé sept compagnies foraines différentes en dix années. Parce qu'il y en avait beaucoup ? Que certaines proposaient des prix plus avantageux ? Ou parce que plusieurs d'entre elles étaient malhonnêtes ? Nul ne le saura et théoriser sur de telles questions nous semble hasardeux. Par contre, pour les numéros issus du monde du cirque et présentés au centre de la piste de courses, seulement deux compagnies feront les frais des spectacles. De ce fait, ces numéros sont rarement sujets à des dénonciations. Au début du vingtième siècle, les journaux trifluviens parlent plutôt de l'adresse des acrobates, équilibristes, jongleurs et dresseurs d'animaux. Les courses de chevaux sont aussi commentées avec enthousiasme, sauf par Joseph Barnard du *Bien Public*. Ce sont bel et bien les compagnies foraines et leurs tentes mystérieuses qui sont en cause dans les dénonciations.

⁹⁹ Robert Bogdan, *Freak Show. Presenting Human Oddities for Amusement and Profit*, Chicago, University of Chicago Press, 1988, voir les pages 71 à 93.

Avant les années 1920, on semble avoir peu à dire contre ces gens. « Sous le rapport des amusements tout est magnifique¹⁰⁰ », écrit-on dans un article de 1906, alors qu'en 1917, un commentaire semblable nous indique la bonne marche des divertissements : « Les courses furent admirables. Les scènes en face du grand estrade, les attractions dans le midway, rien de répréhensible¹⁰¹ ». Mais dès l'édition de 1921, le ministre de l'agriculture, Joseph-Édouard Caron, aurait souhaité voir disparaître le village forain, commentaire évoqué par le journaliste du *Nouvelliste* :

Le conseil du ministre de l'Agriculture vient donc à son heure, et nous espérons que sur l'emplacement présentement consacré au midway, on verra s'élever l'an prochain des bâtisses nouvelles qui permettront à la direction de l'Exposition de recevoir tous les exposants qui viennent aux Trois-Rivières¹⁰².

Le souhait du politicien Caron ne sera pas exaucé, mais, en 1934, le village forain est déplacé vers le fond du terrain, répondant sans doute au désir de plusieurs membres de l'élite locale. À l'occasion du banquet, le sous-ministre de l'agriculture, Antonio Grenier, félicite la direction « pour avoir laissé dans l'ombre le midway afin de laisser à l'exposition un caractère véritablement agricole¹⁰³ ». L'abbé Henri Garceau, lors de la même occasion, déclare, à propos des expositions précédentes : « Il y avait [...] un peu trop de tambours. Il y avait un barrage de cirque et de récréations plus ou moins recommandables qui nous empêchaient de voir les exhibits des cultivateurs¹⁰⁴ ». Rappelons que pour se rendre aux pavillons consacrés à l'agriculture, le visiteur devait d'abord traverser l'espace réservé aux forains. La même situation se répétera en 1939, avec la nouvelle disposition du terrain.

¹⁰⁰ *Le Trifluvien*, 24 août 1906, p. 1.

¹⁰¹ *Le Trifluvien*, 24 août 1917, p. 1.

¹⁰² *Le Nouvelliste*, 27 août 1921, p. 4.

¹⁰³ *Le Nouvelliste*, 14 septembre 1934, p. 3.

¹⁰⁴ *Ibid.*

Revenons cependant au banquet de 1923, alors que le ministre fédéral de l'agriculture William Richard Motherwell offre une version plus réaliste de l'utilité d'un village forain, déclaration particulièrement contraire à celles que nous voyons dans les journaux du temps :

[Le ministre] dit que c'est une bonne pratique d'attirer les gens par un midway afin de rendre l'Exposition fructueuse. [...] Au point de vue social, le midway se trouve donc justifié par les revenus qu'il rapporte au comité d'organisation [...] L'isolement des cultivateurs, la vie presque d'ermite qu'ils mènent dans leurs campagnes se trouve plus joyeuse par suite de ces amusements¹⁰⁵.

À ce point, il est utile d'ouvrir une parenthèse, pour illustrer ces discours dénonciateurs des années 1920. Si s'amuser, dans le cadre d'une exposition agricole et industrielle, peut déjà paraître douteux, le faire dans des circonstances où il n'y a rien à exposer le devient davantage. Un homme allait l'apprendre à ses dépens : H.-F. Blackwell. Ce citoyen avait été l'instigateur du parc Belmont, de Cartierville, en banlieue de Montréal, ainsi que du Luna Park de Hull. Il s'agissait de parcs d'amusements avec quelques manèges, une piste de danse et de patins à roulettes, des tables de pique-nique, en plus d'une scène pour accueillir des spectacles. En décembre 1925, Blackwell écrit au Conseil de Ville pour lui signifier son intention d'établir à Trois-Rivières un parc d'amusement permanent, réclamant l'aide et l'appui des élus. Le parc serait ouvert du milieu de mai jusqu'à la journée inaugurale de l'Exposition, dont l'organisation pourrait se servir des manèges et concessions déjà en place. La municipalité serait libre d'y établir les concessionnaires qu'elle jugerait à propos (par exemple, des restaurants). Blackwell désire une entente de cinq années. Dès le premier février, l'homme d'affaires de Hull reçoit un refus.

¹⁰⁵ *Le Bien Public*, 23 août 1923, p. 1.

Qu'à cela ne tienne, Blackwell trouve d'autres avenues et loue un espace de neuf acres, appartenant au docteur Houle, situé sur le boulevard du Carmel à proximité du terrain de l'Exposition. L'ouverture est prévue pour le 5 juin 1926. Dans sa publicité, Blackwell explique ses objectifs à la population :

Trois-Rivières, comme toutes les grandes villes du Canada et des États-Unis, aura son lieu d'amusement à partir du 5 juin. Avec le parc Bellevue, notre population pourra bénéficier de distractions saines et les familles entières pourront s'y délasser et passer des heures agréables dans un endroit idéal. Ce n'est pas tout de donner à une population le travail nécessaire ; il faut aussi pouvoir lui procurer les moyens de se distraire. Le parc Bellevue comblera cette lacune, nous en sommes certains¹⁰⁶.

La venue de ce parc a certes intéressé la population du Trois-Rivières métropolitain. Lors des deux premières journées, 10 000 visiteurs s'y rendent pour voir la piste de danse, trois manèges (un whip, un carrousel et des avions suspendus), un théâtre de cinéma avec son orchestre, ainsi que des spectacles semblables à ceux présentés au centre de la piste de course, pendant l'Exposition, tels un cheval qui danse le charleston, une cavalière et sa monture savante, sans oublier six chanteurs d'opéra. Blackwell offre aussi ce que l'Exposition ne proposera pas avant les années 1950 : des concours de danses carrées, de chansons à répondre, de quadrilles, bref, des « soirées du bon vieux temps » où la population peut participer et gagner quelques prix, tout en s'amusant.

Le 6 juin étant un dimanche, et de surcroît celui de la Fête-Dieu, il fallait s'attendre à la réaction de Joseph Barnard, assez semblable à celle qui dénonçait les divertissements de l'Exposition, sauf que cette fois, c'est un élément absent des villages forains de la foire locale qui est en cause : la danse :

Il semble que le choix de ce jour pour l'inauguration d'un tel lieu d'amusements a dû déplaire au Seigneur, surtout quand on saura que toute la soirée durant, des couples ont dansé et dansé à en perdre haleine. Les petits cris de joie qui s'échappaient de certains groupes de danseurs prouvaient fort bien que dans ce tourbillonnement, ce n'était pas la partie supérieure de l'âme qui y trouvait satisfaction. L'acte des danseurs effrénés semble incompréhensible en pareil jour surtout quand on sait que dans le diocèse des Trois-Rivières la danse est formellement interdite par les autorités religieuses. Commencé sous de tels auspices, ce parc Bellevue n'est pas de

¹⁰⁶ *Le Nouvelliste*, 4 juin 1926, p.6.

nature à inspirer confiance. On se propose aussi [...] d'y donner des vues [cinéma] le dimanche [ce qui était interdit à Trois-Rivières]¹⁰⁷.

Les plaintes des autorités religieuses et civiles se multiplient de façon très rapide, comme le laisse deviner cette déclaration de Blackwell, qui loue un espace dans *Le Nouvelliste* pour assurer que son parc n'a rien d'un mauvais lieu. On sent beaucoup d'amertume, dans ses propos :

Ma compagnie a dépensé \$ 50 000 pour ériger le parc Bellevue et en dépensera encore autant afin de faire de ce parc un endroit dont la ville des Trois-Rivières pourra s'enorgueillir. Ma compagnie est prête à donner \$500 en argent à une institution de charité si quelqu'un peut prouver que le parc Bellevue ne fait pas honneur à la ville des Trois-Rivières. Est-ce que ce serait un fait que Trois-Rivières voudrait bannir l'amusement pour sa population ? Est-ce que ce serait un fait que Trois-Rivières ne voudrait pas avoir son parc d'amusement quand plus de 30,000 parcs [...] existent aux États-Unis et au Canada ? Nous présentons au parc Bellevue des distractions saines qui n'offensent pas la morale et nous voulons maintenir ici la réputation que nous avons [...] Nous invitons pères et mères à venir visiter le parc Bellevue et s'ils y voient quelque chose de répréhensible, nous serons heureux d'y remédier¹⁰⁸.

La suite de la chronologie de l'histoire de ce parc nous apprend que Blackwell a été l'objet de pressions incessantes de la part du clergé ou de toute autre autorité civile : le 27 juin, le pavillon de danse est fermé et transformé en piste pour patins à roulettes. Le lendemain, on annonce qu'il n'y aura plus de cinéma le dimanche. Nous perdons trace du parc au cours de la dernière semaine de juillet, avant de noter une brève réouverture, le 23 août, sur un nouvel emplacement : au bord du fleuve, près de l'usine St.Lawrence. Sans doute échaudé par toutes ces plaintes, Blackwell ne reviendra pas à Trois-Rivières et la municipalité achète certaines commodités que l'homme a laissées, pour les installer sur le terrain de l'Exposition. Trois-Rivières aura connu l'euphorie de son seul parc d'amusement au cours de l'été 1926. L'histoire brève mais tumultueuse de ce parc mériterait de s'y attarder un peu plus, mais nous avons surtout désiré illustrer jusqu'à quel point les amusements se déroulant le dimanche étaient mal vus par l'élite locale. S'amuser sainement pendant la semaine de

¹⁰⁷ *Le BienPublic*, 8 juin 1926, p. 1

¹⁰⁸ *Le Nouvelliste*, 15 juin 1926, p. 8.

l'Exposition était un peu plus acceptable, car la foire avait l'excuse d'être une exposition agricole et industrielle, et qu'elle était sous l'autorité de respectables francophones de la municipalité. Soulignons qu'en janvier 1919, Henri Bureau, restaurateur de la rue du Platon, avait fait part au Conseil de Ville de son intention de transformer le terrain de l'Exposition en parc d'amusement permanent. Tentative vaine, mais une idée qui allait souvent s'exprimer par la suite, comme au cours des décennies 1930, 1940, 1960 et 2000.

Mais revenons à l'Exposition et aux dénonciations de ses divertissements. Le journaliste Joseph Barnard ne manquera jamais une occasion de souligner que les amusements nuisent à l'aspect agricole et instructif de l'événement. Dès 1909, il se plaint que « le public se soit rabattu plus que de raison dans la visite des tentes où l'attendaient les diverses attractions promises, mais ni agricoles ni industrielles¹⁰⁹ ». Pour l'élite traditionaliste de la décennie 1920, toutes les distractions qui viennent des États-Unis (théâtre, cinéma, revues) représentent des fléaux qui menacent les mœurs des Canadiens français. Dans cette veine, Joseph Barnard utilise le terme « saletés ». Le journaliste indique clairement que les tentes sont en cause.

L'organisation locale et la police devraient pour [...] de bon purger les terrains de toutes les saletés qu'on y a trop complaisamment laissé traîner certaines années passées. Il ne devrait se trouver là aucune tente ni aucun endroit où un homme qui se respecte ne peut y mener sans honte ses enfants¹¹⁰.

Les spectacles qui se déroulent au milieu de la piste de course sont à la vue de tout le monde et ses éléments, tels des acrobates ou des équilibristes, font déjà partie d'une tradition depuis longtemps établie. Les tentes foraines, au contraire, cachent des mystères qu'on ne montre pas au grand jour et il faut payer pour en avoir le cœur net.

¹⁰⁹ *Le Bien Public*, 31 août 1909 p. 1.

¹¹⁰ *Le Bien Public*, 21 août 1923, p.1.

La plupart sont placardées d'affiches ou de bannières criardes et colorées, ne représentant pas tout à fait la réalité que le public retrouve à l'intérieur. Pour Joseph Barnard, le village forain est amoral. Pour lui, l'intervention des représentants de la loi semble nécessaire pour sauvegarder les bonnes mœurs.

En 1929, il devient plus précis sur le contenu des tentes, tout comme il reproche de nouveau à l'organisation de l'Exposition d'engager des compagnies foraines : « Nous espérons que cette année, l'entrée sera interdite aux représentations de bas étage et aux montreurs de curiosités¹¹¹ ». Trois années plus tard, il précise un autre élément à bannir : les danseuses. Son intervention laisse deviner que ces femmes donnaient un avant-goût du spectacle qui attendait le public sous les tentes : « Les cris des bateleurs, les appels des mangeurs de feu et les grâces disgracieuses des danseuses en plein vent ne doivent pas distraire nos gens et les détourner d'aller d'abord voir ce qui mérite d'être vu¹¹² ». Mais qui sont les victimes de tels spectacles lugubres ? Le grand public ? Sûrement ! Mais les journaux trifluviens nous apportent une importante précision : ce sont les agriculteurs qui sont le plus en danger.

Déjà, en 1905, une remarque avait fait état du mauvais sort des ruraux se frottant aux diables du village forain : « La partie saine de la population voit d'un mauvais œil l'installation sur les terrains [...] de tous ces dangereux jeux de roulettes et de hasard où paraît-il de pauvres cultivateurs ont perdu de fortes sommes d'argent¹¹³ ». Il est fort possible que des gens de tous métiers et de toutes classes sociales aient perdu quelques dollars à ces jeux, mais il semblait de bon ton de

¹¹¹ *Le Bien Public*, 13 août 1929, p.1.

¹¹² *Le Bien Public*, 23 août 1932, p.1.

¹¹³ *Le Trifluvien*, 15 août 1905, p. 4.

mentionner les pauvres cultivateurs. En 1935, un discours semblable a sûrement provoqué quelques railleries. Cette fois, le signataire des articles du *Bien Public* est Raymond Douville. Le journaliste critique les organisateurs ruraux qui ont remis les divertissements bien en place dans la programmation, à la manière des éditions de la décennie 1920. Or, Douville, face à cette situation, parle d'un abus de confiance :

Nous constatons avec regret [...] que les organisateurs de l'exposition de cette année, qui avaient réussi à inspirer assez de confiance au conseil municipal pour en obtenir le contrôle exclusif aient abusé de cette confiance au point de laisser croire que l'exposition n'est qu'un prétexte et que la foire locale consiste principalement dans les amusements d'acrobatie et de cirque. [...] La foire régionale a été préparée dans un esprit qui n'est pas cet esprit sain que nous ne pouvions plus trouver jusqu'ici [...] Nous avons cru qu'en laissant l'organisation aux soins de la société d'agriculture, les excentricités et les anomalies constatées les années dernières disparaîtraient. Mais il n'en est rien. Jamais autant que cette année on n'a accordé d'importance aux amusements grotesques¹¹⁴.

Bref, pour le journaliste, les organisateurs ruraux sont des traîtres à la noble cause qu'ils doivent desservir. L'affaire a des échos jusqu'à Québec, où le quotidien *L'Action catholique* rapporte que des « filles de cabaret » ont fait des siennes, mais nous n'avons trouvé aucune trace d'actes répréhensibles dans les compte rendus quotidiens de l'Exposition. L'auteur profite de l'exemple trifluvien pour signifier une mise en garde aux organisateurs de l'Exposition de Québec :

Ils feraient bien de se méfier un peu de ces amuseurs d'outre frontière, qui pourraient bien nous emmener aussi leurs filles de cabarets si on les laisse libres de le faire. Dans le passé, il nous a fallu faire assez de campagnes contre les « beautés » qui étaient pour la plupart du temps d'ignobles représentantes de leur sexe¹¹⁵.

Le cas n'embarrasse pas Raymond Douville, qui parle d'une mise en garde justifiée. Son appel est un cri du cœur s'adressant sans doute à un certain public qui a certes apprécié les divertissements de l'Exposition : les ruraux. « Cultivateurs, si on continue à exploiter nos foires régionales, à les prostituer au lucre et aux bénéfices aveugles, protestez. Pour l'exposition locale, il est trop tard cette année. Mais

¹¹⁴ *Le Bien Public*, 15 août 1935, p. 1.

¹¹⁵ Ces paroles de *L'Action catholique* sont citées dans *Le Bien Public*, 22 août 1935, p. 11.

souvenez-vous en ! L'an prochain, on voudra recommencer¹¹⁶ ». Il semble bien que les agriculteurs n'aient pas protesté, puisque l'année suivante, les deux associations rurales font appel à la compagnie foraine *World's Exposition Shows* avec ses « 31 attractions nouvelles, 101 sensations, 700 figurants hommes et animaux¹¹⁷ ». Ce sera précisément au cours de cette édition que les organisateurs rencontreront un minime déficit de trois sous, le meilleur résultat financier des années 1930.

Quoi qu'il en soit, les tenants de la pureté du monde agricole récidivent en 1939, de nouveau par la voie d'un média de l'extérieur, la *Revue agricole*, publiée à Montréal par l'Union des producteurs agricoles. Dans son édition du 30 août 1939, la revue présente une caricature peu reluisante de l'Exposition de Trois-Rivières. On y voit, sur des tréteaux, un bouffon et trois danseuses avec haut de formes et maillots, qui s'exécutent devant un public hilare : un porc, un cheval, un coq, des bœufs et des vaches. Le texte accompagnant ce dessin se présente encore plus mordant, bien que tout à fait dans la tradition des tenants de l'agriculturisme :

Certaines expositions deviennent des revues de danses acrobatiques, des séances de vaudeville, des manifestations sportives, etc. On affiche tout dans ces expositions agricoles... excepté l'agriculture. Et pour attirer les badauds, la publicité clame à pleines pages dans les journaux : « 100 vedettes continentales en scène, 5 troupes différentes, un éblouissant ensemble, une féerie inoubliable, etc. » [...] Il s'agit pourtant d'une exposition agricole, le croirait-on ? Les organisateurs eux-mêmes semblent l'avoir oublié et il faut que... les animaux domestiques s'échappent de leurs stalles, aillent prendre leur part des divertissements pour que la chose paraisse. C'est sous cet aspect que le caricaturiste de la « Terre de Chez Nous » a vu certaines expositions et il s'est même permis de dire que les plus bêtes du lot n'étaient pas... Mais ça, nous ne l'écrivons pas !¹¹⁸

Cette fois, *Le Bien Public* n'applaudit pas la critique cynique, comme l'avait fait Raymond Douville. La réplique vient du jeune rédacteur en chef Clément Marchand :

¹¹⁶ *Ibid.*

¹¹⁷ *Le Nouvelliste*, 8 août 1936, p. 7.

¹¹⁸ *La terre de chez nous*, 30 août 1939, p.3.

En s'attaquant au caractère de notre grande exposition, [La revue] paraît obéir à des déductions gratuites fondées sur une vieille tradition qui veut que dans une foire agricole, les jeux forains l'emportent généralement sur l'intérêt qu'on devrait faire prédominer. [...] [Les] spectacles de danseuses, encore que forcés à une stricte décence, n'attirèrent pas grand monde [...] Quant aux numéros offerts au colisée devant des cadres remplis à craquer, rien ne détonnait en eux. Personne, les ayant vus, ne s'est estimé lésé dans sa pudeur ou son bon sens. C'est pourquoi la caricature de « La Terre de chez nous » [...] nous paraît manquer singulièrement d'à-propos¹¹⁹.

La réplique de Marchand nous indique surtout que le grand public n'avait cure des reproches que certaines gens adressaient aux divertissements.

Ce texte laisse présager un changement de mœurs qui se manifesterait au cours des années d'après-guerre. De nouveau administrée par la municipalité, l'Exposition met alors beaucoup l'accent sur les divertissements de qualité avec les revues de la compagnie new-yorkaise de George Hamid et avec la participation de *Conklin Greatest Shows*, la plus importante compagnie foraine canadienne. Cependant, les articles contre les divertissements demeurent présents dans les journaux, mais, progressivement, ils passent de la phase de la dénonciation à celui de la critique. Avant d'aborder cette question, mentionnons la survivance d'un discours « pré 1945 » dans deux articles du *Bien Public*, dont l'un s'en prenant aux danseuses :

Que dire encore de ces spectacles éhontés et barbares qui constituent une provocation à l'adresse d'une population dont la distinction naturelle se surprendra toujours de la tenue de plus en plus relâchée, du ton de plus en plus osé de ces spectacles où l'on offre en pâture au public de pauvres filles aux tics tristement libidineux ! [...] Le cirque [Le village forain] doit être mis au pas ou... disparaître¹²⁰.

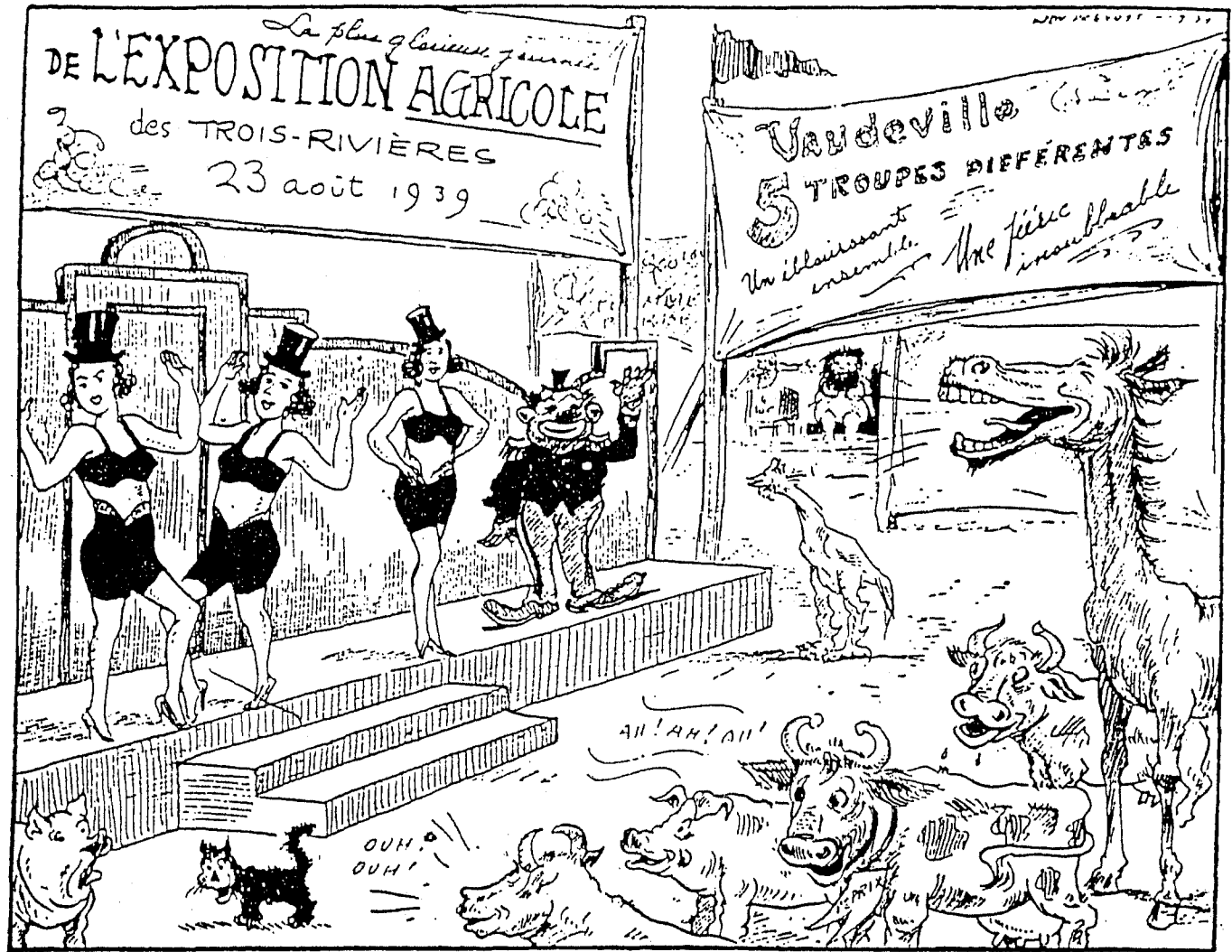
Le journaliste suggère de supprimer ces tentes, tout comme, deux ans plus tard, il récidive avec son idée de faire disparaître le village forain : « Notre grande foire régionale annuelle ne se trouverait nullement appauvrie par l'absence de ces spectacles souvent puérils, inconvenants, démodés ou dépassés¹²¹ ». Notons cependant, dans cette dernière remarque, un peu de critique à l'effet que les spectacles forains sont démodés

¹¹⁹ *Le Bien public*, 31 août 1939, p. 1.

¹²⁰ *Le Bien Public*, 23 août 1957, p. 1.

¹²¹ *Le Bien Public*, 26 août 1959, p.1.

Nos braves animaux domestiques au vaudeville de l'exposition



● Certaines expositions deviennent des revues de danses acrobatiques, des séances de vaudeville, des manifestations sportives, etc. On affiche tout dans ces expositions agricoles... excepté l'agriculture. Et pour attirer les badauds, la publicité clame à pleines pages dans les journaux: "100 vedettes continentales en scène, 5 troupes différentes, un éblouissant ensemble, une féerie inoubliable, etc". On n'en dit pas davantage quand arrive le cirque Barnum & Bailey. Il s'agit pourtant d'une exposition agricole, le croirait-on? Les organisateurs eux-mêmes semblent l'avoir oublié et il faut que... les animaux domestiques s'échappant de leurs stalles, aillent prendre leur part des divertissements pour que la chose paraisse. C'est sous cet aspect que le caricaturiste de la "Terre de Chez Nous" a vu certaines expositions et il s'est même permis de dire que les plus bêtes du lot n'étaient pas... Mais, ça, non, nous ne l'écrivons pas!

SOURCE : La Terre de chez nous, 30 août 1939, p. 3.

et dépassés. Souvenons-nous qu'au cours de la décennie 1950, plusieurs compagnies, maintenant dirigées par des hommes et des femmes plus jeunes, commencent à remplacer les spectacles sous tentes par un plus grand nombre de manèges mécaniques.

Cela ne semble pas être le cas de la compagnie Conklin. Si elle possède un grand nombre de manèges, les tentes de curiosités et de danseuses subsistent, sans oublier un grand nombre de concessionnaires de jeux de hasard. Et c'est vers ces derniers que la critique journalistique des années 1946-63 se tourne, d'un point de vue moral, il va de soi. Les forains répondaient ainsi à la demande d'une clientèle nord-américaine prospère : si les gens touchent un salaire de façon régulière, ils peuvent en dépenser une partie, d'où la présence de ces jeux.

Cette remarque d'un article du *Bien Public* laisse deviner le grand nombre de stands de la compagnie Conklin : « Nous n'avons pas besoin de ces spectacles malséants ni de ces innombrables jeux de hasard qui semblent dominer toute la scène¹²² ». En 1953, on sent une pointe de nostalgie pour les spectacles issus du cirque qui étaient jadis présentés au centre de la piste de l'hippodrome et qui avaient l'avantage d'être instructifs et distrayants :

Le Midway cherche de moins en moins à amuser et distraire les gens en leur apprenant quelque chose, mais multiplie pour le public les occasions de miser sur un hasard [...]. Les jeux de hasard ont pris la place du montreur d'ours, du contorsionniste, de l'avaleur de sabre, et c'est bien dommage¹²³.

Les paris aux jeux de hasard mettent en alerte les autorités municipales, la Chambre de commerce et les journalistes, ceci au cœur de l'hiver 1960. Le 16 février,

¹²² *Le Bien Public*, 23 août 1951, p.1.

¹²³ *Le Bien Public*, 23 août 1953, p.1.

la Chambre de commerce dénonce les méthodes des concessionnaires de jeux de hasard de la compagnie Conklin et se plaint que leur présence nuit aux affaires pendant plusieurs semaines, sous-entendant que l'argent perdu par les usagers ne peut être investi dans le commerce local. Pour sa part, le journaliste Gérard Boulay entrevoit le problème ainsi :

Nous ne voulons pas que des secteurs entiers de notre foire régionale soient transformés en « barbotte » publique parce que les directeurs de la Compagnie [de l'Exposition] n'ont pas la fermeté nécessaire pour spécifier dans leur contrat avec Conklin Shows que les jeux de hasard sont strictement prohibés. Une exposition n'est pas un attrappe-nigaud ni une organisation de brigandage à l'abri de la loi [...] Qu'un midway profite du cadre d'une exposition agricole pour transformer tout un secteur de notre foire régionale en royaume du gambling libre, nous n'en sommes pas [nous ne sommes pas d'accord]¹²⁴.

Le responsable de l'Exposition, Jean Alarie, semble mal à l'aise, mais répond vertement qu' « une exposition ne se veut pas une réplique du Carnegie Hall ou de la comédie canadienne¹²⁵ », signifiant que les jeux de hasard font partie depuis toujours de l'univers des compagnies foraines. Quelques semaines plus tard, Alarie est appelé à témoigner devant ses patrons, c'est-à-dire le Conseil de Ville. L'échevin Léo Pidgeon s'offusque violemment contre « la tolérance accordée au gambling sur la propriété de la ville que la Compagnie de l'Exposition loue au midway¹²⁶ ». Il cite en exemple une femme qui a perdu 75 dollars, parce qu'elle s'est laissée entraîner par les encouragements d'un concessionnaire de stand de jeux de hasard. « Je me demande pourquoi on tolère ce genre de barbotte¹²⁷ », de conclure le conseiller. La répartie d'Alarie est encore plus verte : « Il y a peut-être à Trois-Rivières des barbottes ailleurs qu'à l'exposition¹²⁸ ». En effet ! La vie nocturne trifluvienne du temps est plus que tapageuse. Le crime organisé avait fait main basse sur certaines boîtes de nuit, où les

¹²⁴ *Le Nouvelliste*, 18 janvier 1960, p. 3.

¹²⁵ *Ibid.*

¹²⁶ *Le Nouvelliste*, 11 février 1960, p.2.

¹²⁷ *Ibid.*

¹²⁸ *Ibid.*

paris et la prostitution florissaient. Un article publié par le magazine *MacLean*, publié en 1963 et relatif à la situation de la mafia au Canada, indique qu'un homme politique de la municipalité trifluvienne serait impliqué avec ce milieu¹²⁹. Alarie répond plus calmement au conseiller Pidgeon : « Je sais qu'il y a des kiosques où les jeux ne sont pas honnêtes. [...] Je crois que les voleurs sont inhérents aux midways... Ils profitent des gogos¹³⁰ ».

Malheureux hasard, Jean Alarie avait signé une entente de cinq années avec Conklin et qui était encore valide pour une autre saison en 1960. L'année suivante, la compagnie canadienne Bernard & Barry succède à Conklin pour une période de trois ans. Nul doute que ces nouveaux visages présentaient les mêmes éléments que leur compétiteur : des tentes de curiosités, de danseuses, des manèges et des stands de jeux de hasard. L'éditorial du *Bien Public* se veut plus critique que dénonciateur. Le ton devient moins radical qu'autrefois : « Un excellent conseil en passant, négligez les petites baraques où les jeux d'argent sont à l'honneur... Nulle chance d'y gagner quoi que ce soit, à moins d'être un compère de l'opérateur, qui sait que ce truc va l'aider à attirer les gogos¹³¹ ». L'année suivante, Paul-Émile Plouffe, du *Nouvelliste*, critique ceux qui s'en prennent aux jeux de hasard. Il conseille tout simplement au public de s'abstenir¹³². La dénonciation de jadis impliquait un rejet des divertissements de l'Exposition, alors que la critique sous-entend qu'il y a une acceptation de cet aspect, mais que le signataire désire un changement, une amélioration.

¹²⁹ *Le Nouvelliste*, 16 août 1963, p. 3.

¹³⁰ *Le Nouvelliste*, 11 février 1960, p.2.

¹³¹ *Le Bien Public*, 18 août 1961, p.1.

¹³² *Le Nouvelliste*, 30 août 1962, p. 3.

Ainsi, les semaines précédant l'édition 1962, Plouffe signe une série d'articles sérieux sur tous les aspects de l'Exposition. Ses propos concernant le village forain sont nettement plus modérés et auraient été impensables avant 1945. Cet article indique tout à fait la tendance critique que prendra le discours journalistique à propos de l'aspect divertissement. Paul-Émile Plouffe comprend la présence des amusements, nécessaires à l'équilibre du succès de l'Exposition : « Pour le plus grand nombre, le cirque [Le village forain] est accessoire à l'exposition. Pour d'autres, c'est l'exposition qui est accessoire au cirque. Ce qui compte surtout, c'est la réunion des deux¹³³ ». Dans le même article, il nous indique une opinion que nous verrons souvent, dans le prochain chapitre, et qui révèle que le grand public allait devenir de plus en plus difficile à combler : Plourde confie que l'arrivée des amusements de la compagnie Bernard & Barry a fait le plus grand bien, car les gens commençaient de se lasser des mêmes éléments de Conklin.

Dès l'année suivante, Jean-Marie Houle n'a pas la même opinion de Bernard & Barry : « Les amusements mécaniques étaient dignes [...] d'un musée¹³⁴ ». Le journaliste reproche à ces gens d'être arrivés en retard et d'être partis avant la fermeture. Il suggère aux organisateurs de se montrer sévères. Dès l'année suivante, une nouvelle compagnie, Racine, succède aux Ontariens. Le résultat ne plaît guère à Sylvio Saint-Amant, en 1967 :

L'état du terrain occupé par le Midway était d'une malpropreté quasi repoussante ; la majorité des kiosques de restauration, sous la juridiction de la compagnie Racine Show, étaient très mal situés alors que le fumet des « chien-chauds » se mêlait en harmonie parfaite avec les odeurs émanant de la vacherie ; il n'y avait aucune musique sur le terrain et [...] les attractions du Midway n'offraient aucune nouveauté¹³⁵.

¹³³ *Le Nouvelliste*, 6 août 1962, p. 3.

¹³⁴ *Le Bien Public*, 30 août 1963, p. 1.

¹³⁵ *Le Nouvelliste*, 22 août 1967, p. 4.

Nous n'avons trouvé que trois commentaires sur les villages forains, pour la décennie 1970. Seul celui de 1971 est négatif : « Nous avons drôlement l'impression que ces messieurs des Amusements d'Amérique se moquent de notre population¹³⁶ ». L'année précédente, un journal de Shawinigan décrit le village forain d'une façon inimaginable, avant 1945 :

Le Midway, c'est un village, une foire aux illusions, c'est l'endroit tout désigné pour s'amuser follement des heures durant. [...] C'est une détente parfaite, une évasion du quotidien, une dose de joie qu'on emmagasine avant l'automne et ses misères. [...] Ses allées sont l'occasion d'une rencontre, d'une soirée passée à deux, ou en groupe, avec des frissons, des rires [...] et de l'agrément¹³⁷.

Le son de cloche est semblable, en 1977 : « Avec les jeunes et les moins jeunes, je me suis laissé emporter par ces féeries de couleurs, de son et de lumières, projeté pour un temps éphémère hors du quotidien¹³⁸ ». Il n'y a que deux commentaires, pour les années 1980. En 1986, Beauce Carnaval est engagé conjointement avec les Amusements spectaculaires. Le commentaire de Claude Bruneau vise cette dernière compagnie : « Certaines installations n'ont vu aucun coup de pinceau depuis belle lurette. Et les vaches des étables sont [...] plus propres que certaines teneurs de kiosques qui sollicitent les passants¹³⁹ ». Dès 1987, et pour plusieurs années, Beauce Carnaval devient la compagnie qui reviendra chaque été amuser le public. Sa réputation s'avère excellente : « Les manèges de Beauce Carnaval étaient mieux disposés, particulièrement ceux destinés aux tout-petits, le long de la grande avenue, et l'on circulait partout avec bonheur et facilité¹⁴⁰ ».

Du fait, dès l'entrée en jeu de Beauce Carnaval, il n'y aura plus aucun commentaire négatif sur les amusements forains dans les journaux, pas même une

¹³⁶ *Le Nouvelliste*, 18 août 1971, p.6.

¹³⁷ *L'Écho du Saint-Maurice*, 5 août 1970, p.5.

¹³⁸ *Le Nouvelliste*, 6 août 1977, p. 4.

¹³⁹ *Le Nouvelliste*, 5 août 1986, p. 6.

¹⁴⁰ *Le Nouvelliste*, 11 août 1987, p.6.

critique, mais plusieurs compliments. « La magie foraine était là¹⁴¹ », de confier Jean-Marc Beaudoin, en 2004. C'est plutôt le grand public qui allait réserver ses commentaires qui, s'ils dénoncent parfois, laissent surtout deviner une certaine gourmandise dans le choix des amusements. Chez l'élite, un changement de mentalité s'était opéré depuis la Seconde Guerre mondiale, alors que l'on s'est mis à considérer l'Exposition comme un lieu d'amusement, tandis que précédemment, elle était avant tout perçue comme une occasion de s'instruire.

4.4)- Un laboratoire de la modernisation du Québec

Cerner les discours sur l'aspect industriel de l'Exposition n'est pas chose facile, car voilà le domaine qui a laissé le moins de traces. Quand les journaux francophones nous présentent ces éléments, ils deviennent vite redondants, car les mêmes qualificatifs sont répétés sans cesse, comme : « Magnifique », « Intéressant », « Superbe », etc. Cette situation peut sembler paradoxale, car l'Exposition a accompagné toutes les phases de l'industrialisation de Trois-Rivières et de la Mauricie. Au cours des décennies 1920 et de 1950 à 1970, l'industrie à Trois-Rivières était à son apogée. Les journaux francophones ne taisaient surtout pas cette réalité. Pendant les années 1920, *Le Nouvelliste* offrait souvent à son lectorat des suppléments sur les performances des usines établies dans la ville. Mais quand arrivait le temps de l'Exposition, cet aspect, sans être totalement négligé, revêtait beaucoup moins d'importance que le volet agricole. Sans aucun doute que pour ces journaux, l'Exposition était avant tout agricole. Cette partie de ce chapitre se concentrera sur trois aspects du discours de la modernisation du Québec par la voie de l'Exposition de

¹⁴¹ *Le Nouvelliste*, 15 juillet 2004, p. 2.

Trois-Rivières. En premier lieu, nous jetterons un coup d'œil au le discours publicitaire se servant du nom de l'Exposition et à la présentation des stands. Ensuite, nous nous attarderons à certains objets exposés, symbolisant des discours de la modernisation. En dernier lieu, nous présenterons le discours journalistique anglophone sur le pavillon industriel.

Nous considérons ces formes de discours comme faisant aussi partie des propos des élites. Un commerçant et un industriel appartiennent à l'élite, mais leurs propos diffèrent de ceux des journalistes et des politiciens qui discutent sur l'agriculture lors des banquets.

Nous avons longtemps hésité entre les termes modernité ou modernisme, et la modernisation. La modernité nous paraît abstraite car, en fin de compte, toutes les époques de notre histoire sont modernes, si on les compare aux années antérieures à un point temporel et spatial choisi. « Il ne peut y avoir de moderne que par rapport à l'ancien¹⁴² », d'affirmer Yvan Lamonde. La modernisation nous paraît tout autant intemporelle, mais parce qu'elle est le résultat du processus de la modernité, elle possède un aspect actif séduisant. Pour Lamonde, la modernisation est « un processus socio-économique lié à l'urbanisation¹⁴³ ». Cette remarque répond très bien aux objets présentés à la foire annuelle de Trois-Rivières, qui sont les produits d'industrie (dans le sens de travail) et sont exposés dans le but d'être connus, vendus ou consommés. Ces postulats ont donc une nature économique et sont liés à la société industrielle de

¹⁴² Yvan Lamonde « Pour comprendre la modernité et ses multiples aspects », in Marie-Charlotte de Koninck (dir.), *Jamais plus comme avant ! Le Québec de 1945 à 1960*, Montréal, Fides et Musée de la Civilisation, 1995, p. 17.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 19.

production, qui s'est développée à Trois-Rivières, en plusieurs étapes, à partir de la décennie 1850.

Le processus de modernisation sous-entend qu'il est en perpétuel renouvellement, étant lié à la production d'objets qui changent sans cesse. Par exemple, l'Exposition a toujours présenté des automobiles. Ce moyen de transport symbolisait une modernisation du Québec en comparaison à la force animale pour se déplacer. Les modèles exposés dans les années 1920 étaient modernes, tout comme ceux de la décennie 1960. À bien des points de vue, ces dernières automobiles étaient plus modernes que celles de 1920 : il y a donc processus de modernisation de cet objet dans le temps. La modernisation est synonyme de l'évolution de la culture matérielle de consommation, concept on ne peut plus urbain et industriel. Précisons, cependant, que l'idée n'est pas étrangère au monde agricole. La foire trifluvienne a toujours fait en sorte de présenter les objets les plus contemporains pouvant aider le cultivateur à améliorer son sort et à faire progresser son rendement. Mais nous désirons avant tout, dans le cadre de cette partie de notre chapitre, nous concentrer sur la production de biens de consommation montrés à la bâtisse industrielle de l'Exposition, car ils sont des témoignages d'un Québec en mouvement, en changement, en constante modernisation.

La société québécoise d'autrefois n'a jamais refusé la nouveauté. Dans son étude sur les idéologies du développement régional, René Verrette¹⁴⁴ cite des exemples de prodiges ayant suscité l'intérêt des journaux de Trois-Rivières du début du vingtième siècle : le phonographe, l'automobile, l'avion, la radio et de nombreux

¹⁴⁴ René Verrette, *op. cit.*, p. 208-209.

autres. Dans un domaine qui nous est familier, la première démonstration locale de cinéma, en novembre 1896, avait été soulignée avec un grand enthousiasme par le journal *Le Trifluvien* : « Si vous manquez l'occasion de voir cette merveille, vous le regretterez¹⁴⁵ ». Encore plus significatif, le 20 novembre 1896, le même journal consacre un long article sur l'aspect technique du cinématographe. Le même phénomène se produit l'année suivante, lors de la venue du Veriscope américain, le 15 octobre. Enfin, comme dernier exemple, la compagnie North Shore, filiale de Shawinigan Water & Power, vante les mérites de l'électricité pour faire la cuisine et donne des démonstrations de poêles électriques pendant dix jours, en avril 1916 : « Faire la cuisine à l'électricité est propre, pas de charbon ni bois à transporter, pas de fumée, pas de poussière, pas de cendres¹⁴⁶ ».

Au cours des années 1910, il y a une insistance particulière pour convaincre les gens que Trois-Rivières est un lieu avantageux pour la grande industrie. Vers la fin de cette décennie, une femme, vêtue noblement telle une déesse grecque, devient le symbole de la prospérité industrielle et est utilisée à toutes les sauces. L'Exposition participe à ce mouvement dès 1911, avec une publicité géante affirmant que la ville doit devenir le centre industriel et commercial de la région. « **De la prospérité du centre géographique dépend** la prospérité des paroisses qui forment le district. Venez donc à Trois-Rivières pour vous approvisionner¹⁴⁷ ».

Or, l'Exposition devient vite le lieu idéal pour présenter les plus récents produits commerciaux et industriels, sans oublier tous les accomplissements

¹⁴⁵ *Le Trifluvien*, 17 novembre 1896, p. 3.

¹⁴⁶ *Le Nouveau Trois-Rivières*, 21 avril 1916, p. 2.

¹⁴⁷ *Le Nouveau Trois-Rivières*, 21 juillet 1911, p. 4. Les caractères gras reproduisent ceux de la citation d'origine.

techniques du monde moderne. Rappelons que c'est lors de la foire locale que la population régionale voit son premier rassemblement d'automobiles (courses lors de l'édition de 1904) et de nombreuses démonstrations d'avion (la première en 1911). En 1931, un autre prodige ravit les visiteurs : l'installation d'enceintes sonores. C'est aussi à l'Exposition que beaucoup de gens de la région peuvent entendre la radio pour la première fois. En effet, en 1922, la compagnie Radio Concert installe des enceintes sonores dans le pavillon industriel pour que les visiteurs puissent se délecter de retransmissions musicales en provenance de Montréal et de New York. « Ce sera une véritable aubaine pour les milliers de personnes qui visiteront l'exposition de pouvoir se rendre compte ce qu'est véritablement la radio¹⁴⁸ ». Le journaliste souligne que les démonstrations sont gratuites et que le public pourra voir des appareils au kiosque de la compagnie. Nul doute qu'une telle primeur ait émerveillé chaque visiteur, d'autant plus que cette nouveauté était, en 1922, sur toutes les lèvres, alors que le gouvernement fédéral, par l'entreprise du ministère de la Marine et des Pêcheries, accordait les premières autorisations de radiodiffusion à soixante et une entreprises du Canada, dont neuf du Québec, réparties à Montréal et à Québec. 1922 marquait réellement le début de la radio comme moyen de communication de masse. Enfin, dans le même ordre d'idées, l'arrivée de la télévision, en 1952, passe aussi par le même lieu. On annonce à plusieurs reprises que des images de la télévision d'État naissante seront retransmises au stand de la General Electric, grâce à une antenne installée sur une tour d'éclairage de la piste de courses. Comme Radio-Canada ne diffusera sa première émission que deux semaines plus tard, le 6 septembre, il y a tout lieu de croire que le public visiteur ait regardé des essais.

¹⁴⁸ *Le Bien Public*, 8 août 1922, p. 3.

4.4.1) : Premiers discours de modernisation : la publicité et la présentation des stands

Il n'y a nul doute qu'exposer ses produits, démontrer ses qualités, instruire sur leur fabrication, dans le cadre d'un événement tel celui qui nous préoccupe, a toujours représenté une initiative pour faire naître la confiance, pour convaincre ou séduire. Selon cette logique, qui rejoint celle des ruraux venant présenter leurs plus belles bêtes ou produits de la terre, l'exposant du pavillon industriel doit montrer ce qu'il y a de mieux. Keith Walden et Richard Sennett citent, sans doute à l'instar de nombreux autres auteurs, que la seconde moitié du dix-neuvième siècle était celle de l'image. Par exemple, les photographies sont de plus en plus utilisées sur des cartes d'affaires et chaque salon, du plus modeste au plus riche, déborde d'images de toutes sortes. La mode des intérieurs de l'époque victorienne est composée d'une opulence d'objets divers. Walden affirme : « As ratios of perceptions began to shift, the desire to see and the need to see became more acute. One indication was the proliferation of fairs and exhibitions¹⁴⁹ ». L'auteur précise qu'une conséquence du désir de voir a fait naître un besoin d'impressionner, quand il est question de montrer. Sennett note le même phénomène dans les grands magasins de l'époque : « Les propriétaires des grands magasins se mirent à cultiver le spectaculaire de façon délibérée [...] Les décorations des vitrines devinrent de plus en plus fantastiques et sophistiquées¹⁵⁰ ». Pour un événement important comme l'Exposition, l'aménagement des kiosques n'était pas abordé à la légère, car ceux-ci devenaient un élément d'un discours de persuasion. Un stand banal ne servait pas l'exposant et laissait une mauvaise impression sur sa compagnie, sur ses propriétaires, ses produits et sur son discours. Keith Walden

¹⁴⁹ Keith Walden, *op.cit.*, p. 119.

¹⁵⁰ Richard Sennett, *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Éditions du Seuil, 1979, p. 118.

signale, avec raison, qu'à la fin du dix-neuvième siècle, participer à cet aspect d'une exposition était un signe de prestige et de respectabilité¹⁵¹. Dans les journaux trifluviens de la semaine et des jours précédant l'ouverture de l'Exposition, le mot lui-même est employé par la plupart des commerçants, même ceux qui n'avaient pas de kiosque dans le pavillon de l'industrie. Par exemple, J.-L. Rousseau présente, dans son établissement, une machine à laver électrique comme un « modèle d'exposition¹⁵² ». Pour le Salon Béa : « Durant la semaine de l'Exposition, nous tiendrons à notre magasin une exposition de toutes les fourrures les plus à la mode¹⁵³ ». Bref, si une exposition se tenait sur les terrains du coteau, il y en avait une autre à telle adresse du centre-ville. Le prestige d'un prix à l'Exposition sert bien le marchand, même quand celui-ci n'a pas de stand pour l'année en cours. Ainsi, pour le magasin Royal : « L'an dernier, nous avons exposé dans la bâtisse industrielle [...] les vêtements les plus nouveaux pour la saison. Cette exposition avait mérité une des plus hautes récompenses des juges de l'Exposition de Trois-Rivières¹⁵⁴ ». Parfois, une intervention publicitaire surprend, indice que la foire pouvait profiter à tout genre d'entreprise. Ainsi en est-il de cette remarque du dentiste J.-C. Landry, s'adressant, nous le croyons, au public rural de passage : « Profitez de votre visite aux Trois-Rivières pour faire examiner les dents de vos jeunes écoliers¹⁵⁵ ».

Quant au commerçant participant, les objets apportés au pavillon de l'industrie devaient représenter ce que le magasin avait de mieux à offrir. En conséquence, ils étaient sélectionnés avec le plus grand soin et ce choix a sûrement donné lieu à de

¹⁵¹ Keith Walden, *op. cit.*, p. 127.

¹⁵² *Le Nouvelliste*, 19 août 1924, p. 11.

¹⁵³ *Le Nouvelliste*, 21 août 1926, p. 14.

¹⁵⁴ *Le Nouvelliste*, 21 août 1926, p. 22.

¹⁵⁵ *Le Nouvelliste*, 16 août 1923, p. 13.

vives discussions parmi les responsables du commerce. Après tout, la grande surface de celui-ci permettait d'offrir beaucoup plus au public qu'aux visiteurs du pavillon industriel. Les produits choisis pour l'Exposition devenaient donc représentatifs de l'ensemble offert aux gens dans le lieu du commerce lui-même. Bref, la vie de tous les jours offrait beaucoup, alors que l'Exposition proposait ce qu'il y avait de mieux. « La fournaise à air chaud Suprême fait sensation à l'exposition¹⁵⁶ », d'assurer le magasin J.-L. Rousseau, sous-entendant que cette fournaise était supérieure à celles demeurées sur la plancher du magasin.

L'analyse de la publicité commerciale se servant du nom de l'Exposition, pendant la tenue de celle-ci, serait très révélatrice de changements culturels, mais deviendrait assez fastidieuse. Pour tout de même donner une indication de ces changements, nous avons consulté un journal entier pour chacune des années centrales des décennies – les années se terminant par un 5, sauf dans le cas de 1946, car il n'y a pas eu d'Exposition en 1945 – en nous concentrant sur les seules entreprises de Trois-Rivières et de Cap-de-la-Madeleine. Le numéro choisi est toujours celui du samedi, considérant que la majorité de la population dispose alors, grâce à leurs paies, d'un montant nécessaire pour visiter l'Exposition ou faire des achats. Il s'agit aussi du numéro le plus imposant de la semaine. Nous avons ignoré les années 1896 à 1920, car les journaux de ce temps présentaient une palette publicitaire moins imposante que celle du *Nouvelliste*, commercialisé à partir de 1920.

Dans l'édition du samedi 22 août 1925, nous avons décelé dix publicités se servant du nom de l'Exposition. Une décennie plus tard, le 10 août 1935, le nombre est

¹⁵⁶ *Le Nouvelliste*, 20 août 1924, p. 10.

de onze. Mais le 17 août 1946, il passe à six, puis à huit, le 20 août 1955. Déjà, les nombres sont inférieurs à ceux des années 1920 et 1930. Par la suite, les commerçants et entreprises utilisent de moins en moins des références à l'Exposition dans leurs publicités : cinq dans l'édition du samedi 14 août 1965, puis une seule pour le numéro du 2 août 1975. Enfin, nous n'avons rien trouvé pour les 27 juillet 1985 et 8 juin 1995.

Notons qu'au fil de toutes ces années, la population du Trois-Rivières métropolitain grandit et les journaux ont de plus en plus de pages. Selon cette simple logique, il devrait y avoir plus de publicités se servant du nom de l'Exposition, mais il n'en est rien. Cela indique un changement de situation. Les mentions des années 1920 et 1930 nous semblent, la plupart du temps, destinées aux visiteurs de l'Exposition qui sont de passage. Bref, elles ne s'adressent pas réellement aux citoyens de la ville, qui ont la chance de fréquenter tel commerce chaque jour de la semaine, durant toute l'année. Nous croyons que le public visé était celui des campagnes et des villages, venu à Trois-Rivières avec leurs bêtes ou leurs produits de la ferme.

Les commerces des villages offraient moins de choix que les entreprises d'une grande ville comme Trois-Rivières. La plupart des villageois voyageant en train, la fréquence des visites dans une ville, dans le but de faire des achats, devait être occasionnelle. Mais au cours de la décennie 1950, les Québécois possèdent de plus en plus d'automobiles. Il y a 287 637 véhicules enregistrés en 1950 et 820 152, en 1960¹⁵⁷. Le million est atteint en 1963. Il va de soi qu'un grand nombre de ruraux possèdent maintenant une automobile, rendant facile la visite à la ville la plus proche

¹⁵⁷ Yvan Lamonde et Pierre-François Hébert, *Le cinéma au Québec : essai de statistique historique (1896 à nos jours)*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982, Tableau 79.

pour des achats. Selon cette logique, il est normal de constater une baisse de la mention du nom de l'Exposition dans les publicités commerciales du *Nouvelliste*. Le mouvement allait s'accroître au cours des années suivantes. Voici une mention révélatrice pour l'année 1950, c'est-à-dire au début de cette vague d'achat d'automobiles : « La semaine de l'exposition est une mine d'or pour le commerce aux Trois-Rivières. Des milliers d'étrangers, notamment de la campagne, viennent tous les jours acheter dans nos magasins¹⁵⁸ ».

Les cinq publicités notées pour 1965 sont toutes d'entreprises ayant un stand au pavillon commercial, alors qu'au cours des années 1920 et 1930, ce n'était pas nécessairement le cas, comme démontré par les quelques exemples, un peu plus haut. C'est aussi la même situation pour la seule publicité de 1975. À partir de la décennie 1970, le pavillon connaît un net déclin alors que ses stands sont souvent ceux de services gouvernementaux et que le commerçant paraît de moins en moins attiré par la foire locale. Il nous semble ainsi logique de ne plus trouver aucune mention de l'Exposition sur les publicités commerciales des décennies 1980 et 1990.

Quelles étaient les caractéristiques des premiers stands du pavillon industriel ? Malheureusement, il existe peu de descriptions et de photographies nous permettant une analyse en profondeur. Un bref commentaire, datant de 1910, nous paraît cependant pertinent : « La disposition des divers articles dans les rayons réservés aux exposants offre un joli coup d'œil, et l'on ne saurait trouver dans ces décorations rien de banal ni de convenu¹⁵⁹ ». En 1903, un journaliste anonyme parle du stand du vin

¹⁵⁸ *Le Nouvelliste*, 22 août 1950, p. 3.

¹⁵⁹ *La Patrie*, 10 août 1910, p. 5.

Saint-Michel et du gin Melchers comme d'un « exhibit digne d'une Exposition universelle¹⁶⁰ ». La première photographie d'un stand de l'Exposition de Trois-Rivières date de 1925. Le nom du commerce n'est malheureusement pas visible, mais il s'agit d'un vendeur d'appareils électriques. Cette photographie est tout à fait semblable aux nombreux clichés qui illustrent le livre de Keith Walden¹⁶¹ sur l'Exposition de Toronto, ainsi que celui de Breen et Coastes sur l'Exposition de Vancouver¹⁶². Le stand est un territoire fermé, un petit univers en soi, un lieu intime dans un ensemble de plusieurs kiosques se voisinant. Le public devait d'abord regarder un peu de loin, avant d'être invité à y entrer et de s'y sentir, en quelque sorte, un peu comme chez lui. Le stand de notre marchand a quatre colonnes, un comptoir décoré de fanions et une clôture le ceinturant. À l'intérieur : des lampes suspendues, des bibelots sur un meuble et des peintures sur le mur recréent la pièce d'une maison. Nous pourrions croire qu'il s'agit d'un salon, n'eut été de la présence d'une machine à laver. Walden¹⁶³ a noté les éléments coutumiers à ces stands : des plantes vertes, des fauteuils et des chaises, des draperies, des miroirs, des photographies, des drapeaux. Certains marchands de savon et de miel se permettaient même des sculptures d'animaux dans ces matériaux. Les pyramides de produits sont alors en vogue, suivant une fascination pour tout ce qui était égyptien. Des objets géants, telles des bouteilles, sont utilisés pour attirer l'attention.

Nous croyons que ces éléments de présentation étaient la norme à cette époque et il n'y a pas de raison pour que les commerçants participant à l'Exposition de Trois-Rivières aient agi d'une autre façon. D'ailleurs, lors des éditions de 1897 et de 1898,

¹⁶⁰ *Le Trifluvien*, 28 août 1903, p. 4.

¹⁶¹ Keith Walden, *op. cit.*, Voir les photos des pages 135 et 140.

¹⁶² David Breen et Kenneth Coastes, *op. cit.*, Voir les photographies des pages 33 et 34.

¹⁶³ Keith Walden, *op. cit.*, p. 134-135.

nous avons noté quatre pyramides : trois de bouteilles de vin et de cidre, et une autre « dans laquelle on peut trouver à peu près tout ce qui se vend dans un magasin d'épicerie¹⁶⁴ ». En 1903, une botte colossale est utilisée dans le stand des marchands de chaussures Ames et Holden, tout comme, en 1939, la Maison du Livre français montre un livre géant, et, enfin, la Crèmerie des Trois-Rivières utilisera une pinte de lait de grand format, en 1952. En 1917, on souligne qu'une automobile de marque Brisco paraissait coquette au milieu d'un stand, alors que l'on parle d'une « artistique installation¹⁶⁵ » pour le marchand de chaussures Guilbert. La même expression revient souvent, dans les journaux, comme dans le cas du kiosque « artistiquement décoré¹⁶⁶ » de la Canadian International Paper en 1925. Lors de l'édition 1923, un étalage d'articles de sports était présenté dans un décor de branches de sapin. La Shawinigan Water & Power proposait toujours des stands fort bien décorés et occupant un grand espace. En 1935, on peut y voir une collection de photographies prises lors des fêtes du tricentenaire de Trois-Rivières, l'année précédente, et, en 1939, la compagnie de Shawinigan proposait un stand de forme originale « designed along artistic lines in the shape of a figure eight¹⁶⁷ ».

Ces caractéristiques communes ne sont pas propres à la période du dix-neuvième siècle jusqu'aux années de la Seconde Guerre. Les photographies des kiosques de l'Exposition, tout comme les descriptions, demeurent rares pour la première moitié du vingtième siècle, mais elles se multiplient à partir de 1950. Or, certains stands présentent alors des caractéristiques très semblables. Par exemple, lors de l'édition de 1959, le kiosque de la brasserie Dow a la forme d'une maisonnette,

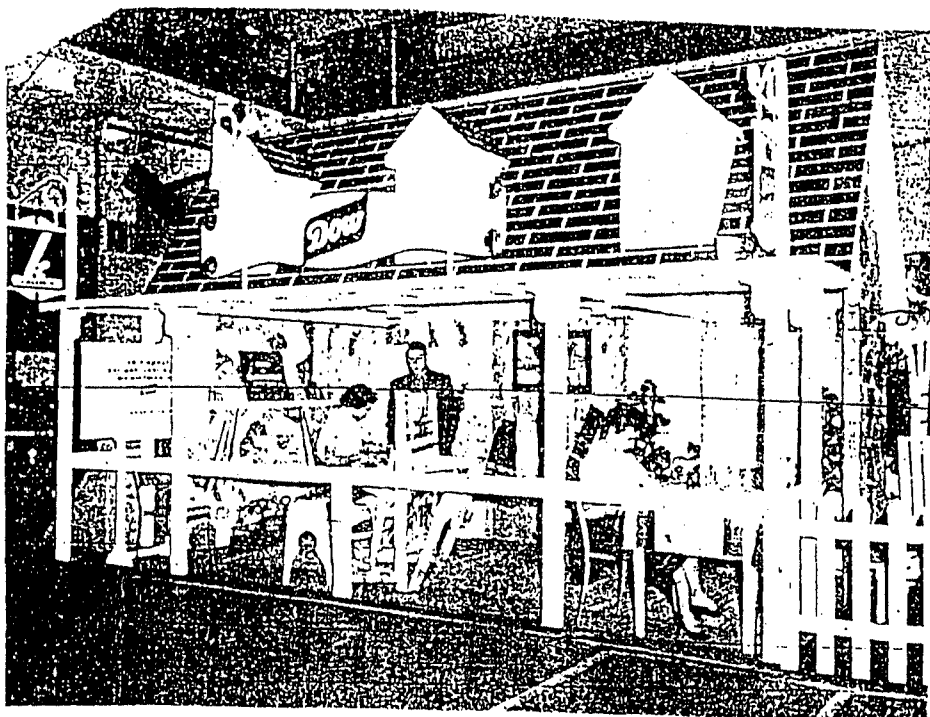
¹⁶⁴ *Le Trifluvien*, 22 septembre 1899, p.3.

¹⁶⁵ *Le Trifluvien*, 24 août 1917, p. 1.

¹⁶⁶ *Le Nouvelliste*, 26 août 1925, p. 7.

¹⁶⁷ *The St. Maurice Valley Chronicle*, 24 août 1939, p. 1.

DEUX STANDS DU PAVILLON COMMERCIAL LORS DE L'ÉDITION 1959



Première photographie : le stand de la Brasserie Dow a la forme d'une maisonnette. Les deux femmes sont des artisanes.

Deuxième photographie : le stand du centre de couture Pfaff. Une animatrice de la télévision de Sherbrooke est présente toute la semaine pour donner des conseils de couture aux femmes.

Les deux stands, ouverts et peu surchargés, sont héritiers du modèle en cours au début du vingtième siècle.

SOURCE : *Le Nouvelliste*, 25 août 1959, p. 26.

avec un toit en inclinaison et ses bardeaux. Les gens sont invités à y entrer pour regarder les affiches. Ils peuvent même s'y asseoir pour se reposer. Des artisanes y font une démonstration de leurs talents et la vedette de hockey Maurice Richard est présent pour rencontrer le public. L'endroit semble accueillant et chaleureux, tout comme l'était le stand de notre marchand d'appareils électriques de 1925. Notons ce genre de stand « fermé » pour J.-C. Papillon (1954) et Banville (1955).

Par contre, sur les photographies de la décennie 1950, on peut noter, outre ces stands de modèle intime, des comptoirs plus impersonnels. Nous n'en sommes cependant pas encore à l'ère de produits étalés sur une simple table, bien que les présentations des ministères gouvernementaux, très sobres, aient quelque peu cette apparence. La profusion d'imposants appareils ménagers, tels des réfrigérateurs ou des poêles, prend beaucoup d'espace et empêche toute intimité. Ainsi, le stand de l'Islet, en 1955, est encombré de fournaises et on imagine mal comment les gens pouvaient y circuler. Là où la photographie de 1925 nous montrait quelques appareils, les marchands des années 1950 en proposent plus d'une douzaine, tous cordés, comme dans le stand de City Gas & Electric, en 1954. Celui du câblodistributeur La Belle Vision, en 1959, est un long comptoir jeté à même la zone de marche des visiteurs, avec cinq téléviseurs incrustés dans un mur. On peut y voir des chaises, mais l'ensemble n'est pas une invitation à entrer pour examiner de plus près. La Belle Vision présente le même stand trois années de suite. Sur la photographie de 1958, beaucoup de visiteurs sont massés devant, les yeux rivés sur les petits écrans, n'osant pas trop approcher. L'aspect intime a disparu et le processus de métamorphose dans la présentation indique aussi un changement : il en faut beaucoup pour impressionner, alors que jadis, quelques objets, sévèrement sélectionnés, suffisaient. Mais le bon ordre, synonyme de respectabilité d'un lieu tel celui de l'Exposition, subsiste

toujours : « Au Palais de l'industrie, les appareils électriques sont installés partout : ils apportent le message du confort moderne et d'une éclatante propreté¹⁶⁸ ». Les stands dits « ouverts », moins intimes, peuvent tout de même devenir chaleureux, tels ceux de la General Electric (1954), très vaste, ou celui de la Crémèrie des Trois-Rivières, l'année suivante. Ce dernier rappelle un objectif éternel de l'Exposition : l'éducation. On peut y apprendre tous les processus de transformation du lait jusqu'à l'embouteillage, alors que la Shawinigan Water & Power, dans le même ordre d'idées, présente des maquettes de fermes pour vanter la nécessité de l'électrification rurale. La compagnie de Shawinigan offre aussi, à même son stand, des cours de cuisine, deux fois par jour, lors des éditions 1953 et 1954. Leur présentation de 1958 est aérée, avec des photographies sur les murs, des chaises pour les passants, des fleurs. Shawinigan Water & Power ne semble jamais avoir recours à la même présentation et nul doute que ce coin du pavillon industriel était apprécié par les visiteurs à cause de cette variété, ce renouvellement annuel.

Un article du *Nouvelliste*, du 20 août 1957, nous présente une rareté : la description de plusieurs stands, de leur personnel et de leurs méthodes pour attirer l'attention. Le discours véhiculé est résolument positif et créatif. Ainsi, au kiosque du fleuriste Laviolette : « Les drapeaux de toutes les provinces du Canada indiquent que les fleurs sont prêtes à partir dans tous les coins du pays pour agrémenter la chambre d'un parent malade, d'un être aimé¹⁶⁹ ». Laferrière Fourrures fait des parades de mode trois fois par jour, avec un grand succès : « C'est un coin très achalandé aux heures de parade¹⁷⁰ ». En 1951, le stand de cette entreprise représente un décor enneigé, avec un

¹⁶⁸ *Le Nouvelliste*, 20 août 1957, p. 1.

¹⁶⁹ *Ibid.*

¹⁷⁰ *Ibid.*

iglou servant de vestiaire aux deux mannequins. Bell Canada et la Canadian Westinghouse ont recours à de jolies jeunes filles pour vanter leurs entreprises. Celle de cette dernière compagnie « fait parade au milieu d'une myriade de lampes, chef-d'œuvre d'ingéniosité créées par la compagnie¹⁷¹ ». Quant au Jeune Commerce, il fait fi de la chaleur du mois d'août et son stand attire les petits avec la présence de nul autre que le père Noël, qui distribue des friandises, le tout pour annoncer la campagne d'illumination de décembre prochain. La Shawinigan Water & Power présente un vaste espace axé sur l'éducation, en montrant aux gens les réalisations de la compagnie. Pour sa part, le marchand d'instruments de musique Willis a engagé un organiste qui offre quelques mélodies au public.

Les photographies de la décennie 1960 indiquent que le stand intime est en voie de disparition. Cette remarque du journaliste Sylvio Saint-Amant, en 1967, nous semble révélatrice de la banalité de la présentation : « D'année en année, l'on y retrouve strictement les mêmes exposants, les mêmes kiosques. Il faudrait absolument que nos commerçants et industriels fassent preuve de plus d'imagination¹⁷² ». Là où la Crèmerie des Trois-Rivières démontrait une certaine créativité et du bon goût, en 1954, avec leur tableau explicatif de la transformation du lait, l'entreprise adopte en 1963 le même type de long comptoir que La Belle Vision, où le public ne peut entrer.

Au cours des années 1970, le discours est le même. La remarque suivante, de 1971, indique nettement que le déclin du pavillon et de la présentation des stands, s'était amorcée avec la décennie précédente : « La disposition des kiosques rompait

¹⁷¹ *Ibid.*

¹⁷² *Le Nouvelliste*, 22 août 1967, p. 4.

avec la monotonie des années passées, même si certains de ces kiosques manquaient d'originalité¹⁷³ ». Plusieurs photographies de stands de la décennie 1970 prouvent cet état : ceux du Parti québécois (1975), de Bell Canada (1974) et de l'Université du Québec à Trois-Rivières (1972) ne sont que des comptoirs d'informations, avec des affiches épinglées à un faux mur et des tables pour étaler la documentation. Le déclin du pavillon industriel se poursuivant au cours des années, il nous paraît logique que la présentation des stands ait de moins en moins d'importance. Lors de la fermeture du pavillon, pour l'édition 2003, alors que les exposants sont rassemblés sous une tente, il n'y a plus du tout de présentation : les objets à vendre ou à faire connaître sont simplement disposés sur des tables recouvertes de draps blancs.

Le changement s'est opéré, avec une première phase au cours des années 1950, s'accroissant dès la décennie suivante : la façon de présenter ne peut plus être la même qu'à la fin du dix-neuvième siècle et pendant les premières décennies du vingtième. Le magasin à rayons n'est plus du tout pareil. Alors que celui de jadis regorgeait de commis, prêts à conseiller et à aider le public, chacun sait qu'ils ne sont pas légion depuis que ce type de commerce pousse l'anonymat à empiler, dans des pyramides très hautes, des produits qui ne sont pas sortis de leurs boîtes d'expédition. L'intimité existe toujours dans des petites boutiques spécialisées et, en quelque sorte, elle était présente lors de l'édition 2003, sous les tentes, bien qu'aucun exposant n'ait eu recours à une présentation recherchée et soignée pour son espace.

¹⁷³ *Le Nouvelliste*, 18 août 1971, p. 6.

4.4.2) : La modernisation par l'objet exposé

De 1896 à 2005, les buts des exposants demeurent les mêmes : soit montrer ce qu'il y a de plus neuf, soit poursuivre un objectif d'éducation. Les objets présentés deviennent synonymes de la modernisation du Québec, cette affirmation étant aussi valable pour les vendeurs de machinerie agricole. Les descriptions des objets de cette modernisation ne sont pas légion, dans les journaux. Celles que nous proposons, à titre informatif, indiquent ce désir commun de montrer ce qu'il y a de plus moderne, même si certains de ces objets n'ont pas connu le destin désiré par leurs exposants.

Lors de la première Exposition, en 1896, Émile Castel, de l'École de laiterie de Saint-Hyacinthe, utilise une lanterne magique pour illustrer sa conférence. L'objet n'avait alors rien de neuf et le public trifluvien était habitué à cette façon de montrer des images. Cependant, son utilisation, dans un but éducatif, était alors inédite. Castel avait même proposé au ministère de l'Agriculture que chaque conférencier ait une lanterne magique à sa disposition. Son initiative a sans doute intéressé le public, à la lumière de cette remarque journalistique : « [Grâce à la lanterne magique] les conférences seraient ainsi plus intéressantes et les conseils donnés [...] se graveraient mieux dans l'esprit des auditeurs¹⁷⁴ ». Le successeur de la lanterne magique, le cinéma, sera utilisé en 1925 par l'exposant Juneau, pour présenter un chasse-neige. Plus de cent années après l'idée de Castel, on se servait de la vidéo, lors de l'édition 2000, pour faire connaître des aspects de la vie agricole.

¹⁷⁴ *Le Trifluvien*, 15 septembre 1896, p. 2.

Pour la décennie 1900-10, nous avons décidé de revenir un peu sur les courses automobiles de l'Exposition 1904. Un journaliste voit là non seulement une occasion de se divertir, mais aussi de s'instruire : « Nous félicitons les organisateurs à cause de la bonne idée qu'ils ont eue de nous faciliter l'étude de la fameuse voiture sans cheval, qui est certainement la voiture de l'avenir¹⁷⁵ ». La prophétie s'avérera juste et la décennie 1920 est certes celle où l'automobile et d'autres véhicules motorisés attirent de nombreux commentaires enthousiastes. Elles sont exposées en grand nombre sous des tentes adjacentes au pavillon industriel, ainsi qu'à l'intérieur de celui-ci. Voici une description nostalgique d'un moteur d'automobile, alors signe d'un grand progrès technologique : « Le moteur Moon Continental a un alésage petit. [...] Il possède des freins hydrauliques sur les quatre roues [...] On prétend qu'il peut faire 27 milles au gallon de gazoline, et faire du 60 à l'heure, passant du 5 au 25 milles en 7 secondes¹⁷⁶ ». Quels prodiges modernes pour le public d'alors, se souvenant des véhicules de 1912 !

Plus hasardeuses étaient les deux inventions suivantes, mais qui prouvent le désir de modernisation dans le domaine du véhicule motorisé. Lors de l'édition 1925, l'exposant trifluvien Juneau propose un chasse-neige, qui a les caractéristiques des futures motoneiges : le Snowmotor Fordson, fabriqué par la compagnie américaine Ford. Signalons que jadis, la neige des rues était aplatie et non déplacée sur les côtés comme de nos jours.

Il peut circuler facilement sur une épaisseur de neige de dix à vingt pieds et fonctionne sur le même principe de déplacement que les bateaux. Avec ses deux attachements spéciaux sur les côtés, il déplace la neige à mesure qu'il avance tout comme un navire déplace l'eau d'un fleuve. Cette machine est réellement merveilleuse. Tous les soirs, son fonctionnement à travers des bancs de neige est démontré sur un écran¹⁷⁷.

¹⁷⁵ *Le Trifluvien*, 23 août 1904, p. 4.

¹⁷⁶ *Le Nouvelliste*, 25 juin 1926, p. 1.

¹⁷⁷ *Le Nouvelliste*, 26 août 1925, p. 7.

En 1922, un hasard sert bien Caron et Frères, de Montréal, venus présenter un appareil du nom de Lumière, Eau et Force. Il s'agit d'un générateur électrique, ayant comme seconde fonction de faire avancer des véhicules. Au cours de la soirée du 24 août, une panne électrique plonge le site de l'Exposition dans l'obscurité. Ce n'était pas tout à fait le cas du pavillon industriel, où la seule lumière présente était celle de l'invention de l'entreprise Caron, bien installée sur le siège arrière d'une automobile. Imaginons la stupéfaction du public présent ! L'appareil a été « le point de mire de tous les ingénieurs électriciens, automobilistes et cultivateurs¹⁷⁸ ». Il pouvait être vendu pour les maisons, les écoles, les édifices publics. Même le ministre de l'agriculture, Joseph-Édouard Caron, n'a pu s'abstenir de regarder et de s'informer. L'homme « a été émerveillé de la simplicité en même temps que de la perfection du nouveau moteur [...] et a félicité M. Caron de leur projet de nature à rendre des avantages incalculables à l'agriculture¹⁷⁹ ». On sait que la plupart des campagnes, vingt-cinq ans plus tard, étaient toujours dépourvues du service essentiel de l'électricité. Quant à l'automobile électrique, nous attendons encore sa venue.

Si les moteurs, la mécanique et les automobiles sont le point de mire des événements des années 1920, la radio trône dans le pavillon commercial au cours de la décennie suivante, tant que « la cacophonie règne à certains moments à cause du vacarme fait par les radios qui ne cessent de tous points de déverser des flots d'harmonie à travers toute la bâtisse¹⁸⁰ ». Déjà présente au cours des années 1920, la radio prend réellement son envol au cours de la décennie 1930, à cause du prix plus abordable des appareils. Les modèles les plus perfectionnés sont proposés aux

¹⁷⁸ *Le Nouvelliste*, 25 août 1922, p. 1.

¹⁷⁹ *Ibid*

¹⁸⁰ *Le Nouvelliste*, 13 août 1935, p. 3.

visiteurs, comme le Philco de 1932, avec sa « table d'harmonie inclinée [et son] haut-parleur incliné [en plus] d'un appareil servant à filtrer le son¹⁸¹ ». Cette splendeur est exposée au stand de la maison Lindsay, en compagnie du curieux appareil suivant, qui semble être un ancêtre du radio transistor des années 1960 :

Le radio portatif Victor, un appareil de bonne apparence très compact et léger et qui – voilà le plus fort – ne requiert aucun fil électrique pour son installation. Vous transportez cette valise – en apparence – vous enlevez le dessus et faites tourner les manettes et vous voilà déjà « dans l'air ». Cette innovation a vraiment quelque chose de merveilleux¹⁸².

La Shawinigan Water & Power ne ratait jamais une occasion d'exposer des appareils électriques, de vanter l'utilisation moderne de l'électricité. Au cours des années 1930, les gens de la région pouvaient visiter une cuisine électrique ambulante et lors de l'Exposition de 1935, le stand a même engagé une femme pour donner des démonstrations de repassage avec un fer électrique. À la même occasion, la compagnie présente un objet quelque peu anecdotique, mais qui avait certes intrigué les visiteurs. On y fait une démonstration « au moyen d'un appareil qui s'appelle l'illuminomètre et dont l'usage est de mesurer la quantité de lumière que chaque personne doit recevoir pour lire sans se fatiguer la vue¹⁸³ ».

Après les automobiles et les appareils radio, la décennie 1950 est marquée par la présence de nombreux appareils ménagers. Sur les photographies, le pavillon industriel semble en déborder. Bien sûr, la télévision devient le désir de tous les visiteurs. La photographie du public massé devant le stand du câblodistributeur La Belle Vision (1957) ne peut mentir : posséder un téléviseur, c'est magnifique ; en avoir un sans antenne, c'est beaucoup mieux ! La décennie 1960 n'est pas marquée par l'omniprésence d'un objet particulier, mais comme les années de la Révolution

¹⁸¹ *Le Nouvelliste*, 24 août 1932, p.1.

¹⁸² *Ibid.*

¹⁸³ *Le Nouvelliste*, 13 août 1935, p. 3.

tranquille sont celles du changement, à plus d'une occasion le public peut admirer des maquettes de grands projets de modernisation. Elles sont nombreuses lors de l'édition 1965 : une maquette de l'expansion du réseau routier du Québec et une autre sur le grand projet d'Hydro-Québec : le barrage de la Manicouagan. Le journaliste Fernand Gagnon parle de ces deux éléments comme de « deux facteurs du dynamisme de la province sous l'ère de la révolution tranquille¹⁸⁴ ». Plus localement, le public pouvait examiner une maquette de la future place de l'Hôtel de Ville de Trois-Rivières, avec son centre administratif municipal, sa bibliothèque et son centre culturel, projet qui sera achevé en 1967. Toujours pour un projet régional : une maquette du complexe sidérurgique Sidbec et l'aménagement urbain fait en fonction de la fusion des onze municipalités de la rive sud sous le nom de Bécancour. Les entrepreneurs domiciliaires étaient aussi présents en 1965, au moment où le Trois-Rivières métropolitain connaissait une forte expansion de maisons unifamiliales dans le nord de ses municipalités.

En 1974, la compagnie Bell Téléphone présente son projet d'implantation d'un service régional de téléphonie, c'est-à-dire les futures boutiques Bell. En 1980, un stand fait part des progrès dans le monde des ordinateurs, tandis qu'en 1985, l'Université du Québec à Trois-Rivières présente les recherches des étudiants dans plusieurs domaines, dont celui des pâtes et papiers et de la photosynthèse. Enfin, en 1987, une invention qui n'a pas connu le succès espéré au niveau privé, mais qui laissait deviner l'ère de la vente de bouteilles d'eau : une machine à distiller l'eau, de la compagnie Durastil. Un de leurs représentants fait des démonstrations en se servant d'échantillons de l'eau du robinet de Trois-Rivières et de Cap-de-la-Madeleine,

¹⁸⁴ *Le Nouvelliste*, 25 août 1965, p. 4.

prouvant que le liquide n'était pas très pur. Le but était de vendre la machine aux familles ou aux entreprises.

4.4.3) : Le discours journalistique anglophone

Dans le cadre de cette recherche, le journal *St.Maurice Valley Chronicle*, au service de la communauté anglophone de la Mauricie, a été consulté avec le même soin que ses concurrents francophones. Nous avons déjà souligné que seul *Le Nouvelliste* entretenait ses lecteurs de tous les aspects de l'Exposition. Dans la première partie du présent chapitre, nous avons vu comme *Le Bien Public* semblait prêcher exclusivement pour l'agriculture, quand il était question de l'événement, ceci d'une manière très traditionnelle. Pour sa part, le *St.Maurice Valley Chronicle* parle peu d'agriculture dans ses articles. Servant une classe dirigeante industrielle, le journal, en quelque sorte, «prêche pour sa paroisse», mais de manière beaucoup plus progressiste que *Le Bien Public*.

Les discours traditionnels des journaux des années 1920 semblent déplaire à l'équipe du *St.Maurice*. À la manière du *Bien Public* qui change peu ses propos jusqu'au cours des années 1950, le journal anglophone tient toujours le même d'année en année. Il ne faut pas parler ici de changement culturel, mais de différence culturelle, d'un discours empreint d'idéologies : traditionnelle pour le *Bien Public* et technologique pour le *St.Maurice Valley Chronicle*. Technologique, mais tout de même porté vers l'industrie machiniste. Dès les années 1920 et jusqu'à la décennie 1950, le *St.Maurice* adoptera un style qui se répétera d'article en article, pour décrire la partie industrielle et commerciale de l'Exposition. Les grandes compagnies

anglophones (Shawinigan Water & Power, Wabasso, etc.) sont d'abord nommées, puis suivent les commerçants anglophones, et enfin leurs confrères francophones. Le journal pousse même cette façon de faire à répéter, mot pour mot, le même article de présentation de l'Exposition, pendant les cinq premières années de la décennie 1950. Par ailleurs, nous n'avons croisé aucune photographie d'un élément rural, lors des éditions 1950-60, mais une profusion de clichés de différents stands de la bâtisse industrielle.

Comme nous nous sommes attardé au discours du *Bien Public* de la décennie 1920, nous avons cru bon de nous concentrer sur les mêmes années pour celui du *St.Maurice Valley Chronicle*. Leurs articles se ressemblent : l'industrie est toujours nommée en premier et avec une certaine insistance. Par exemple, dans un article de 1926, nous comptons un paragraphe sur l'agriculture, un autre sur les divertissements, mais six sur l'industrie. Schéma voisin en 1928 : un paragraphe sur l'agriculture, deux sur les divertissements et sept sur l'industrie. Un constat et une prise de position plus que claires émanent d'un article de 1924 : « It would be regrettable if the Three Rivers Exhibition were permitted to become purely a farmer's fair¹⁸⁵ ». Les articles des années 1920 vont maintes fois en ce sens, reprochant aux organisateurs de considérer l'industrie en troisième lieu, après l'agriculture et les divertissements. Un article de 1923 commente ce classement : « Thirdly, and perhaps most important of all¹⁸⁶ ». Pour le journal, l'aspect industriel de l'Exposition devrait servir autant les compagnies que la municipalité elle-même, qui aurait avantage à faire connaître ses qualités pour de

¹⁸⁵ *The St.Maurice Valley Chronicle*, 18 juillet 1924, p. 2.

¹⁸⁶ *The St.Maurice Valley Chronicle*, 17 août 1923, p. 1.

futurs établissements et aussi pour vanter le potentiel industriel de la région. Pour le journal, ce classement ne représente pas du tout l'intérêt de la population :

Visitors of the Three Rivers Exhibition [...] are unanimous in giving credit to the local industries for the fine exhibits which they entered in the Industrial section [...] So much attention was directed towards these booths, that they may fairly be stated to have been the high lights of the Exhibition. The agricultural exhibits [...] were of interest chiefly to the farmer-visitors, while the industrial side [...] had a general appeal¹⁸⁷.

Lors de l'édition de 1923, le journal souhaite que l'aspect industriel grandisse « to a point where it will be recognized as having at last equal importance with the products of farm and field¹⁸⁸ ». La même année, le journal félicite les exposants industriels pour avoir apporté à leurs stands des échantillons de leurs produits, comme il l'avait conseillé auparavant : « The Chronicle has consistently advocated this step, and it is with considerable gratification that we notice a start has been made¹⁸⁹ ». De nouveau, on critique le fait que l'accent soit surtout mis sur l'agriculture : « Still more [...] should be done in this respect, and without wishing to harp too insistently on the same string, we believe that still better results could be obtained by a development of the industrial side of the Exhibition¹⁹⁰ ». En 1926, le journal reproche à la Chambre de commerce de Trois-Rivières de ne pas s'impliquer dans l'aspect industriel de l'Exposition.

Les souhaits et commentaires du *St. Maurice Valley Chronicle* reflétaient les préoccupations de la classe anglophone, mais dépeignaient aussi la réalité moderne de Trois-Rivières et de la Mauricie du temps. À une occasion, en 1922, un article parle des problèmes de la désertion des fermes par les jeunes ruraux et nous n'avons trouvé

¹⁸⁷ *The St. Maurice Valley Chronicle*, 26 août 1926, p. 1.

¹⁸⁸ *The St. Maurice Valley Chronicle*, 14 août 1923, p. 1.

¹⁸⁹ *The St. Maurice Valley Chronicle*, 17 août 1923, p. 1.

¹⁹⁰ *Ibid.*

qu'un seul commentaire négatif à propos des divertissements d'une compagnie foraine, celle de Miller Brothers, en 1927.

4.5)- En guise de conclusion

Ce chapitre de notre étude poursuivait l'objectif de démontrer les changements culturels du Québec par le moyen de certains discours relatifs à l'Exposition de Trois-Rivières, pour les périodes de la fin du dix-neuvième siècle jusqu'en 1940, puis des années de l'après guerre jusqu'au début du vingt et unième siècle, ceci dans les trois domaines qui nous sont familiers : l'agriculture, les divertissements, l'industrie et le commerce. Une insistance a été accordée à la période 1896-1940 et aux discours conservateurs, car tel était le propos principal de ce chapitre.

L'Exposition a été à la fois le témoin et parfois un véhicule de ces changements, de cette évolution culturelle du Québec. Par des rencontres et des échanges entre ruraux d'horizons différents ou par ce que ces gens ont appris en venant à Trois-Rivières, l'Exposition a servi de stimulant dans la sphère de travail de ces personnes. Dans le même ordre d'idées, les commerçants exposant des produits nouveaux, ou les industriels faisant connaître les objectifs de leurs entreprises, ont certes instruit le public visiteur, l'ont gardé à l'affût de la modernisation du Québec. Les observateurs sur lesquels nous nous sommes penché ont aussi bénéficié de tout ce que l'Exposition avait de nouveau et de stimulant à offrir. L'Exposition ne fut jamais statique, mais toujours en mouvement, s'adaptant aux changements technologiques et de mentalité du Québec au cours de cette centaine d'années.

Si les propos évoqués dans ce chapitre peuvent paraître sévères pour la période 1896-1940, ils répondaient à la mentalité bourgeoise de leurs émetteurs. Cette sévérité sous-entendait un désir de réussite et d'amélioration de l'Exposition. Pour la période 1946-2005, les commentaires deviennent plus nuancés, mais nous avons tout de même noté la présence de propos critiques : le désir demeurait le même. Il ne fallait surtout pas que l'Exposition se complaise dans la médiocrité ou la routine. Il s'agissait de paroles servant à stimuler. Nous sommes donc passés de propos issus d'un certain conservatisme de la bourgeoisie des professions libérales à des paroles plus ouvertes sur le grand public.

L'aspect agricole de l'Exposition représentait un credo patriotique pour les élites conservatrices de la période 1896-1940. Par la suite, ce secteur est moins mis en évidence par la société de consommation et du loisir. Tout en ne perdant pas son importance pour les organisateurs de l'événement, l'agriculture est de moins en moins citée comme une façon de vivre ; tout au plus est-elle considérée comme un apport économique parmi tant d'autres à la société québécoise. L'agriculture elle-même change au fil des années. D'activité familiale, elle devient de plus en plus mécanisée et spécialisée, que ce soit dans l'élevage ou dans la culture. Ce dernier élément va en croissant, alors que les petites fermes disparaissent du paysage rural, au profit de grands élevages ou de cultures de masse. Il y a modernisation de la sphère agricole. Malgré les changements dans ce domaine, le point commun d'un exposant de 1896 rejoint celui de l'exposant de 2005 : montrer ce qu'il y a de mieux en agriculture lors de son passage à l'Exposition de Trois-Rivières.

Pour les personnes ayant la parole au cours de la période 1896-1940, les divertissements sont condamnés à cause de leur aspect immoral. Les amusements forains n'avaient pas la notoriété de ceux de cirques réputés ou de divertissements sains contrôlés par la société bourgeoise, d'où les dénonciations dont nous avons fait part. Pour la période de l'après-guerre, ces mêmes divertissements, sujets à des critiques, ne sont plus systématiquement condamnés. La société de consommation, au contraire, appelle à la multiplication de ces manifestations dans le cadre de l'Exposition. Les spectacles à la piscine, le grand Bingo, l'apparition d'artistes québécois au cours des années 1960, les spectacles « à la Broadway » puis de véritables cirques indiquent ce changement, répondant aux besoins pressants de loisirs de la population. Les changements dans le domaine des divertissements sont très marqués par l'avancement de la technologie. Les manèges, à peu près absents au début de l'histoire de l'Exposition, deviennent peu à peu la norme, avec un vif mouvement à compter de la décennie 1950. Le monde forain du début du vingtième siècle comptait surtout sur la présence humaine : que ce soient les artistes issus de la tradition du cirque (acrobates, équilibristes, etc.) ou les spectacles sous tente (danseuses, curiosités humaines). Cet aspect amorce un déclin à partir des années 1950, si bien qu'il est devenu étranger au monde forain de 2005. La participation humaine s'est développée loin de la sphère foraine : ce sont les spectacles de musiciens à la mode, se produisant à l'Exposition à partir de la décennie 1960. La constante entre les amuseurs de 1896 et ceux de 2005 : divertir les gens.

Quant aux éléments du pavillon commercial, les changements sont contraires à ceux évoqués pour l'agriculture et les divertissements. Pourtant peu cités par l'élite conservatrice au cours de la période 1896-1940, les éléments commerciaux et

industriels revêtent une importance non négligeable, y compris dans la décennie 1950. Par la suite, le pavillon commercial entre dans un déclin progressif. Nous expliquons ce phénomène par la multiplication des médias de communication. Bien sûr, les journaux et la radio existaient avant les années de la Seconde Guerre mondiale. Cependant, la radio n'était pas dans tous les foyers. La création d'une station trifluvienne à la fin des années 1930 et l'ajout d'une seconde entreprise au cours de la décennie 1950 multiplient les occasions de faire connaître des produits aux consommateurs. Pour leur part, les journaux de l'après guerre, davantage volumineux, laissent une place de plus en plus importante à la publicité. À partir des années 1950, la télévision fait part des nouveautés au public, tout comme Internet deviendra lui aussi un outil de promotion de produits à la fin du vingtième siècle. Suivant cette logique, le grand public a peu à découvrir dans le pavillon industriel de l'Exposition. Les commerçants l'abandonnent et le lieu n'est plus un rendez-vous incontournable, comme il l'était avant 1959. Le pavillon industriel de la période 1896-1959 était une foire commerciale inédite et unique pour les visiteurs. Par la suite, les exposants, en moins grand nombre, se sont spécialisés. De nouveau, le but de 1896 demeure le même en 2005 : présenter ce qu'il y a de mieux.

Voilà les changements culturels et sociaux dont l'Exposition a été le témoin au cours de son existence et que nous avons évoqués par la voie des personnes ayant la parole officielle. Ils se manifestent aussi par celle du grand public, comme nous le verrons dans le prochain chapitre.

CINQUIÈME CHAPITRE

CHANGEMENTS CULTURELS ET CHANGEMENTS SOCIAUX : RAPPORTS DU GRAND PUBLIC AVEC L'EXPOSITION DE TROIS- RIVIÈRES

Ce chapitre se présente comme le prolongement du précédent, puisque son objectif consiste en la poursuite de notre but, qui est d'indiquer les changements sociaux et culturels du Québec, cette fois par le moyen des discours et de la perception du grand public visiteur de l'Exposition de Trois-Rivières. Il s'agit de discours « extra », contrairement aux « intra » de ceux qui avaient officiellement la parole, par la voie des journaux et de leurs rôles de tête. Nous aurons donc droit aux discours des anonymes, de ceux qui se contentent d'être les consommateurs de l'événement.

Nous avons fait face à un problème semblable à celui du chapitre précédent et que nous rappelons brièvement. Les discours officiels (organiseurs, journalistes, politiciens) abondaient pour la période 1896-1940, alors qu'ils devenaient plus rares pour les années 1946-2005. Pour les propos du public, la réalité devient contraire : ils sont nombreux pour 1946-2005 et plus rares pour la période précédente. Cette constatation relève déjà d'un changement culturel : le peuple a davantage le droit à la parole dans la source journalistique, d'autant plus que le journal lui-même avait changé après la Seconde Guerre mondiale, comme nous l'avons mentionné en introduction du chapitre précédent. Cela ne veut cependant pas dire qu'il n'y ait

aucune indication de la voix du public avant 1946 et que cette période sera négligée dans ce chapitre.

En premier lieu, nous aborderons quelques aspects théoriques des notions de public, de sociabilité et du lieu de l'Exposition, avant de passer aux discours relatifs à l'agriculture, aux divertissements, au commerce et à l'industrie. Nous prendrons soin de faire la part entre les hommes, les femmes, ainsi que les enfants et les adolescents. En dernier lieu, il sera question de la sociabilité dans le cadre de l'Exposition, avec une attention portée aux comportements et aux transgressions.

5.1)- Le grand public, la sociabilité et le lieu de l'Exposition

La notion de public, bien souvent, se présente incertaine et donne lieu à des débats. Elle est aussi vaste que le dénombrement de gens qu'elle veut cerner. Il y a un public pour chaque événement. Les mêmes gens, rassemblés pour une occasion entièrement différente, se comporteront d'une tout autre façon. Par exemple, le public ne cachera pas son enthousiasme à la suite d'un exploit lors d'une compétition sportive, puis demeurera silencieux et sage dans une salle de cinéma, même si le film est tout autant enlevant. Selon la logique de cette affirmation et de cet exemple, nous croyons que l'événement crée le public, influence son attitude, son comportement. Au cours de la centaine d'années de l'histoire de l'Exposition de Trois-Rivières, il y a eu des publics aux réactions diverses, opposées, et chacun d'eux était le reflet de son époque.

Raymond Montpetit, définissant cinq éléments formant la culture de masse, nous apprend que certaines formes de sites de divertissements regroupent une clientèle d'élite et une clientèle populaire¹. Le lieu de rassemblement de l'Exposition de Trois-Rivières répond à ce principe. Pour les États-Unis, David Nasaw émet une remarque voisine : « Amusement spaces afford residents of divided cities the experience of belonging to social groupings that were totalizing rather than divisive² ». Un événement comme l'Exposition ferait taire les frontières, serait rassembleur, rendrait tous et chacun égaux ? La question nous semble complexe.

Le fait de rassembler en un seul lieu des gens de cultures différentes, de croyances et d'habitudes opposées, n'efface pas ces éléments. Un bourgeois visitant l'édition de 1900 de l'Exposition demeure un bourgeois, tout comme l'ouvrier l'est toujours au cours de sa visite. En voyant des éléments agricoles exposés, chacun les perçoit selon sa culture et ses connaissances. Mais le bourgeois et l'ouvrier, devant la prouesse d'un acrobate, peuvent réagir de la même façon, ressentir des frissons similaires et applaudir avec autant de sincérité.

Cependant, bien qu'organisées par des membres de l'élite et poursuivant nettement un objectif d'éducation, les éditions des premières décennies de l'Exposition présentaient des éléments bien ancrés dans la réalité nord-américaine du temps, qu'elle soit canadienne-française pour l'agriculture et l'industrie, et américaine pour les divertissements. L'Exposition, à cause de son bas prix d'entrée,

¹ Raymond Montpetit « La culture populaire au Québec et son histoire en contexte urbain », in Gilles Pronovost (dir.), *Cultures populaires et sociétés contemporaines*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1982, p. 99-100.

² David Nasaw, *Going Out. The Rise and Fall of Public Amusements*, New York, Basic Books, 1993., p. 46.

était bel et bien un événement de divertissement de masse, avec des éléments populaires, tels ceux du village forain, et d'autres plus près d'une culture d'élite portée vers l'esthétique de bon goût et que l'on voyait souvent dans le pavillon de l'industrie (grands pianos, peintures, vins, etc.) Selon la logique de cette constatation, comme nous l'avons démontré antérieurement, la foire trifluvienne recevait l'influence des grandes expositions internationales du temps. Simultanément, le site de parcs d'attractions de Coney Island présentait les mêmes éléments : si l'ouvrier s'amusait dans les manèges de *Steeplechase*, le bourgeois s'émerveillait grâce aux pavillons éducatifs de *Dreamland*. Mais Coney Island, tout comme l'Exposition de Trois-Rivières, s'adressait à toutes les classes, d'où son caractère d'événement de masse.

Citons deux notes sur le public de Coney Island du début du vingtième siècle, comme point de vue comparatif avec celui qui fréquentait l'Exposition. Ces observations laissent sous-entendre que le lieu lui-même pouvait transformer les visiteurs en l'illusion d'une seule classe sociale. Nous retenons des commentaires de spécialistes du spectacle, tel Jacques Portes : « Les patrons et les ouvriers se côtoient sans friction, les immigrés peuvent s'amuser sans retenue, sans crainte du regard des autres, les filles et les femmes sont à l'aise, sentant moins le poids des traditions pesant habituellement sur elles³ ». Le comédien américain Jimmy Durante a travaillé à Coney Island comme pianiste et décrit de cette façon son public : « Young people, husky men and pretty girls in cheap finery ; shipping clerks or truckmen of subway guards escorting their sweethearts [who] didn't have much to spend but [knew that at

³ Jacques Portes, *De la scène à l'écran. Naissance de la culture de masse aux Etats-Unis*, Paris, Belin, 1997, p.69.

Coney Island one] could go a long way on a few dollars⁴». Le public décrit par Durante nous semble de classe moyenne, mais l'élément le plus important de sa remarque est le fait que chaque visiteur pouvait passer beaucoup de temps à Coney Island avec peu d'argent. Cette idée répond tout à fait aux premières éditions de l'Exposition de Trois-Rivières, tout comme elle correspond aux lieux d'amusements populaires du temps, tels les salles de cinéma, les vaudevilles, les musées. Mais, tout comme Portes, Durante laisse sous-entendre que le lieu transformait les gens, ce qui est en partie vrai, mais nous refusons de croire qu'ils devenaient tous égaux et laissaient leurs habitudes culturelles à la maison.

À propos des foires de la Renaissance, Peter Stallybrass et Allon White parlent d'un lieu de festivités « Unconnected to the real world⁵ ». Cette idée d'un univers hors de la réalité quotidienne est aussi présente chez d'autres penseurs. « Les espaces publics permettent un jeu interactif où les rôles d'acteurs et de spectateurs sont interchangeables⁶ », d'affirmer Jean-Pierre Augustin, idée semblable à celle émise par Pelegrino, Lambert et Jacot : « L'espace public est ce lieu où la communauté se défait d'un peu de sa rigueur : elle y laisse [...] jouer l'autre qui est en chacun de nous⁷ ». L'espace public du terrain de l'Exposition est différent de celui d'une rue du centre-ville ou d'un parc, car il s'agit d'un lieu de rencontre occasionnel et non quotidien, qui devient sans intérêt quand aucun événement ne s'y déroule. L'espace public de notre lieu possède donc un aspect temporel d'exception. Pour les exposants ruraux et

⁴ David Nasaw, *op.cit.*, p. 81.

⁵ Peter Stallybrass et Allon White, *The Politics and Poetics of Transgression*, Ithaca New York, Cornell University Press, 1986, p. 30.

⁶ Jean-Pierre Augustin, « Construction de sites, aménagement et mémoire collective : trouver sa place, de place en place », in Jean-Pierre Augustin et Claude Sorberts (dir.), *Sites publics, lieux communs. Aperçus sur l'aménagement de places et de parcs au Québec*, Talence, Maison des sciences de l'homme d'Acquitaine, 2000, p. 21.

⁷ Frédéric Jacot, Cédric Lambert et Pierre Pelegrino, « Espaces publics et évolution des liens sociaux », *Espaces et sociétés*, Nos. 62-63 (1990) p. 18.

commerciaux, c'est un rendez-vous fort attendu, puisqu'il peut devenir lucratif. Pour le grand public, ce temps est aussi un moment de fébrilité très espéré. L'Exposition devient donc un repère dans le temps et son lieu de déroulement est synonyme de l'événement lui-même, comme l'a indiqué le futur romancier Louis Caron en 1961, alors journaliste au *Nouvelliste* : « L'Exposition de Trois-Rivières marque une étape dans la vie des gens [...] un point de rassemblement⁸ ».

À plusieurs reprises, nous avons croisé dans les journaux des photographies nous montrant les forains en train d'assembler les manèges ou celles de stands en construction dans le pavillon de l'industrie. « Le parc de l'exposition est devenu une vraie fourmilière⁹ » annonce un article du *Nouvelliste*, à la veille de l'ouverture de l'édition 1955. Une photo de l'intérieur du pavillon est sous-titrée : « Encore trois coups de marteau réglementaire et le rideau s'ouvrira sur la 50^e exposition¹⁰ ». Fébrilité du moment à venir, et, à l'opposé, nous avons noté des photographies du site déserté, le lendemain du dernier jour. C'est le cas de l'édition de cette même année 1955 : « Quelques rares autos, deux enfants qui courent. L'Exposition est finie !¹¹ » Le lieu semble alors tristement inutile, privé de sa foule, du bruit de la fête, de la joie des rencontres. Ces deux extrêmes photographiques indiquent la portée que pouvait avoir la foire locale et symbolisent parfaitement l'importance du lieu. Le journaliste François Houde se demande : « Si l'Exposition n'avait pas été, comment s'appellerait le terrain de l'Exposition ?¹² » Cette observation, écrite sur un ton humoristique, révèle une réalité ; qu'on présente sur ce terrain un événement n'ayant aucun lien

⁸ *Le Nouvelliste*, 19 août 1961, p. 3.

⁹ *Le Nouvelliste*, 19 août 1955, p. 1.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Le Nouvelliste*, 27 août 1955, p. 3.

¹² *Le Nouvelliste*, 6 juillet 1996, p. 3.

avec l'Exposition, par exemple une partie de baseball ou un salon du livre, on se réfère au lieu comme « le terrain de l'Exposition ». Si celle-ci disparaît un jour, comme ce fut le cas à Sherbrooke, le terrain garderait longtemps dans la mémoire collective le nom de l'Exposition¹³. Pour la population du grand Trois-Rivières, il s'agit d'une référence qui est entrée dans les mœurs, dans la culture populaire.

Comme nous, le sociologue français Michel Bozon met en doute l'idée que les individus changent quand ils sont rassemblés en un seul lieu pour un événement précis, jugeant que seule une étude ethnographique détaillée nous permettrait de juger. En même temps, il admet que de tels rassemblements incitent à une sociabilité autre que celle de la vie quotidienne : « L'impression de vivre des « moments pas comme les autres » provient [...] de la foule assemblée, de l'abondance, de la liesse, des couleurs ou bien du spectacle [...] ou du dépaysement¹⁴ ». Dans une étude bien antérieure (1935), Wayne C. Neely offre des observations semblables, cette fois dans le cadre spécifique des expositions agricoles américaines :

There is still the influence of common pleasure ; the almost universal appeal of music, the exotic excitement of the midway [...] the opportunities for the convivial man to drink and gamble, eat and play, sport and gossip. There is still the sociability of the festive crowd dissipating the humdrum of every day existence¹⁵.

Une visite à l'Exposition ne change pas les gens, mais permet une évasion momentanée de la vie quotidienne. L'œil qui observe n'est plus le même, les sourires ne sont pas retenus, tout comme l'instinct de curiosité et d'émerveillement. Pour le journaliste anonyme du *St. Maurice Valley Chronicle*, en 1958, le temps de

¹³ Le fait nous a été instinctivement confirmé par une correspondante de Sherbrooke : « Si les gens parlent encore du terrain de l'Exposition ? Et comment ! » Échange personnel entre l'auteur et madame Chantal Desjardins, 9 décembre 2003.

¹⁴ Michel Bozon, *Vie quotidienne et rapports sociaux dans une petite ville de province*, Lyon, Presses de l'Université de Lyon, 1984, p. 145.

¹⁵ Wayne C. Neely, *The Agricultural Fair*, New York, AMS Press Inc., 1967 (New York, Columbia University Press, 1935) p. 238.

l'Exposition est comme une parenthèse dans la vie de tous les jours, un moment où les tensions s'atténuent pour le plus grand bien de tous : « It is a great holiday occasion [...] For seven consecutive days, a festive mood prevails [...] and the [...] result is a relaxation of tensions which can only be beneficial¹⁶ ». Ce moment doit toujours demeurer précieux. Si une routine s'installe, le public ne se prive pas d'adresser des reproches, car l'Exposition peut être tout, sauf banale.

Mais qui était ce public et d'où venait-il ? Ce sont là des questions peu faciles et la réponse devient purement impossible à énoncer avec précision. Ça et là, nous avons trouvé quelques indications, mais insuffisantes pour porter un jugement global pour une aussi longue période. À partir de 1959, le public a beaucoup plus la parole qu'au cours des années antérieures. D'abord dans des articles sur divers aspects de l'Exposition, ensuite sous la forme de questions spécifiques posées au public par un journaliste. Les réponses sont-elles fiables, représentent-elles réellement la pensée des gens interrogés ? Après tout, l'idée de paraître dans *Le Nouvelliste* en a sans doute enchanté plus d'un et répondre négativement donnerait de l'individu une mauvaise image. Ne tenant pas compte de cette réflexion, nous avons considéré avec le plus grand soin ces petits reportages « sur le vif », car ils nous donnent des opinions de femmes, d'hommes, d'enfants, d'adolescents, et ils nous renseignent sur leur lieu de résidence. Les opinions émises concernent toujours les trois éléments de l'Exposition. Nous avons retenu chacune de ces paroles, formant un corpus d'opinions positives. Les commentaires négatifs ont été volontairement ignorés, à cause de leur nombre limité, devenant ainsi insuffisants pour une analyse représentative.

¹⁶ *St. Maurice Valley Chronicle*, 14 août 1958, p. 3.

Nous avons recensé près de cent cinquante interventions. La hasard nous avantageant, la proportion entre femmes et hommes adultes est presque la même : une cinquantaine, tout comme dans le groupe enfants et adolescents, avec une vingtaine pour les deux sexes. La plupart viennent de Trois-Rivières (33) et des communautés voisines : Cap-de-la-Madeleine (17), Trois-Rivières-Ouest (3) Saint-Louis-de-France (5). La représentation mauricienne suit avec Shawinigan (9), Saint-Maurice (3), La Tuque (3), Louiseville (2) et de nombreux villages, tels Sainte-Gertrude, Sainte-Anne-de-la-Pérade, Saint-Tite, Charrette, etc. Enfin, notons la présence d'interventions de lieux plus éloignés, comme Montréal (3), Québec (2), Sorel, Tracy, Beloeil, et même de la Saskatchewan. Mais, en majorité, il s'agit d'un public de milieu urbain.

Une seule étude sur le public de l'Exposition a été menée. Lors de l'édition de 1981, sur 667 personnes interrogées, 66.8% venaient du Trois-Rivières métropolitain. Il restait donc 33.2% pour les localités extérieures. 20% des visiteurs avaient moins de dix-huit ans, alors que 59% avait entre dix-neuf et quarante-cinq ans, indication prouvant que l'Exposition attirait alors un public jeune¹⁷. Nous croyons que la proportion de visiteurs extérieurs à la ville devait être plus imposante pour la période 1896-1940, la publicité des marchands dans les journaux trifluviens du temps s'adressant nettement aux ruraux. De plus, les prix offerts aux exposants agricoles étant alors plus nombreux, il y a tout lieu de croire que les parents et amis de ces gens les accompagnaient.

¹⁷ *Le Nouvelliste*, 18 février 1982, p. 3.

Quant aux statistiques de fréquentation, elles sont lacunaires pour certaines périodes et doivent être considérées avec beaucoup de réserve. Les chiffres de fréquentation, publiés avec fracas dans les journaux, nous paraissent une façon de donner une bonne image de l'événement. Tout de même, voici quelques aperçus : pour les six années disponibles pour la décennie 1920, nous notons une moyenne de 52 587 entrées. Nous n'avons qu'une statistique pour la décennie 1930 (25,871 entrées en 1935) et seulement sept pour les années 1896-1920, alors que nous comptons une moyenne de 27 741. Nous avons croisé trois chiffres pour les quatre années de la décennie 1940, avec une moyenne de 81 666. Seulement quatre années pour la période 1950-59 et une moyenne de 92 727 entrées. La décennie 1960 est la première à nous fournir dix chiffres : 101 859 entrées. Il nous manque trois années pour la décennie 1970 ou la moyenne d'entrées est de 133 316. Jusqu'ici, il y a une augmentation constante avec les décennies, s'expliquant par la bonne réputation de l'Exposition et aussi par la réalité démographique grandissante du Trois-Rivières métropolitain. Les moyens de transport plus répandus sont aussi une raison valable pour ces augmentations. Les chiffres sont complets pour 1980-89 : 109 791 entrées. Il s'agit de la première baisse depuis les années 1920, s'expliquant par la multiplication des événements de loisirs estivaux et par les difficultés économiques rencontrées par la ville. La baisse se poursuit pour huit années de la période 1990-99, où la moyenne se situe à 92 250. Quant aux premières années du vingt-et-unième siècle, les chiffres sont toujours évoqués approximativement et, en entrevue, la directrice Marie Désilets s'est montrée embarrassée de nous les révéler. L'on parle d'une moyenne de 40,000 entrées.

Pour toute l'histoire de l'Exposition, nous n'avons eu droit aux chiffres réels que pour les années 1917 à 1922, ainsi que pour l'édition 1935, car les rapports journaliers du chef aux barrières ont été conservés aux archives de la municipalité. Ces précieux documents nous révèlent la fréquentation précise d'enfants et d'adultes et permet de connaître les journées les plus populaires. Le mercredi et le jeudi sont les gagnants. Pour le mercredi, il s'agissait, rappelons-le, de la journée civique, alors que beaucoup de commerces et de bureaux étaient fermés pour permettre aux gens de visiter l'Exposition. Nous devinons que certaines personnes, de passage le mercredi, décidaient de visiter une seconde fois le lendemain. La première journée, le lundi, connaît toujours une faible fréquentation, ainsi que la dernière : le vendredi. Par exemple, en 1920, on ne compte que sur 1245 entrées le vendredi alors que la veille, pas moins de 34 195 personnes avaient foulé le terrain. Nous avons vu, dans le troisième chapitre, qu'à partir de 1928, l'Exposition ouvre ses portes la fin de semaine, stratégie apte à faire augmenter l'achalandage.

L'objectif des organisateurs de l'Exposition a toujours consisté à attirer un public nombreux. Au début du siècle, le déplacement de la tenue de l'événement de septembre à août (en 1905) vise la clientèle des écoliers et des étudiants, alors en vacances estivales. En 1916, une des premières décisions de la nouvelle administration est d'ouvrir l'Exposition le soir, attirant ainsi le public qui travaillait au cours de la journée et qui, jusqu'alors, ne pouvait visiter l'Exposition. Nous avons déjà mentionné deux âges d'or : la décennie 1920 et celle des années 1950. Mettre en parallèle le succès aux guichets de ces périodes avec la stabilité industrielle du Trois-Rivières métropolitain nous paraît évident. La sécurité d'un emploi, dans une ville prospère, devient certes une invitation à visiter l'Exposition et à y dépenser. À

l'opposé, la crise économique des années 1930 brise cette stabilité et le succès aux entrées devient moindre¹⁸. De la même manière, Trois-Rivières entreprend une lente déstabilisation industrielle à partir de la fin de la décennie 1970. Les fermetures d'usines (par exemple, la Wabasso) ou la diminution du personnel dans les entreprises de pâtes et papiers fait surgir un phénomène semblable à celui que nous venons d'évoquer. Au cours des années 1980, les nombreuses stratégies concernant le prix d'admission sont synonymes de tentatives pour rapatrier ce public. Ainsi, les visiteurs de l'Exposition nous semblent avoir toujours été un public d'ouvriers, de cols bleus. Certains aspects des divertissements avaient tout pour plaire à ce public : les tentes foraines, les cirques, les courses de chevaux, les spectacles folkloriques, les courses de démolition ne sont que quelques exemples.

Ce public ouvrier étant en grande partie disparu à partir des années 1980, à qui s'adresse l'Exposition ? Beaucoup de gens œuvrent maintenant dans le domaine des services. En principe, il s'agit d'une population plus instruite. Les jeunes adultes se présentent avec leurs enfants et peuvent être attirés par l'aspect agroalimentaire mis en vedette à partir de la décennie 1990. Mais nous doutons que les spectacles programmés par la direction puissent attirer cette nouvelle clientèle, qui préfère les artistes de renom présents lors de l'International d'Art vocal. Les témoignages que nous citerons nous révèlent que ces gens sont de passage, alors qu'à la période de prospérité économique, le public visitait l'Exposition plus d'une fois au cours de chacune des éditions.

¹⁸ Nous ne possédons qu'un chiffre d'entrées pour la décennie 1930, mais les déficits très lourds de 1930 à 1932 nous indiquent une probable baisse de fréquentation.

Nous avons aussi noté qu'au cours des périodes 1920 et 1950, l'agriculture ne tient pas le haut du pavé dans les préférences des visiteurs. Le public ouvrier ne s'identifiait pas à l'élevage ou à la culture, mais au cours de la crise économique, la société vante le retour à la terre, la richesse des traditions paysannes. Moins de comtés participent à l'aspect agricole de l'Exposition, mais ce sont des gens de la région ou géographiquement près de la Mauricie. L'aspect identitaire à l'agriculture reprend alors sa place.

Au cours de la décennie 1970, l'agriculture se réinsère doucement dans les activités de l'Exposition, la première manifestation étant l'arrivée d'une ferme avec des jeunes animaux, s'adressant aux enfants. Les concours d'attelage sont remis à l'honneur en 1983 et ceux des jeunes éleveurs sont beaucoup plus publicisés. Rappelons l'importance de l'agroalimentaire à partir des années 1990. Bref, l'agriculture devient quelque chose de joli, d'amusant, répondant ainsi à une vision idéalisée de ce secteur pour ce nouveau public, submergé par les médias de conseils de santé et de saine alimentation.

Voilà pour quelques données et observations à propos du public. Avant de se pencher sur ce que les gens allaient voir et de connaître leurs réactions, laissons la parole au visiteur idéal, Yvon Pronovost, qui fréquente l'Exposition depuis son enfance :

En 1998, je venais d'être opéré à l'hôpital Sainte-Marie et j'observais les installations par la fenêtre. Je me disais que je ne pouvais manquer l'événement cette année-là. Finalement, je suis sorti le 2 juillet et j'étais sur le terrain de l'Exposition le 4¹⁹.

¹⁹ *Le Nouvelliste*, 15 juillet 2002, p. 3.

Au moment de parler au journaliste, Yvon Pronovost descendait d'un manège du nom de Crazy Surf et était âgé de... 61 ans !

5.2)- Le public et le monde rural

De quelle façon les visiteurs ont-ils perçu les exposants ruraux, au cours de cette centaine d'années ? Malgré un manque de données pour la période 1896-1940, nous croyons qu'un changement culturel s'est manifesté dans ce domaine au cours de l'après-guerre, ce qu'indiquent les témoignages de visiteurs à partir de 1960. En premier lieu, nous tenterons de faire cette démonstration, alors qu'en seconde partie, nous nous attarderons à un public jusqu'ici ignoré dans notre étude : les femmes.

5.2.1)- Perceptions des éléments agricoles

Il n'existe aucun témoignage d'un visiteur à propos de l'agriculture pour la période 1896-1940. Cependant, des déductions, issues d'observations et de connaissances générales de la société de l'époque, indiquent que l'élément agricole de la foire ne plaisait qu'à une partie du public. Keith Walden, dans son étude sur l'Exposition de Toronto de la fin du dix-neuvième siècle, confirme que la majorité des gens se rendait sur les terrains pour s'amuser, incluant une partie du public rural. La source de Walden est la revue *The Canadian Manufacturer* : « Only a small proportion [du public rural se présente] to look at improved farm stock²⁰ ». Une autre de ses sources, le *Whitby Chronicle*, affirme : « That four-fifths of visitors went directly to

²⁰ Keith Walden, *Becoming Modern in Toronto. The Industrial Exhibition and the Shaping of a Late Victorian Culture*, Toronto, University of Toronto Press, 1997, p. 284.

the grandstand and stayed there all day [...] Critics could do little except to urge rural visitors to spend more time in animal barns²¹ ». Nous avons trouvé une remarque prouvant que la situation était la même à Trois-Rivières, une trentaine d'années plus tard : « We are ready to admit that the rustic and urban visitor is more inclined to visit the Midway shows and patronize the carrousels than he is to visit the livestock pens²² ». Ainsi, les exposants agricoles n'ont jamais eu entièrement le haut du pavé, dans l'esprit du grand public.

Et pourtant, nous pensons que l'attrait pour ces éléments devait être plus profond que de nos jours. D'abord, la presse du temps n'a jamais mis en retrait l'aspect agricole. Souvenons-nous que nous avons terminé le chapitre précédent en mentionnant que le *St. Maurice Valley Chronicle* se plaignait que la direction de l'Exposition donnait trop de place à l'agriculture. Les appels claironnant l'importance de l'agriculture du *Bien Public* se butaient-ils à l'indifférence du grand public ? Nous ne le croyons pas, pour la simple raison logique que le Québec des années 1920 juxtaposait souvent une culture rurale à une culture urbaine. Par exemple, rappelons que l'éphémère Parc Bellevue de Trois-Rivières (1926) avait mis à sa programmation des compétitions de giges, de la même manière que les concours d'amateurs du cinéma Palace, en 1930 et 1931, mettaient surtout en vedette des danseurs de gigue et des chansons à répondre. Les lieux étaient urbains, mais les manifestations qui s'y déroulaient découlaient d'une culture rurale. Cet univers de tradition paysanne connaissait alors un énorme succès à Montréal aux *Veillées du bon vieux temps*, organisées par Conrad Gauthier au Monument National et qui allaient révéler les talents on ne peut plus traditionnels des chanteurs Ovila Légaré et Eugène

²¹ *Ibid.*

²² *The St. Maurice Valley Chronicle*, 15 août 1929, p. 1.

Daigneault, de la chanteuse La Bolduc ou d'un instrumentiste tel Isidore Soucy et son violon. La plus grande partie des disques québécois commercialisés entre 1925 et 1935 étaient des enregistrements de musique folklorique. Pour Roger Levasseur, malgré la présence de divertissements de masse américains, la culture traditionnelle se maintient et intègre de nouveaux éléments²³. Par exemple, au dix-neuvième siècle, la musique folklorique se manifestait à la campagne lors de réunions familiales, tandis qu'en 1930, le public pouvait consommer cette musique sous la forme technologique d'un disque.

Ajoutons à ces faits que l'essor démographique de Trois-Rivières, de 1896 à 1930, s'est aussi fait grâce à l'immigration de ruraux vers la ville, ces gens apportant avec eux des traditions campagnardes. Ainsi, il y a de fortes chances pour que ces personnes se soient intéressées aux éléments de la ferme lors de leur visite sur le terrain du coteau. De plus, les unités familiales de l'époque étant plus solides et vastes qu'aujourd'hui, il y a tout lieu de croire que même le plus citadin des Trifluviens avait un oncle, un cousin, un beau-frère, bref, un parent qui habitait sur une ferme. Selon ce raisonnement, les concours d'animaux devaient donner lieu à des discussions plus enflammées qu'aujourd'hui, chacun ayant sûrement une opinion sur la valeur des bêtes en compétition ou sur les qualifications des juges.

Mais que s'est-il passé quand les enfants de ce public, nés à la ville et ayant peu de rapport avec le monde rural, sont devenus eux-mêmes des visiteurs adultes ? Souvenons-nous qu'au cours des années 1950, l'aspect agricole est quelque peu négligé par l'équipe de Jean Alarie et que le discours de la survivance de la race par

²³ Roger Levasseur, *Loisir et culture au Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, p 42 et 54.

la voie de l'agriculture était devenu plus rare. Nous avons vu, dans le chapitre précédent, que les foules se massaient au pavillon de l'industrie, que le village forain de Conklin avait plus de manèges que ceux d'avant-guerre et que les spectacles hollywoodiens de la compagnie George Hamid, avec la troupe des danseuses des Roxyettes en tête, remplissaient le stade de baseball à chaque représentation. Dans un tel cas, le grand public était-il enclin à aller voir les bêtes de la ferme, à assister à un jugement des animaux ? En guise de partie de réponse, cette remarque journalistique de 1962 nous semble révélatrice : « C'est une activité de l'exposition qui se déroule devant une assistance restreinte. Les visiteurs succombent d'ennui, à cause des périodes libres qui s'écoulent entre la présentation de chaque troupeau²⁴ ».

Les témoignages des visiteurs, publiés dans *Le Nouvelliste*, confirment que l'aspect agricole arrive en dernière place de leurs goûts. Dans la catégorie enfants et adolescents, sur quarante interventions, réparties entre 1959 et 2002, il n'y a que dix mentions d'un élément agricole. Nous comptons quatre remarques pour les années 1960, trois pour la période 1970-79, aucune pour les dix années suivantes, puis trois pour 1990-2003. Chez les adultes, de 1960 à 2003, nous comptons treize mentions, sur soixante-quatre interventions : quatre pour les années 1960, cinq pour la décennie 1970, quatre pour les années 1980 et aucune pour la période 1990-2002.

Il nous paraît clair que la venue de la petite ferme, en 1975, permettant aux enfants de circuler dans un espace avec des jeunes animaux, marque un changement de perception du pavillon agricole. Lors de nos plus récentes visites, nous avons noté qu'il y a toujours foule vers ce point précis du pavillon, alors que tout près, les

²⁴ *Le Nouvelliste*, 5 août 1962, p. 3.

animaux exposés attirent un public moindre. Ainsi une mère de famille de Trois-Rivières-Ouest, en 1977, se fait un devoir de montrer les animaux aux enfants. Quels animaux ? Ceux de la petite ferme ou ceux exposés par les ruraux ? Deux remarques de 1989 nous confirment notre impression : le visiteur Pierre Desjardins note que les animaux sont intéressants pour les enfants, alors que Manon Bourbeau n'a guère le choix de suivre sa fille vers la petite ferme. En 1993, une mère se fait la porte-parole de ses très jeunes enfants, âgés de deux et trois ans : « Ce sont les animaux qui les intéressent [...] Nous sommes restés une demi-heure à la ferme, et on pourrait bien être encore là²⁵ ». En 2002, une fillette de, cinq ans, déclare : « Les animaux que je préfère, ce sont les petites chèvres, parce qu'elles se collent sur moi²⁶ ». Une photographie de 1999, nous montre un père accompagnant son bambin dans l'enclos de la petite ferme, l'assurant que le bébé chèvre n'est pas dangereux. Ces bêtes sont-elles des éléments d'amusement, au même point qu'un carrousel ou la grande roue ? Sans doute que oui, dans l'imagination des enfants, mais il faut admettre que l'aspect éducatif de la vie rurale est parfaitement atteint grâce à cette initiative, d'autant plus que la ferme est bien entourée de panneaux explicatifs. En 2003 et 2005, une animatrice du surnom de Zig-Zag fascine les enfants avec son cours sur la façon de traire une chèvre. Tous ces jeunes grandiront avec une image positive des animaux de la ferme.

Les commentaires antérieurs à la naissance de la petite ferme ne peuvent concerner que les animaux adultes exposés. En 1960, un garçon de sept ans est plus intéressé par les chevaux que par les manèges. Plus singuliers encore sont les commentaires d'un couple adolescent, venu de La Tuque dans le seul but de voir les

²⁵ *Le Nouvelliste*, 10 juillet 1993, p. 3.

²⁶ *Le Nouvelliste*, 15 juillet 2002, p. 3.

animaux. Chez les adultes, un aîné de 79 ans passe beaucoup de temps dans le pavillon agricole à regarder chacune des bêtes et adore en parler avec leurs propriétaires. Ce commentaire, de 1975, est le seul trouvé qui concorde avec l'éternel objectif de l'aspect agricole de l'Exposition : rapprocher les ruraux des citadins. En 1967, une femme dans la cinquantaine raconte au journaliste ses souvenirs d'enfance alors qu'elle assistait aux jugements des animaux. Au moment de l'interview, elle se dirigeait vers le pavillon agricole. En 1973, un homme avoue ne jamais rater une visite du pavillon, parce qu'il a été élevé à la campagne. La même année, une femme de Saint-Tite, milieu plus près du monde rural, a été «particulièrement intéressée²⁷» par les animaux.

Voilà bien peu de commentaires pertinents, si on les compare avec ceux que nous avons recensés sur les divertissements et le pavillon commercial. Mais les efforts de l'administration des éleveurs, depuis 1990, vont beaucoup dans le sens de bien faire connaître les divers aspects de la vie rurale. Le public restreint s'intéressant à la question ne peut qu'apprécier les démonstrations offertes par la direction.

5.2.2)- Les premières exposantes

Nous avons donné un peu la parole à l'exposant rural tout au long du troisième chapitre. Rappelons que dès la décennie 1900, quelques ruraux se plaignaient de certains juges et qu'au cours des années 1920, le simple cultivateur avait peu de chances d'obtenir un prix face aux riches éleveurs venus de régions et de provinces

²⁷ *Le Nouvelliste*, 6 août 1973, p. 22.

extérieures. Pour beaucoup de gens de la campagne, participer à une exposition représente une tradition, un plaisir estival sans cesse renouvelé.

Sans doute que la population de 1900, projetée en 2000, serait incrédule en voyant une avocate, une policière, ou une femme exerçant la médecine. L'évolution de notre société a apporté beaucoup d'acquis aux femmes, à la suite des diverses luttes féministes échelonnées tout au long du vingtième siècle. Par contre, en visitant une campagne de 2000, notre citoyen de 1900 verrait ce qu'il connaît bien : une femme travaillant à la ferme. La femme de la campagne a toujours été présente d'une manière constante à l'Exposition.

Ce fait n'a rien d'exclusif au Québec. Sur les illustrations des foires européennes de la Renaissance et sur celles des marchés publics du Québec, les femmes rurales demeurent toujours bien en vue. Elles le seront dans les petites expositions agricoles américaines du dix-neuvième siècle, tout comme David C. Jones (1983) les mentionne, pour l'Ouest canadien, dans des rôles en grande partie identiques à ceux des expositions du Québec. Avec quelques nuances, le cheminement de l'exposante agricole suit les mêmes acquis féminins échelonnés au cours de notre période étudiée. Nous passons du rôle traditionnel de la femme artisane, s'occupant du potager et de la confection de vêtements pour les enfants, à une femme plus impliquée dans diverses facettes administratives d'une ferme. Mais il faudra attendre aussi tardivement que 1991 pour que l'agricultrice soit officiellement reconnue comme travailleuse par la loi de l'impôt du Québec. Il y avait à ce moment 27 728 femmes inscrites au fichier d'enregistrement du ministère de l'Agriculture, dont 10 414 possédaient un titre de propriété. Dix ans plus tôt, elles n'étaient que

2205²⁸. Les pages suivantes témoignent de cette situation chez les exposantes participant à la foire trifluvienne²⁹.

Au début du vingt et unième siècle, la personne responsable de l'organisation de l'Exposition est une femme : Marie Désilets. Nous aimons faire le lien l'unissant à cette femme sans nom qui s'est manifestée dès les premiers signes de la tenue d'une exposition à Trois-Rivières. Sous le pseudonyme « Une Trifluvienne », elle écrit, en décembre 1895, au rédacteur en chef du journal *Le Trifluvien* pour faire part de son enthousiasme face à l'idée du projet. « Pourquoi serions-nous indifférentes et laisserions-nous nos maris et nos frères discuter seuls la question, puisque nous aurons un rôle à remplir là ? Car les travaux de la femme forte y ont leur place fixée d'avance³⁰ ». Ensuite, elle vante les mérites de l'artisanat féminin et informe, avec un certain lyrisme laissant deviner son origine bourgeoise, que :

les châtelaines tant admirées du moyen âge n'offraient ni armes, ni cuirasses aux vaillants chevaliers ; mais qu'elles attachaient volontiers un nœud travaillé à la garde de leur épée et charmaient les loisirs de l'absence en brochant des étendards qui devaient conduire ces preux à la victoire³¹.

Cette femme savait que ses sœurs participaient à des expositions. Après tout, la grande Exposition universelle de Chicago, fraîche de deux années, avait été la première à offrir aux visiteurs un pavillon entièrement féminin, administré par des femmes et même conçu par une architecte, proposant les travaux artistiques de femmes du monde entier. L'artisanat n'était pas étranger aux expositions provinciales du temps

²⁸ Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour Éditeur, 1992, p. 520.

²⁹ On pourra s'étonner de voir les exposantes rurales figurer dans le chapitre consacré au grand public. N'aurait-il pas fallu les insérer dans le chapitre traitant des élites ? À vrai dire, il aurait été plus malaisé de mettre ces femmes au sein des élites, car elles n'en font pas partie. La plupart d'entre elles proviennent du milieu rural et n'ont que fort peu de contacts avec les classes dominantes mauriciennes. En revanche, elles sont plus proches du grand public qu'elles accueillent à l'Exposition, d'où notre décision de les inclure dans le présent chapitre.

³⁰ *Le Trifluvien*, 17 décembre 1895, p. 3.

³¹ *Ibid*

et celle tenue à Trois-Rivières en 1856 ne faisait pas exception à la règle : « Plusieurs jeunes demoiselles des Trois-Rivières ont exposé différents ouvrages [...] qui ont été l'objet d'éloges très flatteurs [...] Les Dames Ursulines des Trois-Rivières nous ont paru mériter aussi beaucoup d'éloges³² ».

Notre Trifluviennne n'avait pas écrit son dernier mot. Elle se manifeste à nouveau en mars 1896 afin de féliciter l'équipe Panneton pour les progrès du dernier hiver. Ensuite, elle donne quelques conseils aux femmes désireuses de participer : « Amies lectrices, commencez dès aujourd'hui à faire avec tout le soin nécessaire [...] tous les objets d'ornements que vos moyens vous permettent ayant toujours en vue l'Exposition³³ ». Un peu plus loin, la recommandation concerne un aspect technique du statut d'exposante : « Le prix d'entrée à payer donnant droit généralement à exhiber cinq à six objets, il est nécessaire que les exposantes en soient averties, afin qu'elles puissent jouir de la plénitude de leur privilège³⁴ ». Sous son pseudonyme, cette fois, il est ajouté la mention « Communiqué », laissant deviner que cette femme faisait partie du comité organisateur. De ce fait, les informations qu'elle transmet sont trop précises pour être l'œuvre d'une simple femme du grand public. Malheureusement, nous n'avons trouvé aucune trace de cette mystérieuse dame pour cette première exposition, mais rappelons que dans l'organigramme très détaillé de l'édition 1905, le coin du pavillon du gouvernement fédéral destiné aux femmes était bel et bien sous l'autorité de trois femmes, épouses de notables de la ville : mesdames Bureau, Tourigny et Tessier. Il est logique de croire qu'un tel comité avait été mis en place pour l'édition

³² *La Minerve*, 23 septembre 1856, p. 2.

³³ *Le Trifluvien*, 24 mars 1896, p. 2.

³⁴ *Ibid.*

de 1896 et que cette « Trifluvienne » en faisait partie. Quoi qu'il en soit, sa deuxième intervention nous informe que les fillettes pouvaient participer.

À l'approche de l'ouverture de l'Exposition, monseigneur Laflèche, évêque du diocèse de Trois-Rivières, félicite l'initiative du pavillon féminin, pour des raisons traditionnelles aptes à enchanter le clergé :

Sa Grandeur a fait un bel éloge de l'industrie domestique et a fortement encouragé nos mères de famille à s'y adonner d'une façon encore plus active, si possible. L'exposition a un département spécial où seront exposés les produits de cette industrie qui l'emporte sur les autres puisqu'elle a le bon effet de garder la femme à son foyer au lieu de l'enfermer tout le jour dans ces grandes manufactures³⁵.

L'ecclésiastique a certes pu admirer de belles pièces, mais la liste des prix accordés aux femmes révèle qu'il y avait un nombre presque égal entre les gagnantes célibataires et les femmes mariées. Cette liste, déjà imposante, n'était pourtant que partielle lors de sa publication dans *Le Trifluvien*. On y compte 99 femmes, se partageant beaucoup plus de prix, car, évidemment, une participante pouvait gagner plusieurs récompenses, telle Alice Godin, récipiendaire de cinq premiers prix. Cette liste ne mentionne que les gagnantes et laisse dans l'ombre les perdantes, ne nous révélant pas le nombre exact de participantes. Quoiqu'il en soit, avec cette presque centaine de femmes, réunies sur le seul troisième plancher de l'édifice du gouvernement fédéral, nous pouvons deviner qu'il devait y avoir beaucoup d'activités et d'échanges chaque journée.

Parmi ces gagnantes, nous comptons 49 femmes mariées et 48 célibataires, en plus de deux religieuses. Comprenant qu'il pouvait exister des célibataires de 40 ans et des femmes mariées de 20 ans, cette répartition nous indique un bel équilibre entre

³⁵ *Le Trifluvien*, 25 août 1896, p. 2.

générations. On note même, à trois occasions, des couples madame et mademoiselle, laissant peut-être deviner une paire mère et fille, ou, assurément, des membres d'une même parenté. La liste ne comprend que 38 gagnantes avec le nom de leur provenance. Ce sont toutes des femmes des centres villageois des comtés invités, par exemple Yamachiche, Champlain, Saint-Tite, Saint-Wenceslas, etc. Nous avons l'assurance que ces 38 participantes sont bel et bien des femmes rurales. Mais les autres ? Est-ce que cette liste sous-entend que les 61 femmes restantes étaient des citoyennes de Trois-Rivières ? Il serait particulièrement difficile de connaître la vérité, car beaucoup de ces femmes ne sont citées que par la première lettre de leur prénom.

Quoi qu'il en soit, les probables Trifluviennes se méritent des prix pour le même type de production que les rurales : de l'artisanat. Les exemples pourraient être nombreux : coussins, broderies, couvre-lits, tricots, peintures, tissages, fleurs décoratives, etc. Chez les rurales, nous ne trouvons aucune trace de production ayant un rapport étroit avec l'agriculture, telles des conserves, sauf que les filages sont communs à la plupart de ces femmes. Les vases peints, les peintures et autres ouvrages de fantaisie semblent être l'apanage des urbaines. Que ce soit chez les femmes de la ville ou celles de milieux ruraux, il y a une « égalité de mœurs » dans la production d'objets traditionnels, révélant ainsi le rôle précis de la femme exposante lors des premières éditions de l'événement.

Cette liste tout de même appréciable de femmes gagnantes et de leurs nombreux produits laisse sous-entendre un grand succès pour l'édition de 1896. Dans les articles subséquents, les journalistes soulignent toujours le beau travail des femmes, sans révéler leur nombre. Leur artisanat, cependant, est le même qu'en 1896,

preuve d'une continuité dans la tradition. Nous avons eu la chance de mettre la main sur un registre imposant des entrées de différents produits ruraux, pour la période de 1916 à 1928. Ce document précieux a été trouvé, en 1990, dans le sous-sol de l'édifice administratif de l'actuelle direction de l'Exposition. Il nous confirme la première participation des cercles des fermières pour l'édition de 1919 et bien que ces femmes aient exposé des produits artisanaux traditionnels, on remarque aussi des conserves, des confitures, des gelées, des produits de l'apiculture, des liqueurs, des légumes et des fruits du potager, éléments agricoles tout à fait absents du « Département des dames » de l'édition 1918.

Nous y apprenons aussi qu'il existait, dès 1916, une catégorie pour les enfants de moins de quatorze ans, qui semble être une initiative des premières années de l'Exposition, puisque les trois femmes du comité organisateur de l'Exposition de 1905 sont bel et bien responsables du département des femmes et des enfants. Les fillettes présentent des objets les préparant à devenir des mères de familles : des chandails, des tabliers, de la broderie, des sacs crochetés, mais aussi des poupées. On note aussi une catégorie pour les femmes âgées de 65 ans et plus.

Les juges décernent trois prix, toujours en argent. Les sommes sont minimes et dépassent rarement trois dollars. Les récompenses accordées aux petites filles sont de un dollar, soixante-quinze et cinquante sous. Cependant, pour les mêmes travaux, les membres des cercles des fermières gagnent un peu plus, même si une grande partie des exposantes inscrites au département des dames devaient aussi être des rurales, comme celles de 1896.

L'édition du 14 août 1936 du *Nouvelliste* nous présente une liste des femmes s'étant mérité des récompenses. Cette fois, nous avons noté une différence avec celle de 1896 et avec nos observations des paragraphes précédents. Rappelons que l'Exposition de cette année-là était organisée par une équipe rurale. Nul ne sait si les femmes de la ville s'étaient butées à une interdiction de participation, mais les gagnantes mentionnées proviennent de neuf communautés villageoises et d'une petite ville, Nicolet. Nous croyons qu'il s'agit essentiellement de membres des cercles des fermières. Certaines catégories de compétition sont typiques de l'univers paysan traditionnel, mis en médaillon par les cercles, tels les produits de confection avec du lin et de la laine naturelle, à l'opposé des matières commerciales parfois nommées. La catégorie « article confectionné avec des vieux sous-vêtements de toilette ou de bas de soie³⁶ » peut aujourd'hui paraître étrange, mais elle répond à la réalité affirmant que les femmes de la campagne ne perdaient jamais aucune matière, que tout pouvait être de nouveau utilisé. Dans les catégories culinaires, les produits du miel, le sirop et le pain brun étaient des aliments particuliers au monde de la campagne, tout comme la technique de mise en conserves.

Nous comptons 37 catégories et 168 prix. Certaines catégories, telle une écharpe tricotée avec de la laine commerciale, voyaient six femmes ayant obtenu des récompenses. En réalité, nous nous demandons même si chaque femme participante ne gagnait pas un prix, car l'article ne mentionne que 49 participantes pour ces 168 prix. Nul besoin d'être grand sorcier pour déduire que certaines femmes sont rentrées à la maison enrichies de plusieurs prix, telle madame Chauvette, de Sainte-Monique, qui en gagne onze. Autre grande différence avec la liste de 1896 : il n'y a que deux

³⁶ *Le Nouvelliste*, 14 août 1936, p. 4.

célibataires parmi les participantes et nous ne trouvons nulle trace de prix pour les fillettes. Quant aux récompenses, elles demeurent semblables : il s'agit de petites sommes, allant de un dollar et cinquante à vingt-cinq sous. Quoi qu'il en soit, les femmes de Saint-Grégoire et de Sainte-Monique ont dû être la fierté de leurs villages avec treize et neuf gagnantes respectivement.

Nous avons aussi trouvé une liste des prix accordés aux exposantes lors de l'édition 1954. La production a bien peu changé, avec ses catégories des arts décoratifs, de la broderie, du tissage, du tricot, du crochet et de la confection. Les pièces gagnantes sont en nombre semblable à ceux des années 1910-20, c'est-à-dire une cinquantaine. Notons la présence d'un artisanat bien propre à la décennie de consommation 1950 : un sac à magasiner.

5.2.3)- Les cercles des fermières et l'Exposition de Trois-Rivières

Alphonse Désilets est l'initiateur de la venue des cercles des fermières en sol québécois. En 1926, cet agronome ne se prive pas pour énumérer les rôles traditionnels de la femme rurale, répondant à un credo bien ancré dans la culture du temps : « [La femme est] la gardienne du foyer. Elle en est l'âme, le soleil et la vie³⁷ ».

Pour Désilets, la mission de la femme rurale est triple :

Épouse [...] elle est la compagne et la collaboratrice de son mari. Mère, elle est l'éducatrice de ses enfants et consolatrice de ceux qui dépendent de son cœur. Ménagère, elle assure le bonheur des siens si elle sait être intelligente, ingénieuse et économe³⁸.

³⁷ Alphonse Désilets, *Pour la terre et le foyer*, Québec, Chez l'auteur, 1926, p. 113.

³⁸ *Ibid.*, p. 110.

Ces rôles sont souvent attribués à une mémoire collective relative au dix-neuvième siècle et aux cinquante premières années du vingtième³⁹. Dès leurs premières années d'existence jusqu'à la rupture des années de guerre, les cercles des fermières symbolisent ces rôles. Cependant, leur existence même marque un pas de progrès dans la condition féminine, car avant l'arrivée des cercles, l'idée de s'associer et de mettre en commun des idées et des habiletés n'existait pas dans les campagnes. On comptait de telles associations féminines dès la fin du dix-neuvième siècle aux États-Unis, dans d'autres provinces canadiennes, mais c'est le modèle en cours en Belgique qui servira au ministère de l'Agriculture du Québec et à Alphonse Désilets dans cette œuvre, car il s'agissait bel et bien d'une initiative gouvernementale, désireuse de bien encadrer la vie paysanne.

Les premiers cercles québécois se forment en 1915 à Roberval et à Chicoutimi. Dès l'année suivante, la Mauricie en comptait deux : celui de Champlain et l'autre à Trois-Rivières. Un des objectifs des cercles était de « créer une conscience du devoir professionnel chez la femme rurale⁴⁰ ». Pour le fondateur Désilets :

L'idée fondamentale de cette entreprise est de sauvegarder nos énergies terriennes, de les défendre contre la tentation des villes qui nous arrachent notre jeunesse rurale, et d'orienter cette jeunesse [...] vers sa vocation naturelle et normale en l'attachant à la vie familiale, agricole et paroissiale⁴¹.

Un extrait de la Constitution des cercles, de 1928, nous renseigne davantage sur les principaux objectifs de cette organisation :

C'est un organisme qui leur permet [aux femmes et aux jeunes filles rurales] de mieux se connaître, de se comprendre, d'échanger leurs connaissances [...], de s'intéresser davantage à

³⁹ À ce propos, voir Martine Tremblay, « La représentation de l'idéal féminin en milieu rural québécois au XIXe siècle », Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Trois-Rivières, 1987, 137 p., ainsi que Jean Provencher, *Les quatre saisons dans la vallée du Saint-Laurent*, Montréal, Boréal, 1996, 603 p. L'iconographie de ce dernier livre est révélatrice du rôle traditionnel de la femme rurale. Par exemple, voir des femmes dans leur potager (page 231), une autre en train de tisser (page 418) ou une mère et ses deux filles travaillant près d'un moulin à battre (page 342).

⁴⁰ Yolande Cohen, *Femmes de parole. L'histoire des cercles de fermières du Québec 1915-1990*, Montréal, Le Jour Éditeur, 1990, p. 36.

⁴¹ Alphonse Désilets, *op. cit.*, p. 131.

l'étude de leurs problèmes, de s'entraider mutuellement à faire plus et mieux pour l'amélioration des conditions matérielle de la vie sur la ferme⁴².

Voilà certes de nobles buts et le ministère de l'Agriculture met tout en œuvre pour le succès de ces associations en leur accordant des subventions pour les inciter à organiser des activités, tels des cours d'art ménager, de couture, d'hygiène, de puériculture, des soins aux malades. Le nombre des cercles se multiplie de façon phénoménale : des six présents en 1916, nous passons à vingt-trois en 1919, à soixante-dix en 1922 et de cent trente en 1930⁴³. En 1940, les cercles se dotent d'une organisation à l'échelle provinciale. En 1944, ils comptent 49 000 membres. « Le développement fulgurant de l'association dépasse toutes les prévisions. Les cercles multiplient les activités lucratives et de loisir [...] Ils génèrent des recettes qui dépassent de loin les maigres subventions gouvernementales⁴⁴ ».

Parmi les activités des cercles, il y a la participation à des expositions, qu'elles soient régionales, provinciales ou de comté. La première présence des cercles de fermières à l'Exposition de Trois-Rivières date de 1919. Tout de suite, et comme nous l'avons déjà mentionné, les femmes présentent des produits qui ne faisaient pas partie de ceux exposés par les autres femmes et qui sont relatifs à la vie sur la ferme : des fruits et des légumes du potager, ainsi que des liqueurs et des conserves. Ces éléments iront en se multipliant tout au long des années 1920. À ces pièces s'ajoutent ceux de l'artisanat. Pour l'anecdote, soulignons un objet particulier du stand de l'édition 1931 : une réplique en bois du légendaire dirigeable R-100. En réalité, au cours des premières années, les femmes présentes au stand des cercles sont beaucoup moins nombreuses que celles du pavillon des dames, indice nous permettant de croire que la présentation

⁴² Collectif Clio, *op. cit.*, p. 327.

⁴³ Yolande Cohen, *op. cit.*, p 33-36.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 33.

des cercles des fermières devait être avant tout un kiosque d'information et sans doute de recrutement. Il était situé non pas dans le pavillon agricole, mais bien dans celui de l'industrie.

Les lieux d'origine des cercles participants suivent ceux de l'axe régional : Champlain, Saint-François-du-Lac, Nicolet, Gentilly et de nombreuses paroisses de la Mauricie. Quand elles débordent de ce territoire, les femmes des cercles provenaient de localités relativement voisines, comme dans le cas de Portneuf, de Neuville, de Joliette. En 1931, leur stand compte des représentantes d'une trentaine de cercles différents. Le premier commentaire journalistique trouvé, à propos des cercles, date de 1920, sous la plume de Joseph Barnard :

Cette exposition des travaux de nos Cercles de Fermières est une innovation, croyons-nous, et le succès incontestable qu'elle a provoqué prouve assez combien elle a été appréciée par le public. Toutes nos gentilles Fermières des Cercles de notre district et même d'au-delà [...] s'étaient [...] entendues pour être admirées dans leurs œuvres industrielles et bienfaisantes. [...] Le bon goût avait présidé à ce travail de patience, et, comme résultat d'ensemble, cet exposé gracieux du produit de nos Abeilles du foyer canadien a été éminemment instructif et prometteur. Honneur donc et succès aux Cercles de nos Fermières⁴⁵.

Nous ne pouvons compter sur des témoignages de femmes membres des cercles participant à l'Exposition. Cependant, ces associations étant présentes sous une forme semblable dans l'Ouest canadien, le livre de David C. Jones nous permet d'avoir une opinion qui aurait certes pu être celle d'une Québécoise de 1930 présente à Trois-Rivières :

Even if we didn't get any prizes for our cooking at the fair, at last we did compare critically our own efforts with those of others, see where we fell down and resolve not to make the same mistakes again. In this way we advanced a distinct step for the rest of our lives⁴⁶.

Bref, cette femme, dans la catégorie de sa compétition, poursuit le même objectif que celui des hommes ruraux, présents avec leurs bêtes : les rencontres

⁴⁵ *Le Bien Public*, 2 septembre 1920, p. 1.

⁴⁶ David C. Jones, *Midways, Judges and Smooth-Tongued Fakirs. The Illustrated Story of Country Fairs in Prairie West*, Saskatoon, Western Producer Prairie Books, 1983, p. 98.

permettent d'échanger des idées, de s'améliorer et d'apprendre. Il s'agit du même but que ceux cités un peu plus haut par Désilets et par la Constitution de 1928. Bref, une participation n'avait rien de vaine pour les membres des cercles.

Les objets exposés au cours des années 1950 avaient peu changé. Il faut dire que les objectifs des cercles demeuraient sensiblement fidèles à ceux des premières années, malgré la déchirure dont les femmes seront victimes au cours de la Seconde Guerre mondiale, alors que le clergé, sans aucun doute en réaction aux acquis obtenus par les femmes sous l'administration du parti Libéral (comme le droit de vote), crée une organisation semblable aux cercles : l'Union catholique des fermières. Mais les conflits entre les cercles et la nouvelle union ont sûrement été de courte durée, puisque lors de l'édition 1950 de l'Exposition, les deux associations partagent le même stand. À partir de la décennie 1950, les cercles des fermières s'implanteront davantage dans les milieux urbains. Elles garderont le mot « fermière » de leur appellation par tradition. Au début du vingt et unième siècle, les cercles de fermières ont très peu de rapport avec le monde agricole, mais jouent toujours un rôle actif, souvent philanthrope, dans des localités rurales. De plus, elles s'intéressent toujours à l'artisanat traditionnel. Nous avons noté une dernière présence des cercles des fermières à l'Exposition de Trois-Rivières en 1978.

5.2.4)- Quelques exposantes rurales

Afin d'illustrer les changements chez la femme de la campagne de l'après guerre, nous avons recours à trois témoignages de personnes faisant partie d'une élite rurale.

En 1959, sur une photographie publiée dans *Le Nouvelliste*, une femme, sans doute dans la seconde moitié de la trentaine, pose de façon assurée en compagnie de son mouton Oxford, mais ce sont les cinq rubans qu'elle porte à sa robe qui attirent notre attention. Nous ne connaissons pas le prénom de cette femme rurale, puisqu'elle se présente sous le nom de son mari Charles Milot. Cette année-là, le couple Milot a vu dix de ses bêtes gagner des prix, totalisant 500 dollars. L'année précédente, ces gens avaient gagné 400 dollars. Le couple possède une ferme de 125 arpents, à Yamachiche, et élève des chevaux, des moutons et des porcs. Les Milot comptent sur l'aide de deux fils. Pour ces gens, une participation à une exposition répond à un plaisir sans cesse renouvelé. En plus de leur présence à l'exposition de comté, à Saint-Barnabé, ils sont de la partie lors des foires régionales de Sherbrooke et de Trois-Rivières, en plus de l'exposition provinciale de Québec.

« Nous sommes toujours venus à l'Exposition. C'est presque une tradition de famille. Nous avons toujours eu des prix et toujours quelques premiers prix. Mais 1959 est notre meilleure année jusqu'à date⁴⁷ », d'assurer madame Milot. La participation à l'Exposition de Trois-Rivières n'a rien de vacances pour les Milot. Le rôle de la femme est de prendre soin des animaux présents, de « faire le train, comme sur la ferme⁴⁸ ». Pendant l'absence des parents, ce sont les garçons qui s'occupent du travail à Yamachiche. Le couple Milot voyage chaque jour de sa ferme à Trois-Rivières. Selon les journées, ils quittent la maison à 6 heures le matin, ou à 9 heures,

⁴⁷ *Le Nouvelliste*, 26 août 1959, p. 9.

⁴⁸ *Ibid.*

MADAME CHARLES MILOT, EXPOSANTE RURALE LORS DE
L'ÉDITION 1959



Madame Charles Milot, de Yamachiche, pose en compagnie de son mouton Oxford. Notons le nombre de rubans qu'elle porte, symboles de sa réussite lors de cette édition de 1959.

SOURCE : *Le Nouvelliste*, 26 août 1959, p. 9.

et ils y retournent vers 18 heures 30. « On n'a pas encore eu le temps de visiter l'exposition, avant les expertises. [...] Mais maintenant, on va pouvoir regarder⁴⁹ ».

Le cas de l'exposante Ninon L. Champagne est semblable, mais particulièrement plus spectaculaire, puisque cette femme de Berthier, ainsi que sa famille, a traversé plusieurs décennies en qualité de participante à l'Exposition de Trois-Rivières.

En 2005, madame Champagne est âgée de 82 ans et a travaillé pour que dix races de bovins de boucherie soient présentes à Trois-Rivières. Elle a cessé d'exposer en 1998, mais a depuis toujours été impliquée dans l'organisation de l'aspect agricole de la foire, comme deuxième vice-présidente. Avec sa sœur, au cours de la décennie 1930, la fillette accompagnait son grand-père Arsène Denis et son père Azellus Lavallée, qui avait participé à l'Exposition pour la première fois en 1919. Le voyage se faisait alors en train, avec les animaux et le bagage. Ce riche éleveur de Berthier fut président d'associations rurales importantes, telles la Société des animaux de race de la province de Québec et la Société des éleveurs du Québec. En 1928, Azellus Lavallée était décoré du mérite agricole du Québec et, en plus de participer comme exposant, il a agi comme juge dans diverses foires agricoles. Mentionnons qu'il fut député de Berthier pour l'Union Nationale, de 1948 à 1962. La ferme d'élevage qu'il exploitait se spécialisait dans les troupeaux de vaches Ashyres et était un héritage de son père Joseph-Oscar. Comme Azellus est né en 1894, il y a de fortes chances pour que Joseph-Oscar ait participé aux premières expositions de Trois-Rivières, la distance entre Berthier et la capitale de la Mauricie n'étant pas énorme à franchir.

⁴⁹ *Ibid.*

Tout comme son mari, Ninon L. Champagne a souvent agi comme juge. « J'ai été élevée dans les expositions⁵⁰ », déclare-t-elle, en 1988.

Quand elle prend la relève de son père, au début des années 1960, les vaches Ashyres laissent leur place aux bœufs. En 1980, le troupeau de madame Champagne comptait une cinquantaine de Shorthorn. Cette même année, elle vient avec neuf spécimens, dont quatre gagnent des prix. Exposer et avoir la possibilité de d'obtenir des récompenses devient pour elle, comme pour bien d'autres, une activité primordiale au cours de l'été. Dans sa cinquantaine, la femme avait participé à douze expositions en une seule saison estivale.

J'y allais pour gagner des prix. Le jugement des animaux, c'était une chose très sérieuse. On y allait aussi pour acheter des taureaux et des génisses quand on trouvait une belle lignée. C'est comme ça que mon grand-père et mon père ont amélioré leur troupeau⁵¹.

En 1980, en plus de Trois-Rivières, elle participe aux expositions de Sherbrooke, de Québec et de Saint-Hyacinthe. « C'est aussi fort pour nous de venir exposer que d'aller en camping [...] pour d'autres. Courir les expositions, c'est comme une piqûre⁵² ». Plaisir relatif à son métier ou désir de faire partager ? Madame Champagne répond comme les pères de l'Exposition le désiraient : « Dites aux gens qu'ils viennent. Ça va nous faire plaisir de leur montrer nos animaux. On aime ça répondre aux questions⁵³ ». En 2005, Ninon L. Champagne, ne cache pas sa joie de participer à la centième édition de l'Exposition. À l'occasion, elle révèle un aspect de la sociabilité paysanne transposée en ville lors de l'Exposition, au cours des années 1950 :

⁵⁰ *Le Nouvelliste*, 3 août 1988, p. 17.

⁵¹ *Le Nouvelliste*, 30 juin 2005, p.3.

⁵² *Le Nouvelliste*, 30 juillet 1980, p. 41.

⁵³ *Le Nouvelliste*, 29 juillet 1985, p. 3.

Le soir, quand l'Expo était fermée, il y en avait toujours un qui avait un violon et on dansait des sets carrés pour passer le temps. On restait là pendant 10 jours et on dormait là [...] Beaucoup se faisaient à manger eux-mêmes et on invitait nos voisins à partager⁵⁴.

La petite fille des années 1930, accompagnant son père, ne se doutait sûrement pas que plus de soixante-dix ans plus tard, elle serait toujours de la partie.

De 1985 à 1987, Lucie Rioux deviendra la responsable du pavillon agricole. En même temps, elle était une employée du ministère de l'Agriculture. Technicienne diplômée de l'école agricole de La Pocatière, en 1977, madame Rioux avait déjà travaillé pour l'organisation trifluvienne, en 1984, lorsqu'on lui a offert le poste de supervision du pavillon agricole et de ses exposants. Lors d'une entrevue téléphonique, madame Rioux nous a révélé que les journées étaient éreintantes pendant la tenue de l'Exposition, débutant à sept heures trente pour se terminer vers vingt-deux heures. Son rôle consistait à ce que tout le monde soit bien en place, que chacun soit prêt pour les jugements, voyant à ce que personne ne manque de rien. Pour l'aider, en 1986, Lucie Rioux avait trois assistants, dont deux étudiantes : Hélène Jean et Caroline Dubois. Cette dernière, par la suite, travaillera pour la section Mauricie de l'Union des producteurs agricoles. Madame Rioux confiait alors : « Pour effectuer ce genre de travail, il faut nécessairement avoir un esprit d'organisation et de synthèse, en plus d'un amour pour les animaux⁵⁵ ». Cette année-là, on comptait mille têtes de bétail appartenant à cent quarante éleveurs. Il s'agit de la seule fois qu'une femme sera responsable du pavillon agricole. C'est avec fierté que Lucie Rioux nous a confié qu'en 1988, on l'a remplacée par... deux hommes ! Depuis, madame Rioux est devenue propriétaire d'une ferme, à Baie-du-Febvre, se spécialisant dans l'élevage du veau biologique.

⁵⁴ *Le Nouvelliste*, 30 juin 2005, p. 3.

⁵⁵ *Le Nouvelliste*, 31 juillet 1986, p. 4.

Madame Milot, épouse d'un éleveur, Ninon L. Champagne, fille rurale et responsable d'une importante ferme de tradition familiale, tout comme Lucie Rioux, technicienne en agriculture, représentent trois types de femmes de l'élite rurale unies par la passion du monde agricole et pour qui la participation à l'Exposition de Trois-Rivières n'était pas vaine. Par leurs positions importantes dans l'échelle sociale rurale, elles étaient partie prenante dans la réussite économique de leur domaine. Ces trois femmes représentent une tendance qu'on ne trouvait pas chez les exposantes de la période 1896-1940, alors que les femmes rurales étaient cantonnées surtout à un rôle traditionnel, avec leur participation aux Cercles des fermières ou la démonstration de leur habileté dans la production artisanale. Ce changement accompagne ceux que les femmes du Québec ont vécus tout au long du vingtième siècle.

5.3)- Le public et le pavillon commercial

Il n'existe aucun témoignage d'un visiteur du pavillon commercial pour la période de 1896 à 1960. Cependant, nous croyons que les propos tenus dans le chapitre précédent, sur la modernisation par les éléments exposés et la façon de les présenter, deviennent, en soi, synonymes de l'appréciation du public. Les nombreuses photographies du pavillon, au cours de la décennie 1950, nous révèlent toujours de grandes foules. Du fait, l'accumulation d'objets très divers, qu'ils soient en démonstration ou en vente, avait tout pour plaire au gens. Nous avons souligné jusqu'à quel point les marchands trifluviens profitaient de la tenue de l'Exposition pour attirer les visiteurs ruraux vers leurs établissements. Nous sommes passés de l'ère du

catalogue à celui du centre commercial et l'Exposition, à deux époques différentes, était l'équivalent, le temps d'une semaine, de ces deux moyens de promotion.

Un journaliste anonyme du *St. Maurice Valley Chronicle* passe une remarque en ce sens, en 1923 : « The crowds which flock to the city in a fair week are all potential buyers, waiting to be shown that local purchases may be bought as cheaply as through the medium of mail order catalogue⁵⁶ ». Le catalogue mentionné a été pendant longtemps un des seuls livres, avec l'almanach annuel, à trôner en permanence dans les foyers ruraux. Le plus célèbre catalogue de grand magasin au Canada était celui de Timothy Eaton, de Toronto. Il est intéressant de savoir que ce commerçant a imprimé son premier catalogue en 1884 pour donner aux visiteurs ruraux de l'Exposition de Toronto. Il contenait 32 pages et c'était une façon d'informer le public des campagnes des produits offerts par le magasin. Le succès a été tel que les ruraux ont écrit à Eaton pour obtenir des objets montrés dans le catalogue et, dès le printemps suivant, l'homme lançait un service postal qui allait devenir un énorme succès (par exemple : 135 000 colis ont été envoyés en 1896), jusqu'à son déclin, au début des années 1960, menant à sa disparition, en 1976⁵⁷. Notons que la publication Eaton avait précédé de dix années le catalogue le plus célèbre en Amérique du Nord, celui de Sears & Roebuck. Les imprimés québécois du même type sont apparus en 1910, alors que le marchand montréalais P. Légaré lançait son catalogue. Il sera suivi par Goodwyn, en 1911 et par Dupuis, en 1922. La page frontispice de l'édition 1920 de Légaré ne peut mentir : on y voyait un cultivateur aux champs⁵⁸.

⁵⁶ *The St. Maurice Valley Chronicle*, 17 août 1923, p. 1.

⁵⁷ William Stephenson, *The Store That Timothy Built*, Toronto, McClennad & Stewart, 1969, 254 p.

⁵⁸ Site Internet de la bibliothèque et archives du Canada : *Avant le cybercommerce : une histoire du catalogue de vente par correspondance au Canada*. <http://www.civilization.ca>

La remarque du journaliste du *St. Maurice Valley Chronicle* nous apparaît fort pertinente : l'Exposition et les commerces de Trois-Rivières devenaient, pour les visiteurs ruraux, un véritable « catalogue vivant » plus rapide que les commandes postales. Pour ces mêmes ruraux, la présentation de la plus récente machinerie agricole était aussi une mine d'or d'informations. Enfin, pour les citadins, c'était une occasion de voir les produits de marchands d'autres villes que Trois-Rivières, ainsi qu'une bonne chance de faire des emplettes à l'abri des caprices de la température.

Du catalogue, nous passons au centre commercial, tel que confirmé par Paul-Émile Plouffe du *Nouvelliste* : « C'est pendant une semaine le centre commercial le plus original et le plus fréquenté au Cœur du Québec⁵⁹ ». Sa remarque date de 1962, c'est-à-dire trois années avant qu'un véritable centre commercial ne naisse, situé à Trois-Rivières-Ouest. Le public des décennies 1950 et 1960 avait, tout comme celui du début du siècle, les meilleures raisons du monde pour visiter en grand nombre le pavillon commercial. Mais qu'en pense le public ? Le pavillon commercial se classe en seconde position dans les éléments les plus cités de notre corpus de visiteurs. La fréquence de citation, selon les décennies, nous indique qu'un déclin s'est bel et bien produit.

Chez les enfants et les adolescents, nous comptons huit mentions d'appréciation du pavillon pour les années 1960, trois pour la décennie 1970, une pour la période 1980-89 et aucune par la suite. La schéma demeure le même chez les

⁵⁹ *Le Nouvelliste*, 4 août 1962, p. 3.

adultes : douze pour les années 1960, dix pour la décennie 1970, deux pour la période 1980-89 et aucune à partir de 1990.

Pour ce qui est de l'intérêt, nous notons aussi des changements relatifs aux trois décennies. L'attrance pour les meubles et les appareils ménagers se limite aux seules années 1960 : deux hommes adultes et deux adolescentes apprécient cet aspect. Le côté instructif n'est cité que deux fois : de la part d'une adolescente de Shawinigan, en 1967, et d'un adulte de Saint-Hyacinthe, en 1971. Par contre, nous trouvons note d'appréciation de l'artisanat au cours des trois décennies : cinq interventions de femmes adultes.

La catégorie enfants et adolescents est surtout constituée d'adolescents, les seuls enfants à nous donner des commentaires sont trois frères, de Saint-Louis-de-France, qui accompagnent leurs parents. Le plus jeune, âgé de sept ans, est le seul du trio à insister sur ce qu'il a vu. Le groupe d'adolescents interrogé en 1967 s'exprime ainsi : « Les kiosques industriels rachètent pour la laideur du cirque⁶⁰ » d'assurer un jeune homme de Shawinigan. Un Trifluvien juge qu' « on trouve de bien belles choses et elles sont généralement bien présentées⁶¹ ». Il ajoute que le pavillon industriel est malpropre. Une adolescente de Shawinigan parle des nouveaux développements techniques. Quelques années plus tard, une autre jeune fille, cette fois de La Tuque, veut voir « ce qui se fait de nouveau et de rare⁶² ». Le mot « Rare » indique surtout que l'adolescente désire être étonnée.

⁶⁰ *Le Nouvelliste*, 19 août 1967, p. 3.

⁶¹ *Ibid.*

⁶² *Le Nouvelliste*, 6 août 1973, p. 22.

Au cours de la décennie 1970, le pavillon est envahi par de nombreux kiosques d'informations des deux paliers de gouvernement ou d'organismes privés. Nous n'avons trouvé qu'une seule intervention d'appréciation de ce genre de stand : celle d'une résidente de Cap-de-la-Madeleine, qui aime ce qu'Hydro-Québec avait à lui offrir. Parmi les commentaires généraux, nous avons croisé des termes relatifs à la variété, à la présentation soignée, à la modernité, à l'originalité. Un des rares commentaires des années 1980 se veut comparatif : une femme de Montréal compare l'ambiance du pavillon à celui du Salon de la femme, tenu dans la métropole au cours du printemps 1981. Enfin, la stratégie de la station de radio CHLN-AM de présenter des vedettes de la chanson à son stand attire la sympathie de trois jeunes femmes, en 1963.

« Le pavillon semble [...] avoir perdu, au fil des années, un peu de sa popularité d'antan. Les gens y font toujours une courte halte [...] mais jamais ils ne s'y attardent⁶³ ». Les deux derniers commentaires recueillis datent de 1988, bien qu'une note nostalgique rende compte du déclin de ce secteur de l'Exposition. « J'y allais tous les ans. J'aimais voir les nouveautés qu'on y présentait. C'était si beau. Je ne pouvais rater cela⁶⁴ » d'affirmer une Madelinoise. Les enquêtes journalistiques vont pourtant perdurer jusqu'au début du vingt et unième siècle et le pavillon commercial n'est mentionné par aucune personne. Est-ce qu'il n'y a plus rien de « rare » à montrer pour impressionner les gens ? L'éleveur de serpents, présent en 2003, aurait certes pu provoquer quelques commentaires ! Du fait, nous avons noté une certaine densité sous les tentes extérieures, en 2003, alors que nos visites précédentes dans le traditionnel pavillon industriel ne nous avaient pas convaincu de l'intérêt du public. Une visiteuse

⁶³ *Le Nouvelliste*, 31 juillet 1980, p. 23.

⁶⁴ *Le Nouvelliste*, 8 août 1988, p. 3.

de Cap-de-la-Madeleine n'a pas semblé remarquer la présence des tentes et a cherché à retrouver son pavillon industriel d'autrefois : « Avant, il y avait plein d'exposants à la bâtisse industrielle. [...] Là, il n'y en a plus⁶⁵ ». Le catalogue de jadis s'est fermé, les centres commerciaux font partie de la banalité du quotidien et la publicité des journaux, de la télévision et d'Internet submergent chacun d'informations sur ce qu'il y a de plus neuf à découvrir et à consommer.

5.4)- Le public et les divertissements

Le village forain et ses manèges, les spectacles au stade, à la piscine ou au centre de la piste de course demeurent les éléments les plus visibles de l'histoire de l'Exposition de Trois-Rivières. Ils appellent à la joie, à l'émerveillement, à la surprise, aux échanges. Pour visiter les pavillons agricoles et industriels, un effort particulier est de mise, à moins que la personne ne soit de prime abord attirée par ces deux éléments. Ce n'est pas tout à fait le cas pour les divertissements. L'Exposition aurait-elle existé sans ces éléments ? Certes ! Cependant, elle aurait attiré un public beaucoup plus restreint. Nous avons vu, dans le chapitre précédent, que les discours des élites condamnaient en grande partie cet aspect de l'Exposition au cours de la période 1896-1940. Le grand public, pour sa part, n'en avait cure et se rendait sur le terrain du coteau pour s'amuser. À partir de 1960, les commentaires des visiteurs sont beaucoup plus nombreux pour les divertissements que pour les deux autres activités. Les façons de s'amuser indiquent un changement dans la stabilité de ce désir. Nous aborderons cette partie de ce chapitre de la même manière que pour les éléments agricoles et industriels, et nous consacrerons plusieurs paragraphes aux enfants.

⁶⁵ *Le Nouvelliste*, 9 juillet 2003, p. 11.

5.4.1)- S'amuser

La tentation de se servir de paroles de chansons ou d'un poème de Jacques Prévert pour illustrer le plaisir du public des villages forains et des parcs d'amusement ne saurait être contournée. Dans leur apparente simplicité, elles révèlent de grandes vérités. Ainsi Ray Ventura et ses Collégiens, au cours des années 1930, rendent-ils populaires une mélodie légère à propos d'un homme qui invite sa fiancée au village forain. Dans le premier couplet, le narrateur admet qu'il ne peut payer des robes et des bijoux à la jeune fille, mais que selon ses moyens financiers, un tour sur les chevaux de bois vaut tout autant. « C'est pas tous les jours que l'on peut se payer du plaisir à bon marché⁶⁶ », de préciser un autre couplet, révélant le grand secret de ce genre de divertissements : ce n'était pas cher et chacun pouvait y avoir droit. Prévert, pour sa part, y va d'un leitmotiv enthousiaste :

Heureux les amoureux sur la montagne russe. Heureuse la fille rousse sur son cheval blanc, heureux le garçon brun qui l'attend en souriant. Heureux cet homme en deuil debout dans sa nacelle. Heureuse la grosse dame avec son cerf-volant. Heureux le vieil idiot qui fracasse la vaisselle. Heureux dans son carrosse un tout petit enfant⁶⁷.

Ce plaisir de France était-il le même pour les visiteurs de l'Exposition de Trois-Rivières ? Sûrement, car l'universalité des joies foraines nous permet, sans aucune gêne, de devoir piger dans d'autres sources, pour pallier le manque de témoignages des visiteurs de la foire locale pour la période précédant la Seconde Guerre mondiale. Nous avons vu, dans le deuxième chapitre, que ces divertissements, avant le conflit 14-18, étaient déjà familiers au public d'ici. Les acrobates, équilibristes et autres artistes issus du monde du cirque, se produisant au centre de la piste de course,

⁶⁶ « Le refrain des chevaux de bois », selon l'interprétation de Georges Brassens sur son disque *Georges Brassens chante les chansons de sa jeunesse*, 1981.

⁶⁷ Laurence Berrouet et Gilles Laurendon, *Magiciens des boulevards. Bateleur, artistes et bonimenteurs d'autrefois*, Paris, Parigramme, 1995, p. 69.

plaisaient au grand public, mais de façon passive. Les gens étaient les témoins de ce qui se déroulait devant leurs yeux, comme s'ils se rendaient au théâtre, au vaudeville ou au cinéma. Le plaisir allait devenir tout autre avec la multiplication des manèges mécaniques. Le public devient alors participant, créant sa propre joie, pour le bénéfice des témoins qui n'ont pas pris place dans le manège. À cette image, l'une des plus populaires initiatives du parc *Steeplechase* de Coney Island était la Human Roulette, apparue en 1905, qui consistait à regrouper les usagers sur une roulette, qui, se mettant en marche de façon rotative, avait l'habitude de les projeter sur des remparts rembourrés. L'objet était disposé dans le fond d'une cuve, et, tout autour, les spectateurs s'amusaient à voir leurs chutes et à encourager celui qui pouvait résister le plus longtemps à la pression de la force centrifuge.

Mais revenons aux amusements plus traditionnels des premières éditions de l'Exposition. Keith Walden donne une description du public visiteur de l'Exposition de Toronto :

They loved the artifice of illusion, but also puzzling, unfamiliar elements of reality. They were enthused by demonstration of human ability to manipulate nature, other people and themselves, but also fantasies and destruction and flirtation with danger. Some of the most successful entertainments were ones that set up tensions among these qualities, combining their appeals or playing them off against each other⁶⁸.

Les qualités d'un bon spectacle étaient celles d'humains faisant preuve d'assez d'habileté pour vaincre le danger, comme les équilibristes ou les parachutistes se lançant d'un ballon. Certains commentaires journalistiques trifluviens du temps confirment cette hypothèse. Par exemple, en 1906 : « Les différents artistes du programme sont très applaudis par le public. Il en est un cependant qui mérite une mention spéciale, c'est l'exercice sur le fil de fer⁶⁹ ». Dix ans plus tard : « Comme

⁶⁸ Keith Walden, *op. cit.*, p. 270.

⁶⁹ *Le Trifluvien*, 24 août 1906, p. 1.

exhibition de sang froid, de hardiesse et d'habileté, on pourra admirer les 5 Glendales volants qui sont d'une force vraiment remarquable⁷⁰ », et, dans un style plus publicitaire : « Des femmes sans nerfs. Une exhibition fascinante. Toute une série de tours défiant la mort⁷¹ ». Comme au cirque, le public désirait s'en mettre plein la vue, applaudir ce qui était hors du quotidien. Les placards des tentes foraines utilisaient le même principe en montrant les curiosités humaines ou animales plus grandes que nature, en utilisant toujours l'expression « It's alive ! »

Au début du vingtième siècle, le site de Coney Island, avec ses trois parcs d'amusements, est le lieu de référence pour toutes les autres initiatives d'établissement d'entités de divertissements qui naîtront à la même époque, dont le Parc Dominion de Montréal. L'Exposition de Trois-Rivières, tout comme les autres événements de même nature ayant lieu au Québec durant cette période, était différente à cause de son aspect éphémère. La réunion, pour quelques jours, d'animaux et de produits ruraux, d'objets divers et modernes dans le pavillon de l'industrie, tout comme les spectacles du centre de la piste de course et les tentes foraines, ne pouvaient qu'exalter les sens des visiteurs. Nous avons trouvé quelques témoignages qui, ne concernant tout de même pas l'exposition trifluvienne, nous paraissent dans le même esprit. D'abord, celui d'une infirmière de vingt ans, Agnes M., immigrée française, qui réside à New York au début du vingtième siècle :

I like Coney Island best. It is a wonderful and beautiful place. I took a German friend, a girl who had just come out, down there last week and when we had been on the razzle-dazzle, the chute and the loop-de-loop, and down in the coal mine and all over the Bowery [Le nom de la promenade], and up in the tower and everywhere else, I asked her how she liked it. She said : « Ach, it is just like what I see when I dream of heaven »⁷².

⁷⁰ *Le Nouveau Trois-Rivières*, 11 août 1916, p. 3.

⁷¹ *Ibid.*

⁷² Leon Stein et Philip Taft, *Workers Speak. Self Portraits*, New York, Arno & The New York Times, 1971, p. 103.

Les deux jeunes immigrées nous semblent avoir visité le parc *Steeplechase*, à cause des références aux manèges alors en place. L'infirmière se contente de nommer six attractions, en ajoutant qu'elles en ont vu davantage. Elles ont passé une agréable journée pleine de surprises, un véritable paradis pour la nouvelle arrivante allemande, un dépaysement, brisant la monotonie de la vie quotidienne.

Dans son livre sur les expositions agricoles de l'Ouest canadien, David C. Jones nous offre une rareté : des témoignages d'enfants, de 1921, participant à un concours de textes organisé par un journal. Une fille de treize ans se rend à l'Exposition de Red Deer et nous décrit un manège avec des avions : « Several different rope swings suspended in the air from an iron circle. When the circle went round, we sure had a jolly swing⁷³ ». Une autre, du même âge, nous prouve qu'elle est une jeune fille moderne : « The horse races were good but not as interesting as the auto races⁷⁴ ». Toujours de treize ans, une dernière se vante, comme beaucoup de jeunes d'aujourd'hui, d'avoir fait l'expérience de plusieurs amusements : « Mabel and I were in the bughouse and laughland and nearly all the sideshows⁷⁵ ». Les enfants venus à l'Exposition de Trois-Rivières en 1921 ont-ils eu des réactions semblables ? Nous le croyons, car les expositions de l'Ouest canadien étaient semblables à celles du Québec, surtout en ce qui concerne les amusements, tous d'origine américaine. Les témoignages suivants, plus près de la culture québécoise, nous le confirment.

Les quatre auteures du livre *Lachés lousSES*, sur les fêtes populaires, ont recueilli de nombreux témoignages d'octogénaires, en 1982. Ils sont tous de la vallée

⁷³ David C. Jones, *op.cit.*, p. 63.

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ *Ibid.*

du Richelieu. Comme un d'entre eux le précise, l'exposition dont ils parlent est celle de Saint-Hyacinthe, tout à fait semblable à celle de Trois-Rivières. Ces aînés se réfèrent sans aucun doute au temps de leur enfance ou de leur jeunesse, c'est-à-dire les années 1905-1915, entre l'époque de nos deux immigrantes new-yorkaises et près de celle de nos petites filles de l'Ouest. Un homme de 82 ans se rendait à l'exposition au cours de son adolescence pour une tout autre raison que la noble cause agricole ou pour constater les progrès des commerçants : « Un gars qui voulait avoir une blonde, il allait à l'exposition. Un petit sourire d'une fille et le gars partait. Ils s'accrochaient par le petit doigt, tournaient autour des kiosques, c'était le début des fréquentations⁷⁶ ». Un homme de la même génération témoigne : « On sortait pas souvent. On montait à Saint-Hyacinthe, on regardait les animaux, [...] on faisait le tour. Il y avait des tentes avec jeux, des trapèzes, cinquante affaires !⁷⁷ ». Moins âgé, (62 ans), un homme nous apporte son témoignage de jeune des années 1930 et de l'attitude des forains engagés par l'Exposition de Saint-Hyacinthe :

Maman nous avait dit : Soyez smattes, les petits gars, je vais vous emmener à l'exposition et vous faire embarquer dans les cuvettes ! On arrive là, les cinq gars et on monte dans la même cuvette. Ma mère est arrivée pour payer, et il lui manquait quelques cennes... L'homme qui était là parlait pas français et nous a dit : « Out ! Out ! » On était embarqués pis débarqués⁷⁸.

Ce dernier témoignage rejoint celui des deux new-yorkaises du début du siècle, car il se réfère à des manèges mécaniques, qui sont loin d'être anodins, puisqu'ils ont fait basculer le plaisir du passif à la participation. Dans son étude, John F. Kasson⁷⁹ soutient que les manèges mécaniques sont synonymes d'une expérience de libération pour les classes populaires, en opposition au contrôle social qu'imposait le bourgeoisie victorienne avec ses propres divertissements, qui servaient avant tout à instruire.

⁷⁶ Marie Chicoine, Louise de Grosbois, Everlyne Foy et Francine Poirier, *Lachés lousSES. Les fêtes populaires au Québec, en Acadie et en Louisiane*, Montréal, VLB Éditeur, 1982, p. 51.

⁷⁷ *Ibid.*

⁷⁸ *Ibid.*

⁷⁹ John F. Kasson, *Amusing the Millions : Coney Island at the Turn of the Century*, New York, Hill & Wang, 1978, 119 p.

L'idée nous paraît intéressante, mais quelque peu poussive, car, après tout, il existait bel et bien des manèges mécaniques, particulièrement le carrousel, avant l'ouverture des parcs de Coney Island dans la dernière décennie du dix-neuvième siècle. Cependant, il est vrai que Coney Island, et particulièrement *Steeplechase*, invitait la population à des divertissements sans enrobage instructif, au contraire de ceux des sites de détente des grandes expositions internationales.

Face au Cannon Coaster, un manège de *Steeplechase*, un écriteau clamait : « Will she throw her arms around your neck and yell ? Well, I guess, yes !⁸⁰ » Un opérateur d'une de ces mécaniques disait : « The men like it because it gives them a chance to hug the girls, the girls like it because it gives them a chance to get hugged⁸¹ ». En 1962, dans une chanson consacrée au parc d'amusement *Palisades Park*, du New Jersey, le chanteur Freddy Cannon répétait la même idée : « You never know how great a kiss can feel 'til you're stuck at the top of the Ferris Wheel⁸² ». Pour le journaliste Jean-Marc Beaudoin, une visite à l'Exposition, au cours de son adolescence :

Constituait une occasion en or pour rencontrer des jeunes filles et s'offrir des petites sensations en les accompagnant dans les manèges. Quand la force centrifuge du Scrambler vous projette contre, tout contre votre belle voisine, et que vous n'opposez pas de résistance à cette poussée, quel délice⁸³.

Beaucoup de manèges ont une fonction de libération des mœurs sociales, le temps de quelques minutes. Dans un registre similaire, plus ils sont rapides, ou lorsque l'utilisateur se retrouve la tête sans dessus dessous, plus l'excitation devient tout autant libératrice. Il n'y a jamais eu d'accident dans un manège à l'Exposition de Trois-

⁸⁰ Kathy Peiss, *Cheap Amusements. Working Women and Leisure in Turn-of-the-Century New York*, Philadelphia, Temple University Press, 1985, p. 133.

⁸¹ *Ibid.*, p. 134.

⁸² Freddy Cannon, *Palisades Park*, 45 tours Swan 4106, 1962.

⁸³ *Le Nouvelliste*, 15 juillet 2004, p. 1.

Rivières et on en compte bien peu ailleurs, tant ces objets sont sécuritaires. Cependant, l'impatience de certains clients peut causer des ecchymoses, tout comme ceux qui, gonflés à bloc, font fi des mesures de sécurité propres à chacun des appareils.

Les premiers manèges où l'utilisateur décide, dans une certaine mesure, du plaisir qu'il pourra en retirer, apparaissent chez les forains dans la seconde moitié des années 1910. Cependant, beaucoup d'entre eux existaient dans des parcs d'amusements permanents depuis le début du vingtième siècle. Le Whip, inventé en 1914 par William F. Mangels, de New York, est le premier manège adopté par les forains qui fait basculer la tradition de monter de bas en haut ou de tourner en rond. Les chariots du Whip, branchés à un plancher qui lui seul tourne, peuvent faire des révolutions de différentes intensités, selon le poids des usagers et les réactions de ceux-ci. Les autos tamponneuses, apparues en 1921, sont un autre exemple de manège où l'utilisateur devient maître de son plaisir, comme en fait foi la journaliste Gisèle Lefrançois, de *L'Écho du St-Maurice*, après sa visite de l'édition 1954 de l'Exposition de Trois-Rivières :

Parce qu'on sait tenir le volant d'une auto, on s'imagine, à tort, pouvoir s'en sortir indemne, apte à éviter les heurts et les embouteillages, mais bien vite on abandonne ce petit air de supériorité pour se retrouver comme les autres, coincée et... riant aux éclats⁸⁴.

Wayne C. Neeley, dans son ouvrage écrit au cours de la décennie 1930, témoigne de l'utilité libératrice des manèges et des éléments du village forain :

The breath taking dips of the roller coaster or the weird contrivances of the fun house may furnish one of his [à l'utilisateur] rare opportunities for adventure. [...] At the shooting gallery, he may [...] become a hunter in the wild of Africa. In the giant swing he may identify himself with Lindberg [...] At the wheel of fortune [...] he may have the double satisfaction of « beating the game » and of getting something from nothing⁸⁵.

⁸⁴ *L'Écho du St-Maurice*, 1 septembre 1954, p. 4.

⁸⁵ Wayne C. Neely, *op. cit.*, p. 208.

Bref, les amusements du village forain permettent aux visiteurs de devenir quelqu'un d'autre pour quelques instants et il ne faut pas s'étonner que cet aspect de l'Exposition soit le plus souvent nommé dans les témoignages que nous relaterons un peu plus loin. À propos de l'Exposition de Peterborough, d'un modèle très voisin de celui de Trois-Rivières, Elwood H. Jones avoue que « The midway was the liveliest place at the fair, and for most patrons the fair was judged and known by its midway⁸⁶ ».

Faute de témoignages de visiteurs de la période 1896-1940⁸⁷, nous avons pu mettre la main sur des documents inestimables qui deviennent une partie du langage de ces anonymes de jadis. Les compagnies foraines engagées par l'administration de l'Exposition ne touchaient pas entièrement la somme de la vente des billets pour leurs activités, qu'il s'agisse d'un manège, d'une tente ou d'un spectacle. Une partie des sommes devait être donnée à la municipalité, en guise de taxe d'amusement, répondant ainsi à une loi du gouvernement provincial. Les employés, dans les cabines, ne déchiraient pas les billets pour la simple forme, mais bien pour comptabiliser les entrées. Un rapport était remis à la municipalité, afin qu'elle réclame à la compagnie foraine la somme due en taxe. Nous avons trouvé trois de ces rapports, aux archives de l'Hôtel de Ville de Trois-Rivières⁸⁸. Coup de chance, les trois concernent des années consécutives : 1921, 1922 et 1923, des compagnies Brown & Dyer, World of Mirth et The Mighty Doris and Colonel Francis Ferari Shows. Les chiffres pour deux des cinq journées des éditions 1922 et 1923 ont été altérés par le temps, devenant en grande

⁸⁶ Elwood H. Jones, *Winners : 150 Years of the Peterborough Exhibition*, Peterborough, Peterborough Agricultural Society, 1995, p. 96.

⁸⁷ Nous avons volontairement écarté l'idée d'avoir recours à des témoignages de personnes âgées, car nous croyons peu à la fiabilité d'une telle entreprise, trop sujette aux humeurs des sujets interrogés, sans oublier le danger qu'ils confondent des époques.

⁸⁸ Archives de l'Hôtel de Ville de Trois-Rivières, boîte 553.

partie difficiles à consulter. Mais pour l'année 1921, nous possédons les chiffres d'entrée pour les manèges et les tentes pour les cinq journées. Ces documents précieux nous permettent de constater les goûts du public visiteur de l'Exposition et de se rendre compte de leurs habitudes de consommation selon les journées de la semaine.

Comme indiqué au début de ce chapitre, il ne faut pas se surprendre que le mercredi, jour de la fête civique, et le lendemain soient les plus fréquentés. Ainsi, le mardi, en 1921 compte-t-on 4632 entrées pour les quatorze attractions de Brown & Dyer, alors que ce chiffre fait un bond spectaculaire le mercredi : 23 596, suivi de 17 533 entrées pour le jeudi, et seulement 1760 pour le vendredi. Les chiffres de 1923 répondent à une logique semblable : 6278 entrées le mercredi contre 12 235 le jeudi. Mais 1922 se présente avec une particularité qui appelle une déduction très simple : il y a eu 18 046 entrées le mercredi et seulement 1142 le jeudi, ce qui nous fait croire que la pluie était sans aucun doute au rendez-vous, d'autant plus qu'un manège et trois tentes n'étaient pas en opération cette journée-là.

Les chiffres de Brown & Dyer sont impressionnants : 49 494 entrées, alors que l'Exposition comptait 50 902 entrées. Bien sûr, ces chiffres ne représentent pas des usagers, car une personne avait le privilège de visiter plusieurs tentes ou de monter dans plus d'un manège. Mais que ces deux statistiques soient si près l'une de l'autre est une indication claire du succès des amusements et de l'intention du grand public : il se rendait à l'Exposition pour avoir du plaisir.

Brown & Dyer ne comptait que sur quatre manèges mécaniques. Voici leur fréquentation : le whip, avec ses sensations fortes, vient en tête avec 6134 entrées,

suivi par le vénérable carrousel avec 5799. Ensuite : des avions suspendus à des fils avec 5112 entrées et la grande roue ferme la marche avec 3728. World of Mirth, en 1922, présente les mêmes manèges, avec l'ajout d'un razzle dazzle. Le whip vient de nouveau en tête, avec 2690 entrées, suivi du carrousel avec 2091. La grande roue et les avions attirent presque le même nombre : 1825 pour le premier manège et 1828 pour le second. Le razzle dazzle n'attire que 1188 entrées. Par contre, en 1923, la compagnie de madame Ferari propose un manège inédit : une chenille. La nouveauté séduit à coup sûr le public : 4057 entrées (en trois jours) et son plus proche concurrent, le carrousel, ne compte que 1672 entrées. Cette statistique démontre parfaitement que les visiteurs appréciaient ce qui était nouveau dans le domaine forain. Pour les trois années, nous possédons des chiffres pour trois manèges communs : le carrousel vient en tête avec 10 162 entrées, suivi du whip avec 7956 et de la grande roue avec 6593. Pour les sept manèges recensés, au cours de ces trois années, nous comptons 33 382 entrées. En ce qui concerne la popularité des trois compagnies, au niveau des manèges, Brown & Dyer (1921) vient en tête avec 15 367 entrées, mais, en réalité, World of Mirth (1922) a sans aucun doute été la plus populaire, car le chiffre de 12 912 entrées ne représente que trois jours comptabilisés, contrairement aux cinq de 1921.

Le même exercice pour les tentes et les spectacles met aussi en lumière le goût du public. D'abord, World of Mirth est la compagnie présentant le plus de numéros : onze, suivi de dix pour Ferari et sept pour Brown & Dyer. En y ajoutant le nombre de manèges, on se rend compte qu'il s'agissait de trois compagnies semblables. Aucune n'est réellement plus petite ou beaucoup plus grande que ses concurrents. Le nombre d'entrées est supérieur à celui des manèges, chose qui s'explique avec simplicité : les enfants, friands du carrousel, ne devaient sûrement pas avoir accès à certaines tentes

et, à l'opposé, les adultes plus âgés, ne désiraient pas se casser les reins dans un whip, mais pouvaient certes aller regarder les curiosités sous les tentes. Ainsi Brown & Dyer (1921) compte 20 648 entrées, 13 945 pour World of Mirth (1922) et 9693 pour Ferari (1923).

Certains noms de numéros demeurent vagues sur leur nature. Par exemple, nous ne savons pas ce que faisaient Thelma (1921) ou Evans (1923). Mais nous pouvons tout de même trouver des activités communes aux trois compagnies : les ménageries et les tentes de curiosités. Dans la première catégorie, les animaux de Brown & Dyer ont connu plus de succès que ceux des autres compagnies, avec 5158 entrées, contre 1511 et 1565. En plus de sa ménagerie, World of Mirth avait un numéro avec des singes qui fut fort goûté, comme en font foi ses 2197 entrées. Les animaux, il va de soi, étaient idéaux pour les enfants. Les chiffres confirment la popularité des tentes de curiosités avec 5833 entrées pour Brown & Dyer, 2025 pour Ferari et 961 pour World of Mirth. Ferari a même une tente « Ten on one », c'est-à-dire qu'elle présentait dix numéros sous un même chapiteau. Nous trouvons des numéros épars qui semblent faire partie de l'univers des curiosités, tel le squelette de 1922 et les « Fat and Thin » de 1921, qui comptent un total de 3533 entrées. Par contre, les visiteurs ne semblent pas apprécier les nains, avec seulement 876 entrées. Individuellement, le public de 1921 et de 1922 a donné sa préférence aux tentes de curiosités, tandis que celui de 1923 a jeté son dévolu sur une certaine Georgia Rose, avec 2253 entrées. Sans doute cette Georgia possédait-elle des atours fort précieux... D'ailleurs, la compagnie World of Mirth présente beaucoup de danseuses ou de femmes particulières, car en plus de Georgia Rose, nous pouvons noter une Stella et

deux numéros qui, nous le devinons, devaient aussi révéler certains charmes exotiques : Hawaiian et Bagdad.

En additionnant les entrées pour les manèges à ceux des attractions sous tente, nous arrivons à des totaux impressionnants : 59 653 (1921), 26 857 (1922) et 14 798 (1923). Le grand total est de 116 104 entrées pour onze journées. Les forains représentaient donc une très bonne affaire pour l'Exposition et le chiffre total de ces entrées indique nettement la préférence du public.

Après avoir fait parler les chiffres, les voix se lèvent dans des articles du *Nouvelliste* à partir de 1959 et le résultat demeure le même : les amusements ont la faveur des visiteurs. Cependant, les goûts de ceux-ci ne peuvent pas être les mêmes qu'au cours des années 1920. En 1968, des adolescents s'insurgent contre les tentes de curiosités, que leurs grands-parents avaient adorées, comme nous venons de le voir. Par exemple, un jeune Trifluvien confie : « Il y a là des choses vraiment écœurantes que l'on ne devrait pas avoir le droit de montrer en public⁸⁹ ». Quant aux manèges, ils deviennent de plus en plus nombreux à partir de la décennie 1950, prenant la relève des tentes. Nous ne savons pas les dimensions des grandes roues des forains des années 1920, mais celle de Beauce Carnaval a sûrement l'air d'une géante à leurs côtés : elle monte à cent pieds, possède un jeu de 6 000 lumières et il faut quatre camions de 48 pieds pour la déplacer. Sa valeur, en 1991, était de un million de dollars. En 1971, un homme âgé visite l'Exposition pour la première fois depuis quarante ans. Ce qu'il remarque le plus ? Les manèges : « Ces jeux mécaniques sont impressionnants⁹⁰ ». Au fond, il y a un plaisir commun à toutes les époques, comme le fait remarquer Florient Vallée, propriétaire de Beauce Carnaval : « Qu'est-ce qu'il y a

⁸⁹ *Le Nouvelliste*, 19 août 1967, p. 3.

⁹⁰ *Le Nouvelliste*, 12 août 1971, p. 2.

de plus fantastique que de rendre la vie des gens agréable, l'espace d'un moment et de faire en sorte qu'ils se retrouvent dans un endroit amusant, où ils peuvent oublier facilement leurs problèmes⁹¹ ».

Nous avons examiné 80 commentaires de visiteurs : 47 d'adultes et 33 du groupe enfants-adolescents. Certains étaient quelque peu vagues mais, pour les statistiques suivantes, nous avons considéré ceux où un aspect précis des divertissements de l'Exposition était nommé. Ainsi, chez les jeunes, une grande majorité adore les manèges : 23. Suivent cinq commentaires pour les spectacles (du stade, musicaux et de la piscine) quatre pour les jeux d'adresse et un pour le bistrot. Chez les adultes, les manèges viennent aussi en tête avec vingt mentions, avec cependant une nuance : la moitié de ces gens apprécie ces mécaniques parce qu'ils accompagnent leurs enfants. En réalité, il n'y a que dix usagers adultes et ce sont les spectacles, avec 18, qui ont la faveur des visiteurs de ce groupe d'âge. Le reste des goûts est plus varié que chez les jeunes : sept commentaires pour les jeux d'adresse, deux pour le bingo et un seul pour les amusements suivants : courses de chevaux, casino, tentes foraines, compétition de danse.

Nous avons noté une constance dans les commentaires des années 1960 et 1970 : les adultes et les enfants n'en sont pas à leur première visite à l'Exposition et plusieurs s'y rendent maintes fois au cours d'une même édition, révélant ainsi que l'événement était considéré avec beaucoup d'égards. Réjean Rousseau confie : « J'y vais chaque année et c'est toujours le fameux spectacle du stade de baseball qui m'intéresse⁹² ». Aussi, il y a beaucoup de comparaisons avec une édition précédente,

⁹¹ *Le Nouvelliste*, 6 août 1988, p. 8.

⁹² *Le Nouvelliste*, 28 juillet 1975, p. 3.

souvent pour signaler une amélioration. Par exemple, pour une Trifluviennaise : « Il y a beaucoup plus de distractions et d'amusements et je suis entièrement satisfaite de ce que j'ai vu⁹³ ». À mesure que d'autres champs d'activités naissent, tels les festivals, ce type de commentaire disparaît, dès la décennie 1980. Nous avons ainsi noté quelques interventions négatives sur les prix d'admissions pour les manèges, dont celui d'un jeune adolescent qui ne manque pas d'humour : « Ça revient cher pour les manèges, surtout quand ce sont les parents qui paient⁹⁴ ».

Les commentaires des adultes nous paraissent plus polis, sans grand éclat, sauf pour deux cas. Une femme de Saint-Louis-de-France nous propose une remarque amusante, synonyme de la sociabilité de l'Exposition : « Ce qui m'intéresse, ce sont les manèges ; je n'embarque pas, mais j'aime voir les gens ressortir blêmes⁹⁵ ». Un commentaire journalistique du *Nouvelliste* nous fait part d'une partie de l'éternel forain chez une femme de Cap-de-la-Madeleine : « L'excitation se lisait sur le visage de Sylvie Doucet [...] qui portait un immense toutou de peluche dans ses bras. Elle semblait très heureuse de sa journée puisque l'Expo, pour elle, signifie : manèges et toutous⁹⁶ ».

Les commentaires des enfants et des adolescents paraissent plus pétillants, surtout à partir des années 1980, révélant une joie sans retenue pour ce qu'ils voient. Au cours des décennies 1960 et 1970, ils se contentent de nommer leur divertissement favori, l'exception étant un garçon de Saint-Louis-de-France qui, en 1960, dit préférer

⁹³ *Le Nouvelliste*, 13 août 1968, p. 3.

⁹⁴ *Le Nouvelliste*, 6 août 1990, p. 2.

⁹⁵ *Le Nouvelliste*, 15 juillet 2002, p. 2.

⁹⁶ *Le Nouvelliste*, 5 août 1982, p. 11.

les jeux d'adresse aux manèges « parce que je suis malade à les voir fonctionner⁹⁷ ». En 1967, une jeune fille de Louiseville trouve que l'Exposition ne dure pas assez longtemps, suggérant que l'événement se déroule toute l'année. Sans doute avait-elle l'Expo 67 en tête au moment de s'exprimer. Fait intéressant à souligner, deux jeunes (1959 et 1968) gagnent leur argent afin de visiter l'Exposition.

L'humour est au rendez-vous chez un garçon de 13 ans : « C'est la troisième fois que je viens [...] et j'ai déjà hâte à l'an prochain. J'adore les gros manèges surtout. C'est excitant, mais si je ne crie pas, c'est que je garde tout pour moi⁹⁸ ». Un autre fait preuve de moins de courage : il a monté dans tous les manèges, « sauf celui qui vire à l'envers⁹⁹ ». La frustration est au rendez-vous chez une fillette de sept ans : « Je suis trop vieille pour les manèges des petits et trop petite pour les autres. C'est ennuyant, à la fin¹⁰⁰ ».

Ces quelques voix ne sont qu'une infime partie de ce qui a pu être dit sur les amusements depuis 1896. Les propos peuvent certes avoir été différents dans la forme, mais le fond demeure éternel : la joie de la découverte et de l'évasion. Nous garderons quelques propos qui mettent en lumière la sociabilité et la transgression, mais nous terminons cette partie du présent chapitre par des commentaires recueillis à la suite de l'annonce de l'abandon de l'organisation de l'Exposition par la municipalité, en 1988, et la possibilité que l'événement disparaisse. Six adultes ont été interrogés et une seule personne, une femme de Victoriaville, se montre indifférente à cette nouvelle. Aucune des cinq autres ne mentionne les éléments agricoles et commerciaux. Pour elles,

⁹⁷ *Le Nouvelliste*, 23 août 1960, p. 2.

⁹⁸ *Le Nouvelliste*, 8 août 1988, p. 3.

⁹⁹ *Le Nouvelliste*, 11 juillet 1994, p. 8.

¹⁰⁰ *Le Nouvelliste*, 12 juillet 1998, p. 18.

l'Exposition représente un lieu d'amusement et les manèges sont cités trois fois. De façon assez étonnante pour 1988, alors que la ronde des festivals était déjà en place, deux personnes disent qu'il n'y a rien d'autre à Trois-Rivières au cours de la saison chaude. Évelyne Tourigny répond sans doute comme une autre personne l'aurait fait cinquante ans plus tôt : « L'Expo, c'est le *fun*. Les manèges sont une distraction. On y rencontre des gens¹⁰¹ ».

5.4.2)- L'Exposition et les enfants

En 2003, le Trifluvien Denis Paquin, qui se rend à l'Exposition chaque année avec ses deux bambins, confie : « C'est vraiment conçu pour les enfants¹⁰² ». Sa remarque n'a rien d'exclusive au vingt et unième siècle, puisque nous avons trouvé trace de commentaires semblables pour les décennies 1960 à 1990. Par exemple, une femme de Cap-de-la-Madeleine nous dit, en 1966, que « Le principal, c'est que les enfants aient du plaisir et ils en ont à l'Expo¹⁰³ ». En 1973, une femme de Saint-Tite assure fréquenter l'Exposition seulement pour ses enfants, car « Autrement, on s'en passerait peut-être¹⁰⁴ ». L'Exposition de Trois-Rivières, pour ces gens, semble être perçue comme un événement s'adressant aux enfants. À partir des années 1950, le journal *Le Nouvelliste* regorge de photographies de petits avec des animaux ou dans des manèges. Plus d'un adulte se souvient de l'événement en se référant à ses visites d'enfant ou d'adolescent. Dans notre fouille de la source journalistique, nous avons été étonné de voir tant de références aux enfants à partir de 1950, alors qu'auparavant, les

¹⁰¹ *Le Nouvelliste*, 7 décembre 1988, p. 2.

¹⁰² *Le Nouvelliste*, 7 juillet 2003, p. 3.

¹⁰³ *Le Nouvelliste*, 16 août 1966, p. 3.

¹⁰⁴ *Le Nouvelliste*, 6 août 1973, p. 22.

petits en semblent presque totalement absents. Nous croyons que la déclaration de Denis Paquin aurait été inconcevable lors des premières éditions. L'Exposition de Trois-Rivières n'était certes pas conçue pour les enfants, bien que ceux-ci n'en soient pas entièrement étrangers. Faut-il croire que les enfants d'aujourd'hui ne sont pas perçus de la même façon qu'à la fin du dix-neuvième siècle ? Nul besoin de profondes connaissances historiques pour en être persuadé.

Les familles de la fin du dix-neuvième siècle comptaient plus d'enfants. Ces derniers n'étaient pas considérés comme des êtres exceptionnels, comme ceux des familles récentes composées de un ou deux petits. Au début de l'adolescence, la plupart travaillaient déjà¹⁰⁵ et ceux de la campagne participaient au labeur des champs. Pour la direction de l'Exposition de Trois-Rivières, ce public adolescent devait être l'équivalent de jeunes adultes. Et ceux, plus jeunes, qui ne travaillaient pas ? Avaient-ils leur place dans la programmation d'un événement aussi sérieux que l'Exposition ? L'aura de respectabilité inhérente à l'Exposition, notée autant dans les journaux que sur la publicité de la période 1896-1915, nous révèle que l'événement était une affaire pour adultes. Cependant, que l'on ne trouve aucune mention des enfants avant la seconde moitié de la décennie 1910 est une indication trompeuse, car dans d'autres villes, les enfants étaient considérés par les organisateurs. Par exemple, lors d'une exposition provinciale tenue à Montréal, il est question d'une journée des écoliers. Accompagnés de leurs maîtres, les enfants pouvaient visiter, sans doute au cœur d'une discipline rigoureuse. Nous avons trouvé trace d'une journée semblable pour l'édition de 1911 de l'Exposition de Québec. En 1896, à Montréal, des amusements ont été préparés pour les jeunes : un théâtre de singes, des animaux sauvages de la ménagerie

¹⁰⁵ À ce propos, voir Bertina Bradbury, *Familles ouvrières à Montréal. Âge, genre et survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation*, Montréal, Boréal, 1995, 368 p.

Hagenbach, une parade musicale par les Dragons royaux du Canada, les plongeurs Herman et Justin, ainsi qu'un carrousel¹⁰⁶. À Sherbrooke, en 1893, soulignons la présence d'un pavillon pour enfants, surnommé le « Petit Monde¹⁰⁷ », où un spectacle de marionnettes est présenté. Pour Trois-Rivières, la seule mention de cette époque est celle de l'organigramme de 1905, dans la section des dames. Nous avons vu, au début de ce chapitre, que les jeunes filles de moins de quatorze ans pouvaient exposer leurs travaux domestiques et être récompensées par des prix. Mais il s'agissait de participation, en quelque sorte d'un travail, et non d'un amusement, sujet de cette partie de notre chapitre. En somme, si les organisateurs d'autres expositions considéraient les enfants dans leur programmation, il n'y a aucune raison pour que Trois-Rivières ait fait exception. Nous croyons cependant qu'il n'étaient pas de la première importance, d'où leur rareté dans la publicité ou les articles de journaux.

La première mention des enfants, sur une publicité, date de 1917 et a été trouvée dans un journal de Sorel. Celles publiées dans les journaux trifluviens de cette année-là n'en parlent pas. « Amenez-y votre famille et n'oubliez pas les petits¹⁰⁸ », pouvait-on lire. Les images de cette publicité nous montraient des garçons sur un carrousel, mais il s'agissait d'une vignette d'origine américaine, comme celles souvent utilisées à cette époque. Ainsi, en 1923, une affiche somptueuse tapisse les murs de la ville, représentant un garçon et une fillette, vêtus misérablement et néanmoins charmants, se rendant vers un terrain d'exposition. Elle était une création de la compagnie Donaldson Litho (Newport, Kentucky), qui se spécialisait depuis longtemps dans les affiches pour cirques et pour artistes de vaudeville. Elle n'a pas été

¹⁰⁶ *La Patrie*, 10 septembre 1896, p. 3.

¹⁰⁷ *Le Trifluvien*, 22 août 1893, p. 4.

¹⁰⁸ *Le Sorelois*, 10 août 1917, p. 3.

reprise dans les journaux¹⁰⁹. C'est au cours de la décennie 1920 qu'y apparaissent quelques mentions des enfants, mais de façon peu substantielle.

Avant tout, les statistiques peuvent parler. De 1918 à 1922, malgré les grandes familles, les petits sont toujours en minorité. Par exemple, en 1918, 3765 enfants ont franchi les barrières, contre 20 993 adultes. Le sommet de la fréquentation enfantine est atteint en 1920, avec 10 705 entrées, contre 22 014 adultes. Plus significatives sont les statistiques de l'année suivante : 8736 petits contre 16 474 adultes. À quelques chiffres près, il s'agit de la moitié. Enfin, en 1922 : 6879 entrées d'enfants contre 15 445 adultes¹¹⁰. Nous voilà éloignés de l'idée que l'Exposition de Trois-Rivières était destinée aux enfants.

De quelle façon se comportait ce public ? L'observation de photographies de cette époque, entre autres celles du livre de Elwood H. Jones sur les foires de l'Ouest canadien, nous montrent rarement les enfants laissés à eux-mêmes. Beaucoup de fillettes portent des chapeaux et les garçons, pour la plupart, ont des cravates et des casquettes. À l'image de leurs parents, ils sont bien vêtus pour une grande sortie. Nous pouvons tout de même noter un éternel enfantin : la fillette au sourire ravi, accrochée à la barre perpendiculaire d'un carrousel¹¹¹. Comment s'amusaient-ils ? Assurément d'une manière fort différente d'aujourd'hui. Les compagnies foraines du temps avaient un nombre restreint de manèges et peu d'entre eux étaient destinés aux enfants, exception faite de la grande roue et du carrousel. Le prolifération de manèges pour

¹⁰⁹ La découverte de cette affiche tient d'un hasard magique. En 2003, une parente de Marie Désilets, organisatrice de l'Exposition, avait acheté une armoire chez un antiquaire. Le faux fond de l'armoire était rempli de vieux journaux, de papiers divers, parmi lesquels quelques copies de cette affiche, jaunies et déchirées, mais qui ont tout de même pu être reconstituées.

¹¹⁰ Ces statistiques proviennent des livres de données des entrées aux barrières. Archives de l'Hôtel de Ville de Trois-Rivières, boîte 553..

¹¹¹ Elwood H. Jones, *op. cit.*, p. 87.

enfants date des années suivant la Seconde Guerre mondiale, bien qu'il en existât quelques uns auparavant. Le contenu mystérieux des tentes n'était pas destiné au jeune public. Par contre, les spectacles du centre de la piste de course, avec ses acrobates et équilibristes, pouvaient certes séduire les enfants, tout comme certaines ménageries. Un commentaire de 1925, à propos de la compagnie foraine Miller Brothers, nous en dit un peu plus :

Pour amuser les enfants, il y aura de minuscules wagons sur lesquels ils pourront monter et faire des tours [...] Les enfants auront aussi [...] des carrousels où il y aura des chevaux et d'autres animaux de bois sur lesquels ils aimeront monter. Somme toute, le cirque Miller offrira tant aux enfants qu'aux personnes de tous âges ¹¹².

Ce remarque nous révèle que le carrousel de Miller Brothers n'était pas composé que de chevaux de bois. Des photos du temps nous montrent que les petits pouvaient aussi « chevaucher » des lapins, des chats, des canards. En 1928, un journaliste anonyme prophétise sur les futurs souvenirs des enfants : « Les visions inoubliables qu'ils y recevront resteront gravées en leur mémoire comme les plus beaux et plus tard, quand ils songeront à leur passé, ils diront que l'exposition des Trois-Rivières est la chose la plus belle au monde¹¹³ ». Le style devient plus mélodramatique, en 1932, dans un article sur les dames patronnesses des religieuses dominicaines qui, depuis quelques années, tenaient un restaurant dont les profits étaient destinés aux orphelins :

Pendant que leurs petits compagnons plus heureux gambadent au milieu des féeries de spectacles de l'exposition, les orphelins regardent, les yeux humides, refoulant leurs soupirs qui gonflent leurs cœurs meurtris, tout cet appareil éblouissant dont ils rêvent¹¹⁴.

Précisons que l'orphelinat des Dominicaines était voisin du terrain de l'Exposition et que leurs pensionnaires pouvaient voir, de leur balcon, le sommet de la grande roue, les lumières, entendre le murmure de la foule. Enfin, en 1935, pour le

¹¹² *Le Nouvelliste*, 22 août 1925, p. 1.

¹¹³ *Le Nouvelliste*, 18 août 1928, p. 1.

¹¹⁴ *Le Nouvelliste*, 23 août 1932, p.3.

journaliste et poète Clément Marchand : « On aperçoit de jolies frimousses de fillettes, qui sont les plus belles fleurs de ce paysage humain¹¹⁵ ». Ces quelques rares indications nous apprennent que l'Exposition était importante pour les enfants. Les années d'après guerre nous révèlent cependant un changement : dans le domaine des amusements, les enfants deviennent rois et reines et les discours se concentreront davantage sur eux.

Avant d'aborder ce sujet, consacrons quelques paragraphes à une tradition bien connue aujourd'hui, mais qui n'a pas toujours existé : la journée des enfants. La première date de 1929. Les journaux trifluviens ne font pas mention d'une telle initiative pour 1930 et 1931. Cette dernière année, les orphelins sont admis gratuitement sur le terrain, indice qu'il est possible qu'une journée des enfants n'ait pas eu lieu. La crise économique et les difficultés financières des organisateurs n'invitaient pas à faire des cadeaux, même aux plus jeunes. Par contre, la journée est nommée en 1932, mais non commentée. Au cours des années subséquentes de cette décennie, il n'en est pas du tout question. L'Exposition étant alors organisée par des ruraux (1933-37) et par des hommes d'affaires (1938-39), ces bonnes gens n'ont pas cru bon de répéter l'expérience de 1929.

Cette grande première verra naître une tradition, alors que le lundi est choisi comme jour de l'initiative, idée qui a subsisté tout au long du vingtième siècle, avec quelques exceptions, comme en 2005, alors que la journée des enfants se tient le jeudi. Pour l'occasion de 1929, les enfants sont admis gratuitement sur le terrain ainsi que dans les estrades de l'hippodrome, signe que les organisateurs tenaient à ce que le jeune public applaudisse les spectacles tenus au milieu de la piste. Les parents et

¹¹⁵ *Le Bien Public*, 15 août 1935, p. 3.

adultes accompagnateurs paient un demi prix d'entrée. La journée commence par une parade des bébés, seule trace de cette initiative à Trois-Rivières, alors qu'elle était monnaie courante dans l'Ouest canadien. *Le Nouvelliste* parle d'une belle idée, avec des propos prouvant que les enfants se sont présentés avant tout dans le but de se divertir :

Toute la journée d'hier, le terrain de l'exposition a été rempli d'un petit monde grouillant et tapageur qui n'a pas oublié de s'amuser. Outre les courses et le vaudeville, les enfants ont été attirés par le carrousel, car c'est certes un grand plaisir quand on a sept, huit ou dix ans que d'aller faire un tour sur les petits chevaux. [...] Les différents exhibits d'animaux, surtout les chevaux, ont certainement beaucoup fait pour frapper l'imagination des jeunes et retenir leur attention¹¹⁶.

Les petits visitent aussi le pavillon de l'industrie où ils se sont empressés de faire collection de tous les dépliants et échantillons gratuits. Cependant, le journaliste signale que plusieurs « semblaient plus ou moins goûter cette pérégrination pour eux sans intérêt¹¹⁷ »

La journée des enfants réapparaît dès la reprise en main par la municipalité de l'organisation de l'Exposition, en 1946. En 1965, Jean Alarie en ajoute une seconde, initiative qui sera souvent répétée. Il s'agit toujours d'une journée attendue et où la fréquentation augmente. Au début du vingt et unième siècle, le journaliste Jean-Marc Beaudoin a l'habitude de choisir cette journée pour visiter le terrain et faire son compte-rendu, dont celui-ci décrivant fort bien l'ambiance du lieu :

C'est l'explosion partout, c'est la fête, c'est les petits cris stridents, les énormes petites émotions. Il n'y a pas une journée d'exposition qui égale sa couleur, en ambiance et en effervescence la journée des enfants [...] L'émerveillement des jeunes enfants [...] était pareil à celui de leurs parents, il y a 25, 30 ou 40 ans. On les voit réagir aux mêmes choses, aux mêmes manèges [...] La journée des enfants, c'est la journée des émotions. C'est la journée où l'Expo prend son sens fantasmagorique¹¹⁸.

¹¹⁶ *Le Nouvelliste*, 20 août 1929, p. 1.

¹¹⁷ *Ibid.*

¹¹⁸ *Le Nouvelliste*, 10 juillet 2001, p. 3.

Cette journée particulière nous donne beaucoup de documentation pour aborder les années d'après-guerre, où l'enfant commencera peu à peu à devenir une clientèle essentielle à la direction de l'Exposition, d'autant plus que des petits, la ville n'en manquait surtout pas à ce moment-là.

En effet, le baby boom était présent localement autant que dans la plupart des villes du Québec. Les chiffres suivants se concentrent sur les naissances à Trois-Rivières et à Cap-de-la-Madeleine, sans tenir compte de la mortalité infantile. Après avoir atteint 1700 naissances en 1930, les chiffres chutent au cours des années de la grande dépression, mais leur croissance reprend dès 1938, avec 1429 bébés. Le chiffre de 1930 ne sera dépassé qu'en 1948, mais, au cours des années de la guerre, les statistiques ne font qu'augmenter, sinon deux légères baisses en 1944 et 1945. De 1940 à 1949, 16 886 poupons viendront égayer leurs parents. Il s'agit d'une clientèle potentielle fort importante dont les organisateurs de l'Exposition profiteront. En 1951, nous atteignons, pour la première fois, un chiffre supérieur à 2 000 naissances. Ce chiffre ne baissera jamais avant d'atteindre son sommet, en 1957, avec 2 327 enfants¹¹⁹. Rien d'étonnant à ce qu'il soit tant question d'enfants à divertir dans la publicité de l'Exposition et dans les articles de journaux des décennies 1950 et 1960. Nous avons quelques statistiques, pour la journée du dimanche, de 1949 à 1956 (moins 1954). Le sommet d'entrées payantes d'enfants est atteint en 1949, avec 4241. Les autres chiffres oscillent toujours entre 4000 et 4100, sauf en 1950 et 1956, où il baisse à 3212 et 3563. Nous possédons aussi les chiffres pour les samedis de 1949 et 1950 : 3123 et 3342. Ajoutons les dimanches de ces deux mêmes années pour obtenir le résultat de 13 818 entrées d'enfants sur le terrain, pour quatre occasions. Enfin, lors de

¹¹⁹ Ces statistiques proviennent des annuaires *Recensement du Canada*, 1931, 1941, 1951, 1961.

la journée des enfants de l'édition 1951, le stade de baseball est à pleine capacité, avec 4000 petits désireux d'applaudir le spectacle de la compagnie Hamid¹²⁰.

Ces enfants étaient-ils plus choyés que ceux de la génération précédente ? La loi de l'instruction obligatoire, adoptée sous le gouvernement libéral d'Adélard Godbout, au début de la décennie 1940, en a soustrait quelques-uns aux emplois du début de l'adolescence. Grandir au cœur des privations de la Crise économique ne devait pas être de tout repos, mais le plein emploi et la reprise économique de l'après guerre laissent croire que les enfants nés à cette époque avaient plus de chances de s'amuser à l'Exposition que ceux de la génération précédente, car leurs parents disposaient de plus d'argent pour les loisirs. Neil Sutherland¹²¹ donne deux caractéristiques aux enfants ayant grandi au Canada entre 1920 et 1950 : les petits vivaient dans des conditions très structurées, tels les horaires à l'école, ceux de l'aide domestique, les travaux et les loisirs. En second lieu, l'auteur note que les membres des familles se partageaient les enfants. Par exemple, les plus vieux s'occupaient sans cesse des plus jeunes, les rôles des pères et des mères étaient plus autoritaires et distincts, ils avaient des relations constantes avec leur parenté, bref, ils étaient rarement laissés à eux-mêmes. Même si l'étude de Sutherland se concentre sur le Canada anglais, nous croyons que la situation devait être la même au Québec. Dans ce cadre, une visite à l'Exposition était toujours une récompense.

En 1951, la compagnie foraine Conklin présente son « Kiddie Land », avec des manèges destinés aux enfants. On y rencontre des poneys, on peut s'y promener en

¹²⁰ Ces statistiques apparaissent dans des articles du *Nouvelliste* des années mentionnées.

¹²¹ Neil Sutherland, *Growing Up : Childhood in English Canada from the Great War to the Age of Television*, Toronto, University of Toronto Press, 1997, p. 11-12.

canot, en bombardier, en voiture de pompier, sans oublier le vénérable carrousel. Les journalistes du temps s'en donnent à cœur joie et retrouvent leur propre âme enfantine dans des articles au style un peu bonbon, nous informant des joies vécues par les petits. En 1954, le journaliste tente de nous faire croire que deux de ses textes sont signés par un enfant de la ville et par un autre de la campagne. En 1957, le texte *Tu iras à l'Expo*, signé par Robinson, est en réalité une publicité déguisée destinée à être lue par des adolescents :

Ah ! l'Expo ! Quelle affaire ! Tu peux y avoir beaucoup de plaisir, y laisser beaucoup d'argent et faire le fou. Je comprends que tu vas viser le midway aussitôt passé la porte Duplessis. Faire une tournée dans tout ce qui étourdit, visiter toutes les tentes. Ça, c'est le seul plaisir de plusieurs¹²².

Plus loin, Robinson met en garde contre les dangers des jeux de hasard, rappelle qu'il faut voir les animaux de la ferme et les éléments du pavillon industriel. La personne signataire de cet article termine de façon familière : « Si tu y vas avec les gars de ta gang et leurs blondes, tu riras à ton goût¹²³ ». Une même stratégie de texte publicitaire est utilisée de nouveau en 1957, cette fois s'adressant aux plus jeunes et intitulé *Suzon et Paulo vont à l'Expo*. On y parle d'un spectacle de marionnettes, d'un dresseur d'éléphants, d'un concert de musique militaire et des animaux du pavillon agricole. L'année suivante, Michelle Roy propose un texte de la même veine avec, de nouveau, un titre pour attirer les jeunes lecteurs : *Isabelle à l'Exposition*.

Pour son 8^e anniversaire, Isabelle avait eu un beau \$5 de son grand-père et c'est à l'exposition qu'elle a décidé de le dépenser. Lundi, la journée des enfants, Isabelle s'est levée avec le soleil, toute excitée à l'idée que sa maman l'y amènerait avec son petit frère Bernard. Elle a mis des pantalons pour l'occasion et laissé flotter ses boucles noires. Dans la grande roue, avec son frerot, on se serrait un peu, ça allait si vite ! Rendue en haut, on voyait maman toute petite en bas [...] On a bien crié, on a bien ri, on a eu un tout petit peu peur... Sinon, quel plaisir y aurait-on, pas vrai ?¹²⁴

La petite Isabelle poursuit sa visite et sa mère monte avec elle dans un octopus, qui a fait pleurer frerot. Seule la barbe à papa a pu consoler le garçonnet. Michelle Roy

¹²² *Le Nouvelliste*, 17 août 1957, p. 12.

¹²³ *Ibid.*

¹²⁴ *Le Nouvelliste*, 19 août 1958, p. 7.

décrit le spectacle du stade, avant que la mère ne se fasse tirer les lignes de la main et que les enfants essaient un tracteur et la maison des miroirs. Un texte dense, dans la même édition du journal, décrit la journée des enfants et les amusements qui leur sont destinés. Il se termine d'une façon telle qu'elle laisse deviner les excellents profits engendrés par cette journée : « Avis aux intéressés qui veulent commencer à économiser : l'Exposition aura lieu l'an prochain du 21 au 27 août¹²⁵ ».

Ce type de textes étaient courants tout au long des années 1950 dans *Le Nouvelliste*, bien qu'absents du *Bien Public* et du journal anglophone *St. Maurice Valley Chronicle*. Leur existence, contrastant avec le manque de références aux enfants pour la période d'avant guerre, nous indique clairement un changement dans les mœurs, autant au niveau de la direction de l'événement, des visiteurs, et, il va de soi, du journalisme. C'est au cours de cette période qu'apparaissent des photographies individuelles d'enfants, totalement absentes de la période précédente. Elles sont légion. Outre le classique cliché du premier ministre Duplessis donnant une pièce de dix sous à un jeune, les photographies nous présentent un éternel enfantin : fillette se sucant le bec avec une barbe à papa¹²⁶, une chenille bondée d'enfants¹²⁷, deux petites souriantes dans la voiturette d'un carrousel¹²⁸, bébé dans sa voiturette¹²⁹. Il y en a tant qu'il deviendrait fastidieux de toutes les citer.

Sans pourtant disparaître, leur fréquence baisse quelque peu au cours de la décennie suivante. Mais jusqu'au début du vingt et unième siècle, les photographies

¹²⁵ *Le Nouvelliste*, 19 août 1958, p. 3.

¹²⁶ *Le Nouvelliste*, 20 août 1951, p. 3 ; 24 août 1955, p. 5 ; 20 août 1957, p. 3.

¹²⁷ *Le Nouvelliste*, 25 août 1953, p. 3.

¹²⁸ *Le Nouvelliste*, 19 août 1952, p.3.

¹²⁹ *Le Nouvlliste*, 23 août 1955, p.3.

d'enfants dans des manèges se succèderont, tout comme les textes décrivant la joie des jeunes, indication plus que nette de l'importance de ce public dans la saga de l'Exposition, de l'identification de l'événement aux joies de l'enfance. Le texte de 1967, signé par Claire Roy, est particulièrement évocateur, assurément le plus convainquant pour recréer l'ambiance de la journée des enfants :

Le bruit dominant est celui d'une ruche d'abeilles bourdonnantes où percent les cris clairs des petits qui, dominant leur peur ou avides de sensations violentes, se laissent emporter, secouer, bercer par les nombreux manèges [...] On reçoit un coup de coude par là. On se fait bousculer un peu [...] J'interroge les garçonnetts à la mine éveillée. Ils ne sont pas intéressés par la partie éducative, les animaux, les machines. Seuls les manèges les attirent et ils ont l'intention de les essayer tant que dureront leurs sous [...] Tous les enfants que nous rencontrons mangent quelque chose. Des frites, de la crème glacée, de la barbe à papa [...] Un appétit formidable semble être l'apanage de tous ces petits hommes et ces petites femmes en croissance. [...] Nous interrogeons d'autres enfants. Quelques uns parlent d'Expo 67 qu'ils sont allés visiter à Montréal, mais il semble qu'ils ont autant de plaisir ici, dans leur décor familial¹³⁰.

Laissons le dernier mot à un employé de Beauce Carnaval : « Vous n'avez pas idée comment cela fait chaud au cœur de voir les yeux d'un jeune enfant quand sa mère lui tend une barbe à papa [...] Moi, ça vient encore me chercher¹³¹ ».

5.5)- Sociabilité

Des notions sur la sociabilité ont été évoquées au début de ce chapitre. Nous croyons pertinent d'y ajouter des éléments sur les fêtes. Pour Michel Bozon, les événements festifs sont « des moments extrêmes de sociabilité, exprimant de manière concentrée des tendances sociales profondes qui se manifestent sous d'autres formes dans la vie quotidienne¹³² ». L'Exposition rassemble surtout des groupuscules de gens qui se connaissent au milieu d'un grand nombre de personnes qui ne se connaissent

¹³⁰ *Le Nouvelliste*, 15 août 1967, p. 3.

¹³¹ *Le Nouvelliste*, 10 juillet 2003, p. 5.

¹³² Michel Bozon, *op.cit.*, p. 169.

pas. Ainsi, pour Richard Sennett, les gens « ont besoin d'endroits publics spécifiques dont la seule fonction soit de les rassembler¹³³ ».

L'Exposition de Trois-Rivières est un temps de fête, que ce soit pour le plaisir de découvrir de façon agréable les nouveautés des domaines agricoles et industriels, ou pour celui de s'amuser en regardant des spectacles et en participant, grâce aux manèges du village forain. Quelles sont les spécificités de la fête ? Toutes nos lectures sur ce sujet, dans le cadre des foires et des expositions, parlent d'une rupture du temps. Il y a *avant la fête*, temps du travail et du quotidien, et *après la fête*, qui voit renaître le même travail et le quotidien. Entre ces deux temps existe une période parenthèse qui devient un exutoire, une occasion de vivre autrement. « La fête brise la continuité du temps et s'installe dans l'espace ; l'espace commun, l'espace social dont elle s'empare, afin de s'y déployer¹³⁴ », d'expliquer Jean Duvignaud. Pour Vivian Labrie, la fête a une fonction de séparateur¹³⁵, rejoignant l'explication de *l'avant* et de *l'après*. Dans le même ordre d'idées, Michèle Guay parle de rupture¹³⁶. Pour André Beauchamp, la fête « brise le temps¹³⁷ » et est « un temps en dehors du temps¹³⁸ ». Bref, voilà une unanimité de quelques auteurs que nous ne contestons pas du tout.

Le même André Beauchamp nous offre une remarque pertinente, disant que « la fête donne un espace nouveau [...] où la fraternité devient possible¹³⁹ ». Cette

¹³³ Richard Sennett, *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Éditions du Seuil, 1979, p. 24.

¹³⁴ Jean Duvignaud, « La fête aujourd'hui », in Diane Pinard (dir.), *Que la fête commence !*, Québec, La société des festivals populaires du Québec, 1982, p. 26.

¹³⁵ Vivian Labrie, *Le folklore et la fête au Québec : continuités et ruptures*, Québec, Ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche, 1980, p.4.

¹³⁶ Michèle Guay, « Note sur la fête nationale des Canadiens français », in Diane Pinard (dir), *op. cit.*, p. 64.

¹³⁷ André Beauchamp, « La fête, une réalité pleine de sens », *Ibid.*, p. 122.

¹³⁸ André Beauchamp, *Sur un air de fête*, Montréal, Éditions Paulines et Éditions Desports, 1976, p. 77.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 65.

affirmation laisse sous-entendre que cette fraternité est peut-être plus difficile à vivre dans le quotidien. Par exemple, un homme pourra librement s'adresser à une femme inconnue qui fait monter son enfant dans un manège de l'Exposition, alors qu'il ne lui aurait sans doute pas adressé la parole s'il l'avait croisée dans un centre commercial. La fête et la réunion de gens dans un seul lieu permettent ce genre d'intervention, car il y a dans ce temps « hors du temps » une liberté plus grande que celle de la vie quotidienne. Il s'agit là d'un des éléments de notre sociabilité dans le cadre de l'Exposition.

Bien avant de songer au sujet de cette étude, nous avons exprimé cette sociabilité par une courte scène fictive se déroulant lors de l'édition 1955 de l'Exposition, dans notre roman *Contes d'asphalte*. La scène met en vedette un jeune père de famille, son épouse et leur fils de cinq ans, anxieux d'aller s'amuser dans les manèges de la compagnie Conklin et rechignant parce qu'il doit d'abord accompagner ses parents dans leur visite des pavillons agricoles et industriels. Enfin en route vers les manèges, le petit garçon devient à bout de patience parce que « papa est retardé par un homme de son usine. Il le voit tous les jours, mais il doit quand même perdre dix minutes à jaser¹⁴⁰ ». Pour l'homme, rencontrer ce confrère dans un autre contexte que celui du travail devient une invitation à parler. Le père et le fils sont habités par des sentiments différents : festif chez le garçon et de sociabilité chez l'adulte, mais où, dans les deux cas, le temps de la vie quotidienne n'existe plus.

Le commentaire le plus ancien présentant une évocation de sociabilité a été écrit lors de l'édition 1897 de l'Exposition :

¹⁴⁰ Mario Bergeron, *Contes d'asphalte*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2001, p. 269.

Il y a de tout dans cette foule. Les employés de la compagnie, toujours affairés, coudoient les paisibles visiteurs de la campagne, les montreurs de curiosités, tout ce petit peuple qu'entraîne après soi toute démonstration publique, ahurissent de leurs cris de jeunes couples qui semblent réellement, au milieu de ce vacarme, filer le parfait amour [...]. Jeunes et vieux, riches et pauvres, gens de toute condition sociales fraternisent dans un commun amour pour la cité trifluviennne¹⁴¹.

En 1932, le journaliste Clément Marchand, nous offre une fine description de l'esprit de sociabilité de l'Exposition :

Sur votre parcours, vous saluez un vieil ami que vous croyiez sérieux et que vous retrouvez aussi juvénile que vous l'êtes [...] Partout sur votre passage, vous saisissez des brides de conversation qui vous révèlent que tout ce peuple accouru est lui-même un grand enfant aux vouloirs capricieux¹⁴².

Ces préambules sont les reflets de la réalité, rejoignant les témoignages du grand public notés dans *Le Nouvelliste* à partir de 1960. Cette année-là, une femme confie : « La journée du dimanche est la plus belle [...] pour aller à l'Exposition, parce qu'il y a beaucoup de monde¹⁴³ ». Pour cette Trifluviennne, une foule dense devient le principal attrait. Il y a plus de bruits, de couleurs, de gens à observer. Le spectacle devient celui de la présence des autres. En 1967, une jeune fille de Saint-Sévère répond fort bien à notre principe du temps hors du quotidien, brisant la monotonie de celui-ci : « On s'amuse beaucoup, on mange de tout, on voit toutes sortes de choses qu'on ne rencontre pas le reste de l'année¹⁴⁴ ». Pour une femme de Cap-de-la-Madeleine, la section des manèges et la réaction des enfants sont pour elle un beau spectacle : « Les jeux pour enfants [...] favorisent l'ambiance. Les personnes qu'on croise [...] me semblent plus gaies¹⁴⁵ ». Une adolescente est une cliente active : « On y va en groupe, on monte dans les manèges, on va à la brasserie. On s'amuse, quoi. L'Expo, c'est fait pour ça¹⁴⁶ ». Sa sortie en groupe laisse sous-entendre des rencontres, du plaisir partagé avec des inconnus. Enfin, pour un adulte de Shawinigan, la grande

¹⁴¹ *Le Trifluvien*, 7 septembre 1897, p. 5.

¹⁴² *Le Bien public*, 25 août 1932, p. 2.

¹⁴³ *Le Nouvelliste*, 19 août 1960, p. 2.

¹⁴⁴ *Le Nouvelliste*, 19 août 1967, p. 21.

¹⁴⁵ *Le Nouvelliste*, 13 août 1968, p. 3.

¹⁴⁶ *Le Nouvelliste*, 28 juin 1975, p. 3.

joie « c'est observer les gens qui circulent¹⁴⁷ ». De nouveau, le spectacle devient celui de la foule.

Les commentaires du dernier paragraphe sont échelonnés entre 1960 et 1977. Les cinq cités nous paraissent les plus significatifs en tant que témoignages de la sociabilité. Les suivants se concentrent sur les décennies 1980 et 1990, mais le dernier date de 1993. Le journal *Le Nouvelliste* consacrant beaucoup moins de pages à l'Exposition, il devient difficile de trouver des commentaires. Il n'y a pas de réel changement dans les propos des visiteurs. Le plaisir de 1960 a beaucoup de points communs avec celui rencontré trente ans plus tard. Un Trifluvien propose un commentaire similaire à celui de notre citoyen Shawinigan : il ne « fréquente le terrain de l'Expo que pour le plaisir d'y rencontrer des gens¹⁴⁸ ». Un Madelinois « profite de la belle atmosphère de la journée¹⁴⁹ » à la manière d'une qui « aime surtout l'ambiance¹⁵⁰ ». Même situation pour les deux commentaires suivants : un homme de Sainte-Marthe-du-Cap se rend à l'Exposition « pour aller voir le monde¹⁵¹ » alors que pour un autre, « l'ambiance est formidable¹⁵² ». En somme, ces remarques, moins détaillées que celles des deux décennies précédentes, indiquent toutefois qu'il y a une ambiance intéressante sur le site grâce à la présence de la foule. Nous apprécions particulièrement le commentaire d'un couple d'ainés : « C'est très amusant de se retrouver ici entre amis¹⁵³ ». Leur visite ayant lieu au cours de la journée réservée à la clientèle du troisième âge, les amis cités sont nécessairement des connaissances que le couple croise en d'autres occasions, dans la vie quotidienne. Mais que la rencontre se

¹⁴⁷ *Le Nouvelliste*, 5 août 1977, p. 10.

¹⁴⁸ *Le Nouvelliste*, 5 août 1982, p. 11.

¹⁴⁹ *Le Nouvelliste*, 8 août 1988, p. 3.

¹⁵⁰ *Le Nouvelliste*, 27 juillet 1989, p. 2.

¹⁵¹ *Ibid.*

¹⁵² *Le Nouvelliste*, 17 juillet 1993, p. 18.

¹⁵³ *Le Nouvelliste*, 14 juillet 1993, p. 14.

fasse sur le terrain de l'Exposition revêt un aspect hors de l'ordinaire, hors du temps de tous les jours.

La chute importante de fréquentation, depuis 1997, a une influence sur les opinions du public. Les activités sont demeurées fidèles à la tradition de l'Exposition, mais l'absence d'une grande foule donne l'impression que le plaisir n'est plus au rendez-vous. « Nous sommes venus par curiosité, en espérant de voir des gens que l'on connaît, et nous sommes déçus¹⁵⁴ », de dire une Madelinoise. Son objectif était pourtant le même que celui du couple cité dans le précédent paragraphe : rencontrer des amis, sans aucun doute des personnes du quotidien, mais parce que celles-ci ne sont pas présentes, c'est la visite à l'Exposition qui semble en être la cause.

En 1994, la journaliste Josée Descoteaux termine son article sur l'Exposition par une remarque bien à propos pour clore cette courte partie de notre étude sur la sociabilité : « Les enfants et les adultes ne veulent qu'une semaine pas comme les autres. Ils l'ont...¹⁵⁵ ». Plaisirs de la foule, des odeurs, des rires, des faits cocasses, de l'émerveillement des petits et des grands qui regardent les enfants, des « dangers » des manèges, des étincelles des spectacles, des rencontres inattendues, des amours adolescentes qui se concrétisent, des attentes juvéniles devenant conformes à leurs rêves, des exposants commerciaux qui fraternisent avec de futurs clients et des ruraux recevant un conseil précieux d'un confrère qu'ils ne connaissaient pas, la sociabilité vécue lors d'une visite de l'Exposition au vingt et unième siècle devait être semblable à celle de leurs grands-parents. Quelques façons de visiter l'Exposition se sont modifiées, au gré de l'évolution des mœurs, mais nous croyons que les sourires de

¹⁵⁴ *Le Nouvelliste*, 9 juillet 2003, p. 11.

¹⁵⁵ *Le Nouvelliste*, 11 juillet 1994, p. 8.

jadis rejoignent de façon semblable ceux d'aujourd'hui, épousant de leur forme la tradition de bonheur et de joie grâce à l'Exposition. « C'est avec des activités de ce genre qu'on retrouve son cœur d'enfant¹⁵⁶ », de témoigner une aînée, en 1994.

5.6)- Transgression

Tout ne peut cependant pas toujours être rose. L'anonymat de la foule devient propice aux méfaits, à la manière de l'excitation d'un moment. De nouveau, la transgression propre à l'Exposition répond à une tradition, laquelle ne se cantonne pas dans les seules années d'existence de l'événement. Un ricochet vers la Renaissance nous l'indique :

Souhaitées, mais vaguement suspectées de troubler l'ordre public, les foires sont, parallèlement, appréhendées par l'autorité dans leur dimension potentiellement perturbatrices. [...] L'administration tente de les expurger de tout élément de désordre, et il est intéressant de noter à cet égard que les foires sont plus suspectes que les marchés¹⁵⁷.

Les foires, ancêtres de notre exposition, se tenaient à des moments fixes au cours d'une année, contrairement aux marchés, qui étaient permanents. Le temps d'exception devient une invitation à la transgression, qui est l'antithèse de la sociabilité, par son aspect individualiste et égoïste. Un rassemblement d'un grand nombre de personnes doit se faire dans un environnement rigoureux, afin d'éviter les problèmes et de rendre la visite agréable et sécuritaire pour le grand public. Si la transgression peut relever de plusieurs motivations, nous la considérons, dans cette partie de chapitre, comme un synonyme de méfait et de désordre, en conformité avec les responsables des expositions internationales qui désiraient éviter les désordres

¹⁵⁶ *Le Nouvelliste*, 13 juillet 1994, p. 17.

¹⁵⁷ Dominique Margairaz, *Foires et marchés dans la France préindustrielle*, Paris, Éditions de l'école des hautes études en sciences sociales, 1988, p. 204-205.

publics. Les rassemblements populaires de l'Amérique du Nord n'ont rien à voir avec l'esprit carnavalesque européen de la Renaissance, où tout était permis et toléré.

Dès la première édition de l'Exposition, le corps policier municipal doit veiller au maintien de l'ordre sur les lieux. Lors des transformations des installations du terrain, en 1916, quand la municipalité s'en porte acquéreur, il est indiqué que le poste de police a été modifié, mais nous ignorons l'année d'apparition d'un tel local. Les fonctions des agents en place se manifestent dans chacune des catégories de méfaits trouvés. Il s'agit, bien sûr, de prévenir tout incident, autant individuel que collectif, et le rôle des policiers ne se limitait pas seulement au public visiteur, mais parfois à surveiller les employés du village forain. Ces hommes s'occupent aussi des enfants perdus. Le souvenir des enceintes sonores criant que le petit Michel attend ses parents au poste de police est sans doute frais à la mémoire de plusieurs.

Le méfait le plus présent, tout au long de notre histoire, est celui de vouloir se priver de payer l'admission. Presque chaque année, les journaux rapportent quelques cas de cette nature. Pour les premières éditions, alors que le prix d'entrée était minime, il s'agissait beaucoup plus d'une façon de braver l'autorité que d'une mesure économique. L'entrée principale était alors la Porte Duplessis. Les alentours du terrain étaient déserts, invitation alléchante pour les sauteurs de clôture, d'autant plus que du côté est, elle était située derrière les pavillons agricoles et industriels, à l'abri du regard de la foule. En 1935, l'avertissement prend la forme d'une accusation contre une certaine partie du public :

La société d'agriculture a donné aux chômeurs l'occasion de voir gratuitement l'exposition, mais bien des gens se livrent à des instincts primitifs et pratiquent sans scrupules des ouvertures dans les clôtures. On sera impitoyable là-dessus. Des instructions ont été données et

quiconque sera pris à sauter par dessus les barrières ou à cause des dégâts sera livré à la police et sera poursuivi¹⁵⁸.

Au fil du temps, la clôture devient plus difficile à franchir, puisqu'elle est « couronnée de trois ou quatre rangées de fil barbelé¹⁵⁹ ». Cette même année (1960), les ambulanciers ont dû soigner les personnes blessées en tentant de braver le fil barbelé, comme ce sera le cas dix-huit ans plus tard : « Les sauteurs de clôture ont [...] plusieurs mains et fonds de culotte à faire réparer¹⁶⁰ » En 1976, pour la première fois, l'équipe policière de surveillance des clôtures est accompagnée de chiens.

Cette mesure est surtout prise pour empêcher que des dégâts soient commis comme ce fut le cas dans le passé. Certains n'hésitaient pas à l'occasion à couper la broche avec les instruments appropriés. Il fallait alors gaspiller des milliers de dollars pour faire les réparations. On pense même que « l'opération berger » [...] fera accroître l'assistance cette année¹⁶¹.

En 1985, les chiens sont toujours présents et le corps policier municipal est secondé par des agents de sécurité. Ceux-ci ont fait leur entrée en jeu en 1982, avec vingt-cinq agents, dont cinq armés. En 1985, après sept jours, ces responsables ont mis la main sur une cinquantaine de personnes tentées par l'exercice. Ce type de délit entraîne des poursuites à la Cour municipale.

La fraude de cette nature la plus spectaculaire s'est déroulée en 1975, alors que des motards ont foncé dans les petites clôtures de l'entrée située sur le boulevard du Carmel, donnant lieu à une poursuite sur le terrain. Cette réussite sera de brève durée, puisque les policiers gagneront la partie. À deux autres reprises, cette année-là, des motards avaient vainement tenté le même coup audacieux.

¹⁵⁸ *Le Nouvelliste*, 14 août 1935, p. 3.

¹⁵⁹ *Le Nouvelliste*, 22 août 1960, p. 2.

¹⁶⁰ *Le Nouvelliste*, 3 août 1978, p. 3

¹⁶¹ *Le Nouvelliste*, 9 août 1976, p. 3.

Toujours dans le domaine du désir de se priver du prix d'entrée réel, nous avons croisé un cas de faux laissez-passer. En effet, en 1984, des individus ont imprimé un certain nombre de ces documents douteux, qu'ils vendent trois ou quatre dollars aux passants se dirigeant vers les barrières d'admission. Une cinquantaine de personnes ont ainsi été victimes des malfaiteurs.

L'art du pickpocket est plus présent de la fin du dix-neuvième siècle jusqu'à la décennie 1930. Par la suite, beaucoup d'hommes avaient pris l'habitude de placer leur porte-monnaie dans la poche avant de leur pantalon, rendant la tâche des voleurs plus ardue. Keith Walden, dans son étude sur l'histoire de l'Exposition de Toronto, mentionne que le lieu était un véritable paradis pour ces habiles voleurs. L'ambiance et la situation s'y prêtaient et l'observation suivante sied très bien à l'Exposition trifluvienne :

The combination of city folks in high spirit and country residents released from regular labours [...] produced significant increases in ordinary misdemeanours [...] The presence of unusually large number of people, many carrying more than ordinary quantities of valuables, meant that temptations to more [...] crimes were also greater¹⁶².

Il est bien reconnu que le pickpocket peut travailler plus facilement dans une foule, d'autant plus quand celle-ci est excitée par l'ambiance festive. Dans le cas d'une exposition importante comme celle de Toronto, les pickpockets étaient parfois interceptés sur des trains par des policiers, indice qu'on venait de loin pour exercer son « métier ». Ce fait n'avait rien d'exclusif à la métropole ontarienne, puisqu'en 1957, à Trois-Rivières, trois individus arrêtés provenaient de lieux éloignés : Hervey-Junction (près de Sainte-Thècle), Joliette et la Saskatchewan.

¹⁶² Keith Walden, *op. cit.*, p. 48.

Le phénomène n'avait rien de neuf, puisque des cas sont signalés lors de l'exposition provinciale, tenue à Trois-Rivières en 1856 : « Plusieurs escrocs, joueurs et coupeurs de bourse, ont été aperçus rôdant dans les rues et sur les terrains de l'exhibition¹⁶³ ». En 1919, une indication journalistique laisse sous-entendre que des vols de cette nature avaient été commis lors des éditions précédentes : « Nous conseillons aux visiteurs sur le terrain de l'Exposition de prendre toutes les précautions voulues pour ne pas être victimes des voleurs¹⁶⁴ ». Une note de 1960 nous révèle que les voleurs ne visaient pas seulement les porte-monnaie, puisqu'une bicyclette a été chapardée, ainsi qu'un sac à main, et que des voleurs ont dévalisé une automobile. Les vols ont dû être monnaie courante au cours de toutes les éditions. Contrairement aux gens désireux de se soustraire au prix d'entrée, ces voleurs ne font pas partie du public de l'Exposition. Il s'agit de gens pour qui l'événement et la réunion d'une grande foule est une occasion unique de s'enrichir, tout comme, par exemple, le défilé de la Saint-Jean-Baptiste ou une parade du père Noël.

Les jeux de hasard sont une autre forme de vol, celle-là plus subtile. Le commun des mortels sait assurément que beaucoup de stands sont truqués ; le défi consiste alors à déjouer ceux qui désirent les détrousser. David C. Jones donne quelques exemples de jeux destinés à ne surtout pas faire gagner l'utilisateur : les trous pour faire passer une balle sont de la même dimension que la balle ; abattre des boîtes de conserves devient difficile quand celles du bas sont remplies de ciment ; faire tomber une marionnette devient ardu quand la base de celle-ci est attachée au stand et crever des ballons avec un dard est tout un défi quand ils ne sont pas gonflés de façon

¹⁶³ *La Minerve*, 23 septembre 1856, p. 2.

¹⁶⁴ *Le Trifluvien*, 15 août 1919, p. 1.

tendue¹⁶⁵. À Trois-Rivières, en 1931, un visiteur en colère en vient aux poings avec un opérateur de stand. Cette même année, les policiers arrêtent trois employés forains. En 1970, ils font fermer deux stands qui « n'accordaient pas assez de chance aux joueurs¹⁶⁶ ». En 1978, les policiers mettent la clef à un stand aux quilles quelque peu lourdes.

Quand une loi provinciale, de la régie des permis, des loteries et des courses, destinée à rendre les jeux de hasard honnêtes, entre en vigueur lors de l'édition de 1979, c'est une partie de l'univers des forains qui s'écroule. Dorénavant, chaque stand devra afficher son permis, décrivant le but du jeu, son usage et le gain que le client peut en retenir. Le vendredi 27 juillet 1979, des policiers de la Sûreté du Québec avertissent deux concessionnaires qu'ils ne respectent pas la loi et que leur stand devient par ce fait illégal. La force de l'ordre ordonne sa fermeture. Les responsables, en colère, reçoivent l'appui de leurs voisins, puis des opérateurs des manèges et en guise de protestation, toute activité cesse. Le public exprime son insatisfaction. Les manèges reprennent leurs activités le lendemain, mais les stands demeurent fermés. La compagnie foraine des Amusements populaires menace même de quitter la ville avant la fin de l'Exposition. Cet incident n'a rien d'exclusif à Trois-Rivières, puisque les lieux d'amusement du parc Belmont et de La Ronde, à Montréal, feront face à la même situation.

En 1980, selon cette loi, les stands de jeux de hasard doivent maintenant être opérés par des employés de l'Exposition, et non par des personnes de la compagnie

¹⁶⁵ David C. Jones, *op.cit.*, p. 59.

¹⁶⁶ *Le Nouvelliste*, 8 août 1970, p. 3,

foraine. Profitant de l'inexpérience de ces employés, le public... triche à cœur joie !

Certains opérateurs, découragés, ont donné leur démission dès le premier soir.

Les joueurs se font un plaisir de tricher [...] Il y a eu des engueulades à certains stands. Les opérateurs pris de court n'ont pas assez d'yeux pour surveiller les manœuvres des clients. [...] Dimanche soir, un joueur sans vergogne a mis le trouble à un stand et l'opérateur a dû lui mettre son poing sur la gueule... Triste tableau. Durant des années, les gens se sont fait voler tout cru mais n'osaient pas risquer le coup, parce que les gars du village forain ont la réputation de ne pas s'en laisser imposer. Maintenant que tout est opéré honnêtement, c'est le public qui prend d'assaut les kiosques afin de ramasser malicieusement une poignée de trente sous¹⁶⁷.

Les jeux de hasard sont devenus des jeux d'adresse et leur nombre a considérablement diminué au cours des dernières années. Nous n'avons pas croisé d'autre cas de tricheurs, mais le fait demeure qu'il faut tout de même faire preuve de beaucoup d'adresse pour se procurer un prix. En 1993, une adolescente se balade dans le pavillon commercial en transportant fièrement quatre animaux de peluche gagnés dans les stands : « Quatre jeux, quatre toutous ! Ça a l'air facile... jusqu'à ce que son ami [...] poursuive : Le dragon lui a coûté un bras...¹⁶⁸ ». Même si les jeux ne sont plus truqués, parions sans risque que le goût de tricher demeure encore présent chez plusieurs visiteurs.

Avant de passer à quelques perceptions négatives du grand public, soulignons deux cas où la police a dû se frotter à certaines employées particulières du village forain. En effet, en 1957, les représentants de la loi interdisent un spectacle de danse sous tente « trop audacieux pour les bonnes mœurs¹⁶⁹ », situation qui se répète en 1973 :

Une première artiste y est allée de son savoir-faire obtenant sans difficulté un succès bœuf et, dès l'apparition de la deuxième, les membres de l'escouade de la Moralité de Trois-Rivières sont entrés en scène. Sur scène, l'effeuillage était chose faite. Pas une traître pièce ne cachait les talents de la danseuse¹⁷⁰.

¹⁶⁷ *Le Nouvelliste*, 29 juillet 1980, p. 9.

¹⁶⁸ *Le Nouvelliste*, 10 juillet 1993, p. 3.

¹⁶⁹ *Le Nouvelliste*, 19 août 1957, p. 3.

¹⁷⁰ *Le Nouvelliste*, 9 août 1973, p. 3.

L'anecdote a appelé les policiers à faire de la vigilance, d'autant plus qu'un trou, dans le fond de la tente, permettait à quelques amateurs de voir le spectacle gratuitement et sous... un autre angle. Les forces de l'ordre ont aussi recommandé aux exécutantes de se munir de cache appâts. Enfin, lors de cette même édition, l'Exposition connaît son vol le plus étrange : au cours de la nuit, des malfaiteurs ont franchi les clôtures, et, en surveillant bien les gardiens, ont réussi à éventrer une tente de jeux de hasard et de s'enfuir avec... une vingtaine d'animaux en peluche !

5.7)- En guise de conclusion

L'objectif de ce chapitre consistait à rendre compte de changements sociaux et culturels par la voie de la parole et de la participation du public. Afin d'atteindre ce but, nous avons eu recours à des données informatives puisées dans diverses publications et sources, pour la période de 1896 à 1950, alors que par la suite, nous avons utilisé les témoignages de visiteurs de l'Exposition, présents dans le journal *Le Nouvelliste*.

Au cours de la période 1896-1940, le public de la ville avait une culture juxtaposant des éléments ruraux à d'autres propres au milieu urbain. Inversement, les gens de la campagne n'étaient pas étrangers au monde de la ville, à cause de liens parentaux et des discours médiatiques leur provenant. Bref, ces publics étaient familiers avec le monde agricole et percevaient cette partie de l'Exposition avec leur culture et leurs connaissances, bien que nous ayons trouvé des indications révélant que l'agriculture n'était pas de première importance parmi les trois champs d'intérêt de l'Exposition de Trois-Rivières. Pour les années 1946-2005, la perception de

l'agriculture par les visiteurs change. Les enfants nés à la ville ont moins de contact avec le monde de la campagne et grandissent davantage avec une culture urbaine. Par ailleurs, il y a moins de fermes et, conséquemment, moins de personnes de la campagne pouvant instruire les urbains des réalités rurales. Dès les années 1950, la direction de l'Exposition met de plus en plus l'accent sur les spectacles, au détriment de l'agriculture. Quand l'événement est pris en main par des éleveurs (1990), les éléments agricoles poursuivent un but d'éducation du public sur l'univers agricole. Pour atteindre cet objectif, l'agriculture devient elle-même un spectacle. Nous sommes passés de gens ayant certaines connaissances dans ce domaine (1896-1940) à un public à qui les organisateurs doivent apprendre de quoi il s'agit (1946-2005). Ce cheminement suit le schéma de l'urbanisation du Québec et le passage d'une culture en partie rurale à une culture surtout urbaine. Chez les exposantes agricoles, l'évolution suit la progression des droits des femmes tout au long du vingtième siècle. Nous sommes passés d'une exposante artisanale, s'adonnant à des activités traditionnelles, à une exposante administratrice d'une sphère agricole.

Pour le commerce et l'industrie, les changements suivent l'évolution des moyens de communication pour faire connaître un produit. Le visiteur de la période 1896-1940 ne pouvait connaître les biens de consommation que par les revues et les journaux, par les catalogues des grands magasins. La radio et la télévision changent cette réalité, mais leur effet ne se fait pas sentir au cours de la décennie 1950. La prospérité de cette décennie appelait à la consommation et le pavillon commercial de l'Exposition était recherché par les exposants et très visité par le public. Cependant, au cours des années 1960, cette mentalité change, car les médias font maintenant partie

du quotidien des citoyens. Graduellement, les exposants abandonnent le pavillon, qui revêt de moins en moins d'attrait pour le public.

Les divertissements ont toujours été en tête de liste parmi les préférences du grand public. Il y a une stabilité du désir de s'amuser au cours de l'histoire de l'Exposition de Trois-Rivières, mais les moyens d'y parvenir ont changé. Au cours de la période 1896-1920, le public est un témoin. Avec la prolifération des manèges mécaniques, à partir de 1920, les gens participent à leur propre plaisir. L'univers des tentes foraines demeure la norme au cours des années précédant la Seconde Guerre mondiale, mais cette sphère entreprend un lent déclin à partir des années 1950, remplacé par plus de manèges. Par ailleurs, la direction de l'Exposition diversifie les centres d'intérêt des divertissements, avec l'ajout des spectacles, qu'ils aient lieu à la piscine, sur scène ou au stade de baseball. La période de la consommation et des loisirs de la société québécoise est ainsi respectée, mais devient un couteau à double tranchant à partir de la décennie 1980, alors que les centres de divertissements ne sont plus cantonnés au seul temps de la tenue de l'Exposition. L'ère des festivals nuit à l'événement. Pourtant, les témoignages sont constants : les visiteurs demeurent voués aux divertissements. Plus que souvent, il est question de manèges. Ceux-ci ont la faveur des enfants et des adolescents.

Ce jeune public est roi et maître de l'Exposition à partir de la décennie 1950. Avant la Seconde Guerre mondiale, les enfants n'étaient pas le public cible de la direction. La fréquentation jeunesse suit le courant de la société québécoise, qui donne de plus en plus d'importance à l'enfance et à l'adolescence au cours des années suivant la guerre. Il y avait alors beaucoup de naissances et des visiteurs nombreux à

qui plaire. Quand les naissances chutent, l'enfant devient un être encore plus précieux et les façons de l'amuser revêtent la plus haute importance.

Parmi les aspirations du grand public, tout au long de l'histoire de l'Exposition, s'amuser et s'instruire sont des éléments toujours présents. S'ajoute également le besoin de sociabilité. Les rencontres se multiplient et le spectacle de l'autre devient une raison suffisante pour satisfaire le visiteur. Par ailleurs, la réunion en un seul lieu de tant de personnes peut provoquer des actes de transgression, perçus comme des méfaits par les autorités de l'Exposition.

Notre analyse de la parole du grand public fait suite aux résultats du chapitre précédent : les propos positifs des visiteurs font écho au désir de succès des organisateurs et de ceux qui avaient la parole officielle, qu'ils soient journalistes, invités d'honneur et politiciens. Cependant, nous avons noté un écart entre la perception du public et les propos de l'élite pour la période 1895-1940 ; les critiques, notamment en ce qui concerne les divertissements, avaient peu d'influence sur l'assiduité des visiteurs.

L'Exposition de Trois-Rivières était organisée afin de plaire au public, de l'instruire et de l'informer dans les domaines agricoles et commerciaux, tout en le divertissant d'une façon variée et en lui apportant une occasion de rencontres. Les analyses du présent chapitre, ainsi que celles du précédent, démontrent cette réalité, tout en témoignant des changements de mentalité du Québec de cette centaine d'années.

SIXIÈME CHAPITRE

LES TERRITOIRES IDENTITAIRES DE L'EXPOSITION

D'après la publicité, l'Exposition offre surtout trois types d'identifications territoriales : à la Vallée du Saint-Laurent, à Trois-Rivières, simultanément à Trois-Rivières et à la région de la Mauricie. Dans les textes journalistiques, il est majoritairement question de deux identités : celle de Trois-Rivières et celle de la région. Le présent chapitre a comme objectif de faire part des discours relatifs à ces façons d'identifier.

6.1)- Territoires identitaires et identité

En premier lieu, il nous paraît important de souligner que notre concept d'identité se réfère beaucoup plus à une réalité géographique que culturelle. Nous ne nions pas que le concept d'identité, très large, présente des éléments culturels tels le vécu historique, l'imaginaire social, l'appartenance symbolique, termes proposés par René Hardy et Normand Séguin dans l'épilogue de leur ouvrage sur l'histoire de la Mauricie¹. Cependant, dans le cadre de ce chapitre, nous préférons nous limiter à des identités nominales d'un territoire géographique. Nous employons souvent le mot « Identification » dans le cas de la publicité parue dans les journaux. Nous croyons que

¹ René Hardy et Normand Séguin, *Histoire de la Mauricie*, Sainte-Foy, Institut québécois de recherche sur la culture, 2004, p. 1055.

les articles de journaux, parfois miroirs d'un esprit populaire oral, représentent davantage une identité territoriale qui n'est pas toujours en concordance avec l'identification publicitaire. Bref, il y a une façon de nommer selon un nom officiel (publicité) et une autre selon ce qui pourrait se rapprocher de l'esprit populaire (articles).

Au cours de la période 1896 à 1940, l'Exposition était surtout identifiée à Trois-Rivières. De 1946 à 1974, cette façon d'identifier demeure et le terme régional est ajouté. Notons que la région de la Mauricie est rarement nommée, mais qu'elle est sous-entendue, puisque notre source journalistique est majoritairement composée de publications mauriciennes et trifluviennes. Pourtant, régionalisme il y a toujours eu lors de la première période. Très souvent, la municipalité est nommée comme un centre de services et de développement industriel, sous-entendant son rôle de capitale des autres localités périphériques.

Dans son étude sur les idéologies de développement régional, René Verrette note que « L'ouverture en 1896 de la première foire agricole annuelle à Trois-Rivières est l'occasion [...] de l'expression vigoureuse d'une territorialité fondée sur la centralité trifluvienne² ». Dans les discours de cette période, Trois-Rivières est souvent considérée comme le lieu le plus important de la région. Un peu plus loin, l'historien ajoute que « cette foire [...] a constitué un facteur important de la prise de conscience régionale et a renforcé Trois-Rivières comme pôle économique entre les deux grands centres [Montréal et Québec] de la province³ ». Nous constatons la même chose dans le cadre de la présente étude.

² René Verrette, *Les idéologies du développement régional. Le cas de la Mauricie 1850-1950*, p. 51.

³ *Ibid.*, p. 53.

Une partie de la démarche de René Verrette voisine la nôtre : les discours journalistiques sont recensés avec soin pour cerner les façons d'identifier. Mais alors qu'il aborde plusieurs aspects économiques et sociaux, nous arrivons à un résultat semblable en ne nous basant que sur un seul événement, tout en franchissant la frontière temporelle de la recherche de l'historien et de son année limite de 1950. Dès sa première édition, la foire de Trois-Rivières répondait à un construit culturel, comme nous l'avons démontré avec les deux premiers chapitres de cette recherche. Bien sûr, cet héritage est en perpétuel mouvement, selon les changements technologiques et les évolutions qui se manifestaient dans la société québécoise. Par exemple, la partie agricole de l'Exposition de 1900 est différente de celle de 2000, mais, en même temps, elle présente des éléments communs, tel le désir des participants de gagner des prix.

L'Exposition de Trois-Rivières était et est un univers en soi, avec ses éléments montrés au public et son aspect ludique. Bien qu'elle partage beaucoup de points communs avec des événements semblables qui ont lieu à Sherbrooke, à Saint-Hyacinthe ou à Québec, elle possède des traits culturels de Trois-Rivières et de la Mauricie. En guise d'exemples : les stands des grandes usines trifluviennes au cours des années 1920 et, plus récemment, la prédominance d'artistes locaux à partir des éditions du vingt-et-unième siècle. Ces éléments apparaissent et disparaissent, se métamorphosent selon les décennies et les époques. Le temps (et la durée), ajouté au territoire où ont lieu les pratiques culturelles, témoignent de phénomène d'identités variables, mais où le nom de Trois-Rivières garde toujours son importance.

6.2)- Une identité trifluvienne et laurentienne : 1896-1940

La plus grande partie de notre corpus documentaire, pour la période 1896-1940, identifie l'Exposition comme un événement trifluvien, mais une autre partie étend l'identité de l'événement à la Vallée du Saint-Laurent. Nous allons observer ces témoignages en soulignant les particularités les plus significatives, tout en faisant un détour par deux phénomènes distinctifs : l'édition 1910 de l'Exposition comme manifestation identitaire trifluvienne et le nom que portait la foire au cours de cette période.

6.2.1)- La publicité et les noms de l'Exposition

Jusqu'en 1948, sur la publicité, la foire a été désignée sous un nom officiel : l'Exposition de la Vallée du Saint-Laurent, synonyme d'une réalité géographique. Lors des quinze premières années, il était parfois question d'Exposition canadienne de la Vallée du Saint-Laurent, avant que l'adjectif ne disparaisse en 1910. Cette expression désignait les zones côtières du fleuve Saint-Laurent, des grands lacs jusqu'au golfe. Au nord : le Bouclier canadien, et au sud : les Appalaches. Le géographe Raoul Blanchard appelait ces chaînes montagneuses Plate-Forme des Laurentides (pour le nord) et Plate-Forme appalichienne (pour le sud)⁴, sur une carte limitant ce territoire au Québec. Le choix de cette appellation par les premiers dirigeants de l'Exposition ne désignait pas la région qui sera connue plus tard sous le nom de Mauricie, mais un plus vaste territoire, représentant la plus grande partie de la zone côtière du Québec, de Montréal jusqu'à la ville de Québec. Nous croyons que

⁴ Raoul Blanchard, *Le Canada français. Province de Québec*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1960, p. 17.

l'objectif de l'expression « Exposition de la Vallée du Saint-Laurent » était de mise pour intéresser des populations habitant des localités plus lointaines que celles du « District des Trois-Rivières ». Bref, ce nom n'était ni municipal ni régional, mais bel et bien provincial. Organisée par des hommes de Trois-Rivières, s'adressant certes au public de la ville et de la région mauricienne, le nom choisi était une invitation pour attirer une population extérieure à la ville et à la région. L'Exposition de Sherbrooke se servait de la publicité journalistique pour inviter les touristes et les pères de l'Exposition de Trois-Rivières poursuivaient aussi ce but en utilisant le même moyen. À partir de l'édition 1897, dans la publicité reproduite dans les journaux de Montréal et de Québec, il était toujours souligné que des réductions sur les billets de train à destination de Trois-Rivières étaient de mise au cours de la semaine de l'Exposition. La note suivante, de 1897 et tirée d'un journal montréalais, nous indique que le public visiteur ne se limitait pas à Trois-Rivières et à sa région : « Plus de 25,000 personnes étaient sur le terrain [...] Il en était venu de toutes les parties du district et des districts voisins⁵ ». Le même journal soulignait l'importance de l'événement trifluvien : « L'attrait que va avoir l'exposition [...] non seulement pour la population de ce district mais pour celle de toute la province⁶ ». Enfin, lors des premières éditions de l'Exposition, ce nom répondait à une logique, car il n'y avait aucune autre foire semblable dans les villes longeant le fleuve Saint-Laurent autre que l'Exposition provinciale, tenue à Montréal en 1896 et à Québec, à partir de 1897.

La Mauricie du temps était surtout côtière. Il s'agissait d'un territoire entre la rivière Batiscan et la rivière du Loup. Le développement des rives du Saint-Maurice se fera suite à l'aménagement hydroélectrique des chutes de Shawinigan, à la toute fin du

⁵ *La Patrie*, 8 septembre 1897, p. 11.

⁶ *La Patrie*, 4 septembre 1897, p. 1.

dix-neuvième siècle. Cette zone sera alors désignée comme Vallée du Saint-Maurice. Pourquoi les responsables de l'Exposition n'ont-ils alors pas pensé à la rebaptiser Exposition de la Vallée du Saint-Maurice ? Sans doute parce que cette identification limitait leur événement à un territoire plus restreint, alors qu'avec Vallée du Saint-Laurent, elle pouvait intéresser des gens éloignés de Trois-Rivières et de sa région immédiate. La foire ne sera jamais nommée Exposition de la Vallée du Saint-Maurice sur la publicité, mais nous avons trouvé cette appellation dans des articles de journaux à huit reprises, entre 1914 et 1932⁷. Il ne sera jamais question d'Exposition de la Mauricie, ni dans la publicité ni dans les articles.

Le nom Exposition de la Vallée du Saint-Laurent est surtout utilisé dans la publicité, avec quelques retraits qui nous paraissent significatifs de l'importance de la ville de Trois-Rivières. Avant tout, pour la période 1896 à 1939, soulignons que le nom Exposition de la Vallée du Saint-Laurent est utilisé à vingt-sept occasions dans la publicité, en comptant les années où l'adjectif « Canadienne » était ajouté. À neuf reprises, l'on désigne l'Exposition selon le nom de la ville. Nous avons rencontré deux cas particuliers : Exposition de la province de Québec à Trois-Rivières, en 1903, puis Grande exposition générale à Trois-Rivières, en 1911. Enfin, la publicité pour les années 1906, 1925 et 1933 ne présente aucun nom. L'expression Exposition de la Vallée du Saint-Laurent domine donc notre corpus publicitaire.

La présence du nom de la ville dans la désignation de l'Exposition sur la publicité survient au cours d'années significatives : celles du développement industriel

⁷ *Le Bien public*, 20 août 1914, p. 1 ; *La Parole*, 19 août 1926, p. 1 ; *Le Bien public*, 23 août 1927, p. 1 ; *Le Nouvelliste*, 13 août 1928, p. 1 ; *Le Nouvelliste*, 20 août 1928, p. 3 ; *Le Bien public*, 3 août 1929, p. 1 ; *Le Nouvelliste*, 24 août 1931, p. 3 ; *Le Bien public*, 23 août 1932, p. 1.

de Trois-Rivières. En omettant la Grande Exposition générale à Trois-Rivières de 1911, la première fois que l'on peut voir Exposition de Trois-Rivières est en 1916. Deux années plus tard, au lieu d'utiliser les vignettes d'origine américaine habituelles, la direction fait appel à cette « dame de la prospérité » alors en vogue. Géante et souveraine, elle règne à l'intersection du fleuve Saint-Laurent et de la rivière Saint-Maurice, alors que derrière s'étend le triangle de la ville, avec, dans le coin gauche, le terrain de l'Exposition et ses installations. « Visitez l'Exposition de Trois-Rivières⁸ », de suggérer cette superbe publicité. Dans la partie inférieure, il est indiqué le nom de l'organisation : « Commission de l'Exposition de Trois-Rivières⁹ ». La même approche sera utilisée en 1919. Au cours de la décennie 1920, le nom de Trois-Rivières apparaît à quatre reprises : 1920, 1922, 1924 et 1926. Au cours des années 1930, Trois-Rivières n'est présent dans le nom qu'à deux reprises : 1930 et 1934.

6.2.2)- Les articles de journaux et les noms de l'Exposition.

Il y a un écart entre la désignation publicitaire de l'Exposition et la façon dont elle était nommée dans les articles de journaux. Comme nous l'avons indiqué précédemment, nous croyons que les articles de ces journaux étaient une représentation de l'oralité populaire. Selon cette idée, le public appelait rarement sa foire Exposition de la Vallée du Saint-Laurent. Déjà, pour ces générations, l'Exposition était celle de Trois-Rivières.

D'abord, quelques précisions sur notre méthodologie de consultation statistique de ces articles de journaux. Nous avons considéré la première mention apparue dans

⁸ *Le Trifluvien*, 9 août 1918, p. 6.

⁹ *Ibid.*

L'ÉDITION DE 1919 INSISTE SUR LE NOM DE TROIS-RIVIÈRES ET
UTILISE LE SYMBOLE DE PROSPÉRITÉ INDUSTRIELLE



18 au 23 Août 1919

L'Année de l'Éveil Industriel

Six jours de récréation instructive et amusante

\$20,000 en prix

FEUX D'ARTIFICE.

EXPOSITION CANINE.

**Cinq jours de grandes courses
Bourses de \$6,700.00**

N'OUBLIEZ PAS LA DATE

Commission de l'Exposition de Trois-Rivières

Cette femme, symbole de la prospérité industrielle de Trois-Rivières, sera souvent utilisée dans les journaux des années 1910. Souveraine, elle règne à l'angle de la rivière Saint-Maurice et du fleuve Saint-Laurent. Au fond, à gauche et sous les premières lettres du mot Exposition, on voit le terrain de l'Exposition, avec l'estrade de l'hippodrome et la pavillon agricole du gouvernement fédéral. « L'année de l'éveil industriel » nous semble être une référence au temps de paix enfin revenu, suite au conflit 1914-1918. Enfin, le nom de la ville est préféré à deux reprises au nom officiel de Exposition de la Vallée du Saint-Laurent.

SOURCE : *L'Écho du Saint-Maurice*, 8 août 1919, p. 4.

les articles, sans poursuivre la lecture. En somme, il y a une seule nomination par article. Ces articles représentent tout ce que nous avons photocopié, sauf la publicité, les lettres officielles et d'autres documents d'archives. Nous avons seulement considéré les articles rédigés pendant une édition, quelques jours avant son ouverture et les journées suivant leur fermeture. Il s'agit autant d'éditoriaux que de comptes rendus d'événements, des faits divers. Nous n'avons pas tenu compte des articles où seulement le mot Exposition (ou Expo) est mentionné, car ils peuvent difficilement être sujets à une identification précise.

Le nom qui apparaît le plus souvent pour la période 1896-1940 est Exposition de Trois-Rivières, à soixante-six reprises. Suivent : Exposition de la Vallée du Saint-Laurent (quarante-trois fois), Exposition régionale de Trois-Rivières (seize fois) et, comme mentionné un peu plus haut, huit Exposition de la Vallée du Saint-Maurice. La plus importante proportion d'Exposition de Trois-Rivières a été notée au cours de la décennie 1920, avec vingt-sept mentions, contre seulement six Vallée du Saint-Laurent. Cette dernière nomination n'a dominé une décennie qu'à deux reprises : douze fois pour les années 1896-1899 et dix fois pour la décennie 1910-19.

Trois-Rivières est donc la référence la plus nommée, le lieu vers lequel les autres localités des environs convergent, cela même quand on y ajoute le mot régional. En 1895, lors de la tournée de son équipe pour convaincre les sociétés agricoles de la région de collaborer à la future grande exposition, le père de celle-ci, Philippe-Élizée Panneton, donne la note juste de la plupart des futurs discours des notables. Pour Panneton, Trois-Rivières passe en premier lieu et la région ensuite :

Nous devrions avoir une exposition ici quand ce ne serait que pour montrer les ressources d'influence de Trois-Rivières et de la région environnante et y attirer les étrangers. Berthier veut se rapprocher de nous pour marcher ensemble dans la voie du progrès. Nos

communications sans pareille s'y prêtent admirablement. Au nord, au sud, vers l'est et vers l'ouest, nous avons des chemins de fer et des communications fluviales¹⁰.

Trois-Rivières, à cause de ces voies de communication (le fleuve, le chemin de fer, la route nationale), se prêtait fort bien à la tenue d'une exposition agricole et industrielle. Il s'agit d'un discours de confiance, celui d'un homme certain du rôle de capitale de Trois-Rivières sur la région. Attirer les ruraux des comtés environnants représentait aussi un désir menant vers cette centralisation. C'était aussi le cas à Sherbrooke pour les Cantons de l'Est, comme ce le sera à Saint-Jean, pour le Richelieu, dès 1902. Selon ces propos, les autres localités doivent dépendre des avantages de Trois-Rivières. Tous ces discours indiquent clairement l'importance du rayonnement que la ville doit connaître grâce à l'Exposition.

C'est le cas dans les propos toujours optimistes de Philippe-Élizée Panneton. S'adressant à un journal de Louiseville, l'homme prédit les bons effets que l'événement aura sur Trois-Rivières d'abord, et sur la région dans la foulée :

Qui sait s'il n'y a pas là le point de départ d'une ville nouvelle et transformée, le levier qui soulèvera enfin Trois-Rivières de son inertie, la cause déterminante qui lui fera utiliser les innombrables ressources d'un incomparable *back country*¹¹.

Le père de l'Exposition, s'adressant au premier ministre québécois Marchand, lors de l'ouverture de l'édition 1897, ne tarit pas d'éloges sur la ville, point névralgique de la région, et fait de la foire un des points importants d'un avenir prospère :

Trois-Rivières est le débouché naturel et aurait dû être le centre de distribution d'une région d'alimentation aux ressources pour ainsi dire illimitées [...] Un vent nouveau semble vouloir gonfler nos voiles et nous permettre de nous diriger vers des horizons plus riches. [...] La compagnie d'exposition de la Vallée du Saint-Laurent s'enorgueillit d'avoir contribué [...] à ce renouveau d'activité¹².

¹⁰ *Le Trifluvien*, 24 décembre 1895, p. 2.

¹¹ *L'Écho de Louiseville*, 10 septembre 1896, p. 2.

¹² *La Patrie*, 8 septembre 1897, p. 11.

En 1900, dans un article publié par *La Patrie*, mais rédigé par un collaborateur trifluvien, l'énoncé est on ne peut plus précis sur l'importance de la ville par rapport au reste de la région : « Trois-Rivières est le centre naturel de toute cette partie de la province¹³ ». Le credo de confiance locale demeure le même, quinze années plus tard : « Il [l'événement] donne l'occasion d'établir et de resserrer des relations importantes entre les habitants des paroisses du district et la cité de Trois-Rivières¹⁴ ».

Les discours de la décennie 1920, alors que l'Exposition connaît une première période de grands succès, poursuivent avec l'identification de l'événement à la ville d'abord et à la région ensuite. Parlant de la ville, le maire Normand confie en 1923 que « L'Exposition nous a aidés à grandir¹⁵ ». Devant la menace de mettre fin à la foire, à cause de quelques déficits, le journaliste Joseph Barnard parle des effets bienfaisants de l'événement sur la ville, sans qu'il soit question explicitement de la région :

Elle [L'Exposition] a été très profitable à notre ville des Trois-Rivières. Personne ne contestera que notre ville a été plus annoncée et plus mise en évidence par ce moyen [...] que par tout autre [...] On crée ainsi un grand mouvement vers notre ville dont un bon nombre de nos concitoyens sont heureux de profiter ; le commerce et les affaires y trouvent leur gain¹⁶.

En 1928, *Le Nouvelliste* vante les effets de l'Exposition et se lance dans un discours de fierté se terminant par de grandes prévisions :

Pour les étrangers qui affluent de tous les coins de la province, notre exposition sera la plus belle occasion de l'année où ils pourront connaître notre cité sous son meilleur jour. Ils verront d'abord ce que notre ville et notre région produisent [...] Lorsqu'ils visiteront notre cité, ses maisons de commerce en pleine activité [...] ses usines de papier uniques dans le monde entier, notre port, qui sera quelque jour l'un des plus grands de l'univers, ils diront qu'ils sont dans une cité appelée à devenir une des plus peuplées métropoles du Canada et même de toute l'Amérique du Nord¹⁷.

Ces quelques exemples illustrent avec éloquence l'identité trifluvienne de l'Exposition. Le discours en faveur de la région n'est cependant pas absent de notre

¹³ *La Patrie*, 11 septembre 1900, p. 8.

¹⁴ *Le Nouveau Trois-Rivières*, 6 août 1915, p. 1.

¹⁵ *Le Bien Public*, 28 août 1923, p. 1.

¹⁶ *Le Bien Public*, 21 août 1923, p. 1.

¹⁷ *Le Nouvelliste*, 18 août 1928, p. 1.

corpus. Rappelons qu'en limitant la participation agricole à moins de comtés, les premières éditions des années 1930 donnent une meilleure chance aux cultivateurs de la région de se faire valoir lors des compétitions. Les journaux avaient alors applaudi cette décision. Voici un autre exemple de discours régionaliste, en 1923, soulignant la vingt-cinquième édition. L'article vante les mérites des gens impliqués dans les organisations successives de l'exposition, avant de bifurquer vers son importance pour la région : « C'est [...] l'établissement définitif d'une institution nationale destinée à servir les intérêts agricoles et industriels d'une région qui, par sa situation géographique et ses diverses ressources naturelles, a devant elle un avenir éblouissant¹⁸ ». À quelques reprises au cours des années 1920, dans le numéro du *Nouvelliste* précédant l'ouverture de l'Exposition, un supplément vantant les industries de la Mauricie et de Trois-Rivières était offert au public.

6.2.3)- Le regard des autres localités de la région

Si nous considérons que les articles de journaux des éditions de la période 1896-1940 nous présentent une identité centrée principalement sur Trois-Rivières, de quelle façon les journaux d'autres villes réagissaient-ils face à cet événement ? Pour répondre à cette question, nous avons consulté des articles de journaux de plusieurs localités. D'abord, l'édition initiale de 1896 a été applaudie dans les journaux de Montréal, comme *La Patrie*, et elle se retrouve même en première page de *La Presse*, le 12 septembre 1896. Reproduits dans les pages du *Trifluvien*, des articles en provenance de Québec, de Sorel, de Sherbrooke, de Lévis rapportent aux lecteurs locaux les bons mots des gens de l'extérieur. À Sorel, on avoue : « Les trifluviens ont

¹⁸ *Le Nouvelliste*, 18 août 1923, supplément, p.1.

montré dans toute cette affaire, une vigueur d'initiative, une intelligence d'organisation, un tact et une délicatesse qui a assuré à la manifestation le brillant succès¹⁹ ». Le regard de l'autre devient flatteur et important, pour en quelque sorte dire à la population locale que Trois-Rivières sait faire aussi bien qu'ailleurs.

Mais plus près de Trois-Rivières et de la Mauricie ? La manne n'est pas très encourageante, indice que ce qui se déroulait à l'embouchure du Saint-Maurice ne préoccupait pas plus qu'il ne faut les populations. Cependant, ce constat doit être nuancé : les journaux de Trois-Rivières étant disponibles à Shawinigan, à Grand-Mère ou sur la Rive Sud, la population de ces localités pouvait donc être informée. Dans le journal de Shawinigan *L'Industriel* (1906-1914), les articles sur l'Exposition sont très courts. À Grand-Mère, *The Digest / Le Digesteur* (1918-1921) ne présente rien sur l'événement, mais *La Semaine* (1911-1917) n'a certes pas refusé la publicité que les dirigeants de la foire ont proposée, indice de leur désir d'intéresser les citoyens de la ville du rocher.

Hors *La Parole*, de Drummondville, les journaux de la Rive Sud se montrent indifférents. *Le Nicolétain* des années 1930 offre quelques courts articles, qui nous semblent être une publicité trifluvienne ayant pris cette forme. Le même phénomène est noté dans *L'Écho des Bois-Francs* d'Arthabaska (1900-1905). Ce journal présente, en 1901, un article sur l'utilité des expositions, parle de celles de Trois-Rivières et de Sherbrooke, puis ne tourne pas autour du pot quand il admet que « Nous avons un double intérêt pour aller visiter cette exposition de Sherbrooke²⁰ », après avoir spécifié que les Cantons de l'Est font partie du même comté que la capitale des Bois-Francs.

¹⁹ *Le Sorelois*, 29 septembre 1896, p. 1.

²⁰ *L'Écho des Bois-Francs*, 24 août 1901, p. 2.

Toujours dans la même ville, *La Voix des Bois-Francs* (1929-1932) accepte la publicité, mais les articles sont brefs et généraux. C'est le même cas pour *L'Union des Cantons de l'Est*, de la fin du dix-neuvième siècle jusqu'aux années 1930. À Drummondville, nous n'avons rien trouvé en 1912-14. Cependant, Camille Duguay, figure importante du monde journalistique des Bois-Francs, enrichit notre corpus de quelques fleurs, en 1926. L'homme vante le paysage des environs, le site enchanteur et la beauté des éléments agricoles présentés. Duguay venait de recevoir la visite du directeur Vigneau qui :

Lance, par *La Parole*, une invitation spéciale aux gens de la Rive Sud, afin, dit-il, « de cimenter l'amitié et la solidarité qui doit exister entre les gens du nord et du sud ». Nous ne doutons pas que son invitation sera entendue, convaincu d'avance que, cette année, comme les années passées [...] l'exposition [...] ne sera pas une foire banale²¹.

Pour ce qui est de l'identification régionale, hors cette dernière exception, il faut surtout compter sur les articles provenant de Trois-Rivières.

6.2.4)- Une nouvelle ville de Trois-Rivières : le cas de l'Exposition de 1910

L'important incendie qui a détruit la plus grande partie du centre-ville de Trois-Rivières, en juin 1908, a ému l'opinion publique partout au Québec. Reconstruire n'a pas été une mince tâche. Deux années plus tard, les travaux ne sont pas tout à fait terminés, mais la municipalité croit que le coup d'œil à la ville ressuscitée en vaut la peine et décide d'organiser, en toute hâte, un événement touristique dont l'édition 1910 de l'Exposition fera partie.

L'objectif des *Fêtes du retour* est d'inviter la population québécoise à venir constater les progrès de la nouvelle ville, à visiter les installations modernes et à se

²¹ *La Parole*, 19 août 1926, p. 1.

divertir sainement. L'appel est particulièrement lancé aux anciens Trifluviens et de la publicité apparaîtra même dans les journaux des États de la Nouvelle-Angleterre. Pour l'occasion, les billets de train et de navigation sont réduits, les passages sur les traversiers sur le Saint-Laurent gratuits, tout comme ceux sur les ponts de la rivière Saint-Maurice. Ces fêtes sont prévues du 8 au 18 août 1910, en même temps que l'Exposition. Des concerts de musique religieuse sont au programme, ainsi que ceux de la fanfare de l'Union Musicale, qui fête ses vingt-cinq années d'existence. Du cricket, de la crosse et du baseball sont proposés, ainsi que des régates, organisées par le Club nautique des Trois-Rivières avec la participation de draveurs du haut Saint-Maurice, couronnées par des illuminations sur le fleuve. Des visites des sites historiques sont à la carte, ainsi que celles des lieux d'éducation et des usines. Si les fêtes sont centrées sur Trois-Rivières, la région n'a pas été mise de côté avec une « excursion quotidienne [...] au Sanctuaire du Cap de la Magdeleine et aux nouvelles villes de Grand'Mère et Shawinigan Falls et La Tuque²² ». Les fêtes ont souvent lieu sur le terrain de l'Exposition, mais aussi dans différents parcs et lieux publics de la ville. Pour l'occasion, le journal *Le Nouveau Trois-Rivières* présente des photographies de coins de la ville²³, initiative rare à cette époque.

Le même journal ne se prive pas de superlatifs, trois jours avant l'ouverture des festivités. Son but consiste à présenter un discours de confiance à saveur publicitaire, afin de convaincre les touristes de ne pas rater le rendez-vous. Dans un article, on nous informe que la ville est « pour ainsi dire²⁴ » la fondatrice des Cantons de l'Est, « ayant

²² *La Presse*, 6 août 1910, p. 12.

²³ *Le Nouveau Trois-Rivières*, 12 août 1910, p. 5.

²⁴ *Le Nouveau Trois-Rivières*, 5 août 1910, p. 1.

fourni [...] le meilleur de sa population²⁵ ». Les institutions d'enseignement trifluviennes ont aussi donné à toutes les professions des hommes de valeur.

Rebâtie à deux années de distance d'une conflagration qui, dans deux heures, détruisait tout le centre commercial de la cité, le citoyen fier, à bon titre, de montrer aux absents ce qu'ils avaient pu faire en si peu de temps, ont résolu de les inviter à venir visiter la cité de Laviolette qu'ils avaient laissée il y a un certain nombre d'années avec des rues étroites, des constructions antiques et démodées, pour y admirer ses nouvelles rues larges et redressées, qui forment aujourd'hui de très belles avenues, bordées de constructions spacieuses, élevées et dirions-nous même, luxueuses²⁶.

L'article nous apprend que pour ces *Fêtes du retour*, un bureau touristique a été ouvert au coin des rues Notre-Dame et du Platon, où un personnel qualifié donnera les renseignements désirés par les touristes sur l'hébergement, les restaurants, leurs coûts, les lieux à visiter. Les touristes pourront même coucher dans certaines maisons privées. En somme, une grande fébrilité fait battre le cœur de la ville et le succès est à la hauteur des attentes. Deux jours après l'ouverture des fêtes, il n'y a plus de place dans les hôtels et le traversier Berthier est nolisé pour loger les visiteurs. Cette même date, le journal montréalais *La Patrie* réserve sa première page à l'Exposition de Trois-Rivières, avec cinq photographies et un texte dense sur les courses de chevaux et les bêtes exposées. « Il n'y a pas moins de 10,000 étrangers qui séjournent ici²⁷ ». L'Exposition n'avait jamais connu autant de publicité extérieure depuis l'édition initiale de 1896.

Le bilan rappelle la foule de touristes : « Après dix jours d'une activité inaccoutumée ou une augmentation de la population est venue grossir la foule qui d'ordinaire encombre nos rues et nos places d'amusement²⁸ ». *Le Nouveau Trois-Rivières* parle cependant des lacunes de l'organisation, tout comme *Le Bien Public* :

Nous restons encore sous l'impression que l'idée, excellente elle-même, aurait pu être ajournée à un an ou deux. Certaines parties du programme promettaient plus qu'elles n'ont donné, quand

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Ibid.*

²⁷ *La Patrie*, 10 août 1910, p. 1.

²⁸ *Le Nouveau Trois-Rivières*, 19 août 1910, p. 1.

toutefois, une organisation pour être bonne, doit tendre à donner plus qu'elle ne promet. [...] Espérons que lorsque notre cité sera complètement restaurée et rebâtie, que les derniers vestiges du malheur auront disparu et que nous serons enfin en mesure de faire les choses plus largement, une occasion nouvelle nous permettra d'inviter nos hôtes à revenir en plus grand nombre que jamais²⁹.

L'idée d'incorporer l'Exposition à un événement touristique ne sera plus jamais répétée. Quoi qu'il en soit, pendant plusieurs jours, dans beaucoup de journaux du Québec, l'événement avait un nom : l'Exposition de Trois-Rivières.

6.3)- Une identité mauricienne et trifluvienne : 1946-1974

Que s'est-il passé pour que de 1946 à 1974, les discours publicitaires et journalistiques gardent l'importance de Trois-Rivières tout en insistant sur la Mauricie ? Peut-être que cette Mauricie industrielle tant vantée, au cours des décennies 1910 et 1920, a pris un tournant plus confortable après les privations de la crise économique et de la guerre. Peut-être aussi parce que les résidants de la région, plus à l'aise financièrement, pouvaient se permettre le voyage annuel vers l'Exposition de Trois-Rivières avec plus de facilité qu'autrefois.

Nous délimitons l'identification à la région entre 1946 et 1974. L'année limite de 1974 se justifie après avoir compilé les différents noms donnés à l'Exposition dans les articles du *Nouvelliste*. Ainsi, la foire est nommée Exposition régionale de Trois-Rivières vingt-huit fois de 1970 à 1974, et seulement huit fois de 1975 à 1979. Inversement, le nom Exposition de Trois-Rivières n'apparaît que cinq fois entre 1970 et 1974 et dix-huit fois à partir de 1975. 1974 nous apparaît donc comme une année où un changement nominal devient évident. Nous allons faire part des particularités de cette période.

²⁹ *Le Bien Public*, 16 août 1910, p. 1.

6.3.1)- La publicité et les noms de l'Exposition

Lors des éditions 1946, 1947 et 1948, la foire porte toujours le nom officiel d'Exposition de la Vallée du Saint-Laurent et cette expression est de mise dans la publicité annonçant chaque édition. À partir de 1949, un autre nom fait son apparition : L'Exposition régionale de Trois-Rivières. Pourquoi ce changement ? Nous croyons qu'associer la foire à Trois-Rivières, maintenant que la municipalité en était de nouveau responsable³⁰, était une bonne stratégie, tout comme ajouter le mot région (celle de la Mauricie, il va de soi). Dans les deux cas, Trois-Rivières s'imposait, du point de vue publicitaire, comme la ville la plus importante de la Mauricie. Nous croyons que « Vallée du Saint-Laurent » était un terme désuet, associé aux années d'avant guerre. Maintenant que la foire attirait de plus en plus de visiteurs, d'exposants agricoles et commerciaux, Trois-Rivières et la région devaient être bien en vue dans la sphère publicitaire. Enfin, le territoire d'origine de l'Exposition s'étendait le long des rives du fleuve Saint-Laurent, alors que dès la décennie 1910, et davantage pour la période suivant la Seconde Guerre mondiale, ce territoire, toujours de mise, s'était élargi vers le nord, le long de la rivière Saint-Maurice et vers l'arrière pays. Il était depuis longtemps difficile pour Shawinigan et Grand-Mère de s'identifier à un terme comme Vallée du Saint-Laurent. Il y a donc eu transformation du territoire régional.

Exposition régionale de Trois-Rivières sera le nom utilisé sur presque toutes les publicités de la période 1949 à 1969, mis à part quelques retraits où l'adjectif « régionale » disparaît (de 1957 à 1960, par exemple). En 1950 et 1951, une

³⁰ À partir de 1946. Voir le troisième chapitre.

superbe publicité est notée dans les journaux de Trois-Rivières, de la Mauricie et des Bois-Francs, montrant deux hommes costauds, l'un aux champs et l'autre à l'usine, le tout rappelant étrangement les illustrations soviétiques des années 1920. Le gros titre de cette publicité est « En avant avec la Mauricie ». En 1951, sur une publicité d'un autre type, il est indiqué : « L'Événement tant attendu de la Mauricie³¹ ».

Avec la venue de slogans, en 1966, Exposition régionale de Trois-Rivières passe en second lieu. Sans doute influencé par le succès d'Expo 67 de Montréal, le diminutif Expo s'impose progressivement à compter de 1968, bien que nous en ayons trouvé trace au bas d'une publicité de 1953 : « Bienvenue à l'Expo³² ». Contrairement à la période précédente, la nomination publicitaire majoritaire devient la même utilisée dans les articles de journaux. Le nom officiel représentait aussi une identité.

6.3.2)- Les articles de journaux et les noms de l'Exposition

Nous croyons que nommer la ville et la région était une façon de manifester publiquement une confiance dans le présent et pour l'avenir. De quelle façon se manifeste cette confiance dans la Mauricie ? Bien sûr, par les superlatifs dans les articles de journaux, mais aussi par certains aspects du monde des divertissements. Si la grande majorité d'entre eux sont toujours américains, il y a une porte entrouverte pour les talents locaux, tels que la chorale des midinettes de l'usine Wabasso de Shawinigan, (spectacle d'ouverture de l'édition 1947), beaucoup de cadets et leurs fanfares (comme en 1960), des troupes de danse folklorique (en 1958 et pas moins de douze de la Mauricie, en 1962, dont celle des Amérindiens d'Odanak) et des fanfares

³¹ *Le Nouvelliste*, 16 août 1951, p. 9.

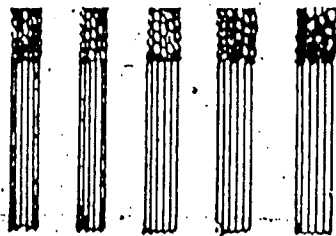
³² *Le Nouvelliste*, 20 août 1953, p. 2.

L'IDENTITÉ MAURICIENNE DE L'EXPOSITION DE TROIS-RIVIÈRES
EN 1950

EN AVANT AVEC LA **MAURICIE**



AGRICOLE

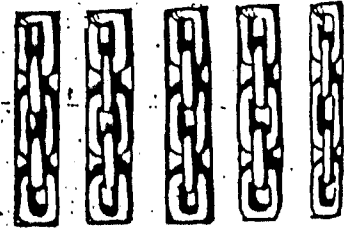


VISITEZ LA

D
U
18
A
U
26
A
O
U
T



& INDUSTRIEL



1950

45ième EXPOSITION REGIONALE
de **Trois - Rivières**

LES BILLETS RESERVES POUR

"LES FANTASIES 1950"

QUI AURONT LIEU AU STADIUM DE BASEBALL

DU 20 AU 25 AOUT INCLUSIVEMENT

Cette publicité sera présente en 1950 et 1951 dans la plupart des journaux de la Mauricie et des Bois-Francs. L'accent est mis sur la région à deux reprises, avec le mot Mauricie et l'expression Exposition régionale. Les deux hommes des dessins, symbolisent la force industrielle, même chez le paysan. Notons l'importance donnée au spectacle des Fantaisies, mettant en vedette les artistes de la compagnie Hamid et les Roxyettes de New York.
SOURCE : *Le Nouvelliste*, 5 août 1950, p. 12.

de Louiseville, de Shawinigan et de La Tuque, en 1955. Ce ne sont là que quelques exemples.

La fréquence de mention Exposition régionale de Trois-Rivières est écrasante dans les articles de journaux, entre 1946 et 1969 : cent quinze fois, contre vingt-deux Exposition de Trois-Rivières, et neuf Exposition de la Vallée du Saint-Laurent, ces derniers avec sept fois en 1946 et 1947, et deux fois en 1950. Il s'agissait donc d'une expression qui disparaissait du langage journalistique. Déjà au cours de la période 1946-1949, Exposition régionale de Trois-Rivières avait pris le dessus sur l'ancien terme, avec dix mentions.

En 1948, le journaliste Fernand Gagnon souligne que « La fièvre de l'exposition commence à agiter toute la région³³ ». L'année suivante, *Le Bien Public* juge que « De plus en plus notre exposition s'applique à fixer les traits originaux de notre région³⁴ », sans pourtant nous apprendre de quelle façon. Une partie de la réponse est peut-être dans cet article de 1955 : « Tout l'intérêt de la région se centre cette semaine sur l'exposition [...] cette manifestation vivante de toute notre vie économique³⁵ ». En effet, outre les ruraux de la Mauricie, la participation de commerces et d'entreprises régionales, au pavillon industriel, est certes le reflet de la prospérité économique de la Mauricie de cette période. En 1956, un membre de la direction de l'Exposition, René de Cotret, déclare : « L'exposition [...] est le tableau fidèle de la santé et du progrès d'une région³⁶ ». Le plus important, dans notre démarche, est de souligner, par ces quelques exemples, l'emploi fréquent du mot

³³ *Le Nouvelliste*, 14 août 1948, p. 11.

³⁴ *Le Bien Public*, 25 avril 1949, p. 1.

³⁵ *Le Nouvelliste*, 19 août 1955, p. 3.

³⁶ *Le Nouvelliste*, 23 août 1956, p. 3.

région et l'optimisme inhérent à ces paroles. Un article de 1957 ne mentionne pas les progrès économiques, pour s'attarder à un aspect plus humain et plus culturel :

Parmi tous les événements qui, au cours d'une année, permettent ces rencontres d'amis, cette fraternisation régionale, il n'en est pas un de plus pittoresque ni de plus efficace que notre exposition. Rien n'est plus précieux que cette solidarité de toutes les localités de la région³⁷.

La même année, un second article répète le même propos : « Rien ne réussit davantage à rallier toutes les localités qui s'étendent sur les rives du Saint-Laurent et du Saint-Maurice [...] Un événement de ce genre insuffle un sentiment d'unité, une sorte de solidarité régionale³⁸ ». Même quand Trois-Rivières prime dans les discours, la région n'est jamais passée sous silence : « Formuler des vœux pour cette réussite [...], c'est souhaiter notre propre succès comme Trifluviens et Mauriciens³⁹ ».

Les discours des années 1960 ne changent guère, même si parfois ils se montrent plus critiques face à l'événement. Ainsi, en 1960, un journaliste du *Nouvelliste* suggère une participation plus intense des villes de la région, selon des thèmes caractéristiques à chaque localité : l'hydroélectricité, les communications, les pâtes et papier, l'évolution du commerce⁴⁰. En 1967, dans un article influencé par l'Exposition universelle de Montréal, Sylvio Saint-Amant propose : « Nous nous demandons s'il n'y aurait pas lieu d'intéresser les principales villes de notre région à présenter des kiosques-pavillons et à consacrer chacune des journées de l'Expo à une ville différente⁴¹ ». Plus de vingt ans plus tard, le même journaliste répète son idée : « Chaque jour, une ville serait mise en évidence et présenterait quelque chose d'original⁴² ». Cette suggestion ne trouvera jamais d'écho, mais le plus important à

³⁷ *Le Nouvelliste*, 17 août 1957, p. 4.

³⁸ *Le Nouvelliste*, 22 août 1957, p. 4.

³⁹ *Le Nouvelliste*, 19 août 1950, p. 2.

⁴⁰ *Le Nouvelliste*, 27 août 1960, p. 4.

⁴¹ *Le Nouvelliste*, 22 août 1967, p. 4.

⁴² *Le Nouvelliste*, 29 juillet 1988, p. 6.

retenir est que le journaliste percevait l'Exposition comme un événement régional. Revenons aux années 1960 pour d'autres témoignages de cette identité mauricienne.

Parfois, au cours des années 1960, la région est appelée Cœur du Québec, selon le découpage administratif du gouvernement provincial et qui englobe la région de la rive sud connue jusqu'alors comme les Bois-Francs. Par exemple : « L'exposition régionale reflète encore le caractère agricole du Cœur du Québec⁴³ ». À une seule occasion, en 1963, la foire est appelée Exposition régionale du Cœur du Québec⁴⁴, bien que l'expression fût courante à cette époque. Il s'agit d'exceptions et cette dénomination n'apparaîtra jamais dans la publicité.

De nouveau dans une veine critique dans le but d'améliorer l'événement, *Le Nouvelliste* témoigne : « Il faudra faire [...] la part la plus large possible à tout ce qui caractérise une région donnée : ses ressources, ses industries, son commerce, sa culture propre, ses usages, ses traditions⁴⁵ ». En 1966, Paul-Émile Plouffe répète ce que l'enquête de 1962 nous apprenait : « Le renommée de notre exposition est déjà faite partout dans la région⁴⁶ », idée déjà émise en 1964 avec « la plus grande attraction de l'année dans la région⁴⁷ ». Le mot *touriste*, pour désigner les visiteurs, devient de plus en plus fréquent et revêt un caractère local : « [Touriste] veut dire une immense foule venant de chez nous, de tous les coins de la région⁴⁸ ».

⁴³ *Le Nouvelliste*, 5 août 1962, p. 3.

⁴⁴ *Le Nouvelliste*, 16 août 1963, p. 3.

⁴⁵ *Le Nouvelliste*, 17 août 1963, p. 4.

⁴⁶ *Le Nouvelliste*, 6 août 1966, p. 4.

⁴⁷ *Le Nouvelliste*, 8 août 1964, p.3.

⁴⁸ *Le Nouvelliste*, 5 août 1965, p. 4.

En 1967, le discours est auréolé de fierté : « L'exposition régionale de Trois-Rivières, c'est notre affaire, notre bien collectif. [...] La boudier, c'est se boudier soi-même⁴⁹ ». Le grand spectacle folklorique de 1964, sur la légende du diable aux Forges de Saint-Maurice, appelle aussi à la fierté régionale : « La population [...] devrait s'intéresser à ce spectacle original [...] qui offrira quelque chose de plus relevé, de plus typique et de plus enraciné dans notre histoire et notre mentalité⁵⁰ ».

6.3.3)- Le regard des autres localités de la région

Nous avons déjà mentionné qu'une foule record de 153 182 entrées est venue ravir l'équipe de Jean Alarie, lors de l'édition 1968. L'ouverture du pont sur le Saint-Laurent est certes responsable de cette affluence hors du commun. Et pourtant, l'Exposition nous semble tout autant boudée que jadis par les journaux des localités de la Rive Sud. Cette identité à la fois mauricienne et trifluvienne de la période 1946-1974 trouve peu d'écho dans la presse écrite. Les articles trouvés dans les journaux des Bois-Francs sont, avant tout, de la publicité déguisée. « Cet événement annuel qui est l'apothéose de la Mauricie⁵¹ » de nous affirmer *La Voix des Bois-Francs*, en 1951. Il n'y a pas de quoi pavoiser, car on note le même texte dans *L'Écho de Louiseville et du comté de Maskinongé*. Au début de la décennie 1950, de la publicité géante paraît dans ces journaux, surtout parce que la compagnie de George Hamid en paie une grande partie, à condition que ses artistes figurent au premier plan. Quand Hamid cesse de participer à la publicité, en 1955, les citations importantes disparaissent dans *La Parole* (Drummondville) dans *L'Écho des Bois-Francs* (Victoriaville) dans *L'Union*

⁴⁹ *L'Écho du Saint-Maurice*, 5 août 1967, p. 11. Cette remarque, provenant d'un journal de Shawinigan, reproduisait un texte du Nouvelliste.

⁵⁰ *Le Nouvelliste*, 14 août 1964, p.4.

⁵¹ *La Voix des Bois-Francs*, 16 août 1951, p. 5.

des Cantons de l'Est (Arthabaska) et même dans des journaux de la Rive nord : *Le Courrier de Berthier*, *La Voix de Shawinigan*, *Le Laurentien* (de Grand-Mère, avec, comme exception, un court article en 1959). Le journal *Le Dynamique de la Mauricie*, publié à Saint-Tite au cours de la décennie 1960, ne consacre aucune ligne à l'Exposition. Nicolet, pourtant si près de Trois-Rivières, ne propose aucun article entre 1955 et 1966 par la voie du journal *Le Nicolétain / La Boussole*. De façon générale, les publications de la Rive Sud s'intéressent davantage à l'Exposition de Sherbrooke et à celle de Victoriaville.

La seule exception nous parvient d'un journal de Louiseville. Outre le cycle de la publicité parrainée par la compagnie Hamid, *L'Écho de Louiseville et du comté de Maskinongé* ne passe jamais sous silence la tenue de l'Exposition. Par exemple, en 1949, cette remarque souligne l'importance de l'événement sur la vie régionale : « L'Exposition deviendra pour la localité, la région, un actif fort précieux, grâce à la publicité qu'elle constitue pour les produits de la région⁵² ».

L'identité régionale proclamée par les journaux de Trois-Rivières au cours de la période 1946-1974 passait par le nombre de visiteurs de localités extérieures au Trois-Rivières métropolitain. Par exemple, une statistique de 1962 est révélatrice de l'attachement de la population mauricienne à l'Exposition qui, cette année-là, est on ne peut plus régionale : en effet, 40 % des visiteurs viennent de Trois-Rivières et de Cap-de-la-Madeleine, et 55 % de localités de la Mauricie, ne laissant que 5 % pour les autres régions⁵³. Ce discours était donc trifluvien et la réalité à la fois mauricienne et trifluvienne.

⁵² *L'Écho de Louiseville et du comté de Maskinongé*, 5 août 1949, p. 6.

⁵³ *Le Nouvelliste*, 21 août 1962, p. 3.

6.4)- Retour à une identification trifluvienne : 1975-2005

À partir des années 1970, l'adjectif « Régional » n'apparaît plus dans la publicité. Exposition de Trois-Rivières et le diminutif Expo deviennent la règle d'or, avec le slogan bien en vue. Dans notre recensement des articles, Exposition régionale de Trois-Rivières va en décroissant selon les décennies : vingt-huit fois au cours des années 1970 (mais seulement huit fois après 1974, comme indiqué précédemment) ; douze fois pendant la décennie 1980, et à peine deux fois entre 1990 et 2005. Le nom Exposition de Trois-Rivières est mentionné vingt-trois fois au cours des années 1970 (avec dix-huit fois après 1974) ; quarante-huit fois au cours de la décennie 1980 et trente-six fois pendant la période 1990-2005. Pourquoi cette dernière baisse ? Parce qu'au cours de la période 1990-2005, l'expression Exposition agricole de Trois-Rivières apparaît vingt-trois fois, contre neuf fois au cours des années 1980 et seulement une fois pendant la décennie 1970. Selon ces données statistiques, il est clair que les éleveurs, organisateurs de l'événement depuis 1989, ont établi une marque identitaire faisant en sorte que dans l'esprit populaire, l'Exposition est bel et bien agricole. Il est étonnant que cette expression n'ait jamais été utilisée autant dans les articles que la publicité avant la dernière décennie du vingtième siècle. Souvenons-nous de l'importance qu'accordaient certains journalistes des années 1920 à l'agriculture.

Pourquoi la mention « Régionale » disparaît-elle progressivement ? Est-ce que la région a de moins en moins d'importance pour la population et pour les médias ? Après tout, certains événements rassembleurs préfèrent les adjectifs « mondial » (des Amuseurs publics) et « international » (d'Art vocal) à l'idée d'identifier leurs activités

à la région. Par contre, ces deux événements, ainsi que l'Exposition, sont toujours identifiés à Trois-Rivières. Le cycle d'identification régionale est bel et bien terminé, suivant un déclin progressif à partir de 1974.

Nous croyons que ce déclin nominal coïncide avec celui de l'économie. Milieu de la grande industrie, le Trois-Rivières métropolitain voit des usines fermer. D'autres entreprises sont obligées de licencier un grand nombre de travailleurs. Les Trifluviens pouvaient certes parler avec fierté de « la capitale mondiale du papier » au cours des années 1950 et clamer que l'Exposition représentait la région, alors que Shawinigan et Grand-Mère connaissaient une stabilité dans le domaine industriel au même moment. La mise n'est plus la même à partir du milieu des années 1970 et le déclin dans ce domaine se poursuit au cours de la décennie 1980. Quel est le concept identitaire propre à la région de la Mauricie, à partir de 1975 ? S'il existe, il n'est sûrement pas lié à l'industrie. Les désignations nominales de l'Exposition deviennent ainsi fidèles à la réalité économique de la ville de Trois-Rivières et de la région de la Mauricie.

Que l'identité de l'Exposition à Trois-Rivières seulement reprenne de l'importance (92 fois dans nos articles de journaux, de 1974 à 2005), nous paraît significatif d'un déclin de l'identité régionale. Lors des années initiales de la foire, Trois-Rivières se targuait du titre de capitale régionale à cause de son statut de ville de services. Quand l'industrie machiniste se répand en Mauricie, elle ne se centralise pas à Trois-Rivières, mais s'installe également à Shawinigan et à Grand-Mère, bien que Trois-Rivières garde son statut de ville de services. Au cours des années suivant la Seconde Guerre mondiale, alors que ces industries dominent le paysage économique, l'Exposition est identifiée et à Trois-Rivières et à la Mauricie. Quand

l'industrie entre dans une période de déclin, la mention régionale disparaît peu à peu, d'où ce retour nominal unique dans l'identification de l'Exposition.

6.5)- En guise de conclusion

Une identité se réfère autant à un nom officiel (identification), diffusé dans les journaux par le moyen de la publicité, que par les mentions dans les articles de journaux.

Il n'y a eu unanimité nominale entre ces deux réalités journalistiques qu'au cours de la période 1946-1974, alors que l'Exposition de Trois-Rivières était aussi désignée dans les articles et la publicité comme un événement régional. Les écarts notés pour la période 1896-1940 étaient aussi présents entre les propos du public et des élites, comme démontré dans les chapitres quatre et cinq de cette recherche. À partir de 1975, la région devient moins importante dans ces discours, alors que l'agriculture, curieusement ignorée jusqu'alors, surgit comme une nouvelle identification à partir de la décennie 1990.

Les façons de nommer concordent avec les réalités territoriales et avec la situation économique de la ville et de la région, d'un point de vue industriel. Considérant ces affirmations, l'Exposition a toujours été identifiée de juste façon, suivant les transformations de la ville et de la région au cours de cette centaine d'années.

CONCLUSION

L'Exposition de Trois-Rivières est apparue à l'aube du vingtième siècle, porteuse de l'héritage de plusieurs manifestations populaires nées dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle. L'événement peut être considéré comme une fusion des petites expositions agricoles de comté, des expositions industrielles et commerciales, ainsi que des expositions provinciales du temps, lesquelles étaient fort imprégnées des aspects démonstratifs et compétitifs des grandes expositions internationales en vogue au cours de cette période. De plus, l'Exposition de Trois-Rivières présentait des éléments de divertissements de masse américains. Le rassemblement de ces éléments disparates, dans un objectif de succès, répondait à une initiative de la classe dirigeante, désireuse d'instruire tout en divertissant selon la bonne morale. Tous ces éléments, que nous identifions à la période 1850-1900 portaient, en réalité, l'héritage lointain des foires européennes du Moyen Âge et de la Renaissance, ainsi que des marchés publics. Il y a eu transformations et adaptations, mais aussi continuation d'une tradition.

Exposer était une idée constante dans tous les pays industrialisés au cours de la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Le culte de l'image, le désir de montrer, était propre à cette époque. L'objectif de présenter ce qu'il y avait de mieux ou de supérieur motivait les organisateurs de ces événements. L'impact de ces rassemblements internationaux fait naître des expositions nationales - ou provinciales

dans le cas du Québec - en respectant le même objectif. Ces événements auront surtout lieu à Montréal, jusqu'à ce que la région des Cantons de l'Est décide d'organiser une exposition semblable en se concentrant sur leurs localités. Le but des Sherbrookoises concernait avant tout l'agriculture. Jusqu'alors, les petites expositions agricoles de comté, au service d'une classe de fermiers aisés, n'avaient pas atteint l'objectif de faire progresser le monde rural. La réunion de ces expositions de moindre envergure en un seul événement plus important, dans un dessein d'émulation et de compétition, a beaucoup plus porté ses fruits. Dans ce courant et bouillonnement international, national et régional, chaque capitale d'une région pouvait aspirer à en faire autant. Trois-Rivières aura été la première ville à suivre l'exemple de Sherbrooke, encouragée par les élus provinciaux du temps, désireux de ne plus éparpiller leur aide financière à trop d'associations agricoles et croyant qu'une seule exposition importante ferait plus de bien à l'agriculture que plusieurs petits rassemblements, à la portée plus faible.

En principe, l'Exposition trifluvienne ne présentait rien de neuf. La nouveauté venait plutôt du goût d'imiter et d'améliorer ce qui se faisait ailleurs. Trois-Rivières et sa région immédiate connaissaient très bien les progrès en agriculture, en commerce et en industrie, et n'étaient pas du tout étrangères aux divertissements américains alors populaires. La naissance de l'Exposition de Trois-Rivières peut être perçue comme un aboutissement du désir de montrer en même temps ces trois éléments.

Relater chronologiquement l'histoire de l'Exposition de Trois-Rivières, indépendamment de nos questions spécifiques, représente déjà une longue recherche,

surtout qu'aucune étude substantielle n'a été entreprise sur un événement semblable au Québec. L'Exposition traverse une centaine d'années en s'adaptant, mais jamais en se métamorphosant tout à fait. Le besoin de proposer les plus intéressants éléments agricoles a peu varié depuis 1896, tout comme celui concernant les produits commerciaux et de l'industrie humaine. Les façons de le faire se sont cependant adaptées aux changements technologiques et de mentalité ayant accompagné ces années. Quant aux divertissements proposés aux visiteurs, ils ont beaucoup évolué mais nous croyons que le but du public de 1896 demeure le même que celui de 2005 : s'amuser, passer du bon temps, s'évader du quotidien.

Cette continuation des trois éléments dans le temps révèle ainsi plusieurs points semblables, lorsque nous considérons cette histoire par la voie de la chronologie historique et événementielle. La saga devient autre lorsque l'historien se penche sur les discours ayant accompagné chaque édition, chaque époque. Alors, les changements culturels se manifestent, symboles de l'évolution des mentalités de la société québécoise, avec ses courants et ses contradictions. Nous avons considéré deux époques, dont la délimitation sont les années de la Seconde Guerre mondiale, bien que ces deux tranches puissent être divisées en sous-époques. Nous avons aussi considéré deux types de discours, selon leurs émetteurs : ceux des gens qui ont la parole officielle (journalistes, politiciens, invités de marque) et ceux qui se contentent d'être les consommateurs, c'est-à-dire le grand public.

Les discours sur l'agriculture, pour la période 1896-1940, nous sont apparus conservateurs, même s'ils agitaient parfois l'étendard du progrès. Nous concevons que dans le cadre d'une exposition, événement positif et servant à donner une belle

image de la ville et de la région aux visiteurs, faire part des écueils et des problèmes du monde agricole aurait été une stratégie peu appropriée. Pour leur part, les propos sur les divertissements passaient nécessairement par la condamnation, respectant ainsi des discours que l'on retrouvait aussi sur le cinéma, le théâtre, les romans et de nombreuses autres manifestations de divertissements populaires, la plupart en provenance des États-Unis. Si le grand public considérait l'Exposition comme une occasion de s'amuser, il nous semble évident que l'élite ne percevait pas du tout l'événement de cette façon. Le clergé abonde dans le même sens que les membres des professions libérales et les autorités organisatrices. Toujours présents lors des banquets, les hommes de religion partagent le même discours d'idéalisation de l'agriculture et dénoncent les divertissements d'une manière semblable. À une occasion, au cours de la décennie 1920, le clergé s'oppose à un aspect de l'Exposition : l'entrée payante le dimanche et l'ouverture du village forain lors de cette journée.

Quant aux discours sur l'industrie, leur rareté nous a incité à faire parler les objets exposés, ainsi que la façon dont ils étaient présentés. Dans ce dernier cas, les constatations progressives dominaient et devenaient conformes à la réalité de la ville et de la région. Il est assez paradoxal d'avoir trouvé si peu de discours sur l'aspect commercial et industriel de l'Exposition, alors que Trois-Rivières et la Mauricie se sont surtout développés au rythme de ces deux réalités.

Le même schéma de discours devient difficile à cerner après la Seconde Guerre mondiale, car les sources écrites se font plus rares. Ce qui a été noté prouve hors de tout doute que ces discours représentaient beaucoup plus la réalité qu'au cours de la

période antérieure. Des propos d'idéalisation, nous passons à une forme plus constructive d'analyse, basée sur les constats des problèmes rencontrés par les agriculteurs. Des condamnations du monde des divertissements, nous passons à un discours plus conforme à la réalité du public désirant s'amuser. Ce revirement de situation nous permet de noter des changements dans la mentalité de ceux qui avaient la parole.

Au cours de la période 1896-1940, il n'existe aucun commentaire du grand public concernant l'Exposition de Trois-Rivières. En utilisant des témoignages externes (Américains, de Toronto, de l'Ouest canadien, de Saint-Hyacinthe), en se fiant à de précieux documents de trois compagnies foraines, nous avons déduit que les visiteurs étaient étrangers aux propos tenus par ceux ayant la parole. Le grand public, en se rendant à l'Exposition, désirait avant tout s'amuser. Le constat se précise en 1959 avec l'arrivée, dans la source journalistique, de témoignages des visiteurs. Les propos se nuancent avec le défilement des décennies. Ainsi, ceux des années 1980 à 2005 nous apparaissent plus sévères. Le public devient alors plus exigeant. L'arrivée de nombreuses activités estivales représente une des causes de ce revirement de mentalité.

Dans le cas de l'évocation de cette voix du grand public, nous avons considéré la femme rurale, tout comme nous nous sommes attardé aux enfants. Dans ces deux cas, les changements culturels étaient très nets entre les deux périodes. Du rôle traditionnel de la femme de la campagne, nous passons à une participation plus active et importante économiquement. Quant aux enfants, ils se sont révélés comme un public souvent ignoré au cours de la période 1896-1940, alors qu'ils deviennent très

présents à partir de 1950. Dans le domaine d'une continuité culturelle, nous nous sommes aussi penché sur la sociabilité du grand public, ainsi que sur ses attitudes transgressives. Enfin, nous sommes retourné aux discours de ceux ayant la parole pour faire part de l'évolution de l'identité territoriale de l'Exposition de Trois-Rivières, d'abord centrée sur la ville, puis sur la région de la Mauricie et sur Trois-Rivières simultanément.

Avec les trois derniers chapitres, nous croyons avoir atteint le but de répondre à notre objectif, lequel visait à analyser les changements sociaux et culturels véhiculés par l'Exposition de Trois-Rivières, de cerner les particularités inhérentes à cet événement par la voie et la participation des groupes sociaux impliqués.

Ces changements sociaux et culturels, il ne faut pas s'en étonner, sont les mêmes que dans plusieurs domaines d'études sociales sur l'évolution du Québec au vingtième siècle. Par exemple, en nous basant sur notre objectif, l'étude d'un sport collectif, d'un regroupement tel que les scouts ou du rôle des laïcs au sein de l'Église catholique, verrait surgir des résultats voisins. D'une domination sociale des professions libérales et du clergé, nous passons à l'expression d'une plus large palette de gens de plusieurs couches sociales. Dans le cas de l'Exposition de Trois-Rivières, le désir de s'instruire, de se divertir, celui de la réussite des exposants agricoles sont des éléments constants au cours de cette centaine d'années, bien que les formes pour communiquer ces réalités aient changé. Un de nos buts était de faire part de ces changements dans la continuité.

De plus, nous croyons que l'idée de progrès a toujours été présente au cours de cette histoire, mais que, de nouveau, la façon de l'exprimer a changé. Les discours sur l'agriculture, révélés tout au long des années 1920, étaient conservateurs, et pourtant, à plusieurs occasions, ils soulignaient l'importance pour les ruraux d'échanger entre eux lors de l'Exposition, tout comme ils souhaitaient la venue de machinerie agricole et ne voulaient surtout pas que la jeunesse rurale quitte son milieu en faveur de la ville. Bref, il s'agissait de discours «conservateurs progressistes». Ce même progrès est présent dans le domaine des divertissements. De la tente foraine, nous sommes passés à des mécaniques impressionnantes. Le jeune public applaudit la venue d'un nouveau manège, surtout si son aspect mécanique le rend encore plus spectaculaire. Le zipper des années 1970 aurait effrayé plus d'un brave de la décennie 1950, et les usagers des manèges de ces années auraient trouvé bien puériles les mécaniques qui apportaient le grand frisson aux habitués des années 1920. La même idée de progrès se manifeste aussi au pavillon de l'industrie, dont les exposants ont toujours poursuivi l'objectif de montrer ce qu'il y avait de plus moderne. En guise d'exemple, dans ce dernier cas, rappelons l'importance d'exposer les plus récents appareils de radio au début des années 1930. Nul doute que trente années plus tard, les radios transistors étaient bien en vue, relayés plus tard par d'autres moyens de diffusion, tel l'ordinateur.

L'Exposition de Trois-Rivières a ainsi été le témoin, et parfois le porte-parole de ces changements et de cette modernisation de la société québécoise. Elle n'en avait cependant pas l'exclusivité, ces changements pouvant aussi être véhiculés par d'autres événements. Par exemple, l'exposition commerciale et industrielle tenue à Shawinigan pendant de nombreuses années, en se spécialisant dans ce seul domaine,

avait assurément plus à offrir que le pavillon industriel de l'Exposition, car elle rassemblait plus de participants. Dans la sphère foraine, il était impossible pour des compagnies toujours sur la route d'acquérir des manèges aussi imposants que ceux appréciés par le public visiteur de La Ronde, à partir de 1967. Mais le temps d'exception de la tenue de l'Exposition servait à transmettre au public ces changements, à leur faire découvrir ces surprises. L'Exposition a ainsi tenu un rôle important pour l'étonnement « hors de la vie quotidienne » de plusieurs générations de visiteurs.

Les acquis, en se superposant aux changements, font évoluer la vie culturelle de chacun. L'Exposition a-t-elle été un véhicule de cette évolution ? Nous le croyons, tout en précisant que l'événement n'a jamais été un véhicule exclusif de cette évolution. Il n'y a pas eu, à l'Exposition de Trois-Rivières, un événement, un objet, un signe de progrès agricole qui n'ait pas été le même lors d'événements semblables tenus dans d'autres villes du Québec, d'une autre province canadienne et des États-Unis. Au cours des années 1920, les compagnies foraines américaines présentes à Trois-Rivières visitaient des localités de la Nouvelle-Angleterre. Un peu plus tard, le trajet parcouru par l'entreprise Conklin passait par plusieurs localités ontariennes et du Québec. Les populations de ces villes découvraient les mêmes manèges, les mêmes mystères sous tente. Les stands des ministères ou ceux de marchands de meubles, étaient semblables dans tous les pavillons de l'industrie. Les différents élevages d'animaux demeuraient pareils d'une région à l'autre, bien que dans certains cas, il pouvait y avoir des nuances selon les particularités des zones agricoles. Par exemple, il resterait à vérifier si les produits issus de la culture de la pomme étaient plus présents à l'Exposition de Sherbrooke qu'à Trois-Rivières, car certaines parties

du territoire des Cantons de l'Est se spécialisaient dans cette culture. Il devient plus juste de parler d'un partage commun et simultané, par plusieurs villes et régions du Québec, des découvertes et des progrès dans les domaines agricoles, commerciaux et industriels, ainsi que dans celui des divertissements. Bien que nous n'ayons pas cherché à faire cette démonstration dans le cadre de la présente étude, des coups de sonde dans les journaux d'époque de Sherbrooke ou de Québec révéleraient ces points communs. En fouillant davantage, nous pourrions repérer des nuances, comme la présence d'une communauté anglophone plus importante dans une région comme celle des Cantons de l'Est. Une telle nuance linguistique apporterait un caractère propre à l'Exposition de Sherbrooke, malgré ses points communs avec d'autres événements semblables dans d'autres villes.

Voilà pourquoi nous croyons qu'une étude d'une exposition en vedette dans une ville autre que Trois-Rivières, en respectant nos objectifs, notre plan de rédaction et notre démarche, apporterait sans doute des résultats semblables. Mais tant que des études similaires sur les expositions des autres villes n'auront pas été effectuées, nous ne pouvons jamais être sûr. Bien que tenue à Trois-Rivières et présentée parfois comme mauricienne, l'Exposition locale était avant tout le véhicule de changements communs à la majorité de la population du Québec. Bien sûr, en limitant la participation agricole aux comtés environnants, l'exposition trifluvienne devenait le reflet d'une vie rurale proche d'une identité commune à un territoire géographique autre que le Bas Saint-Laurent ou le Saguenay-Lac-Saint-Jean. La participation d'entreprises de la Mauricie, telle la Wabasso (Shawinigan et Trois-Rivières), ajoutait un aspect à l'identité locale. Un marchand de meubles de Trois-Rivières exposant au pavillon industriel représentait nécessairement sa ville. L'implication d'artistes

mauriciens a aussi servi à rehausser ce cachet. Mais, en réalité, une vache de l'Outaouais était-elle bien différente du même animal de la Mauricie ? Le possible stand d'une usine de filature de coton à l'Exposition de Sherbrooke était-il si différent de celui de la Wabasso ? Et le chanteur country en vedette à l'Exposition de Saint-Hyacinthe a-t-il plus à envier à celui natif de la Mauricie se produisant à Trois-Rivières ?

Nous croyons que la présente recherche possède les éléments propres au renouvellement de la démarche intellectuelle inhérente au métier d'historien : aller plus loin, plus profondément, imaginer d'autres avenues issues de nouveaux questionnements. Cependant, nous croyons que l'aspect le plus satisfaisant de la présente étude est sa nature inédite. Si quelques travaux ont vu le jour à propos d'expositions agricoles et industrielles, rien de tel n'avait été fait relativement à une ville du Québec, bien que des foires de même nature se soient tenues ou se déroulent depuis longtemps dans plusieurs localités. D'autres aspects plus particuliers pourraient être étudiés, comme Breen et Coastes l'ont fait avec la partie économique de l'Exposition de Vancouver, ou comme Keith Walden qui a limité sa recherche sur l'Exposition de Toronto à la période victorienne de la fin du dix-neuvième siècle. L'Exposition de Québec, à cause de son statut provincial, bénéficie sans doute de sources plus imposantes que les nôtres et des projets d'études la concernant pourraient englober d'autres aspects, telle la différence entre son statut d'exposition provinciale à l'opposé d'une exposition régionale, ou l'impact touristique de la dite exposition sur la Vieille Capitale.

Cette étude ne représente qu'une étape dans divers projets que nous caressons, toujours à propos des divertissements de masse, des lieux de rassemblements urbains, avec l'objectif de cerner les idéologies et les changements culturels par la voie de discours relatifs à ces événements. À Trois-Rivières, le cas de la salle de théâtre de l'Hôtel de Ville, au cours de la période 1875-1920, nous semble un sujet fort invitant. Nous aimerions aussi répertorier tous les spectacles et événements commerciaux à avoir eu lieu à Trois-Rivières. Enfin, pour nous évader de notre milieu régional, une étude sur les divertissements au cours de la décennie 1920, à l'échelle du Québec, nous apparaît comme une idée séduisante, afin de mettre en lumière la modernité nord-américaine en sol québécois.

Le voyage aura duré six années. L'arrivée à la destination ne signifie cependant pas qu'il faut rebrousser chemin ou de stationner confortablement. Nous souhaitons que l'enrichissement personnel de cette recherche puisse aussi être partagé par beaucoup de lecteurs et de lectrices, tout comme nous formulons le souhait de voir cette thèse être considérée avec égard dans le corpus d'études historiques portant sur la Mauricie.

BIBLIOGRAPHIE

I- LES SOURCES

1.1 Archives

Archives de la Ville de Trois-Rivières : boîtes 483 et 553.

Archives du Séminaire Saint-Joseph de Trois-Rivières.

Archives du Centre d'Études québécoises de l'Université du Québec à Trois-Rivières : fichiers des articles de journaux trifluviens.

Archives non classées du bureau de direction de l'Exposition de Trois-Rivières.

1.2 Journaux

L'Avenir de la Mauricie, (Trois-Rivières, hebdomadaire) 1953.

Le Bas-Canada, (Trois-Rivières, tri hebdomadaire) 1856.

La Boussole, (Nicolet, bi mensuel) 1959-1966.

Le Bien public, (Trois-Rivières, bihebdomadaire jusqu'en 1933, hebdomadaire par la suite) 1909-1978.

Le Clairon, (Trois-Rivières, quotidien) 1884.

Le Constitutionnel, (Trois-Rivières, hebdomadaire) 1823-1825.

Le Constitutionnel, (Trois-Rivières, hebdomadaire) 1871-1872 et 1882.

Le Courrier du Canada, (Québec, quotidien), 1896.

L'Écho de Louiseville, (Louiseville, bi mensuel), 1896.

L'Écho de Louiseville et du comté de Maskinongé, (Louiseville, hebdomadaire), 1949-1977.

- L'Écho des Bois-Francs*, (Victoriaville, hebdomadaire), 1900-1905.
- L'Écho du Saint-Maurice*, (Shawinigan, hebdomadaire), 1917-1978.
- L'Étoile*, (Trois-Rivières, hebdomadaire) 1900.
- Gazette de Berthier*, (Berthier, hebdomadaire) 1896-1901.
- Gazette des campagnes*, (Sainte-Anne-de-la-Pocatière) 1885-1887.
- Gazette des Trois-Rivières*, (Trois-Rivières, hebdomadaire) 1817-1821,
- Hebdo Journal* (Trois-Rivières et Cap-de-la-Madeleine, hebdomadaire) 1964.
- Horizons*, (Trois-Rivières, mensuel) 1939.
- L'Industriel*, (Shawinigan, hebdomadaire), 1906-1914.
- Le Journal des Trois-Rivières*, (Trois-Rivières, hebdomadaire, puis bihebdomadaire à partir de 1865) 1852-72-76-78-87-88-89.
- Le Journal du Cap / Hebdo du Cap / L'Hebdo Journal*, (Cap-de-la-Madeleine, hebdomadaire) 1967-2004.
- Le Laurentien*, (Grand-Mère, hebdomadaire) 1959-1961.
- Le Mauricien*, (Trois-Rivières, mensuel) 1937-1938.
- La Minerve*, (Montréal, trihebdomadaire) 1850-1875.
- Le Nicolétain*, (Nicolet, bi mensuel) 1936-1958.
- Le Nouveau Trois-Rivières*, (Trois-Rivières, hebdomadaire) 1908-1917.
- Le Nouvelliste*, (Trois-Rivières, quotidien) 1921-2005.
- La Paix*, (Trois-Rivières, hebdomadaire) 1890.
- La Parole*, (Drummondville, hebdomadaire) 1926-1978.
- La Patrie*, (Montréal, quotidien) 1896-1915.
- Le Présent*, (Drummondville, hebdomadaire) 1912-1914.
- La Presse*, (Montréal, quotidien) 1892-1896.
- La Semaine*, (Grand-Mère, hebdomadaire) 1910-1917.
- The Shawinigan Standard*, (Shawinigan, hebdomadaire) 1951-1970.

Le Soleil, (Québec, quotidien) 1896-1903.

Le Sorelois, (Sorel, trihebdomadaire) 1896-1919.

Le Sorteux, (Shawinigan, mensuel) 2000-2003.

St. Maurice Valley Chronicle, (Trois-Rivières, hebdomadaire) 1920-1960.

Le Trifluvien, (Trois-Rivières, bihebdomadaire) 1889-1908.

Le Trifluvien, (Trois-Rivières, bihebdomadaire) 1917-1920.

Union des Cantons de l'Est, (Arthabaska, hebdomadaire) 1887-1971.

La Voix des Bois-Francs, (Victoriaville, hebdomadaire) 1928-1966.

La Voix de Shawinigan (Shawinigan, hebdomadaire) 1946-1974.

1.3 Périodiques

Alamanac trifluvien, première année, juin 1932.

Femmes rurales, 1959 à 1963.

Images de la Mauricie, juillet 1980.

La Terre de chez nous, 1938.

1.4 Imprimés

BERGERON, Mario. *Contes d'asphalte*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2001, 520 p.

Chambre de Commerce des Trois-Rivières. Rapport du secrétaire, Trois-Rivières, (s.e.), 1886, 58 p.

Des Trifluviens illustres de 1760 à 1900, guide d'une exposition réalisée par le Musée Pierre-Boucher et par le service des Archives du Séminaire de Trois-Rivières, 1998, 24 p.

Exposition régionale de Roberval 1954, Roberval, Les imprimeurs de Roberval, 1954, 60 p.

HOULD, Réjean et Mario AUDET, *La Cité de Laviolette 1850-1885*, Cahiers historiques No.8, Trois-Rivières, 1988, 110 p.

LABRIE, Vivian, *Le folklore et la fête au Québec : continuités et ruptures*, Québec, Ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche du Québec, 1980, 48 p.

LINTEAU, Paul-André et Alan E.-J. ARTIBISE, *L'évolution de l'urbanisation au Canada : une analyse des perspectives et des interprétations*, Winnipeg, The Institute of Urban Studies, 1984, 49 p.

PELLETIER, Louise, *150 ans d'histoire : 1849-1999 : Société d'agriculture du comté de Richelieu*, Sorel, [s.e.], 1999, 108 p.

Rapport du groupe de recherche en art populaire : travaux et conférences 1975-1979, Département de l'histoire de l'art, Université du Québec à Montréal, 1979, 299 p.

Société d'agriculture de Chicoutimi, *24^e exposition agricole de Chicoutimi*, Chicoutimi, Progrès du Saguenay, 1944, 32 p.

Société de Conservation et d'Animation du Patrimoine de Trois-Rivières inc., *Patrimoine trifluvien. Le terrain de l'exposition de Trois-Rivières : d'une crise à l'autre*, Trois-Rivières, Bulletin d'information No. 2, Avril 1992, 16 p.

Société de Conservation et d'Animation du Patrimoine de Trois-Rivières inc., *Patrimoine trifluvien. Les parcs et lieux publics de Trois-Rivières, XVII-XXe siècles*, Trois-Rivières, Bulletin d'information No. 6, Mai 1996, 20 p.

Société de Conservation et d'Animation du Patrimoine de Trois-Rivières inc., *Patrimoine trifluvien. La vie culturelle trifluvienne, XVII-XXe siècles*, Trois-Rivières, Bulletin d'information No.10, Août 2000, 32 p.

1.5 Sites Internet

Association des Expositions agricoles du Québec : expoduquebec.com

SCHULMAN, Bruce R., *World's Columbian Exposition* :
Users.unet.net/Schulman/Columbian/columbian.html

STANTON, Jeffrey, *Coney Island History Web* :
Naid.sppsrucla.edu/conseyisland/histart.htm

1.6 Film

BURNS, Ric (réalisation), Burns, Ric et Buddy Squires (production), *Coney Island*, 55 minutes, 1991.

1.7 Entrevues

Entrevue téléphonique non enregistrée avec madame Lucie Rioux, en décembre 2003.

Entrevue téléphonique non enregistrée avec madame Huguette Alarie, en novembre 2004.

Entrevue non retranscrite avec madame Marie Désilets, le 29 avril 2003, ainsi que d'autres conversations en 2004 et 2005.

II LES OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

Annuaire du Québec, volumes 1926 à 1962.

BERNIER, Gérard, Robert BOILY et Daniel SALÉE, *Le Québec en chiffres de 1850 à nos jours*, Montréal, Association Canadienne française pour l'avancement des sciences, 1986, 309 p.

Bibliothèque de l'Assemblée nationale, *Dictionnaire des parlementaires au Québec 1792-1992*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1992, 859 p.

Index des documents de la session, Québec, Gouvernement du Québec, volumes I, II, III.

Journaux de l'Assemblée législative de la province de Québec, Québec, Imprimerie de sa très excellente majesté le roi-la reine, 1890 à 1967.

Recensements du Canada, 1931, 1941, 1951, 1961.

SÉGUIN, Normand, René HARDY et Louise VERREAULT-ROY, *Statistiques de l'évolution de l'agriculture en Mauricie 1850 à 1950*, Publication du groupe de recherche sur la Mauricie (cahier 2), Université du Québec à Trois-Rivières, 1979, 175 p.

Statuts de la province de Québec, Québec, Imprimerie de sa très excellente majesté le roi-la reine, 1896 à 1933.

Statuts refondus de la Province de Québec, Québec, Imprimerie de sa très excellente majesté le roi-la reine, 1888, 1909, 1925, 1941, 1978, 1985.

Trois-Rivières : Profil d'une métropole, Ottawa, Statistique Canada, 1984, 116 p.

III LES ÉTUDES

LES DIVERTISSEMENTS

- ADAMS, Judith A., *The American Amusement Park Industry. A History of Technology and Thrills*, Boston, Twayne Publishers, 1991, 225 p.
- ALLEN, Robert C., *Horrible Prettiness. Burlesque and American Culture*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1991, 550 p.
- AUGUET, Roland, *Fêtes et spectacles populaires*, Paris, Flammarion, 1974, 127 p.
- BEAUCHAMP, André, *Sur un air de fête*, Montréal, Éditions Paulines et Éditions Desport, 1976, 119 p.
- BELLEFLEUR, Michel, *Le loisir contemporain. Essai de philosophie sociale*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 2002, 192 p.
- BERROUET, Laurence et Gilles LAURENDON, *Magiciens des boulevards. Bateleurs, artistes et bonimenteurs d'autrefois*, Paris, Parigramme, 1995, 151 p.
- BOGDAN, Robert, *Freak Show. Presenting Human Oddities for Amusement and Profit*, Chicago, The University of Chicago Press, 1988, 322 p.
- BOURASSA, André-G. et Jean-Marc LARRUE, *Les nuits de la "Main" : cent ans de spectacles sur le boulevard Saint-Laurent (1891-1991)*, Montréal, VLB Éditeur, 1993, 361 p.
- BRATHWAITE, David, *Fairground Architecture. The World of Amusement Parks, Carnivals and Fairs*, New York, Frederick A. Praeger Publishers, 1968, 195 p.
- CACÉRÈS, Bénigno, *Loisirs et travail du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil, 1973, 254 p.
- CARADEC, François et Alain WEILL, *Le café-concert*, Paris, Hachette, 1980, 189 p.
- DISHER, Maurice Wilson, *Fairs, Circuses and Music Halls*, London, Collins, 1942, 47 p.
- DURANT, John et Alice, *Pictorial History of the American Circus*, New York, A.S. Barnes and Company, 1962, 328 p.
- EDWARDS, Richard Henry, *Popular Amusements*, New York, Arno Press, 1976, (New York, Association Press, 1915), 239 p.

- FABRE, Daniel, *Carnaval ou fête à l'envers*, Paris, Flammarion, 1992, 160 p.
- FESCHOTTE, Jacques, *Histoire du Music Hall*, Paris, Presses de l'Université de France, 1965, 126 p.
- FRIED, Fred et Mary, *America's Forgotten Folk Art*, New York, Pantheon Books, 1978, 197 p.
- GUAY, Donald, *Histoire des courses de chevaux au Québec*, Montréal, VLB Éditeur, 1985, 249 p.
- GOURARIER, Zeev, *Manèges d'autrefois*, Paris, Flammarion, 1991, 235 p.
- LANFANT, Marie-Françoise, *Les théories du loisir*, Paris, Presses universitaires de France, 1972, 254 p.
- MAY, Lary, *Screening Out the Past. The Birth of Mass Culture and the Motion Picture Industry*, New York, Oxford University Press, 1980, 304 p.
- McKENNON, Joe, *A Pictorial History of the American Carnival*, Sarasota (Florida), Carnival Publishers of Sarasota, 1972, 400 p.
- NASAW, David, *Going Out. The Rise and Fall of Public Amusements*, New York, Basic Books, 1993, 312 p.
- PEISS, Kathy, *Cheap Amusements. Working Women and Leisure in Turn-of-the-Century New York*, Philadelphia, Temple University Press, 1985, 244 p.
- PORTES, Jacques, *De la scène à l'écran. Naissance de la culture de masse aux États-Unis*, Paris, Belin, 1997, 349 p.
- PY, Christiane et Cécile FERENCZI, *La fête foraine d'autrefois. Les années 1900*, Lyon, La Manufacture, 1987, 302 p.
- REARICK, Charles, *Pleasures of the Belle Époque. Entertainment and Festivity in Turn-of-the-Century France*, New Haven and London, Yale University Press, 1985, 240 p.
- STRANGE, Carolyn, *Toronto's Girl Problem. The Perils and Pleasures of the City 1880-1930*, Toronto, University of Toronto Press, 1995, 299 p.
- TOLL, Robert C., *The Entertainment Machine. American Show Business in the Twentieth Century*, Oxford, New York, Toronto & Melbourne, Oxford University Press, 1982, 284 p.
- VALLÉE, Florian, *Du rêve à la réalité*, Ville de Saint-Georges, Éditions Manèges, 2000, 131 p.

WEEDON, Geoff et Richard WARD, *Fairground art. The Art Forms of Travelling Fairs, Carousels and Carnival Midways*, New York, Abbeville Press, 1981, 303 p.

LES EXPOSITIONS, FOIRES ET MARCHÉS

ALLWOOD John, *The Great Exhibitions*, London, Studio Vista, 1977, 192 p.

APPLEBAUM, Stanley, *The Chicago's World Fair of 1893*, New York, Dover Publications Inc, 1980, 116 p.

AUGUR, Helen, *The Book of Fairs*, Detroit, Tower Books, 1971, 308 p.

BADGER, REID, *The Great American Fair : The World's Columbian Exposition & American Culture*, Chicago, Nelson Hall, 1979, 176 p.

BREEN, David et Kenneth COASTES, *The Pacific National Exhibition. An Illustrated History*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1982, 121 p.

BREEN, David et Kenneth COASTES, *Vancouver's Fair. An Administrative and Political History of the Pacific National Exhibition*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1982, 192 p.

BRUNET, Pierre et Gabriel DÉSSERT, *Les foires agricoles en Basse-Normandie*. Caen, collection les Carnets d'ici, Le Centre régional de culture ethnologique et technique de Basse-Normandie, 2000, 72 p.

CASHMAN, Terry, *Edmonton Exhibition. The First Hundred Years*, Edmonton, Edmonton Exhibition Association, 1979, 160 p.

DESPLAT, Christian (dir.), *Foires et marchés dans les campagnes de l'Europe médiévale et moderne*, Toulouse, Presses de l'Université du Mirail, 1996, 252 p.

DUPUY, Pierre, *Expo 67 ou la découverte de la fierté*, Montréal, La Presse, 1972, 237 p.

FROST, Thomas, *The Old Showmen and the Old London Fairs*, Ann Arbor (Michigan), 1971, (London, 1881), 388 p.

FULFORD, Robert, *Portrait de l'Expo*, Toronto, McClelland et Stewart limitée, 1968, 203 p.

GREENHALGH, Paul, *Ephemeral Vistas. The Expositions universelles, Great Exhibitions and World's Fairs 1851-1939*, Manchester, Manchester University Press, 1988, 245 p.

JASMIN, Yves, *La petite histoire d'Expo 67*, Montréal, Québec/Amérique, 1997, 462 p.

- JONES, David C., *Midways, Judges and Smooth-Tongued Fakirs. The Illustrated Story of Country Fairs in the Prairie West*, Saskatoon, Western Producer Prairie Books, 1983, 155 p.
- JONES, Elwood H., *Winners : 150 Years of the Peterborough Exhibition*, Peterborough, Peterborough Agricultural Society, 1995, 262 p.
- KRÖLLER, Eva-Marie, *Canadian Travellers in Europe 1851-1900*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1987, 197 p.
- LEVASSEUR, Roger, *Loisir et culture au Québec*, Montréal, Boréal Express, 1982, 187 p.
- MARGAIRAZ, Dominique, *Foires et marchés dans la France préindustrielle*, Paris, Éditions de l'école des hautes études en sciences sociales, 1988, 275 p.
- MARLING, Karal Ann, *Blue Ribbon. A Social and Pictorial History of the Minnesota State Fair*, St. Paul, St. Paul Historical Society, 1990, 328 p.
- NEELY, Wayne C., *The Agricultural Fair*, New York, AMS Press Inc., 1967 (New York, Columbia University Press, 1935), 313 p.
- POIRIER, René, *Des foires, des peuples, des expositions*, Paris, Librairie Plon, 1958, 258 p.
- RYDELL, Robert W., *All the World's a Fair. Visions of Empire at American International Expositions 1876-1916*, Chicago, University of Chicago Press, 1984, 328 p.
- SCHRODER-GUDEHUS. Brigitte et Anne RASMUSSEN, *Les fastes du progrès. Le guide des expositions universelles 1851-1992*, Paris, Flammarion, 1992, 253 p.
- THOMAS, Jack, *Le temps des foires. Foires et marchés dans le Midi toulousain de la fin de l'Ancien Régime à 1914*, Toulouse, Presses de l'Université du Mirail, 1993, 407 p.
- TRUMAN, Benjamin C., *History of the World's Fair*, New York, Arno Press, 1976, (Philadelphia, H.W. Kelley, 1893), 610 p.
- WALDEN, Keith, *Becoming Modern in Toronto. The Industrial Exhibition and the Shaping of a Late Victorian Culture*, Toronto, University of Toronto Press, 1997, 430 p.
- WEIMANN, Jeanne Madeline, *Fair Women*, Chicago, Academy Chicago, 1981, 611 p.

WILEY, Nancy, *The Great State Fair of Texas*, Dallas, Taylor Publishing Company, 1985, 244 p.

LES LIEUX DE RASSEMBLEMENT ET DE FÊTES

AUGUSTIN Jean-Pierre et Claude SORBETS (dir.), *Sites publics lieux communs. Aperçus sur l'aménagement de places et de parcs au Québec*, Talence, Maison des sciences de l'homme d'Acquitaine, 2000, 231 p.

BOURILLON, Florence et Annie FOUAULT, « Entretien avec Alain Corbin. Temps de loisirs, espaces de la ville », *Histoire urbaine*, No. 1 (Juin 2000), pp. 163-168.

CHERUBINI, Bernard, *Localisme, fêtes et identités. Une traversée ethno-festive de la Mauricie*, Paris, L'Harmattan, 1994, 336 p.

CHICOINE, Marie, Louise de GROSBOIS, Everlyne FOY et Francine POIRIER, *Lâchés lousses. Les fêtes populaires au Québec, en Acadie et en Louisiane*, Montréal, VLB Éditeur, 1982, 317 p.

GAGNON, Hervé, *Divertir et instruire : les musées de Montréal au XIXe siècle*, Sherbrooke, Éditions G.G.C., 1996, 239 p.

HALL, Ben E., *The Golden Age of the Movie Palace. The Best Remaining Seats*, New York, Clarkson N. Potter Inc., 1961, 262 p.

HÉBERT, Hélène, Jean-Noël DION et Albert RÉMILLARD, *La marché de Saint-Hyacinthe et quelques marchés publics du Québec*, Saint-Hyacinthe, Les Éditions JML, 1989, 171 p.

JACOT, Frédéric, Cédric LAMBERT et Pierre PELEGRINO, « Espaces publics et évolution des liens sociaux », *Espaces et sociétés*, No.62-63 (1990), pp. 11-27.

KASSON, John F., *Amusing the Million. Coney Island at the Turn-of-the-Century*, New York, Hill & Wang, 1978, 119 p.

KYRIAZI, Gary, *The Great American Amusement Parks*, Secaucus New Jersey, Citadel Press, 1976, 256 p.

LAMONDE, Yvan et Raymond MONTPETIT, *Le parc Sohmer de Montréal 1899-1919, un lieu populaire de culture urbaine*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, 231 p.

LANGLOIS, Gilles-Antoine, *Folies, trivolis et attractions. Les premiers parcs de loisirs parisiens*, Paris, Délégation à l'Action artistique de la ville de Paris, 1991, 214 p.

- LARRUE, Jean-Marc, *Le monument innatendu : le Monument national 1893-1993*, Montréal, Hurtubise HMH, 1993, 322 p.
- MCCULLOUGH, Edo, *Good Old Coney Island*, New York, Charles Scribner's Sons, 1957, 344 p.
- MCCULLOUGH, Edo, *World's Fairs Midways*, New York, Exposition Press, 1966, 190 p.
- MOYER Jr., Rupert, *Festivals USA and Canada*, New York, Ives Washburn inc., 1970, 280 p.
- PARADIS, Jean-Marc, *100 ans de baseball à Trois-Rivières*, Trois-Rivières, Championnat mondial de baseball junior 1989, 1989, 164 p.
- PINARD, Diane (dir.), *Que la fête commence ! Québec*, La Société des festivals populaires du Québec, 1982, 190 p.
- VILLARDY, Agnès, *Fête et vie quotidienne*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1968, 239 p.

LE MONDE AGRICOLE

- BOUCHARD, Gérard, « L'historiographie du Québec rural et la problématique nord-américaine avant la Révolution tranquille. Étude d'un refus », Revue d'Histoire de l'Amérique française, Vol. 44, No 2, (automne 1990), pp 199-222.
- CHATILLON, Colette, *L'histoire de l'agriculture au Québec*, Montréal, Éditions L'Étincelle, 1976, 125 p.
- COHEN, Yolande, *Femmes de parole. L'histoire des Cercles de fermières du Québec 1915-1990*, Montréal, Le Jour Éditeur, 1990, 315 p.
- CORBEIL, Pierre, « L'agriculturisme : le ruralisme québécois dans une perspective multi-confessionnelle et nord-américaine », Les cahiers d'histoire du Québec au XXe siècle, No. 5, (printemps 1996), pp. 115-124.
- DÉSILETS, Alphonse, *Pour la terre et le foyer*, Québec, Chez l'auteur, 1926, 215 p.
- FORTIN, Gérard, *La fin d'un règne*, Montréal, Hurtubise HMH, 1971, 391 p.
- LÉTOURNEAU, Firmin, *Histoire de l'agriculture (Canada français)*, Oka, s.e., 1950, 320 p.
- MORRISET, Michel, *L'agriculture familiale au Québec*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1987, 206 p.

MORNEAU, Jocelyn, *Petits pays et grands ensembles. Les articulations du monde rural au XIXe siècle. L'exemple du Lac Saint-Pierre*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1999, 402 p.

RAMBAUD, Placide (dir.), *Sociologie rurale*, Paris, Mouton Éditeur, 1976, 325 p.

ROY, Jean-Baptiste et André RICHARD, *Histoire du mérite agricole*, Québec, Ministère de l'agriculture, des pêcheries et de l'alimentation, 1985, 94 p.

SÉGUIN, Maurice, *La nation canadienne et l'agriculture (1760-1850)*, Trois-Rivières, Boréal Express, 1970, 279 p.

SÉGUIN, Normand, *Agriculture et colonisation au Québec*, Montréal, Boréal, 1980, 220 p.

OUVRAGES HISTORIQUES SUR LES RÉGIONS ET LES VILLES

BASSARD, Michel, *Villes, régions et sociétés*, Lausanne, Presses polytechniques romandes, 1982, 295 p.

BELLAVANCE, Claude, *Shawinigan Water and Power 1895-1963. Formation et déclin d'un groupe industriel au Québec*, Montréal, Boréal, 1994, 446 p.

BOZON, Michel, *Vie quotidienne et rapports sociaux dans une petite ville de province*, Lyon, Presses de l'Université de Lyon, 1984, 300 p.

BRAULT, Jean-Rémi (dir.), *Montréal au XIXe siècle. Des gens, des idées, des arts, une ville*, Montréal, Leméac, 1990, 270 p.

BRAULT, Lucien, *Hull 1800-1950*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1950, 262 p.

BRISSON, Marcelle et Suzanne CÔTÉ-GAUTHIER, *Montréal de vive mémoire 1900-1939*, Montréal, Triptyque, 1994, 340 p.

GAMELIN, Alain, René HARDY, Jean Roy, Normand SÉGUIN et Guy TOUPIN, *Trois-Rivières illustrée*, Trois-Rivières, La Corporation des fêtes du trois cent cinquantième anniversaire de Trois-Rivières, 1984, 228 p.

GARFIELD, Chad (dir.), *Histoire de l'Outaouais*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1994, 879 p.

GIRARD, Camil et Normand PERRON, *Histoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean*, Sainte-Foy, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989, 665 p.

- GUÉRARD, François, « L'histoire urbaine au Québec : la recherche récente à la maîtrise et au doctorat », Revue d'histoire de l'Amérique française, Vol. 54, No.4 (automne 2000), pp. 247-288.
- HARDY, René et Normand SÉGUIN, *Forêt et société en Mauricie*, Montréal, Boréal Express et Musée national de l'homme, 1984, 222 p.
- HARDY, René et Normand SÉGUIN, *Histoire de la Mauricie*, Sainte-Foy, Institut québécois de recherche sur la culture, 2004, 1137 p.
- HARVEY, Fernand (dir.), *La région culturelle. Problématique interdisciplinaire*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1994, 231 p.
- HARVEY, Fernand et Andrée FORTIN (dir.), *La nouvelle culture régionale*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1995, 255 p.
- KESTERMAN, Jean-Pierre, Peter SOTHAM et Diane SAINT-PIERRE, *Histoire des Cantons de l'Est*, Sainte-Foy, Institut québécois de recherche sur la culture, 1998, 829 p.
- LACHANCE, André, *La vie urbaine en Nouvelle-France*, Montréal, Boréal, 1987, 145 p.
- LINTEAU, Paul-André, *Histoire de Montréal depuis la confédération*, Montréal, Boréal, 1992, 613 p.
- LOFLAND, Lyn H., *A World of Strangers. Order and Action in Urban Public Space*, New York, Basic Books inc., 1973, 223 p.
- POCHE, Bernard, « La région comme espace de référence identitaire », Espaces et sociétés, No. 42 (Janvier-Juin 1983), pp. 3-12.
- POITRAS, Claire, « L'histoire urbaine au Québec durant les années 1990 : de nouvelles tendances ? » Revue d'histoire de l'Amérique française, Vo. 54, No. 4 (automne 2000), pp. 219-249.
- PRONOVOST, Gilles et Pierre GIRARD, *Temps industriel et temps libre à Trois-Rivières 1880-1908*, Trois-Rivières, Département des sciences du loisir de l'Université du Québec à Trois-Rivières, 1986, 186 p.
- SOCIÉTÉ D'HISTOIRE RÉGIONALE DE SAINT-HYACINTHE, *Saint-Hyacinthe 1748-1998*, Sillery, Septentrion, 1998, 406 p.
- SULTE, Benjamin, *Album l'histoire des Trois-Rivières 1634-1721*, Trois-Rivières, Publié par Benjamin Sulte, 1881, 16 p.
- VERRETTE, René, *Les idéologies du développement régional. Le cas de la Mauricie 1850-1950*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1999, 375 p.

CULTURE ET SOCIÉTÉ

- BECCHI, Egle et Dominique JULIA (dir.), *Histoire de l'enfance en Occident du XVIIIe siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 1998, 517 p.
- BERNARD, Jean-Paul (dir.), *Les idéologies québécoises au 19^e siècle*, Montréal, Boréal Express, 1973, 149 p.
- BRADBURY, Bettina, *Familles ouvrières à Montréal. Âge, genre et survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation*, Montréal, Boréal, 1995, 368 p.
- BURKE, Peter, *Popular Culture in Early Modern Europe*, New York, Harper & Row, 1978, 365 p.
- CAZENEUVE, Jean, *La vie dans la société moderne*, Paris, Gallimard, 1982, 214 p.
- COLLECTIF CLIO, *L'histoire des femmes du Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour Éditeur, 1992, 646 p.
- COPP, Terry, *Classe ouvrière et pauvreté. Les conditions de vie des travailleurs montréalais 1897-1929*, Montréal, Boréal Express, 1978, 213 p.
- COURVILLE, Serge et Normand SÉGUIN (dir.), *Espace et culture*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1995, 404 p.
- COUTURE, Claude, *Le mythe de la modernisation du Québec des années 1930 à la Révolution tranquille*, Montréal, Éditions du Méridien, 1991, 152 p.
- DICKINSON, John A. et Brian YOUNG, *Brève histoire socio-économique du Québec*, Sillery, Septentrion, 1995, 384 p.
- DUMONT, Fernand, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1996, 393 p.
- GANS, Herbert J., *Popular Culture and High Culture. An Analysis and Evaluation of Taste*, New York, Basic Books, 1974, 179 p.
- GARIGUE, Philippe, *L'option politique du Canada français : une interprétation de la survivance nationale*, Montréal, Éditions du Lévrier, 1963, 174 p.
- HAMELIN, Jean et Yves Roby, *Histoire économique du Québec 1851-1896*, Montréal, Fides, 1971, 436 p.
- HARRIS, Neil, *Cultural Excursions. Marketing Appetites and Cultural Tastes in Modern America*, Chicago & London, University of Chicago Press, 1990, 453 p.

- HOGGART, Richard, *La culture du pauvre*, Traduction : Françoise et Jean-Claude Garcias et Jean-Claude Passeron, 1957, Paris, Éditions de Minuit, 1970, 420 p.
- JOYAL, Renée, *Les enfants, la société et l'État du Québec*, Montréal, Hurtubise HMH, 1999, 319 p.
- KONNINCK, Marie-Charlotte de (dir.), *Jamais plus comme avant ! Le Québec de 1945 à 1960*, Montréal, Fides et Musée de la Civilisation, 1995, 183 p.
- LAMONDE, Yvan, *Territoires de la culture québécoise*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1991, 293 p.
- LAMONDE, Yvan, Lucia FERRETTI et Daniel LEBLANC, *La culture ouvrière à Montréal (1880-1920) : bilan historiographique*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982, 178 p.
- LAMONDE, Yvan et ESTHER TRÉPANIÉRIE (dir.), *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1986, 319 p.
- LANTHIER, Pierre et Guildo Rousseau (dir.), *La culture inventée. Les stratégies culturelles aux 19^e et 20^e siècles*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1992, 369 p.
- LEVASSEUR, Roger (dir.), *De la sociabilité. Spécificité et mutations*, Montréal, Boréal, 1989, 348 p.
- LEVINE, Lawrence W., *Highbrow / Lowbrow. The Emergence of Cultural Hierarchy in America*, Cambridge & London, Harvard University Press, 1988, 306 p.
- McROBERTS, Kenneth et Dale POSGATE, *Développement et modernisation du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, 351 p.
- MATHIEU, Jacques et Jacques LACOURSIÈRE, *Les mémoires québécoises*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1991, 383 p.
- ORVELL, Miles, *The Real Thing. Imitation and Authenticity in American Culture 1880-1940*, Chapel Hill & London, The University of North-Carolina Press, 1989, 382 p.
- PRONOVOST, Gilles (dir.), *Cultures populaires et société contemporaines*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1982, 194 p.
- PRONOVOST, Gilles, *Temps, culture et société*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1983, 333 p.
- ROY, Fernande, *Histoire des idéologies au Québec aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal, Boréal, 1993, 127 p.

SAVARY, Claude (dir.), *Les rapports culturels entre le Québec et les États-Unis*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, 353 p.

SENNETT, Richard, (Traduction : Antoine Berman et Rebecca Folkman), *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Éditions du Seuil, 1979, 283 p.

STALLYBRAS, Peter et Allon WHITE, *The Politics and Poetics of Transgression*, Ithaca New York, Cornell University Press, 1986, 228 p.

STEIN, Leon et Philip TAFT, *Workers speak, Self Portraits*, New York, Arno & The New York Times, 1971, 128 p.

SUTHERLAND, Neil, *Growing Up. Childhood in English Canada From the Great War to the Age of Television*, Toronto, University of Toronto Press, 1997, 327 p.

AUTRES OUVRAGES HISTORIQUES

BLANCHARD, Raoul, *Le Canada français. Province de Québec*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1960, 308 p.

BRAUDEL, Fernand, *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, 314 p.

BRAUDEL, Fernand, *Les jeux de l'échange*, Paris, Armand Collin, 1979, 599 p.

CHARBONNEAU, Pierre, *Le projet québécois d'Honoré Mercier*, Saint-Jean-sur-Richelieu, Éditions Mille Roches, 1980, 254 p.

DUPONT, Antonin, *Taschereau*, Montréal, Guérin, 1997, 366 p.

LE GOFF, Jacques, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988, 406 p.

LINTEAU, Paul-André, René DUROCHER et Jean-Claude ROBERT, *Histoire du Québec contemporain : de la confédération à la crise 1867-1929*, Montréal, Boréal, 1993, 758 p.

LINTEAU, Paul-André, René DUROCHER, Jean-Claude ROBERT et François RICARD, *Histoire du Québec contemporain : le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, 1994, 834 p.

MORIN, Edgar, *L'esprit du temps*, Paris, Grasset, 1962, 288 p.

PARADIS, Jean-Marc, *100 ans de baseball à Trois-Rivières*, Trois-Rivières, Championnat mondial de baseball junior 1989, 1989, 164 p.

POMERLEAU, Jeanne, *Métiers ambulants d'autrefois*, Montréal, Guérin, 1990, 467 p.

- PRINCE, Jean, *Familles trifluviennes. Notes générales*, Sillery, Septentrion, 1989, 175 p.
- PROVENCHER, Jean, *Les quatre saisons dans la vallée du Saint-Laurent*, Montréal, Boréal, 1996, 603 p.
- STEPHENSON, William, *The Store that Timothy Built*, Toronto, McClelland & Stewart, 1969, 254 p.
- VALLÉE, Henri, *Les journaux trifluviens de 1817 à 1933*, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1933, 89 p.
- VIGOD, Bernard, *Taschereau*, Sillery, Septentrion, 1996, 392 p.

IV THÈSES ET MÉMOIRES

- DUFRESNE, Sylvie, «Le carnaval d'hiver de Montréal (1883-1889)», Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 1980, 214 p.
- JEAN, Bruno, « Les idéologies éducatives agricoles (1860-1890) et l'origine de l'agronomie québécoise », Mémoire de maîtrise, Université Laval, 1976, 237 p.
- MURRAY, Jocelyne, «Les marchés de Trois-Rivières : étude de sociabilité urbaine, 1850-1900», Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Trois-Rivières, 1987, 154 p.
- PROVENCHER, Patrick, « La Chambre de Commerce de Trois-Rivières, activités et composition socioprofessionnelle », Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Trois-Rivières, 2000, 149 p.
- ROY, François, « Le crépuscule d'un Rouge : J.-A. Tessier, maire de Trois-Rivières, et l'enquête Desy de 1920 », Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Trois-Rivières, 1988, 118 p.
- TREMBLAY, Martine, « La représentation de l'idéal féminin en milieu rural québécois au XIXe siècle », Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Trois-Rivières, 1987, 137 p.

ANNEXE I

LES ANTÉCÉDENTS

1818, 25 mai : Convocation publique pour la formation de la première société d'agriculture de Trois-Rivières.

1819, 19 janvier : Première exposition organisée par la société d'agriculture. Elle est tenue sur la place du marché. L'expérience se répète plusieurs fois par année, au cours des mois d'hiver, de printemps et d'automne. Il s'agit donc, pour les participants, d'une activité n'entravant pas les travaux des champs au cours de la saison estivale.

1829 : Aménagement, par le commerçant Moses Hart, d'une piste de courses sur le coteau. Ce sera le lieu de la future Exposition.

1852 : Fondation d'une nouvelle société d'agriculture. Elle organisera des expositions annuelles, qui ne durent jamais plus d'une journée et qui sont réservées aux membres de la société.

1853 : Construction, par Jos Hamel, d'une estrade pour la piste de courses.

1856, 17 au 19 septembre : Une exposition importante, ouverte à tout le Québec, est tenue sur le terrain du futur cimetière Saint-Louis. Elle est organisée par la Société d'Agriculture du Bas-Canada. Surtout agricole, on y note cependant quelques éléments industriels et des divertissements.

1887, 17 mars : Un article du *Journal des Trois-Rivières* prêche en faveur d'une exposition régionale, présentant la forme qui sera adoptée en 1896. L'événement n'aura pas lieu, malgré des démarches financières du Conseil de Ville et de la Société d'Agriculture.

1887, 10 octobre : Les membres de la Chambre de Commerce de Trois-Rivières votent une résolution pour demander aux sociétés agricoles de la région de tenir une exposition annuelle à Trois-Rivières et que cet événement soit ouvert au commerce et à l'industrie.

1892, 18 avril : Des hommes d'affaires présentent une requête au maire Normand et au Conseil de Ville pour tenir une exposition permanente.

1895, 18 juin : Le premier ministre du Québec, Louis-Olivier Taillon, ainsi que son commissaire à l'agriculture et à la colonisation, Louis Beaudoin, sont à l'hôtel de ville pour rencontrer des maires de localités de la région. La suggestion d'organiser une exposition annuelle pour remplacer les expositions de comté, est discutée avec intérêt. Un comité est formé, présidé par Philippe-Élisée Panneton, maire de Trois-Rivières.

1895 : Demande au gouvernement du Québec d'une charte pour faire reconnaître l'Association agricole du District des Trois-Rivières.

1895, 22 novembre et 13 décembre : À Trois-Rivières, assemblées publiques convoquées par l'équipe Panneton, dans le but de faire connaître le projet.

1896, janvier et février : Rencontres avec des associations agricoles de comté. Panneton et ses partenaires demandent à ces regroupements de leur accorder leur subvention annuelle pour le bien d'une seule grande exposition. Ces rencontres ont lieu à la banlieue de Trois-Rivières, à Nicolet, à Louiseville et à Saint-Geneviève-de-Batiscan. Ces gens acceptent tous de collaborer.

1896, avril : Demande d'aide financière au gouvernement fédéral. Un pavillon sera construit et demeurera la propriété du gouvernement.

1896, 26 mai : L'Association fait l'acquisition du terrain dit du parc Saint-Louis, tout autour de la piste de courses.

1896, 18 août : Première publicité dans un journal. L'événement porte le nom de *Exposition canadienne de la Vallée du Saint-Laurent*.

1896, 14 au 19 septembre : Première Exposition. Le premier ministre du Québec, Edmund James Flynn, est présent lors de l'ouverture officielle, le 15 septembre. Le prix d'entrée est de 25 sous.

ANNEXE II

ADMINISTRATEURS

1896-1915 : Association agricole du District des Trois-Rivières.

1916-1932 : Commission de l'Exposition, sous l'autorité de la Ville de Trois-Rivières.

1933-1937 : Commission d'Exposition du comté des Trois-Rivières, formée par la Société d'Agriculture du comté des Trois-Rivières et de l'Association trifluvienne avicole.

1938-1939 : L'Association de l'Exposition des Trois-Rivières Limitée, formée par cinq hommes d'affaires de la ville.

1946-1988 : Commission de l'Exposition, sous l'autorité de la Ville de Trois-Rivières.

1989-2005 : Corporation de l'Exposition agricole du Centre du Québec, formée par des ruraux de la région.

ANNEXE III**RESPONSABLES DE L'ORGANISATION**

1896-1898 : Philippe-Élisée Panneton.

1899-1915 : Charles D. Hébert.

1916-1932 : Joseph-Hector Vigneau.

1933 : Henri Gauthier.

1934-1936 : Stanislas Panneton.

1937 : Wellie Poisson.

1938-1939 : Joseph-Hector Vigneau.

1946-1950 : Charles P. Rocheleau.

1951-1955 : Henri-Paul Martin.

1956-1990 : Jean Alarie.

1991-2005 : Marie Désilets.

ANNEXE IV**DATES DE TENUE DE L'EXPOSITION**

1896 : 14 au 19 septembre
1897 : 2 au 11 septembre
1898 : 29 août au 1 septembre
1899 : 18 au 26 septembre
1900 : 8 au 15 septembre
1901 : 2 au 12 octobre
1902 : Il n'y a pas d'Exposition
1903 : 24 au 29 août
1904 : 12 au 17 septembre
1905 : 7 au 12 août
1906 : 20 au 25 août
1907 : Il n'y a pas d'Exposition
1908 : Il n'y a pas d'Exposition
1909 : 23 au 28 août
1910 : 8 au 18 août
1911 : 21 au 26 août
1912 : 19 au 24 août
1913 : 18 au 23 août
1914 : 24 au 29 août
1915 : 23 au 28 août
1916 : 21 au 26 août
1917 : 20 au 25 août
1918 : 19 au 24 août
1919 : 18 au 23 août
1920 : 23 au 28 août
1921 : 22 au 27 août
1922 : 21 au 26 août
1923 : 20 au 25 août
1924 : 18 au 23 août
1925 : 24 au 29 août
1926 : 23 au 28 août
1927 : 22 au 27 août
1928 : 18 au 24 août
1929 : 17 au 23 août
1930 : 16 au 22 août
1931 : 22 au 28 août
1932 : 20 au 26 août
1933 : 20 au 24 août
1934 : 9 au 14 septembre
1935 : 12 au 17 août
1936 : 10 au 15 août
1937 : 22 au 27 août
1938 : 22 au 26 août

1939 : 20 au 26 août
1940 à 1945 : Il n'y a pas d'Expositions
1946 : 17 au 23 août
1947 : 16 au 24 août
1948 : 20 au 29 août
1949 : 19 au 26 août
1950 : 18 au 26 août
1951 : 17 au 25 août
1952 : 16 au 22 août
1953 : 22 au 28 août
1954 : 21 au 27 août
1955 : 20 au 26 août
1956 : 18 au 24 août
1957 : 16 au 23 août
1958 : 15 au 21 août
1959 : 21 au 27 août
1960 : 19 au 25 août
1961 : 18 au 24 août
1962 : 17 au 23 août
1963 : 14 au 21 août
1964 : 14 au 23 août
1965 : 12 au 22 août
1966 : 12 au 21 août
1967 : 11 au 20 août
1968 : 9 au 18 août
1969 : 8 au 17 août
1970 : 7 au 16 août
1971 : 6 au 15 août
1972 : 4 au 13 août
1973 : 2 au 12 août
1974 : 2 au 11 août
1975 : 1 au 9 août
1976 : 6 au 15 août
1977 : 29 juillet au 7 août
1978 : 28 juillet au 6 août
1979 : 27 juillet au 5 août
1980 : 25 juillet au 3 août
1981 : 31 juillet au 9 août
1982 : 30 juillet au 8 août
1983 : 29 juillet au 7 août
1984 : 27 juillet au 5 août
1985 : 26 juillet au 4 août
1986 : 25 juillet au 3 août
1987 : 31 juillet au 9 août
1988 : 29 juillet au 7 août
1989 : 28 juillet au 6 août
1990 : 27 juillet au 5 août
1991 : 26 juillet au 4 août
1992 : 24 juillet au 2 août
1993 : 9 au 18 juillet

1994 : 8 au 17 juillet
1995 : 7 au 16 juillet
1996 : 5 au 14 juillet
1997 : 4 au 13 juillet
1998 : 3 au 12 juillet
1999 : 2 au 11 juillet
2000 : 30 juin au 9 juillet
2001 : 6 au 15 juillet
2002 : 5 au 14 juillet
2003 : 4 au 13 juillet
2004 : 9 au 18 juillet
2005 : 8 au 17 juillet

ANNEXE V

INSTALLATIONS

1896 : Construction, au cours de l'été, du pavillon de l'industrie et de différents bâtiments relatifs à l'agriculture (poulaillers, écuries, etc.) dont le pavillon du gouvernement fédéral, de forme octogonale. Une seconde piste de courses est ajoutée et des travaux d'aqueduc complètent l'aménagement.

1897 : Installation de l'éclairage électrique sur le terrain.

1900 : L'estrade de l'hippodrome double sa capacité. Elle peut maintenant accueillir 4,000 personnes. Le pavillon de l'industrie est agrandi, comme il l'avait été une première fois en 1897.

1902 : Aménagement de cabinets d'aisance sur le site.

1916 : La Ville de Trois-Rivières, maintenant responsable de l'organisation, apporte de nombreux changements : agrandissement des pavillons agricoles, amélioration des aménagements pour les exposants ruraux, création de locaux pour une douzaine de restaurants, rénovation des estrades de l'hippodrome, création d'un pavillon de l'aviculture.

1930 : Construction d'une étable, rénovation des écuries et du système électrique.

1931, 17 juin : Incendie de la grande estrade de l'hippodrome et construction immédiate d'une nouvelle.

1931 : Installation d'enceintes sonores sur le terrain, probablement à l'hippodrome.

1937, 29 novembre : La Ville de Trois-Rivières s'adresse au gouvernement provincial afin d'obtenir de l'aide en vue de transformer le terrain en parc d'amusement, avec une piscine, un aréna, un stade de baseball et d'autres bâtiments pour des expositions. Ces demandes seront acceptées le 14 février 1938. La démolition de la majorité des bâtiments de bois, jusqu'alors utilisés, est au programme de ces importantes rénovations. Les nouvelles installations seront la propriété du gouvernement du Québec.

1938 : Tenue de l'Exposition dans les nouveaux locaux, même si certains ne sont pas complétés, tel le pavillon industriel. Pour la première fois, le bétail n'est pas exposé dans un enclos extérieur.

1945 : Environ 10,000 dollars sont nécessaires à la restauration des bâtiments occupés par l'armée canadienne depuis l'automne 1939.

1951 : Nouveau système d'éclairage à l'hippodrome.

1956 : Rénovation du pavillon agricole et création d'une annexe.

1957 : Construction d'un nouveau poste de police.

1965 : Des tours électriques sont installées pour mieux éclairer l'espace réservé au village forain.

1970, 10 novembre : La Ville de Trois-Rivières devient propriétaire des principaux bâtiments du terrain, appartenant au gouvernement du Québec depuis leur construction à la fin de la décennie 1930.

1971, 12 juillet : La municipalité annonce que le pavillon de l'industrie sera maintenant partagé avec l'Université du Québec à Trois-Rivières.

1974 : Importantes rénovations au pavillon agricole.

1979 : Construction du pavillon de la jeunesse, situé derrière le pavillon commercial.

1989 : Démolition du poste de police et des petits bâtiments qui avaient l'habitude d'abriter des restaurants.

1991 : Démolition de l'ancien pavillon avicole, construit en 1916. En 2004, il ne reste de cette époque qu'un seul lieu : une maisonnette, située près de l'hippodrome, et qui sert de bureau aux organisateurs de l'Exposition.

ANNEXE VI

ÉPHÉMÉRIDES ET INITIATIVES

1897, 6 septembre : Présence de Félix-Gabriel Marchand, premier ministre du Québec.

1897, 9 septembre : La municipalité décrète une fête civique. Plusieurs commerces et bureaux ferment leurs portes, afin de permettre à la population de visiter l'Exposition. Cette initiative ne disparaîtra qu'au cours de la décennie 1960.

1900, 11 septembre : Visite de Sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada.

1902 : L'Exposition n'est pas tenue, à cause de l'endettement des organisateurs et des conditions de rétablissement de cette situation exigées par le gouvernement du Québec.

1904 : À trois reprises, on présente des courses d'automobiles sur la piste de l'hippodrome.

1906 : Après quelques refus, le Conseil de Ville accorde un permis de vente d'alcool sur le site.

1907 : Il n'y a pas d'Exposition, pour des raisons difficiles à cerner. Les problèmes d'hygiène rencontrés par Trois-Rivières nous paraissent la raison la plus logique.

1908 : Le grand incendie du 22 juin, qui ravage la plus grande partie de la ville, empêche la tenue de l'Exposition. Le local de l'administration fait partie des édifices rasés par le feu.

1910 : L'Exposition est intégrée à un événement touristique du nom de Fêtes du Retour, afin de présenter le nouveau visage de la ville au public visiteur.

1911 : Démonstrations d'aéroplanes. Il y en aura aussi en 1913, 1914 et 1919.

1915, 18 novembre : L'Association agricole du District des Trois-Rivières vend ses biens à la municipalité, qui organisera dorénavant l'événement.

1916 : L'Exposition est maintenant ouverte le soir. Signe des temps : c'est aussi au cours de cette année qu'un stationnement pour automobiles est aménagé sur le terrain.

1919 : Première participation des Cercles des Fermières.

1920 : Pour la première fois, l'Exposition rapporte un profit : 2080 \$

1922 : Les visiteurs du pavillon de l'industrie découvrent un prodige : la radio.

1923 : L'Exposition est reconnue par le gouvernement provincial comme un événement de classe A, ce qui permet aux organisateurs d'obtenir une aide financière plus importante.

1927, 22 août : L'évêque du diocèse de Trois-Rivières se plaint au Conseil de Ville de la présence d'amusements payants lors de la journée d'ouverture.

1928, 18 août : Le chanoine François Boulay, curé de la cathédrale, dénonce en chair la décision de la Ville d'ouvrir l'Exposition un dimanche, de faire payer les visiteurs et de permettre au village forain de fonctionner. Jusqu'alors, l'événement n'était pas ouvert la fin de semaine. Les plaintes du clergé se multiplient jusqu'en 1932, alors que les religieux triomphent sur plusieurs points, dont celui de l'ouverture payante le dimanche.

1929, 19 août : Première journée des enfants. Cette tradition ne prendra réellement son envol qu'à partir des années suivant la Seconde Guerre mondiale.

1932, 19 septembre : Le Conseil de Ville, suite à de profonds déficits (gravitant autour de 60 000 \$) décide de fermer le bureau de l'Exposition et de congédier tous leurs employés. Le 1 avril 1933, les élus annoncent de façon officielle qu'elle n'organisera plus l'événement.

1933, 1 mai : deux associations agricoles prennent la relève de la municipalité dans l'organisation de l'Exposition. Celle de 1933 sera très modeste, si bien qu'elle ne fut pas considérée dans le dénombrement officiel.

1935 : Visite d'Adélard Godbout, premier ministre du Québec. Par ailleurs, le 13 août, les chômeurs sont admis gratuitement. Cette initiative sera répétée en 1936.

1937, février : Une nouvelle administration entre en scène, mise sur pieds par cinq hommes d'affaires de Trois-Rivières.

1937, mars : Début de la démolition des bâtiments de bois, remplacés par de nouvelles installations en béton. Ces importants travaux, exécutés par les chômeurs de la ville, seront complétés en 1939.

1939, 27 septembre : Le gouvernement du Québec prête les installations à l'armée canadienne. Malgré la présence des soldats, une exposition est prévue pour 1940.

1940, 28 mai : Adrien Morin, sous-ministre de l'agriculture au gouvernement provincial, annonce que l'Exposition de Trois-Rivières n'aura pas lieu en 1940. Les restrictions économiques en temps de guerre empêchent les deux paliers de gouvernement de verser des subventions pour des expositions. Il n'y en aura pas durant toute la durée de la guerre et les militaires présents sur le terrain transforment certaines installations pour répondre à leurs besoins, en plus d'en construire des nouvelles.

1945, 8 août : La municipalité reprend possession du terrain de l'Exposition.

1946, 21 janvier : La Ville de Trois-Rivières renoue avec l'organisation de l'Exposition, ceci jusqu'en 1988.

1948 : Pour la première fois, l'événement franchit le cap des 100 000 entrées.

1951 : La piscine est utilisée pour la première fois dans la programmation. Au fil des années, on y verra quelques événements originaux, comme des courses de canots, des démonstrations de ski nautique et de la pêche, bien que les compétitions sportives et les spectacles aquatiques seront de mise à chaque édition, avant un déclin survenant dans la seconde moitié de la décennie 1970.

1952 : Au pavillon de l'industrie, le public peut voir des images télévisées en provenance de Montréal.

1956 : Entrée en scène de Jean Alarie, l'organisateur le plus marquant de l'histoire de l'Exposition.

1956 : Première présence du Salon des Arts, ouvert aux artistes de la région. Il existera jusqu'en 1971. D'autres artisans participeront de façon sporadique aux événements ultérieurs.

1957 : La station de radio CHLN-AM installe un studio flottant dans la piscine et diffuse chaque soir des émissions mettant en relief les talents d'artistes amateurs.

1957 à 1962 : Parades dans les rues, avec chars allégoriques, bouffons, fanfares de cadets, majorettes, etc.

1958 : Première présence d'un salon du hobby, situé dans un local près de la piscine. Une exposition canine s'ajoute à la précédente initiative. Ces deux éléments feront partie de la programmation pendant de nombreuses années.

1959 : Premier bingo géant, au Colisée. Il cessera ses activités en 1997.

1964 : L'Exposition dure maintenant dix jours, dont deux fins de semaine.

1965 : Une seconde journée des enfants est ajoutée. Pour la première fois depuis le décès de Maurice Duplessis, en 1959, un premier ministre québécois, Jean Lesage, visite l'Exposition. À ce jour (2004), il sera le dernier.

1966 : Première utilisation d'un slogan.

1966 : La revue *L'Actualité*, de Montréal, consacre un article de trois pages sur l'Exposition dans son numéro de juillet.

1968 : L'Exposition compte 61 000 entrées de plus qu'en 1967, à cause de l'ouverture du pont sur le Saint-Laurent.

1971 : Première journée consacrée aux personnes du troisième âge.

1972, 13 avril : Décès de Joseph-Hector Vigneau, à 97 ans.

1971 : Face à l'ancien pavillon avicole, les visiteurs découvrent un bar terrasse baptisé *Au cône d'or*, qui changera de nom à quelques reprises avant sa disparition : Le *P'Tit bistrot* (1973-1982), le *Cabaret* (1983-88) et le *Petit Munich* (1989-1991).

1975 : Première présence d'une petite ferme avec des jeunes animaux, destinée à instruire les enfants. Connue d'abord comme la Ferme d'Isidore, elle prendra les noms de ses futurs commanditaires : les Rôtisseries Saint-Hubert et Nartel.

1975 : Première utilisation d'un logo.

1978 : Augmentation de trois dollars du prix d'admission, mais tous les spectacles deviennent gratuits.

1978, 1979 et 1980 : Les slogans de l'Exposition sont choisis suite à un concours s'adressant aux élèves des écoles secondaires du Trois-Rivières métropolitain.

1979 : Une nouvelle loi oblige les concessionnaires de jeux de hasard et d'habileté d'afficher un permis et de se plier à une réglementation sévère. Cet aspect de l'univers forain ne sera plus jamais le même.

1979, 3 août : Le village forain est ouvert jusqu'à 2 heures de la nuit.

1980 : Retour d'une parade dans les rues de la ville.

1981 : Pour la première fois depuis l'édition pionnière de 1896, les courses de chevaux ne font pas partie de la programmation.

1982 : Adoption de la formule Passe-Partout : après avoir déboursé le prix d'entrée, le public a droit à tous les spectacles gratuitement, ainsi qu'aux manèges.

1982 : Première présence d'un casino, situé dans l'entrée du stade de baseball

1985 : Pour la première fois depuis les années 1950, il n'y a pas d'activités à la piscine.

1986 : L'entrée sur le terrain est gratuite, mais il faut payer pour les spectacles. De plus, pour avoir accès à tous les manèges, un bracelet est mis en vente.

1986 : Pour la première fois, une femme, Lucie Rioux, hérite d'un poste de commande, alors qu'elle prend la direction du pavillon agricole.

1987 : L'Exposition attire la plus grande foule de son histoire : 158 000 entrées.

1988, 5 décembre : Lasse des déficits concernant l'aspect agricole, la municipalité retranche 700 000 \$ du budget consacré à l'Exposition et désire laisser le pavillon commercial et les divertissements à des organismes privés. Il s'agit d'un abandon technique, qui ne durera que trois journées. En effet, le 8 décembre, une association d'éleveurs prend la relève. Le tout sera officialisé le 5 mars 1989.

1990 : Première présence d'un salon agroalimentaire.

1991 : Jean Alarie, grand chantre de l'Exposition depuis 1956, cède sa place à Marie Désilets.

1992, 9 février : Décès de Jean Alarie, à 64 ans.

1997 : Dernière présence d'un casino, source importante de financement pour l'organisation. Le gouvernement du Québec et sa société Loto-Québec interdisent ce genre d'événement dans le cadre d'une exposition agricole.

2003 : Les exposants commerciaux quittent leur lieu traditionnel pour s'installer sous des tentes. Ils retourneront au pavillon commercial dès l'année suivante.

2004 : Les lundi, mardi et mercredi, l'Exposition n'ouvre ses portes qu'à seize heures.

2005 : L'Exposition de Trois-Rivières fête sa centième édition.

ANNEXE VII**NOMBRE D'ENTRÉES**

1896 : 25 000
1897 : 29 000
1898 à 1909 : Non disponible
1910 : 10 000
1911 à 1915 : Non disponible
1916 : 30 000
1917 : 37 023
1918 : 43 496
1919 : 48 673
1920 : 74 513
1921 : 50 902
1922 : 55 565
1923 et 1924 : Non disponible
1925 : 50 000
1926 : 36 758
1927 : 47 584
1928 à 1934 : Non disponible
1935 : 25 821
1936 à 1939 : Non disponible
1946 : 60 000
1947 : 85 000
1948 : 100 000
1949 à 1954 : Non disponible
1955 : 88 547
1956 : 82 362
1957 : 100 000
1958 : Non disponible
1959 : 100 600
1960 : 87 585
1961 : 100 000
1962 : 100 000
1963 : 103 000
1964 : 111 339
1965 : 115 063
1966 : 133 369
1967 : 92 000
1968 : 153 182
1969 : 138 000
1970 : 144 000
1971 : Non disponible

1972 : 88 318
1973 : 150 000
1974 : 148 000
1975 : 135 000
1976 : Non disponible
1977 : 165 000
1978 : Non disponible
1979 : 102 896
1980 : 95 315
1981 : 86 673
1982 : 118 500
1983 : 122 120
1984 : 90 151
1985 : 97 151
1986 : 130 000
1987 : 158 000
1988 : 120 000
1989 : 80 000
1990 : 80 000
1991 : 100 000
1992 : 92 000
1993 : 94 000
1994 : Non disponible
1995 : 102 000
1996 : 100 000
1997 : 80 000
1998 : 90 000
1999 et 2000 : Non disponible
2001 : 40 000
2002 : 75 000
2003 : 40 000
2004 : 50 000
2005 : 55 000

ANNEXE VIII

LES SLOGANS

- 1966 : Votre scintillante Exposition régionale de Trois-Rivières.
1967 : Plus belle que jamais.
1968 : Comme elle est belle !
1969 : La fascinante.
1970 : La toute pétillante.
1971 : Elle est en or.
1972 : Destination plaisir.
1973 : Un succès bœuf.
1974 : Pleins feux sur l'Expo.
1975 : Tu sais quoi !
1976 : À propos, c'est l'Expo.
1977 : Tu me fais tourner la tête, mon manège à moi c'est l'Expo de Trois-Rivières.
1978 : On la visite toute.
1979 : L'enfantastique Exposition de Trois-Rivières.
1980 : Ça fait 75 ans que c'est amusant.
1981 : Foi de clown, tout le monde est là.
1982 : L'Expo Passe-Partout.
1983 : C'est toujours l'Expo Passe-Partout.
1984 : Si, si, si... La fête est à l'Expo.
1985 : Chapeau, l'Expo !
1986 : L'Expo cadeau.
1987 : C'est l'Expo de Trois-Rivières. Wow !
1988 : (Il n'y a pas de slogan)
1989 : La nouvelle Expo de Trois-Rivières.
1990 : Une fête pour toute la famille.
1991 : 86 ans d'amour... L'Expo, il me la faut.
1992 : 87 ans, bien vivante... L'Expo, il me la faut.
1993 : L'Expo chez nous, pour vous.
1994 : L'Expo, fidèle à la famille.
1995 : 90 ans d'amour.
1996 : L'Expo... Tellement rigolo.
1997 : Rigolo.
1998 : L'Expo en fleurs.
1999 : Explotez-vous.
2000 : La folie qui fait du bien.
2001 : Une chaleur... animale.
2002 : Du fun... au bout !
2003 : Bêtes en fête.
2004 : Vivez la différence.
2005 : 100 ans... et la fête continue!

ANNEXE IX

PRÉSENCE D'ARTISTES ET D'ORGANISATIONS DE LA MAURICIE

1896-1939 : Au cours de cette période, les musiciens de fanfares sont les seuls artistes locaux à se produire à l'Exposition. L'Union Musicale, de Trois-Rivières, rate très peu d'éditions. Nous avons retracé les fanfares des élèves du Séminaire Saint-Joseph (1899, 1904), de Grand-Mère (1919 et 1920), de l'Académie de la Salle de Trois-Rivières (1924, 1929, 1931, 1932, 1933, 1937) de Drummondville (1932).

La situation est la même pour les événements sportifs. Les courses de bicyclettes, les parties de baseball et de cricket, les compétitions athlétiques sont l'œuvre d'amateurs de la région.

1933 : Spectacle des scouts catholiques du diocèse de Trois-Rivières.

1947 : Orchestre symphonique de Trois-Rivières (90 musiciens) et le chœur des midinettes de Shawinigan (23 voix).

1949 : Fanfare de l'Union Musicale de Cap-de-la-Madeleine.

1950 : Gala des Jeunesses musicales, sous la direction d'Anaïs Allard-Rousseau. La majorité des jeunes chanteurs, musiciens et danseurs sont de la Mauricie.

1955 : Rassemblement de plusieurs fanfares du Québec, dont celles de La Tuque, de Louiseville, de Shawinigan et de Trois-Rivières.

1957 : L'Orphéon de Trois-Rivières.

1958 : Lors d'un spectacle folklorique au Colisée, on note la présence de troupes de danse de Nicolet, de Grand-Mère et de Shawinigan.

1962 : À l'occasion d'un spectacle folklorique, on compte une douzaine de troupes de danse de la Mauricie, dont celle des Amérindiens d'Odanak.

1960 : La troupe de théâtre trifluvienne des Compagnons de Notre-Dame présente une pièce signée par un dramaturge de la ville, Jean Pellerin.

1964 : Spectacle folklorique thématique sur la légende du diable aux Vieilles Forges du Saint-Maurice, d'après les récits de Louis Fréchette. Le chanteur Ovila Légaré et le violoneux Jean Carignan sont entourés d'artistes de la région : Les Lutins du Rocher (Grand-Mère), les Mésanges de la Mauricie et la troupe de ballet de Huguette Lafleur.

1965 : Un second spectacle folklorique thématique est présenté, cette fois sur la légende du rocher de Grand-Mère. Les Lutins du Rocher sont de retour, autour de Carignan et des folkloristes Alan Mills et Hélène Baillargeon.

1965 : À la piscine, premier spectacle de la troupe Aquastars, dirigée par Normand Bellemarre et mettant en vedettes des artistes et athlètes de la Mauricie.

1967 et 1968 : Le groupe rock Gil Patrick et les Mustangs, de Trois-Rivières.

1970 : La Nouvelle Dimension : troupe de chanteurs, danseurs et musiciens.

1972 : Première présence du couple Roger et Hélène Picard, de Cap-de-la-Madeleine, et leurs démonstrations et compétitions de danses sociales. Le tout a lieu au Colisée et fera partie de la programmation jusqu'en 1999.

1973 : Le chanteur country Jeannot Milette, de Shawinigan.

1974 : La tente Le Canton accueille des jeunes artistes de la région : Bill Béliveau, Kino-Kinos (théâtre) Lisette Vallée (chanteuse), Décibels, Nébrak (danse) et la troupe Théâtralement vôtre.

1975 à 1985 : Présentation de galas de boxe avec des athlètes amateurs de la région, sous la direction de Jim Gérard.

1979, 1998 et 2000 : Elvis Lajoie, de Trois-Rivières.

1980 : Chorale Sérénade, de Cap-de-la-Madeleine, et la Chorale Tournesol, de Yamachiche.

1981 : Le chansonnier Jacques Thivierge, de Trois-Rivières.

1981 : Majorettes de Sainte-Anne-de-la-Pérade. La chanteuse populaire Diane Tell est accompagnée par les musiciens du groupe Uzeb, de Drummondville.

1983 : Le Dixie Band de l'Université du Québec à Trois-Rivières.

1984 : Le groupe musical Cachalot, de Trois-Rivières.

1985 : Le Stage Band de l'Université du Québec à Trois-Rivières.

1986 : L'Orchestre symphonique de Trois-Rivières.

1989, de 1992 à 1997, ainsi que 2003 à 2005 : Le chanteur country Georges Hamel, de Drummondville. Avec ces dix présences, Hamel est l'artiste québécois qui s'est le plus souvent produit à l'Exposition.

2000 : La chanteuse country Manon Bédard, de Saint-Tite.

2000 : Première du concours des Jeunes talents, permettant à des artistes amateurs de la région de se produire sur scène dans différents domaines artistiques. L'expérience se répétera au cours des années suivantes.

2001 et 2004 : Les musiciens Modern'Airs animent une bavaroise.

2004 et 2005 : Ces éditions ne présentent que des artistes de la Mauricie, qu'il s'agisse des amuseurs sur le terrain, des animateurs pour les enfants, d'humour et de musique. Par exemple, dans ce dernier domaine, la comédienne Isabelle Blais est présente avec son groupe Caïman Fu en 2004, et Trop Loin d'Irlande ravit les amateurs de folklore, en 2005.

ANNEXE X

LES COMPAGNIES FORAINES

1896-1920 : Comme indiqué dans la troisième partie de la recherche, nous croyons qu'une première compagnie foraine s'est présentée à Trois-Rivières en 1903. Sauf dans le cas de 1913, ces entreprises ne sont jamais nommées dans les journaux et il n'existe aucune autre source pouvant nous confirmer leurs identités.

1913 : Colonel Francis Ferari.

1920 : Polack Brothers 20 Big Shows et Miller Brothers.

1921 : Brown & Dyer.

1922 et 1935 : World of Mirth Shows.

1923 : Mighty Doris and Colonel Ferari Shows.

1924 : Boyd & Linderman.

1925-1927 : Miller Brothers.

1928-1929 : Sheesley Greater Shows.

1931-1932 : Bernardi Greater Shows.

1934 : Elmer's Amusements. Cette compagnie est probablement canadienne.

1936-1938 : World's Exposition Shows.

1939 : Endy Brothers Shows.

1946-1955 et 1957-1960 : Conklin Greater Shows. À partir de 1946, toutes les compagnies foraines sont canadiennes, sauf lorsque nous l'indiquerons.

1956 : World's Finest Shows.

1961-1963 : Bernard & Barry.

1964-1967 : Racine Greatest Shows.

1967-1972 : Les Amusements d'Amérique, du Québec.

1973 : Lawrence Carr, des États-Unis.

1974 et 1975 : Reithoffer, des États-Unis.

1976-1980 : Les Amusements spectaculaires, de Hull.

1981-1985 : D.A. Campbell Amusements.

1986 : Les Amusements spectaculaires et Beauce Carnaval.

1987-2005 : Beauce Carnaval.

ANNEXE XI

CIRQUES ET SPECTACLES ISSUS DU MONDE DU CIRQUE

1896-1920 : Les spectacles, avec des numéros issus du monde du cirque, sont présentés au centre de la piste de courses. Sauf en 1903 et 1909, le nom des compagnies n'est jamais mentionné dans les journaux.

1903 : Un cirque du nom de Walter C. se produit, mais comme seuls des numéros avec des éléphants sont nommés, il s'agissait peut-être d'une ménagerie.

1909 : Le Robin's Wild West, cirque de type Épopée de l'Ouest américain.

1909 : Artistes de la compagnie de vaudeville américaine Keith & Proctor.

1920-1923 : Mayerhoff, de New York.

1923-1925 : Frank Melville, de New York.

1926-1930 : Wirth & Hamid, de New York.

1935 : Bonnie Bromwell's Continental Revue.

1937-1938 : Art Lewis Shows. À partir de 1938, ces spectacles ont lieu au stade de baseball.

1939 et 1946 à 1957 : George Hamid, de New York. La troupe de danseuses des Roxyettes devient le point de mire de ces spectacles, de 1948 à 1953.

1939 : Jinx Hoaglan's Hippodrome Sensation. Malgré son nom, il ne s'agit pas d'une démonstration équestre.

1949 : Spectacle équestre de Bud Steele's Cavalcade of Stars.

1957 et 1958 : Barnes-Carruthers, de Chicago.

1959 : Aqua Circus, avec la présence de la troupe de danseuses des Rockettes, les anciennes Roxyettes. Malgré le nom de cette troupe, leur spectacle a lieu au stade de baseball, et non à la piscine.

1961 : General Artists, de New York.

1962-1965 : Cirque Hubert Castle.

1966-1967 : Cirque européen.

1968-1972 : Grand Cirque Continental.

1973-1986 et 1989-1997 : Garden Brothers.

1988 : La Compagnie Gastoni présente quelques numéros de cirque comme animation sur le terrain.

À partir de 1997, il n'y a plus de cirque. Des amuseurs déambulant sur le site présentent parfois des numéros de la tradition du cirque. Des artistes de ce créneau, s'adressant souvent aux enfants, étaient présents de façon sporadique à chaque édition depuis la fin des années 1970, mais à partir de 1990, ils deviennent monnaie courante.

ANNEXE XII

ARTISTES QUÉBÉCOIS EN VEDETTE À L'EXPOSITION DE
TROIS-RIVIÈRES

Anne-Renée (1972)
Aristocrates (1966)
Baillargeon, Hélène (1965)
Barrette, Michel (1991)
Beatles Forever (1996)
Beau Dommage (1974)
Beauchamp, Pierrette (1966)
Beausoleil Broussard (1980, de l'Acadie)
Bel-Airs (1969)
Béland, Pier (1991, 2000)
Bel-Canto (1969)
Béliveau, Véronique (1981)
Benjamins (1982)
Bocan, Joe (1990)
Bottine souriante (1998)
Boudreault, Josée (2005)
Bougalous (1996)
Bouliane, Lévis (1982)
Box (1985)
Breton, André (1980)
Brunelle, Paul (1973)
Butler, Édith (1978, de l'Acadie)
Carignan, Jean (1964 et 1965)
Chanceliers (1968)
Charbonneau, Lyne (1982)
Charlebois, Robert (1986)
Charlotte et Hervé (1982)
Chartrand, Christine (2002)
Chevalier, Pierre (1971)
Chevrier, Martine (1993)
Chorale À Cœur Joie (1969)
Classels (1964 et 1994)
Claude, Renée (1981)
Cœur d'une Génération (1970)
Colocs (1998)
Coquettes (1969)
Corbeau (1982, 1984)
Côté, Denis (1999, 2000)
Cousineau, Luc et Lise (1972)
Cuillères à Carreaux (2005)
DeMontigny, Robert (1968)
Denis, Joël (1972)
Deraiche, Julie et Paul (1982)

Descoteaux, Gilles (1995)
Doomers (1968)
Dubois, Claude (1975 et 1980)
Duguay, Julie (1982)
École nationale de l'humour (1997)
Évolution (1971)
Faber, Jean (1996)
Fabian, Lara (1994)
Famille King (1980 et 1981)
Famille Rousseau (1973)
Farago, Johnny (1972)
Fauve (1997)
Festival de l'Humour québécois (1977)
Filiatrault, Denise et Dominique Michel (1965)
Fiset, Steve (1971)
Fleurant, Marthe (1966)
Flynn, Pierre (1989)
Forestier, Louise (1972, 1978)
Foubracs (1989, 1995)
Frères à Ch'val (2003)
Gagnon, André-Philippe (1990)
Gants Blancs (1969)
Gélinas, Normand (1970)
Gignac, Fernand (1966, 1978, 1984 et 1997)
Giguère, Marcel et Gérard Vermette (1988)
Girard, Gilles (2005)
Giraud, Daniel (1965)
Gosselin, Gilles (1981)
Guimond, Olivier et Denis Drouin (1965)
Hachey, Bobby (1971)
Hamilton, Marc (1970)
Hommage aux Beatles et au rock des années 70 (2005)
Hommage aux Blues Brothers (1991)
Hommage aux Classels, à César et les Romains et aux Beatles (1998, 2000, 2001)
Huard, Patrick (1993)
Huet, Richard (1972)
Jean, Mario (1997)
Jérolas (1968)
Karrik (1971 et 1972)
Kathleen (1992)
Kavanagh, Anthony (1995)
Khaméléon (1982)
King, Marie (1973 et 1989)
Lafrance, Michel (2002)
Lalonde, Pierre (1967 et 1998)
Lamothe, Willie (1971 et 1981)
Langues fourchues (2001)
Lapointe, Jean (1981, 1983, 1986)
Laprade, Serge (1980)
Latraverse, Plume (1983)

Lautrec, Donald (1965, 1968, 1971)
Lecor, Tex (1977)
Légaré, Ovila (1964)
Lejeune, André (1978 et 1994)
Lemay, Jérôme (1977)
Lemay, Lynda (1996)
Léveillé, François (1999)
Liette et François (1971)
Lomez, Céline (1970)
Louvain, Michel (1966, 1978, 1983)
Lutins (1969)
MacLeod, Peter (1999)
Maneige (1980)
Martel, Marcel (1973, 1980, 1981)
Martel, Renée (1971 et 1981)
Martin, Nicole (1977 et 1979)
Match (1975)
Mecs comiques (2000)
Men Without Hats (1985)
Mersey's (1969)
Michel, Jacques (1969)
Mills, Alan (1965)
Monsieur Pointu (1973 et 1980)
Monstres (1965 et 1966)
Nada (1971)
Nichol, Jean (1969)
Night Fever Orchestra (2001)
Normand, Patrick (1997 et 1999)
Offenbach (1980 et 1983)
Papillon (1969)
Paquette, Benoît (2002)
Pary, Chantal (1969)
Pelchat, Mario (1990)
Pelletier, Martin (1972)
Père Gédéon (1973)
Piché, Paul (1985)
Point DMYR (2001)
Priscilla (1974)
Rancourt, Michael (1994 et 1999)
Razzia (1990)
Renaud, Chantal (1969)
Reno, Ginette (1968, 1974, 1985)
Richard, Michèle (1966 et 1970)
Richard, Ti-Blanc (1958, 1971, 1973)
Rivard, Michel (1985)
Rock, Jenny (1965)
Roger, Guy (1965 et 1966)
Roy, Gildor (1999)
Scarabées (1972)
Sens A (2005)

Simard, Nathalie (1982 et 1984)
Simard, René (1980, 1982, 1984)
Steben, Claude (1966)
Syndicated Brass (1969 et 1970)
Tardif, Joey (1989)
Tell, Diane (1981)
Théroux, Shirley (1981)
Thibeault, Fabienne (1981)
Ti-Gusse et Ti-Mousse (1980 et 1982)
Unité (1972)
Valade, Claude (1967)
Vermette, Gérard (1969)
Vermont et Faber (1980)
Vilain Pingouin (1992)
Vingt-Cinquième Régiment (1969 et 1970)
Workman, Nanette (2001)